52952 7-5-29

N° 730 39e Année Tome CCVIII 15 Novembre 1928

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE





Reproduction et traduction interdites

8° Z 12830

—

PRIX DU NUMÉRO

France .... 4 fr. | *Étranger* .... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

LAFCADIO HEARN

Lettres Japonaises

1890-1893

Traduction de MARC LOGE

1 vol. in-16 double couronne. — Prix.. 12

Il a été tiré 55 ex. sur vergé pur fil Montgolfier, numérotés de 1 à 55, à..... 40

HAVELOCK ELLIS

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE LÉGALE DE NEW YORK

ÉTUDE DE PSYCHOLOGIE SEXUELLE

VIII

L'Évaluation de l'Amour

La Chasteté

L'Abstinence sexuelle

Edition française revue et augmentée par l'auteur

Traduite par A. VAN GENNEP

1 vol. in-8 carré. — Prix.. 18 fr

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT HUITIÈME

15 Novembre — 15 Décembre 1928

15 Novembre — 15 Décembre 1928 Tome CCVIII

MERCVRE DE FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



8°Z 12830

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXVIII

LES ŒUVRES DE SCHUBERT EN FRANCE

—

Des quatre grands maîtres de la musique allemande qui furent révélés aux Français dans le premier tiers du XIXe siècle, Franz Schubert ne fut certainement pas le plus heureux. Mozart à peu près ignoré, sauf comme enfant prodige, vers la fin du règne de Louis XV, avait pris sa revanche au Théâtre Italien et peu à peu au concert, où Haydn et Beethoven lui firent toujours une sérieuse concurrence.

Considéré comme compositeur exclusivement dramatique, Weber, arrangé comme on sait par Castil-Blaze, conquit presque subitement la popularité après le succès du *Freyschütz-Robin des bois*, dès 1825. Quant à Beethoven, entre 1800 et l'année de sa mort, on pouvait lire de temps à autre son nom dans les journaux; bien que ses œuvres causassent quelque effroi aux amateurs et aux artistes, il avait du moins une réputation d'étrangeté, même au delà des frontières austro-allemandes ; et lorsqu'il mourut, des articles, des feuilletons lui furent consacrés dans la presse française.

Pour Schubert, rien, — rien avant sa mort, sinon une seule citation en passant, dans la *Revue musicale* de Fétis, au mois d'août 1828 : un correspondant de Vienne cite de lui une Fantaisie pour piano et violon. La seconde fois que Fétis imprime son nom, c'est pour annoncer tardivement :

Le 19 novembre est mort, à Vienne, Schubert, musicien et

compositeur. La société philharmonique des Etats autrichiens a exécuté en son honneur, le 23 décembre, dans l'église des Augustins, le *Requiem* de Hüttenbrenner. Une souscription a été ouverte pour lui élever un monument à côté de Beethoven, dont il était l'ami. (*Revue musicale*, janvier 1829, p. 595.)

Un peu plus loin (p. 607), une correspondance de Leipzig signale que « Mlle Graban a chanté *la Truite* de Franz Chubert (*sic*) dont l'accompagnement est si original ». Puis, le 11 septembre 1830, la *Revue* annonce l'apparition, à Vienne, du grand Quintette, op. 114, de la Sonate, op. 120, et des deux Quatuors, op. 125. Le silence se fait ensuite sur son nom comme sur ses œuvres.

Cependant le *Journal de la librairie* du 24 octobre 1829 annonçait la publication par Richault de « deux mélodies favorites de François Schubert pour piano, œuvre 62, nos 1 et 2 par Czerny », c'est-à dire de deux mélodies sur des paroles de Gœthe (*Mignon*) qui, très probablement, étaient ignorées sous leur forme originale.

Schubert n'étant pas auteur dramatique, comme Mozart ou Weber, il ne pouvait arriver au public français que par le concert et l'édition ; mais, ici et là, surgissait un obstacle : ses Lieder étant considérés comme la part prépondérante de son œuvre, il fallait les traduire pour les rendre accessibles aux artistes et aux amateurs : les chanteurs français chantaient bien en latin ou en italien, mais toute autre langue leur était, en général, inconnue. Il y avait donc une tâche préparatoire à accomplir, tâche à laquelle se vouèrent entre autres Emile Deschamps, Ernest Legouvé, Adolphe Nourrit pour une part et, pour la presque totalité, un traducteur de profession, Bélanger, vulgarisateur en outre des lieder de Beethoven, de Weber, de Proch, etc., etc.

§

Hors d'Allemagne, il paraît bien, comme le constate Mme Audley, que ce fut la France qui, la première, accueillit Schubert et ce serait le chanteur Wartel (1806-1882), pre-

mier prix de chant du Conservatoire en 1829, qui, dès cette année-là, aurait, le premier, interprété dans les salons des lieder de Schubert. Cela est possible, bien que nous n'ayons pas retrouvé confirmation du fait (1).

Il faut attendre cinq ans, jusqu'en 1834, avant que la révélation de quelques ballades et lieder de Schubert se fasse dans de petit cercles de musiciens et d'amateurs d'abord, puis devant le grand public. Pendant ces cinq années, l'éditeur Richault, qui fit tant pour la musique de l'Ecole austro-allemande, publie quelques œuvres de musique de chambre : les op. 114, 120 et 125 ; deux mélodies (*Mignon*, op. 62, I et II) arrangées par Czerny, des *Variations* par le même (sur *das Wandern ist des Müllers Lust* (2), et « sur une valse favorite de Schubert, dite de

(1) D'après Leopold von Sonnleithner (1857), cité par O. E. Deutsch, « en France, ce fut vers 1829 que l'attention fut attirée sur lui ; on parla alors de l'appeler à Paris pour lui faire écrire un opéra pour l'Académie » (*sic*). (*Der intime Schubert*, numéro spécial de *Moderne Welt*, 1925, p. 30, *Sch. im Ausland*, *Frankreich*). Si peu que l'on sût de Schubert à la date indiquée par Sonnleithner, on ne devait pas ignorer, à Paris, qu'il était mort ; quelques journaux avaient tout de même renseigné les musiciens.

Mme Audley (p. 301) attribue à l'archéologue Rio l'honneur d'avoir introduit Schubert en France. « L'auteur de l'*Art chrétien*, M. Rio, dans un livre qui va paraître, dit qu'en 1832, il initia, avec la coopération d'un grand artiste devenu célèbre depuis, F. Liszt, une petite fraction choisie de la société parisienne aux œuvres *jusqu'alors inconnues* de F. Schubert, dont il apportait deux recueils d'au delà du Rhin. » Nous n'avons pu trouver l'ouvrage de Rio dont parle Mme Audley ; peut-être n'a-t-il pas paru ? Le Dr Erich Deutsch, dans la publication citée au début de cette note, dit que ce fut la comtesse Appony qui fit connaître à Liszt les Lieder de Schubert. Le comte Rodolphe Appony fut l'ambassadeur austro-hongrois à Paris de 1826 à 1849. D'après le même auteur, en 1835, la femme du chargé d'affaires de Hanovre, comtesse Kielmannsegg, chanteuse douée d'une très belle voix, interprétait dans les salons des Lieder de Schubert. Enfin, le prince Wolkonsky popularisa, sous le nom de Schubert, une mélodie du compositeur balte Weyrauch, *Nach Osten !* (*vers l'Est*), qui devint le célèbre *Adieu*. Cette mélodie apocryphe de Schubert est — bien entendu — l'une des plus connues parmi celles parues sous son nom. On en compte plus d'une douzaine de traductions ou d'adaptations. L'une des moins cocasses n'est certainement pas celle qui porte le titre que voici : « *La jeune Poitrinaire*, à Mme Ugalde. Paroles nouvelles de la Comtesse Rattazzi, née Princesse Wyze Bonaparte. » Editée par E. Gérard (ex-maison Meissonnier), en 1866, et portant en grands caractères le nom de Schubert, cette « romance » est ornée d'une grande lithographie par A. Barbiez. Nos contemporains auront reconnu dans l'auteur des paroles Mme Ratazzi de Rute, fondatrice de la *Revue contemporaine*, qui fit quelque peu parler d'elle, il y a une trentaine d'années.

(2) L'un des Lieder du cycle *la belle Meunière*.

Beethoven : *le Désir*») ; et le « quatrième grand Quatuor ». Puis, l'hiver de 1833-34, il commence, avec six d'entre elles, la publication des Lieder et Ballades, traduits par Bélanger, qui se poursuivra pendant des années.

Les œuvres de musique de chambre, Chrétien Urhan, l'artiste de l'Opéra aussi célèbre par son talent que par son mysticisme, devait les jouer déjà ; Ernest Legouvé, qui a laissé de lui un pittoresque portrait, le considère même comme l'introducteur de Schubert à Paris :

Le marquis de Prault, amateur de musique fort intelligent, écrit il dans ses *Soixante ans de souvenirs*, avait institué, dans son hôtel du faubourg Saint-Honoré, des matinées de quatuors et de trios d'instruments à cordes, dont il avait confié la direction à Urhan... C'était un dépisteur. Il y mettait une ardeur d'apôtre. C'est à lui que nous devons l'apparition de Schubert en France. Schubert est quelque peu oublié aujourd'hui ; il n'en a pas moins fait une révolution musicale parmi nous. Il nous a montré qu'on pouvait écrire des chefs-d'œuvre d'une page. On pourrait l'appeler, à un certain point de vue, le La Fontaine de la musique ; il a fait tenir autant de science, autant d'art, autant de pathétique, autant de pensée dans quelques mesures que La Fontaine dans quelques vers. Avant Schubert, les grands compositeurs dramatiques, Mozart, Gluck, Rossini, Auber, Hérold, Halévy, dédaignaient les courtes compositions qu'ils abandonnaient aux compositeurs de romances. Schubert a tué la romance et créé la mélodie, où, depuis lui, Reber, Gounod, Massenet, Delibes, Paladilhe, ont créé toute une série de petits chefs-d'œuvre charmants. Eh bien, c'est Urhan qui a introduit le premier lied de Schubert en France : *Adieu*; c'est lui qui, avec une constance et une ardeur sans égales, a trouvé pour l'auteur du *Roi des aulnes* un traducteur, un éditeur et un public (3).

(3) E. Legouvé, *Soixante ans de Souvenirs*, édit. en 3 vol., III, p. 173-176. Sur l'*Adieu*, voir la note précédente. On voit que Legouvé attribue à Urhan l'importation de la mélodie de Weyrauch.

D'après une correspondance citée très vaguement par Mme Audley, vers 1840, « les *Lieder* de Schubert sont extrêmement goûtés à Paris ; son nom figure sur le programme de tous les concerts importants. On a publié récemment une collection de ces mélodies, traduites par Em. Deschamps ; comme les Français sentent très bien la différence qui existe entre leurs *chansons* et le *Lied* allemand, ils ont adopté ce mot, dont ils se servent comme d'un mot français, les

D'après un autre contemporain, l'érudit philologue Louis Quicherat, camarade d'études et biographe d'Adolphe Nourrit, ce fut ce grand artiste — qui avait eu Wartel comme élève — qui chanta le premier du Schubert en France :

C'était, dit-il, chez un banquier hongrois, M. Dessauer, un ami de Liszt. L'artiste était au piano, et jouait le *Roi des Aulnes*, lorsque Nourrit entra. Double raison pour continuer. Nourrit était tout oreilles. A mesure que cette musique si dramatique le pénétrait, il manifestait une vive émotion ; son visage s'illuminait. Le morceau terminé, il le redemanda. Liszt lui dit qu'il ferait bien mieux de le chanter. Nourrit s'excusait sur ce qu'il ne savait pas l'allemand. Liszt lui expliqua le sujet, et Nourrit consentit à vocaliser simplement le chant : ce qu'il fit avec l'expression d'un interprète inspiré ; *longumque bibebat amorem*. Il s'éprit dès lors d'une vive passion pour ces mélodies ; à sa demande, on en traduisit un certain nombre, et il s'en fit l'infatigable propagateur (4).

Alors âgé d'une trentaine d'années — il était né à Prague en 1784, — Josef Dessauer avait été destiné au commerce par des parents qui n'avaient pas négligé de lui faire travailler la musique avec des maîtres comme Tomaschek et Dionys Weber. Il passa, dit Fétis, dix-huit mois à Paris, en 1833-34, consacrant à la musique tous les moments qu'il pouvait dérober aux affaires; et peut-être est-ce lui qui fit connaître les lieder de Schubert à Paris, notamment dans l'entourage de l'éditeur Schlesinger ; celui-ci, en effet,

uns disent le *Liede* et les *Liedes*, les autres les *Lieder* ou *Lieders*. La collection dont nous parlons a paru sous le titre de *Collection de Lieders de François Schubert ;* elle contient ceux que l'on préférait à Paris. »

Un autre témoin étranger écrit dans des *Souvenirs de Paris* : «... L'effet a été saisissant ; les Français étant restés si longtemps dans la voie opposée, il a été particulièrement heureux. La profondeur, la solidité, la mélancolie, ce je ne sais quoi que l'on sent, mais qu'on ne peut décrire, a été compris par eux, et çà et là rendu d'une façon ravissante. Jamais, par exemple, je n'oublierai la manière dont Nourrit chante *le Roi des aulnes.* » (Audley, p. 301-302). Mme Audley ne nomme pas l'auteur de ces souvenirs, et se contente d'indiquer en note : *Erinnerungen*. Il s'agit d'un volume intitulé : *Erinnerungen aus Paris, 1827-1848*, par Sophie Leo (Berlin, 1851). (Communication de M. le Dr Moritz Werner, à Francfort-s.-M.).

(4) M. L. Quicherat : *Adolphe Nourrit*, II, p. 30.

dès la première année, publia dans sa *Gazette musicale* plusieurs lieder de Dessauer qui cultivait le genre à la suite du maître viennois: une romance italienne chantée par Mlle Pixis aux concerts du Conservatoire, le 26 janvier 1834, une romance qu'avait chantée Mme Stockhausen au concert d'Osborne, en mars: *Retour des promis*, « cantatille andalouse » ; puis *la Mer*, imitation de l'allemand par H. Nougier. Dans un article paru en même temps que cette dernière, la *Gazette musicale* du 6 juillet signalait les efforts de Schlesinger pour « acclimater le lied allemand en France ». Ce fut Richault pourtant qui demeura le principal éditeur de Schubert.

Grâce aux initiatives combinées de Wartel, de Dessauer, de Liszt, d'Urhan et de Nourrit, on commençait donc, vers la cinquième année du règne de Louis-Philippe, d'apprécier à Paris cette musique naguère aussi inconnue que le nom de son auteur. Ainsi que l'écrivait un rédacteur de la *Gazette* de Schlesinger, au moment de l'apparition des quatre *Polonaises* pour piano à quatre mains, op. 70 (31 août 1834, p. 283), si Schubert était « encore bien loin d'être connu en France autant qu'il le mériterait », cette singularité s'expliquait, par deux raisons :

La première, c'est que son principal mérite, celui qui lui a acquis une gloire immortelle, consiste à avoir créé d'innombrables compositions dans le genre le plus élevé des *Lieder* allemands, genre de musique quelque peu étranger au caractère français, mais qui pourtant commence à se faire jour par la puissance de beauté qui le caractérise ; la seconde est sa mort prématurée qui l'a enlevé trop tôt au monde et au domaine de l'art.

Or, quelques mois plus tard, Nourrit ayant chanté, le 21 décembre, l'*Ave Maria* dans un concert de Loïsa Puget, faisait inscrire *la Religieuse* de Schubert au premier concert du Conservatoire en 1835 (le 18 janvier), qui débutait par le *Credo* de la *Missa solemnis*, suivi d'une *Polonaise* pour l'alto, composée et exécutée par Urhan. Beethoven reparaissait après Schubert, avec la *Symphonie héroïque*,

et l'on terminait, après un chœur sans accompagnement du XVIe siècle (*Laudi spirituali*), par l'ouverture de la *Flûte enchantée*.

Cette « romance dramatique », dit Fétis, « a produit une assez vive sensation sur l'auditoire ; elle n'est certes pas sans mérite ; cependant il me semble que la mélodie en est le côté faible. Toute l'attention du compositeur s'est portée sur la peinture de l'orage par l'orchestre, et la voix n'y paraît guère que dans une sorte de récitatif de peu d'effet. Une phrase de chant qui termine chaque couplet de la romance est à peu près la seule qu'on y trouve, encore est-elle plus remarquable par son accent expressif que par la nouveauté de la forme ». (*Revue musicale*, 25 janvier 1835.)

Honneur à Nourrit qui nous a fait connaître une admirable composition de Schubert, *la Religieuse*, digne de figurer à côté de ce qu'il y a de plus beau en musique, écrivait Berlioz. Il l'a supérieurement chantée, et grâce à lui, le public parisien a été mis sur la voie de connaître bientôt les poétiques productions du musicien viennois qui, mort fort jeune, a laissé cependant plus de beaux ouvrages qu'il n'en faudrait pour l'immortalité de trois compositeurs. Il faut espérer qu'encouragée par la réception qui vient d'être faite à ces chants si différents des cavatines italiennes, Nourrit nous chantera prochainement *le Roi des Aulnes*, le chef-d'œuvre de Schubert. (*Le Rénovateur*, 25 janvier 1835.)

Dans *le Temps* du 20, d'Ortigue, le *fidus Achates* de Berlioz, consacrait tout un feuilleton à Schubert et à la romance, « genre qui reflète plus particulièrement nos mœurs fashionables, auquel le lied vient de s'attaquer ».

Maintenant, poursuivait-il, c'est la romance dramatique, la romance lyrique, la romance passionnée, le chant de bonheur, le cri de défaillance et d'agonie, la romance expressive, spontanée et vraie, qui succède au roucoulement prétentieux, froid, fade, langoureux, insipide, et à toutes les variétés sous lesquelles se sont métamorphosés tour à tour la sottise et le sentiment. Maintenant, c'est la romance de Schubert et de Meyerbeer ; et, à vrai dire, lorsque dans un salon les notabilités poli-

tiques, littéraires, scientifiques, se trouvent en présence d'artistes comme Nourrit, Levasseur, Mlle Falcon, Liszt, Chopin, Hiller, Brod, Géraldy, Gallay, etc., quelle figure viendraient faire les prétendues romances de MM. tels et tels, dont il faut laisser aux lecteurs le soin de deviner les noms ? C'est *la Religieuse* de Schubert, ce chef-d'œuvre de passion intime, si admirablement senti et chanté par Nourrit ; c'est le *Nephtali* de Meyerbeer, rendu si délicieusement par Mlle Falcon ; c'est *le Moine* du même auteur, si digne de Levasseur, pour lequel il a été composé ; ce sont de pareilles productions qui doivent trouver naturellement leur place dans ces cercles où l'alliance de toutes les pensées, de tous les talents, de toutes les inspirations, ne saurait naître d'un alliage maladroit, mais bien d'un habituel mélange et d'une combinaison de bon goût.

Mais quel est donc ce Schubert dont nous avons déjà parlé plusieurs fois avec un vif sentiment de prédilection, mais aussi avec une sorte d'hésitation, ne nous dissimulant pas que peu de personnes ont pu attacher une idée arrêtée au nom de ce compositeur, si peu connu parmi nous et si digne de l'être. Talent à part, la vie de Schubert n'offre rien qui ait pu la faire distinguer de la vie ordinaire des autres hommes, et c'est peut-être à cause de cela que ce génie si profond n'a pas trouvé encore son historien en France, pays si fécond en biographes et en amateurs de biographies.

D'Ortigue, après avoir esquissé cette biographie d'après une « notice allemande » (5), ajoute :

On voit, par cette notice, que Schubert a composé une foule d'ouvrages qui auraient dû lui faire une réputation au moins égale à celle des musiciens modernes italiens ou français plus connus. Cependant il n'en est point ainsi, et, si ce n'est dans quelques occasions rares et peu solennelles, ses œuvres, à Paris, ne sont pas sorties de l'enceinte resserrée de quelques salons. Il est triste, pour une nation éclairée, qu'on soit dans la nécessité d'apprendre au public, à certains artistes même, le nom d'un

(5) D'Ortigue cite surtout les œuvres dramatiques de Schubert qu'énumérait bientôt la *Gazette musicale* du 26 avril, avec d'autres œuvres posthumes (symphonies et messes) offertes aux « personnes » qui voudraient traiter de leur acquisition, par « Ferdinand Schubert, professeur à l'Ecole Normale, à Vienne ».

homme qui, plus apprécié un jour, sera placé entre Beethoven et Weber. La société des concerts acquerrait de nouveaux titres à la reconnaissance des amis de l'art, si, selon la puissance de ses moyens et dans des proportions plus étendues, elle faisait pour la musique à grand orchestre de Schubert ce que, dans de modestes réunions, MM. Urhan, Liszt, Hiller, Nourrit, Tilmant, etc., etc. ont fait pour les *mélodies*, les trios et quatuors de ce maître (6).

Si nous avons cité un peu longuement le feuilleton de d'Ortigue, c'est qu'il nous paraît être le témoignage contemporain le plus important sur Schubert, au lendemain de son apparition au Conservatoire. Dans la *Gazette musicale*, un anonyme écrivait encore, le 25 janvier :

Une particularité intéressante de cette séance, c'était la première apparition à Paris d'un génie trop tôt enlevé à l'art dont il eût certainement agrandi le domaine ; je veux parler de Schoubert (*sic*). Sa cantate ou élégie de *la Religieuse*, chantée par Nourrit, avec toute l'âme dont on le sait doué, a produit sur l'auditoire une profonde impression. Il est difficile d'imaginer rien de plus poétique, de plus neuf et de plus dramatique que cette composition. On n'a besoin d'entendre qu'un morceau de cette portée pour reconnaître dans cet auteur un compositeur du premier ordre (7).

Ainsi que l'indiquent les comptes rendus précédents, *la Religieuse*, comme le sera *le Roi des Aulnes* l'année suivante, avait été orchestrée pour le Conservatoire, — on ne dit pas par qui. Berlioz encore, qui débutait au *Journal des Débats*, décrit ainsi cette « scène avec orchestre », chantée par A. Nourrit :

Une jeune nonne, seule dans sa cellule, écoute avec terreur les mugissements de la mer qui, battue par les vents, vient se briser avec un sourd murmure au pied de la tour où veille la recluse. Agité par une passion secrète, son cœur enferme un orage plus effrayant encore. Elle prie, la foudre lui répond. Son agitation et ses terreurs redoublent, quand l'hymne de ses compagnes

(6) *Le Temps*, 20 janvier 1835.
(7) *Gazette music.*, 25 janvier, p. 31.

réunies pour prier dans la chapelle du couvent monte jusqu'à elle ; sa voix s'unit à ces chants religieux et le calme du ciel rentre dans son âme. Tel est le sujet du petit poème que le compositeur avait à développer. Il en a fait un chef-d'œuvre. Ces *tremoli* continuels des violons, cette phrase sinistre des basses qui répond à chacune des interjections de la nonne, ces bouffées de cuivre qui semblent vouloir étouffer la voix sans y parvenir et surtout l'admirable expression de la partie de chant, tout cela est d'un dramatique achevé. Ah ! pauvre Schubert ! mourir à vingt-cinq ans avec un pareil avenir musical ! Ce jeune compositeur, que Vienne a vu s'éteindre avant le temps, a laissé deux volumes de morceaux à une ou plusieurs voix, qui sont à nos honteuses romances françaises comme l'ouverture de *Coriolan* à celle du *Rossignol* (8), quelques opéras qui nous sont inconnus, et plusieurs quatuors et septuors pour instruments à cordes, où l'élévation du style le dispute a l'originalité de la forme. L'Europe artiste appréciera dans quelques années toute la richesse de l'héritage que Schubert lui a légué ; on ne se bornera pas sans doute à *la Religieuse*, on peut aujourd'hui exécuter tout le reste et rendre ainsi justice à l'auteur... puisqu'il est mort.

Nourrit a chanté avec âme et intelligence cette admirable page d'un des plus grands musiciens-poètes de l'Allemagne. On dit même que la traduction française lui est due, et que c'est grâce à ce double patronage que le public du Conservatoire a pu applaudir aux pathétiques accents de *la Religieuse*. Il est honorable pour Nourrit d'avoir su comprendre tout ce que les chants de Schubert contiennent de sensibilité et de véritable inspiration ; tant d'autres chanteurs n'eussent vu là-dedans qu'une série de notes sans intentions ni mélodie. Il est certain que Schubert ne contient rien de ce que certaines gens appellent de la mélodie, — fort heureusement (9).

Le mardi 20 janvier, au concert donné par Monpou, à l'hôtel Laffitte, sous la direction de Masson de Puitneuf, « le public, dit *le Ménestrel* du 25, avait la satisfaction de lire dans son entier la bizarre ballade de *Lénore*, un des chefs-d'œuvre de Burger, traduite en vers français par

(8) *Le Rossignol*, de Lebrun (1816), que l'auteur de *la Damnation* a poursuivi de ses sarcasmes.

(9) Feuilleton du 25 janvier 1835.

M. Gérard [de Nerval] ; de même qu'une scène du *Juif errant*, de Shubert (*sic*), en prose française, dans laquelle M. Derivis a moissonné de nombreux applaudissemens ».

La seconde apparition de Schubert aux concerts du Conservatoire se fit trois mois plus tard, le 26 avril. Ce jour là, Nourrit interpréta *le Roi des Aulnes*, accompagné par l'orchestre au concert supplémentaire donné au bénéfice de Habeneck. Quelques jours auparavant, au concert dirigé par Habeneck encore, au Théâtre-Italien, au profit des réfugiés polonais (5 avril), il l'avait déjà fait connaître au grand public, ainsi que d'autres lieder ou ballades.

Les morceaux de Schubert que Nourrit nous a fait entendre, d'abord avec orchestre, puis avec le piano de Liszt (autre espèce d'orchestre), n'ont pas produit d'effet, cela se conçoit, écrivait la *Gazette musicale* du 12; dans un théâtre, les nuances délicates se perdent et ce qui impressionne profondément dans un salon ou dans une salle de concerts passe inaperçu.

Le Roi des Aulnes, orchestré, dit Elwart, « à la demande de Nourrit » (10), eut évidemment plus de succès devant les habitués de la rue Bergère. Berlioz, cependant, dans le *Rénovateur*, se contenta d'écrire que « Nourrit et Mlle Falcon, dans une admirable scène italienne de Beethoven, furent écrasés d'applaudissements » (29 avril 1836) et n'en dit mot dans les *Débats*. Même silence, l'année suivante, lorsque Mlle Falcon, pour la troisième apparition de Schubert au Conservatoire, interpréta « *Marguerite*, ballade » entre un air du *Freyschütz* et un duo d'*Armide* avec Derivis, morceaux dont Berlioz parle longuement. La *Gazette musicale* fait d'ailleurs de même ; faut-il en conclure que cette exécution n'eut pas lieu ? En tout cas, aucun lied de Schubert ne figura plus, par la suite, sur les programmes de la Société... jusqu'en 1883.

Dans le même journal, tout au début de cette année 1836, Bélanger, qui avait commencé, chez Richault, la traduction des Lieder — elle finit par comprendre seize volumes, et

(10) A. Elwart, *Hist. de la Soc. des Concerts du Conservatoire*, p. 172.

plus de 300 pièces, — rendait compte d'une « séance de musique instrumentale religieuse, organisée par Urhan et dans laquelle avait été exécutée une prière tirée d'un quatuor posthume de Schubert.

Ce dernier mot, ajoute Bélanger, nous rappelle le vide immense qu'a laissé dans la grande musique la perte de François Schubert, mort à trente-deux ans, à peine dans la maturité d'un talent unique qui fait depuis de longues années l'admiration de l'Allemagne et qui commence à fixer la nôtre. Le zèle de M. Urhan et d'un traducteur des paroles consciencieux [Bélanger lui-même!] nous ont déjà fait connaître quelques-unes des compositions instrumentales et des ravissantes mélodies du cygne de Vienne. L'exécution de cette prière est d'un effet assuré, et le premier accueil que le public a fait à François Schubert a été trop flatteur pour qu'on ne tente pas de naturaliser tout à fait son génie en France. (*Gazette musicale*, 3 janvier 1836.)

Ce fut, l'année suivante, César Franck qui, avec Alard et Chevillard, renouvela l'expérience en exécutant un « grand trio » » (*Gazette* du 4 juin 1832). Urhan ensuite fit jouer la *Prière* pour quatuor et le *sextuor* pour 3 altos, violoncelle, contrebasse et timbale, « qui a paru long et monotone », dit Berlioz dans son feuilleton des *Débats* (26 août 1836). Mais Schubert compositeur de musique de chambre ou de symphonies devait être éclipsé, en France comme à l'étranger, par sa renommée de « mélodiste ». A la suite des premières publications de Richault, Ernest Legouvé écrivit dans le journal de Schlesinger une « revue critique » sur les *Mélodies de Schubert*. Comparant le compositeur viennois à Chénier et à La Fontaine,

il nous semble que ce qui distingue Shubert (*sic*), avant toutes choses, c'est qu'il est *artiste*; c'est un esprit de la famille de Heine, esprit à la fois inspiré et observateur, qui ne se laisse pas emporter par son âme, comme Schiller, ou par sa verve comme l'auteur de la *Gazza*, mais qui tend toujours à résumer ; plein de fantaisie et de caprice, amoureux passionné de la forme, et caressant avec délices le moule où il jette ses

idées ; riche d'inventions délicates comme les teintes de l'arc-en-ciel ou comme le jeu de Chopin, et parfois aussi simple, grave, austère même ; tout cela découle de la même source, et est renfermé dans ces mots : ce sont de *grands artistes*. Tel est Shubert ; à chaque nouvelle composition, il nous déroute par un caprice de Protée...

L'introduction (11) en France des mélodies de Shubert, continuait Legouvé, tuera inévitablement la romance... L'art est aux idées musicales ou poétiques ce que l'alcool est aux fruits, il les conserve. Voilà pourquoi les mélodies de Shubert et les chansons de Béranger vivront longtemps ; c'est que ces hommes ont condensé dans leurs courtes compositions autant de science qu'il en faudrait pour de longues œuvres... (*Gazette musicale*, 15 janvier 1837, p. 26-27).

En cette même année 1837, Nourrit, — qui, non content de ses succès au théâtre, s'était fait le propagandiste de Schubert (12), — Nourrit était en Belgique ; à Anvers, il faisait entendre deux mélodies, dans un concert au bénéfice de son frère Auguste, ténor dans cette ville (Quicherat, I, p. 302). Puis, traversant la France, il arrivait à Marseille où, dans l'intervalle des représentations théâtrales, il chantait, chez Boisselot, le 17 juin, au concert d'une élève de Kalkbrenner, Mlle Maglione, *Sois mes amours* et *les Astres*, lieder qu'avait traduits Legouvé. Nourrit dut en dire deux fois le second couplet :

Avant de commencer, écrit-il à sa femme le 18, je craignais la chaleur ; mais comme on avait ouvert les fenêtres, je n'en ai pas été incommodé. Seulement, la rue était encombrée de monde,

(11) « C'est notre cher et admirable Nourrit qui a initié le public à cette belle musique ; nous lui en témoignons ici notre reconnaissance en deux mots seulement, espérant le faire plus tard d'une manière digne de lui. » (*Note de Legouvé.*)

(12) Le 28 janvier 1837, au premier des quatre concerts de musique de chambre donnés par Liszt, Batta et Urhan, le programme annonçait que Nourrit chanterait *Sois mes amours* et *les Astres* (traduction de Legouvé) ; mais, indisposé, il fut remplacé, dit Berlioz, par Géraldy, qui chanta deux fragments de Meyerbeer (*Gazette musicale* du 5 février). A la troisième séance, Mlle Méquillé interpréta *Pensée d'amour* et *la Religieuse* (*ibid.*, 19 février). Legouvé, dans un article d'ensemble (*ibid.*, 5 mars), n'en dit pas moins que Nourrit et les ballades de Schubert « ont transporté la salle d'enthousiasme ».

et j'ai reçu autant d'applaudissements du dehors que du dedans. (Cité par L. Quicherat, I, p. 317-318.)

L'enthousiasme marseillais se traduisait en ces termes dans un compte rendu de Ch. Rouget (*Sémaphore* du 20 juin) :

Une mélodie intitulée *les Astres*, que nous n'avions jamais entendue, a produit un tel effet qu'elle a été sur-le-champ redemandée : il y avait dans la voix du chanteur, dans l'âme du morceau, une telle élévation que nous sommes restés stupéfaits, et qu'à l'heure où nous écrivons, la voix puissante de Nourrit vibre encore à notre oreille. Pour emprunter une heureuse pensée, dont nous ne trahirons pas l'auteur, nous dirons que *cela fait croire en Dieu...* (Quicherat, II, p. 29).

Remontant vers le Nord, il s'arrêta à Lyon, où il avait promis de donner un concert au profit des ouvriers sans travail. Par un heureux hasard, il y retrouvait Liszt :

Une amie commune, Mme Montgolfier, nous réunissait journellement, raconte Liszt dans une de ses *Lettres d'un bachelier ès musique*. Les *Lieder* de Schubert, qu'il dit avec tant de puissance nous jetaient dans des accès d'enthousiasme qui se communiquaient de proche en proche à notre petit auditoire. Un soir, pendant qu'il récitait l'*Erlkœnig*, M. Marie, comtesse d'Agoult], qui comprend Schubert et Gœthe dans ce qu'ils ont de plus profond et de plus sublime, prit un crayon et écrivit sur une feuille d'album une espèce de traduction libre, que je vous envoie ici, pour vous dédommager de l'ennui de cette trop longue lettre. [Suit la traduction du poème de Gœthe] (13).

Le concert eut lieu au grand théâtre, le 3 août, et produisit 6.000 francs. Nourrit, qui « n'acceptait de se faire entendre chaque fois qu'on l'engageait, soit dans un concert soit dans un salon, qu'à la condition de chanter exclusivement du Schubert », avait choisi *le Roi des aulnes* et les deux mélodies déjà interprétées à Marseille. L'impression fut immense, causée par ces deux merveilleux ta-

(13) *Pages romantiques*, publiées par J. Chantavoine, p. 145, d'après la *Gazette musicale* du 11 février 1838 : *Lettre à Adolphe Pictet*.

lents rendant la pensée du maître avec le même accent, la même chaleur, la même foi, selon l'expression de Quicherat. Nourrit dut bisser *les Astres*, « tant l'effet en avait été puissant et électrique » (*Journal du Commerce et des Théâtres*, Lyon, 6 août 1837). Il fit goûter, dit le *Courrier de Lyon*,

la simplicité originale de cette petite composition si profondément empreinte de passion, de sensibilité et de poésie... Accompagné par Liszt, *le Roi des Aulnes*, notamment, secoua toute la salle d'une passion en quelque sorte magnétique.

Pour comprendre tout ce qu'il y a de pathétique, de terrifiant et de fantastique dans *le Roi des Aulnes*, il faut entendre exécuter par Liszt et Adolphe Nourrit cette célèbre ballade de Gœthe et de Schubert. Quel autre que Nourrit parviendrait à faire entendre d'une manière si nette et si distincte les trois voix si différentes du père, de l'enfant et du roi des Gnômes ?... Quel autre que Nourrit exciterait ces sentiments de pitié et de terreur, qui avaient si profondément ému l'auditoire ?... Mais aussi quel autre que Liszt pourrait ainsi suivre le chanteur dans toutes les nuances de son chant, et donner à son jeu cette énergie et cette puissance, qui doublent l'effroi qu'éprouve l'auditeur en entendant les cris du pauvre enfant ? Ces gammes si nombreuses et si rapides, dont le roulement, semblable à celui du tonnerre, donne le frisson de la peur, quel autre que Liszt pour en grandir le retentissement, oserait les exécuter en octaves ? (*Courrier de Lyon*, 7 août 1837.)

Quelques jours plus tard, le 12, Nourrit, dans un concert, disait encore, « avec l'âme et la chaleur qu'il déploie partout, *le Poète mourant*, de Meyerbeer, *les Astres* et *la Jeune Religieuse*, de Schubert, « compositions pleines de douleur résignée et de douce mélancolie. » (*Le Conservateur de Lyon*, 14-15 août 1858.)

Avec ces humbles mélodies, dit Quicherat, il remuait la foule comme dans les grandes partitions. Il fut heureux lorsqu'à Venise il trouva pour l'entendre une artiste distinguée Mme Ungher, et quelques autres musiciens qui avaient cette *foi*, et lorsqu'à Rome il émut profondément l'Académie de France, à commencer par

son illustre directeur M. Ingres, dont la religion classique goûtait particulièrement cette musique grave et profonde. (Quicherat, II, p. 33.)

Mais, ajoute son biographe, à côté des ballades comme *la Jeune Religieuse, le Roi des Aulnes*, l'*Ave Maria, les Astres*, qu'il osait produire à la scène, « il en est d'autres qu'il chantait en petit comité, et dans lesquelles il n'était pas moins admirable : *Adieu, le Secret, la Sérénade, la Barcarole, les Plaintes de la jeune Fille, Marguerite*, etc. Il trouvait dans son extrême défiance des raisons pour ne pas les produire en public. »

Nourrit mourut prématurément à Milan, après un tragique suicide, comme on sait. Son corps fut ramené en France et reçut à son passage dans différentes villes des honneurs vraiment princiers. A Marseille, où son souvenir était resté si vif, une cérémonie eut lieu à l'église Notre-Dame du Mont ; à l'élévation, Chopin qui, revenant de Majorque avec George Sand, se trouvait à Marseille, fit entendre sur l'orgue « une simple mélodie de Schubert, celle qui nous avait tant ému d'enthousiasme, quant Nourrit vint le révéler à Marseille, la mélodie des *Astres* » (*le Sud, Journal de la Méditerranée*, 25 avril) La cérémonie avait eu lieu la veille.

La presse parisienne, dans ses articles nécrologiques innombrables, ne manqua pas de rappeler non seulement la brillante carrière dramatique de l'admirable artiste qui venait de disparaître, mais encore le grand service qu'il avait rendu à la musique en révélant les lieder de Schubert, qu'il s'efforçait même de traduire (14).

(14) Ecrivant à un de ses amis, au Havre, dont Quicherat ne révèle pas le nom : « Je me suis procuré de nouvelles mélodies de Schubert qui sont magnifiques, disait Nourrit, en janvier ou février 1835. Les traductions que tu m'as laissées m'ont beaucoup servi, et j'ai réussi à les arranger en rimes sous la musique, qui est assez belle pour se passer de beaux vers. Es-tu heureux de savoir l'allemand ! Car, si tu savais chanter, tu pourrais unir les poésies de Gœthe aux inspirations de Schubert. Apprends-moi l'allemand, je t'apprendrai à chanter. C'est dit... Ton ami, A. N. » (Quicherat, III, p. 7.)

Sans lui, dit Berlioz, sans ses efforts soutenus, sans son affection chaleureuse et communicative pour ces *lieder* admirables, sans les traductions qu'il en a faites, sans la sensibilité exquise, l'intelligence parfaite avec lesquelles il les chantait, nos éditeurs n'eussent pas osé publier les recueils de Schubert, qui ne serait probablement encore apprécié que par quelques artistes, et de vives jouissances seraient interdites au public. (*Journal des Débats*, 22 mars 1839).

Parlant, à la même époque, de ce rare artiste qui s'éprenait « avec une égale ferveur de toutes les idées nouvelles », passant en un moment de Platon à Descartes, de Saint-Simon à Spinoza, tout en s'intéressant à de Maistre, à George Sand ou à Lamennais, Blaze de Bury (dans la *Revue des Deux Mondes* d'avril 1839) considère qu'« entre toutes ces idées qui vivaient de son enthousiasme, la plus sérieuse, la plus féconde, sans doute, fut celle de révéler à la France le génie de Schubert ».

Un jour, deux ou trois de ces *lieds* sublimes, qui, sans lui, seraient peut-être ignorés encore, lui tombèrent par hasard dans les mains. Nourrit trouva cela si beau, qu'il voulut faire partager à tous son admiration, généreuse entreprise dont sa persévérance à toute épreuve et son noble talent firent le succès. Dès lors il ne parla plus que de Schubert et n'eut de vive sympathie que pour cette musique ; dans les salons, au Conservatoire, il le chantait, avec quelle inspiration, quelle verve, quel enthousiasme sacré ! tous ceux qui l'ont entendu le savent. Si le poète manquait, il traduisait lui-même le texte allemand, et parfois réussissait à merveille, mais la véritable traduction de cette poésie harmonieuse, c'était sa voix qui la faisait. Que d'ineffable tristesse il mettait dans *la Religieuse* et dans *les Astres* ! comme il était grandiose et solennel ! avec quelle sublime expression il rendait cette musique inspirée par le sentiment de l'infini ! C'est à lui que l'œuvre de Schubert doit sa renommée en France, à lui qui s'en est fait l'apôtre, qui l'a chantée, ou, pour mieux dire, l'a prêchée, avec tant de conviction et de talent, que tous ont fini par y croire et s'y convertir (15).

(15) Blaze de Bury a reproduit son article de la *Revue* dans *Musiciens contemporains* (1856), p. 223-259.

D'autres chanteurs, du vivant même de Nourrit ou après sa mort, prêchèrent aussi l'évangile schubertien, au premier rang desquels il faut nommer Just Géraldy (1808-1869), élève de Garcia, qui se consacra surtout au concert et au professorat, et, plus tard, le célèbre Gustave Roger (1815-1879). Parmi les cantatrices de ce temps, la Falcon, Mlle Méquillé se firent des succès, dans les rares concerts de musique de chambre en interprétant lieder ou ballades. Wartel, lui aussi, continuait son apostolat : le 21 mai 1846 il interprétait, à la vénérable Société des Enfants d'Apollon (fondée en 1745 et qui existe encore de nos jours), des mélodies de Schubert ; déjà, dix ans auparavant, à la même société, Dupond, de l'Opéra, accompagné par Urhan et Jacquin, avait chanté *le Fleuve*, ballade avec violon et cor obligés.

§

Concurremment se poursuit la publication d'œuvres du musicien, soudain tiré de l'obscurité. Les premières gravées en France furent, nous l'avons dit, des œuvres de musique de chambre ou des arrangements de lieder encore inconnus. Les lieder eux-mêmes ne commencent à faire leur apparition sur le marché parisien que vers la fin de 1833, avec *Six mélodies célèbres*, traduites par Bélanger, pour Richault (*Journal de la Librairie* du 3 février 1834) ; ces six mélodies sont : *la Poste*, *la Sérénade*, *Au bord de la mer*, *la Fille du pêcheur*, *la Jeune fille et la Mort*, *Berceuse*. Un an plus tard (7 mars 1835), Richault annonce *la jeune Religieuse*, ballade traduite par Ad. N*** (Nourrit), œuvre 43 ; *le Roi des Aulnes* et *Marguerite*, par Bélanger ; puis, en septembre, six autres « mélodies célèbres, avec accompagnement de piano par l'auteur des paroles » (*sic*) : *La reverrai-je ?*, *Rosemonde*, *Adieu* (16), *Vision*, *Nuit et songes*, *Chanson de nuit du voyageur*. En octobre, l'éditeur Prilipp donne quatre mélodies traduites par Sivol, et Ri-

(16) Voir sur cette mélodie la note 1.

chault : *Sur le fleuve*, par Bélanger, *la Truite*, *le Voyageur*, par M. D. P., *le Secret* par M. B. A., etc. Dès lors, et pendant quinze ans, la publication se poursuit, elle est à peu près terminée en 1851, formant un ensemble de plus de 300 numéros, presque la moitié de la production vocale schubertienne. A côté de Richault, son concurrent Maurice Schlesinger lance, en mars 1839, un premier recueil traduit par le poète Emile Deschamps, comprenant seize mélodies, qui se transformera en 1851 en un recueil de quarante. D'après un article trop indulgent d'Adler-Mesnard (sans date), cité par E. Girard, le récent biographe de Deschamps, celui-ci était « seul en état, par sa profonde connaissance de la musique et par sa versification adroite et harmonieuse, de remplir une tâche où jusqu'ici toute les tentatives avaient échoué... C'est avec un véritable effroi, avec dégoût, que nous avons parfois entendu les lieder de Schubert traduits en paroles qui formaient avec la musique le contraste le plus criant, sans doute parce que le traducteur ne comprenait rien ou presque rien à la musique » (17). Pourtant Deschamps, dont la tâche était louable sans doute, et qui continuait à vulgariser la littérature allemande, n'était pas l'homme qu'il fallait pour conserver le charme à ces poésies allemandes, inspiratrices du musicien. « La traduction française, écrivait Liszt dans la *Gazette musicale* du 2 avril 1838 (lettre de Vienne, en avril), ne nous donne qu'une idée bien imparfaite de ce qu'est l'union de ces poésies presque toutes extrêmement belles, avec la musique de Schubert, le musicien le plus poète qui fut jamais. La langue allemande est admirable dans l'ordre du sentiment ; peut-être n'y-a-t-il qu'un Allemand qui sache bien comprendre la naïveté et la fantaisie de plusieurs de ces compositions, leur charme capricieux, leur abandon mélancolique... »

Tel était aussi l'avis de Blaze de Bury reprochant à Deschamps, « lorsqu'il arrange, de le faire en dépit de toutes les conditions du genre : ainsi vous le voyez illustrer d'un

(17) E. Girard, *Em. Deschamps dilettante*.

bon mot quelque naïve chanson de Marguerite au rouet, aiguiser un *lied* mélancolique d'une pointe de vaudeville. A propos de lied, nous ne pardonnons pas à M. Emile Deschamps cette partie de son volume (18) qu'il appelle *Lieder* de Schubert. Qu'on enfile des rimes à la suite les unes des autres dans l'intention de populariser chez nous un maître étranger, personne au monde n'y saurait trouver à redire, il y a même là un louable désintéressement de la poésie vis-à-vis de la musique ; toutefois le désintéressement ne doit pas être poussé plus loin, et reproduire seules, au milieu de poésies légitimes, ces choses faites pour servir de prétexte à la musique, c'est oublier la gravité de l'art et vouloir en quelque sorte offenser la Muse (19). » Blaze de Bury était orfèvre...

Schlesinger publiait encore, en 1839, six mélodies avec paroles italiennes de di Santo-Mango et traduction française de Crevel de Charlemagne, et de 1836 à 1838 les transcriptions par Liszt de *la Rose*, du *Chant du Cygne* (dans l'*Album des pianistes*, novembre 1838) ; mais Richault devint l'éditeur, à partir de 1838, des transcriptions de *Douze Mélodies*, des *Chants du Cygne* et du *Voyage d'hiver* (20).

Dans le demi-siècle qui suit, des choix ou des cycles de mélodies ou de ballades tentent parfois quelque adaptateur nouveau, sans porter préjudice à l'honnête travail de Bélanger. Ainsi le chanteur Roger donne en 1869, chez Heu, *la belle Meunière* ; André Bouéry, chez Gautier, *Vingt Mélodies* (1868). En 1873, Louis Pomey traduit

(18) *Poésies de Emile et Antony Deschamps*, Paris, Delloye 1841, p. 70 à 83, sont reproduites les paroles de quinze *Lieder de Schubert*.

(19) *Revue des Deux Mondes*, *Poètes et Romanciers de la France* (1er août 1841, p. 555).

(20) Dans une lettre de Florence, 16 novembre 1838, Liszt, offrant à Maurice Schlesinger les *Etudes transcendantales*, lui promettait les *Chants du Cygne*. L'année suivante, de Rome 18 mai, il demandait à Ricordi d'intituler ses deux cahiers de *Lieder* de Schubert : *Etudes mélodiques d'après Schubert par F. Liszt* (La Mara, *F. Liszts Briefe*. VIII, p. 20-22). Cf. lettre de Mme d'Agoult à Hiller, de Pise, juin 1838 (ou 39) (*Revue bleue*, 8 nov. 1913, p. 580).

Cinquante Mélodies « avec annotations sous la direction de Mme Pauline Viardot » (chez Gérard), et Jules Barbier, traducteur-arrangeur professionnel, *Quarante Mélodies* (chez Richault). Durdilly, éditeur et traducteur fécond, publie, en 1890, *25 Mélodies choisies*. Enfin, à l'époque contemporaine, à côté de lieder isolés traduits par Mme Henriette Fuchs ou Mme Camille Chevillard (chez Rouart et Lerolle), ou par Gravollet, pour la collection d'Indy (chez Senart et Roudanez), — voici la traduction d'Amédée Boutarel, publiée chez Breitkopf et Hærtel (Costallat à Paris). Un certain nombre de chœurs, traduits dès longtemps par Bélanger, eurent aussi quelque fortune, sous le second Empire, alors que l'Orphéonisme était à la mode.

Mettons encore à part la traduction du « *Roi des Aulnes, Der Erl-König*. Ballade de Goethe mise en musique avec accompagnement de piano par François Schubert, orchestrée par Hector Berlioz, paroles françaises de M. Edmond Bouscatel », qui fut publiée par O. Legouix, en 1850, dédiée à Mlle Pixis, première interprète, à Bade, la même année.

§

Depuis Czerny et Liszt, — qui publiait chez Richault ses transcriptions de *Douze Mélodies*, des *Chants du Cygne* et du *Voyage d'hiver*, à partir de 1838, — et jusqu'à nos jours, les « arrangements » d'après Schubert ont été innombrables et non seulement pour piano, pour piano et violon, etc., mais pour petit ou grand orchestre, pour fanfare, harmonie, estudiantina, etc. Ces hommages, parfois peu heureux, rendus à la mémoire de Schubert sont du moins des témoignages que son œuvre n'a cessé de jouir d'une certaine popularité.

Les publications des premiers éditeurs, qui en tiraient, vers la fin de l'année, des albums d'étrennes (Richault pour 1838, Schlesinger pour 1839), étaient accueillies avec faveur par les contemporains. Dans sa *France musicale*, Escudier, — qui n'était pas encore l'éditeur inféodé à l'E-

cole italienne, mais qui était en lutte ouverte avec Schlesinger, propriétaire de la *Gazette musicale*, — Escudier accueillit d'abord avec sympathie l'apparition incessante de ces œuvres de Schubert.

Les *Mélodies* et *Ballades*, qui ont produit une révolution complète dans la musique de salon, écrit-il, ont eu la même destinée que les symphonies de Beethoven; elles ont passé la frontière à petit bruit; elles ont été reçues avec une parfaite indifférence et aujourd'hui elles le disputent en popularité aux romances les plus françaises. Les *Mélodies* ne tueront pas notre romance, parce que la romance française a aussi sa valeur; mais surtout parce que les mélodies ne sont point des romances ; ce sont des compositions d'une forme nouvelle. Ne soyons pas exclusifs ; sachons jouir de tout ; le domaine de l'opinion est assez vaste pour que toutes les productions éminentes, pour que tous les grands artistes y trouvent leur place. (*France musicale*, 11 mars 1837 ; cf. 31 décembre 1837.)

Conciliant et éclectique, tant qu'il s'agissait des publications de Richault qui faisait de vastes et fréquentes annonces dans son journal, Escudier s'impatienta lorsque, à la fin de l'année, Schlesinger, découpant la collection d'Emile Deschamps, publia lui aussi un *Album Schubert* pour les étrennes. Tout bouillant encore d'un procès, qu'il avait gagné, d'ailleurs, contre Schlesinger, Escudier fulmina, s'écriant qu'il faudrait démontrer l'authenticité de toutes ces mélodies qu'on attribuait à Schubert (*France musicale*, 16 décembre 1838.) Comme s'il ne voyait pas que les pièces traduites par Deschamps l'étaient aussi par Bélanger ! Mais il ne pouvait se douter que Schubert eût laissé une telle production.

Quoi qu'il en soit, une « révolution » s'était produite dans la « musique de salon », comme on disait alors, — musique bien différente de la « musique de chambre » qu'importaient les maîtres allemands et leurs disciples. Legouvé avait raison contre Escudier lorsqu'il prétendait que le lied, la mélodie, avait tué la romance, auprès d'un certain pu-

blic du moins — car la romance a la vie dure, et nous savons qu'elle délecte encore bien des oreilles qui ne sont pas toutes plébéiennes ni primaires.

§

L'auteur des *Mélodies* et des *Ballades*, écrivait encore Escudier, a été moins heureux dans ses symphonies et dans ses compositions de piano, il a de la recherche, de l'affectation, et son style est souvent incorrect. Toutefois les pianistes qui étudient sérieusement leur art, parcourront avec intérêt les *Pensées musicales*, les *Inspirations*, les *Fantaisies*, les *Impromptus* et les *Rondeaux* de François Schubert ; on y retrouve parfois l'auteur des *Mélodies* (18 mars 1838).

Cette musique de chambre, dont l'apparition en France avait précédé, nous l'avons dit au début, celle des Lieder, Richault encore s'efforçait de la répandre, avec moins de prodigalité du reste que la musique vocale, car les artistes qui s'y consacraient étaient assez rares; citons parmi eux: Urhan, César Franck, les frères Tilmant, Armingaud ; plus tard, avec Jacquard, Lalo et Mas.

César Franck avait fait entendre (14 mai 1837) un Trio dans lequel un rédacteur de la *Gazette musicale* appréciait « une fugue pleine de science, un style serré et une entente parfaite dans la distribution des parties », mais qui ne lui semblait pas « exempt de longueur dans le final. » (*Gazette* du 4 juin.) Deux ans plus tard (16 avril 1839), Clara Wieck — qui n'était pas encore la femme de Schumann, — jouait le *Roi des Aulnes* et la *Sérénade* arrangés par Liszt, et Liszt lui-même exécutait cette dernière et l'*Ave Maria* en 1841 (*France musicale* du 4 avril). A de plus ou moins longs intervalles, le nom de Schubert paraissait aux programmes des vaillantes sociétés de musique de chambre qui se formèrent vers le milieu du siècle. Notons au hasard l'exécution d'un fragment du quatuor posthume (*Gazette* du 3 janvier 1851), celle du quatuor en *sol majeur*, par Armingaud, à sa quatrième séance de 1859

et qui provoqua cette opinion du critique de la *Revue des Deux-Mondes*, Scudo : « Ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais il s'en échappe quelques accents mélodiques tout particuliers. » Le quatrième quatuor parut à la seconde séance de 1865 (*Gazette* du 8 février).

Dix ans plus tard, on retrouve encore Armingaud sur la brèche le 2 mars, avec Jacquart, Lalo et Mas ; il exécute le Trio en *mi bémol* (2 mars 1875).

Même à une époque plus moderne, il faut constater que, malgré la multiplicité des sociétés de concerts, l'œuvre de musique de chambre de Schubert attire moins que ceux de Mozart, de Beethoven ou de Schumann. Aussi bien, la remise en honneur des maîtres classiques ne pouvait que lui être favorable : sur les 1.600 ou 1.800 concerts donnés annuellement à Paris, on a relevé, pour 1926-27, 173 apparitions de Schubert, contre 476 de Beethoven, 369 de Debussy, 356 de Bach, 290 de Chopin, 272 de Fauré, 251 de Mozart, 236 de Schumann et de Ravel ; 192 de Liszt, 154 de Hændel, 148 de Saint-Saëns, 146 de Franck, 141 de Wagner, 74 de Haydn, 64 de Gluck, etc., etc. (Lucien Chevalier, *Statistique*, dans *le Monde musical* du 31 octobre 1927.)

Les concerts d'orchestre ont mis un temps considérable à découvrir Schubert. Alors que ses lieder et ballades suscitaient l'enthousiasme romantique, Habeneck, en 1842, fit essayer la symphonie en *ut* à son orchestre de la société des concerts ; mais on n'alla pas plus loin que la répétition. Ce fut Seghers, — qui avait fait entendre l'ouverture de *Tannhæuser*, en 1850, — qui le premier donna à Paris cette symphonie, le 23 novembre 1851, lendemain de la Sainte-Cécile, dans une matinée de sa société philharmonique :

Son second morceau, l'andante en *la mineur*, écrivait Berlioz dans les *Débats*, est de tout point une merveille ; et le reste de la symphonie, quelque peu trop développé peut-être, est aussi, selon moi, digne de prendre place parmi les productions élevées de notre art. (Feuilleton du 27 novembre 1851.)

La tentative de Seghers ne suscita pas d'imitateur immédiat. Le Conservatoire ne se décida que le 7 janvier 1873 à inscrire la *Symphonie inachevée* à son programme et, le 17 janvier 1927, à donner la première audition de la symphonie en *ut*, — *cinquante-cinq ans* après l'essai de Habeneck, — pour le centenaire de la naissance de Schubert. Mais, comme si la malechance poursuivait le pauvre Schubert dans les grands concerts, Deldevez, dans son histoire de la société qu'il dirigea, a oublié même de citer son nom dans les tableaux récapitulatifs des travaux de celle-ci ! Cette symphonie en *ut*, reprise chez Lamoureux, sous la direction de Chevillard, en février 1908, fut l'occasion pour M. Jean Marnold de publier, dans le *Mercure de France*, un des rares articles que l'on puisse lire en français, où il est parlé de Schubert autrement qu'en termes vaguement admiratifs. M. Marnold, prenant texte de cette unique audition, pour parler en musicien de Schubert, montre son œuvre nous parvenant peu à peu,

alors que nous connaissions déjà, non seulement Beethoven, mais Chopin, Mendelssohn et même un peu Schumann. Entre la symphonie beethovénienne, l'élégante habileté néo-classique et le romantisme harmonique dont il fut l'un des plus merveilleux précurseurs, le doux François Schubert apparut, sinon tout à fait écrasé, pour le moins travesti par un anachronisme et relégué dans le domaine étroit du lied. Bien peu, même aujourd'hui, savent ou se rappellent que Schubert fut *contemporain* de Beethoven et ne lui survécut que dix-huit mois avant d'aller dormir dans le même cimetière, à deux tombes de distance. La grandiose figure de Beethoven étale comme une ombre autour de soi... A l'heure où la pensée de Beethoven infirme recourait au secours de la fugue et patronnait son mécanisme machinal, l'art ingénu de Schubert sonnait le glas de toute abstraction scolastique ; son lyrisme objectif en libérait inconsciemment la musique pure, intronisait la fantaisie dans son domaine, en rénovait intimement l'essence par la vertu d'une harmonie naturelle infuse et jusque dans ses formes traditionnelles. C'est le cas de cette admirable *Symphonie en do majeur* qu'on retrouva dans les papiers de

Schubert et qui, écrite en 1828, ne fut exécutée qu'en 1839 et publiée plus tard encore. (Art. reproduit dans *Musique d'autrefois et d'aujourd'hui*, p. 232, 236-237.)

Sur les 1.000 à 1.100 compositions de Schubert cataloguées par Grove, 400 environ ne sont pas de la musique vocale; on paraît toujours l'ignorer. Neuf grands ouvrages forment le bagage « symphonique » de Schubert : on n'exécute plus, en France, et à satiété depuis quelques années, que l'*Inachevée*. Il ne se passe pas de mois qu'elle ne paraisse sur l'affiche de telle ou telle de nos associations routinières. On y joint parfois quelque fragment du ballet de *Rosamunde*, et c'est tout.

§

Auteur dramatique, Schubert eût peut-être été accueilli avec empressement par les contemporains de Meyerbeer; mais, malgré les offres faites dans *la Gazette musicale*, personne ne se décida à examiner la possibilité d'acclimater en France ses opéras. Quand nous disons personne, nous oublions l'arrangeur de Mozart et de Weber, l'Avignonnais Castil-Blaze, toujours à l'affût de quelque nouveauté étrangère à estropier, à l'usage de la scène française. Si nous en croyons une note de la *France musicale* du 22 novembre 1840, datée de Marseille, il fut question, en ce temps-là, de mettre en scène, au grand Théâtre de Marseille, la traduction d'un des chefs-d'œuvre de Schubert, *Belphégor* (?). L'illustre pasticheur de *Robin des bois* et du *Barbier* était attendu « sous peu de jours avec cette partition manuscrite. Dans l'indigence de grands opéras, où se trouvent en France les théâtres, c'est incontestablement une bonne fortune pour un directeur qu'une œuvre de Schubert ».

De quelles opérations, dont Castil-Blaze était coutumier, était issu ce *Belphégor* inconnu, nous l'ignorons. Il ne semble pas avoir été joué d'ailleurs, même à Marseille, et le seul ouvrage dramatique de Schubert représenté en France, au XIXe siècle, fut *la Croisade des Dames*, imitée

par Victor Wilder de *Das hœusliche Krieg*. La première représentation en fut donnée au théâtre des Fantaisies parisiennes, alors dirigé par Martinet, le 3 février 1868. Clément, dans son *Dictionnaire des Opéras* le juge en quelques mots qui résument l'opinion des contemporains :

Schubert est, à notre avis, dit-il, supérieur à la plupart des compositeurs allemands dans l'art d'écrire pour les voix. Les chœurs, dans ce petit opéra, ont une sonorité magnifique. Belle harmonie au service d'idées originales ; des formes variées d'accompagnement, un sentiment poétique et toujours conforme aux règles du goût le plus pur, telles sont les qualités maîtresses de François Schubert. On les retrouve dans son petit opéra.

La Croisade des dames, sorte de transposition au moyen âge de la *Lysistrata* d'Aristophane, jouée et chantée par Geraizer, Laurent, Guyard, Mmes Decroix, Arnaud, Vois et Deneux, dans le petit théâtre où Wilder avait déjà fait jouer *l'Oie du Caire* de Mozart et allait ressusciter *le Barbier de Séville* de Paisiello.

Alfonso et Estrella paraît avoir tenté Escudier en 1851. Liszt, qui était en possession de la partition, en promettait, le 4 février, une copie à l'éditeur parisien : « à l'aide d'un *libretto* intéressant on peut prévoir d'heureuses chances à l'Opéra-Comique », croyait-il. Le 21 janvier 1854, alors qu'il en préparait la représentation à Weimar, il informait encore le même éditeur d'avoir à s'entendre avec les Breitkopf. « Une fois le consentement de Hærtel obtenu, il faudra aviser à adapter à cette charmante musique un livret qui soit à son niveau — et si cette opération réussit, le succès et un succès populaire et productif est indéniable ». L'opéra de Schubert ayant été accueilli très froidement à Weimar, les pourparlers n'eurent pas de suite.

De *Fierabras* (*Fierrabras* en allemand), dont Herbeck avait fait exécuter des fragments à Vienne, en 1861, l'ouverture seule a été jouée à Paris, aux concerts de musique ancienne et moderne de Henri Chollet, en 1874-75.

§

Personnellement, il ne paraît pas que Schubert ait jamais eu de rapports avec des musiciens français. La proposition qui lui aurait été faite (après sa mort !) de composer un opéra pour Paris, ne repose sur aucun fondement et n'a jamais été qu'une légende.

Musicalement, le catalogue de son œuvre ne révèle — abstraction faite, bien entendu, des pièces patriotiques qu'il ne manque pas de composer en 1814 (21) — que peu de points de contact avec la France ; ce sont ses *Variations* op. 10, composées en 1820, et dédiées à Beethoven, qui lui furent inspirées par une romance de la reine Hortense, *le bon Chevalier*; et les variations op. 82 sur un air de *Marie* de Hérold ; *Comme en notre jeune âge* (composées en février 1827, publiées en décembre). Il avait composé, en 1821, deux airs ajoutés à *la Clochette* du même Hérold (22), représentée à l'opéra de la cour pendant la direction intérimaire du comte Dietrichstein et du conseiller Mosel (22 juin 1821). Enfin, en 1828, il publia, comme suite à l'op. 63, un *Andantino varié et Rondeau brillant à 4 mains sur des motifs français* (op. 84). On peut donc avancer que l'influence française, remarquable dans un Mozart ou un Beethoven, par exemple, fut nulle sur un Schubert (23).

Étranger au théâtre, et presque inconnu à l'orchestre, son œuvre occupe donc une place à part dans notre histoire musicale. Considéré comme un auteur de « mélodies », de

(21) *Les libérateurs de l'Europe à Paris*, par exemple, composé le 16 avril, et la cantate : *Qui est grand ?* pour quatre voix d'hommes et orchestre (24 juillet). On a rappelé récemment, d'autre part, que ce fut la *Marche militaire* de Schubert qui accompagna l'entrée des Allemands à Paris en 1870, lorsqu'ils contournèrent l'arc de triomphe de l'Etoile.

(22) *Marie*, opéra-comique en trois actes, paroles de Planard, avait été représenté le 12 août 1826 à l'Opéra-Comique. *La Clochette, ou le Diable page*, opéra-comique en trois actes, paroles de Théaulon, avait été représenté à Paris le 18 octobre 1817. Il fut repris avec succès en 1827.

(23) Il est à noter cependant que parmi ses dix-huit partitions d'opéras ou d'opérettes, inachevées ou non, une au moins a pour livret une imitation de pièce française : *les Jumeaux (die Zwillingsbrüder)* sont imités des *Deux Valentins*.

« romances » — ce n'est du reste pas en France seulement qu'on le confine dans cet emploi, — Schubert est tenu à l'écart à la fois de la scène et des grands concerts symphoniques qui attirent la foule ; ils ignorent tout de lui, à l'exception de la *Symphonie inachevée* et du ballet de *Rosamonde*. Les pianistes ne connaissent que ses *Impromptus* et ses *Momens musicals* (*sic*), et à peine ses Sonates. Mais ses Ballades ont conquis les artistes et les amateurs de la période romantique, dès le moment de leur révélation par leur côté dramatique, plus peut-être que par la musique même qu'elles renferment et plus que les lieder proprement dits, d'une intimité, d'une simplicité, d'une sentimentalité tout autres que celles de la romance. Il n'est en somme compris et aimé que de quelques musiciens, sur lesquels il aura une influence féconde. Et encore, cette influence sera-t-elle bientôt contre-balancée par celle de Schumann, qui leur est révélé aussitôt après Schubert, à partir de 1850.

Schubert et Schumann, — dont on associe si souvent les deux noms, non parfois sans les confondre ! — ayant apporté un nouvel aliment au dilettantisme romantique, ne firent pas disparaître cependant la romance, toujours florissante avec les Beauplan, les Pauline Duchambge, les Loïsa Puget, et cent autres. Mais ils donnèrent l'éveil aux compositeurs français qui ne considéraient pas le théâtre comme le but exclusif de leurs efforts. Berlioz, Franck, Félicien David, plus tard Reyer, Lalo, Saint-Saëns, Massenet, Fauré, Duparc et tant d'autres modernes. On chercherait en vain des manifestations analogues, avant la révélation de Schubert à Paris. Il faut cependant conclure avec son récent biographe et qui connaît son œuvre entier mieux que quiconque (j'ai nommé M. Théodore Gérold) : « Le romantisme bien plus affiné de Schumann a vite conquis les esprits cultivés français, tandis que celui de Schubert, plus simple et plus autochtone, leur est resté étranger. » (*Schubert*, 1923 ; p. 193.)

L'étude de M. Gérold est tout juste le sixième ouvrage

qui ait été consacré en français à Schubert ; les précédentes études parurent en 1866 (Barbedette), 1871 (Mme Audley (24), 1899 (de Curzon, *les Lieder de Fr. Schubert*, avec un catalogue complet), 1907 (Mme B. Gallet, *Schubert et le Lied*) et 1908 (Bourgault-Ducoudray, dans la collection des *Musiciens célèbres*). Une *Vie de Schubert* par M. Landormy et un remarquable *Schubert, vie intime*, par M. Pitrou, s'ajoutent depuis peu à cette demi-douzaine. On ne dira pas que la littérature musicale française a gâté le bon Schubert. Si l'on cherche son nom dans les dictionnaires biographiques ou encyclopédies où le grand public va se renseigner, on voit que la grande *Biographie* de Michaud ne lui consacre guère que quarante lignes signées P. et ignore les dates essentielles de sa vie, faisant vivre Schubert entre 1795 et 1830. Denne-Baron, dans la *Biographie universelle* de Hœfer (Didot, 1864) le juge, au contraire, en connaisseur ; après avoir payé le tribut d'usage à l'auteur des ballades, il n'omet pas le compositeur de musique instrumentale, dont il cite un quintette et un trio pour piano, pages « très estimées, mais elles ne portent pas le cachet de création qui distingue ses pièces de chant séparées. Il en est de même de sa musique religieuse, à laquelle on pourrait d'ailleurs reprocher de ne pas avoir assez le caractère qui convient à l'église. »

Dans le *Larousse*, vers 1875, le rédacteur anonyme de l'article *Schubert* (Clément, ou Pougin?) qui a profité du bon travail de Mme Audley, termine par une appréciation d'ensemble de D. Balleyguier, sans en indiquer la référence. Tout en considérant Schubert comme le maître du lied, — dont « on ignore généralement qu'il a écrit plus de trois cents mélodies à une voix, toutes, pour le moins, aussi remarquables que les quarante qui ont été vulgarisées par Nourrit et M. Wartel, des chœurs, des morceaux de piano, des symphonies et des quatuors, des morceaux d'église, » — Delphin Balleyguier n'ignore pas ses autres ouvrages, mais

(24) Publiée d'abord en 1870 dans *le Correspondant*.

il juge que « ses chœurs ne valent pas ceux de Mendelssohn ; ses morceaux de piano, à part deux ou trois d'une grande beauté, sont effacés par ceux de Weber ; les symphonies de Mozart, de Beethoven et d'Haydn font trouver pâles les siennes, il en est de même pour ses quatuors. Ses musiques d'église affectent une teinte plutôt mélancolique que religieuse. Mais qui dira le charme infini qui s'empare de vous à la lecture de ses *lieder* ?... »

Louis Lacombe, à la même époque, rendait hommage, dans la *Chronique musicale*, au maître, assez peu cultivé il y a un demi-siècle :

En Allemagne, écrivait-il, Schubert fut un des premiers à réagir contre les rabâchages déplorables dont l'école italienne s'est montrée si prodigue. Sous ce rapport, il alla beaucoup plus loin que Mozart. Il s'identifia avec le poète ; il le respecta ; il en fit son ami et son valet ; il l'aima et s'appuya sur lui, il partagea le pouvoir... Aussi est-ce en allemand qu'il faut interpréter les *Lieder* de Schubert. Traduits en français, ils ne conservent qu'une partie de leur mérite. (*Chronique musicale*, 15 sept. 1874, p. 273-274.)

Ce caractère spécifiquement allemand du lied, il avait été compris dès l'origine, par Ernest Legouvé, lorsqu'il écrivait en 1835 :

L'instrumentation n'est pas et ne peut pas être seulement destinée à soutenir la voix ; elle fait corps avec le chant ; elle est la moitié de l'œuvre de l'artiste ; elle développe, complète, fait saillir tout ce que dans sa pensée il ne peut pas dire par les voix humaines. Certes, dans la grande scène de l'évocation du second acte du *Freischütz*, l'inspiration de Weber fût restée incomplète sans le secours de l'instrumentation. Eh bien ! ce qu'un tel homme a fait pour le théâtre, Schubert vient de le faire pour les compositions courtes ; il a introduit la science dans la romance...

De nos jours, dans une de ses charmantes *Silhouettes de musiciens* où, en quelques pages, il a portraituré les maîtres de la musique, M. Camille Bellaigue a dit des mélodies de Schubert :

Moins classiques que celles d'Italie, plus graves que celles de France ; si simples qu'un enfant les entendrait sans peine, si belles qu'il ne les entendrait qu'à demi. D'autres vous restent dans la tête, celles-là vous restent dans l'âme ; on les sait véritablement par le fond du cœur, le plus profond du cœur. Elles sont rarement joyeuses ; je ne connais pas de Schubert une page comique, encore moins bouffonne. Sa muse ne riait point, mais elle souriait volontiers, ingénue et candide, la vraie muse allemande, celle que Henri Heine appelle quelque part la bonne fille. Schubert, en même temps qu'un grand maître du réel, est un grand maître du rêve, de la fantaisie et du mystère. (*Etudes musicales et nouvelles silhouettes de musiciens,* 1898, p. 365 et suiv.)

Et Bourgault-Ducoudray, analysant trop rapidement dans son petit volume la musique instrumentale, après la musique vocale de Schubert, regrette que, sur ce terrain « la cause de Schubert ne soit pas encore complètement gagnée, en France surtout. Un effort est ici nécessaire pour démontrer l'insuffisance de notre culture et la parcimonie de notre admiration à l'égard d'un musicien qui a laissé des œuvres géniales dans presque tous les genres » (p. 86). Une « œuvre prodigieuse » comme la Xe Symphonie en *ut*, qu'on ne joue pas, lui « arrache un cri de protestation contre un pareil dédain », et il réclame que les concerts nous la rendent, à côté de la *Symphonie inachevée.* Il apprécie justement quelques pièces de musique de chambre, de piano, la musique de théâtre et d'église, du maître qui, « si la maladie ne l'eût frappé mortellement, serait devenu un formidable Titan (p. 123) ».

Ecrit avec un enthousiasme raisonné, le petit volume de Bourgault-Ducoudray, auquel nous avons emprunté ces derniers mots, est un des plus beaux hommages rendus en langue française à Schubert. Il reste à souhaiter, avec son auteur, que nos multiples sociétés symphoniques et de musique de chambre et les innombrables donneurs de concerts qui sévissent à Paris depuis la Toussaint jusqu'aux

jours caniculaires s'ingénient un peu à découvrir, dans les mille œuvres de Schubert, autre chose qu'une demi-douzaine de « mélodies » et une symphonie incomplète. Le centenaire romantique n'est-il pas tout favorable à l'évocation de celui qui fut, avec Weber, parmi les grands maîtres de l'Ecole austro-allemande, le romantique par excellence ?

J.-G. PROD'HOMME.

POULET-MALASSIS A BRUXELLES[1]

—

De tout un volume consacré à Auguste Poulet-Malassis, l'ami et l'éditeur de Baudelaire, je crois devoir détacher ces notes, relatives à son séjour à Bruxelles. La littérature ne conduit pas son homme à la fortune, surtout s'il est éditeur. A l'Ecole des Chartes, où il était entré, en 1848, avec le numéro 4 et dont le chassèrent les journées de juin, Poulet-Malassis avait appris à travailler, mais non à gagner de l'argent — c'est un cours qui ne figure pas sur le programme. Ce fils et petit-fils d'imprimeurs était fait pour tout, sauf le commerce. Après la correctionnelle, les précieuses éditions des *Fleurs du mal* et des *Mémoires de Lauzun*, comme la jolie boutique du passage Mirès (l'actuel passage des Princes), le conduisirent à la faillite. A la prison d'Alençon succéda celle des Madelonnettes, puis, exemple qu'allait suivre Baudelaire son ami, Malassis se réfugia en Belgique pour y fuir ses créanciers et y sacrifia à la déesse du lieu, la littérature galante.

Suivant le comte de Contades, — rigorisme plus apparent que réel, — « la période de la vie d'Auguste Poulet-Malassis passée en Belgique *serait* à tous égards celle sur laquelle il *conviendrait* le moins d'insister » (2). C'est un peu du pharisaïsme. L'histoire littéraire n'est

(1) Je dois à la bienveillance d'un érudit bibliophile, qui n'a même point permis que je le nommasse, la communication de la correspondance de Poulet-Malassis avec Philippe Burty et Hippolyte Babou. Qu'il veuille bien, ainsi que M. Georges Montorgueil, qui, avec sa générosité accoutumée, a mis à ma disposition les lettres d'Albert de la Fizelière, trouver ici l'expression de ma profonde et affectueuse gratitude.

(2) *Portraits et fantaisies.* — Paris, Quantin, 1887, in-8.

pas si prude que cela et n'a que faire de telles simagrées. L'industrie des livres clandestins n'était point une nouveauté, quelque rubrique qu'ils arborassent, et si Poulet-Malassis y apporta un peu d'élégance et même de luxe, elle survécut à son départ de Bruxelles et n'est point morte depuis, que je sache.

MM. Wibo, Plissard et autres Nicodèmes bien pensants, dont la pudeur, officielle, s'effarouche du dernier roman de Louis Dumur et des eaux-fortes de leur compatriote Félicien Rops, doivent savoir, pourtant, que la Belgique a toujours eu « la spécialité (je cite à nouveau le comte de Contades) de livres ultra-galants, où le cru du texte n'a d'égal que le nu des figures ». Vieille tradition! les choses de la politique avaient précédé celles de l'amour. Les « gazettes de Hollande » attestent la tolérance d'un pays libre pour les audaces de l'esprit. Mort à Cologne, si jamais il vécut, Pierre Marteau renaquit de ses cendres à Amsterdam et à Bruxelles. Pour bien des livres, le lieu d'impression était aussi fantaisiste que le nom de l'imprimeur. Cologne, Londres, Erzeroum, quand ce n'étaient point Paphos, Cythère ou Luxuriopolis, c'était tout au plus une concession aux exigences de la police, dont, bénévolement, le lieutenant général fermait volontiers les yeux, à condition que lui fût réservé un exemplaire de choix. Format, papier, caractères : le XVIIIe siècle prêtait à ces productions légères sa grâce un peu maniérée, que soulignaient des frontispices, osés, certes, mais charmants, dus aux maîtres du crayon et du burin.

Puis vinrent la Révolution et le XIXe siècle et cette camelote du Palais-Royal qu'encore, parfois, séparaient de l'ordure des lithographies précieuses au point de vue documentaire, ouvrières en modes ou en lingerie, filles à parties et nymphes des Galeries de bois, tout le petit monde, escrocs, brelandiers, prostituées, demi-soldes, où, cherchant à rapetasser les socques éculés de Restif de la Bretonne, évoluait Cuisin. Bouquins de colportage, établis

et vendus à bas prix : le ministère de la police les tolérait, à condition que la monarchie et la religion y fussent respectées. Le métier avait du bon et n'ignorait pas les bénéfices de l'exportation. Ce furent même les débuts, et elle aime peu à se les entendre rappeler, d'une de nos grosses maisons d'édition.

Poulet-Malassis eut, du moins, auprès des bibliophiles, le mérite de rompre avec les macédoines de cette basse cuisine, et, guidé par ses goûts de lettré et de curieux, de leur substituer des volumes soignés, sinon toujours intéressants, imprimés avec soin et tirés à petit nombre. Puis, quel collaborateur n'avait-il pas trouvé en la personne de Félicien Rops?

Arrivé à Bruxelles sous le nom de « M. Duport, professeur de mathématiques » — le patronyme du brave alençonnais qui, à l'Ecole des Chartes, s'était fait son protecteur auprès de M. de Mas-Latrie — il était d'abord descendu 3, rue du Midi, en attendant de trouver, dans le faubourg d'Ixelles, la petite maison que l'adresse en vers de Baudelaire devait rendre fameuse,

Monsieur Auguste Malassis,
Rue de *Mercélis*,
Numéro *trente-cinq bis*,
Dans le faubourg d'*Ixelles*,
Bruxelles...

A Bruxelles, pour les réfugiés, comme pour les proscrits, la vie était difficile. Les Belges avaient été tellement « carottés » par les uns et par les autres qu'ils refusaient tout crédit. Il fallait payer comptant et un billet de mille francs était vite évanoui.

Le bon peuple belge, écrivait-il à Philippe Burty, a été tellement carotté par les réfugiés français qu'on ne trouverait pas un logement à Bruxelles qu'en payant d'avance, ni un papetier, ni un imprimeur ni quoi que ce soit... (3).

Puis, ce fut la rue Mercélis, où il alla vivre « d'une vie

(3) *Inédit.*

retirée et pauvre », non sans susciter les commérages de ses entours :

Le voisinage se défiait, suspectait quelque industrie clandestine, troublé aussi par les allées et venues de gens à l'aspect insolite, typos, acteurs, poètes, écrivains. La tête de Baudelaire, incisive, blême, glabre, d'une intensité d'œil effrayante, particulièrement était surveillée. Le soir, derrière les rideaux tirés, s'entendaient des voix comme des clameurs criminelles. Malassis lui-même, mince, fluet, rousset, sarcastique, la barbe pointue, offrait une surface équivoque. Par surcroît, de la petite maison partaient des épreuves, des envois d'exemplaires, une vaste correspondance, qui faisaient l'objet des commentaires du quartier, un quartier de religieuses et de petits rentiers. D'un zèle infatigable, l'éditeur relisait, corrigeait, âpre aux coquilles, toujours mécontent, par goût du beau travail. Ce fut une littérature spéciale et vénéfique, germée aux confins du Code et qui trouva sans peine une clientèle affriolée des curiosités de l'amour. Rops fut requis pour étiqueter de ses vignettes les produits du laboratoire : il y déploya la plus fertile, la plus plaisante et la plus artiste invention libertine qu'il se peut imaginer. Certes la licence y fut vive, mais relevée d'un art si aimable et si parfait qu'il en résulta plutôt un simple attentat aux bienséances (4).

C'était un peu le quartier des proscrits. Proudhon y avait habité à quelques pas, rue du Conseil, et c'était Alphonse Lécrivain, de l'ancienne maison Lécrivain et Toubon, éditeurs, 10, rue Gît-le-Cœur, que la prose d'Antonio Watripon n'avait point enrichie. Réunis à Bruxelles par leurs mauvaises affaires, Malassis et Lécrivain s'accointèrent et, avec le concours de l'imprimeur J.-H. Briard, s'associèrent pour la publication d'œuvres libres. Suivant M. de C***, « bibliophile anglais », ou plus exactement le libraire Vital-Puissant, qu'on reconnaît de prime abord à ses attaques désordonnées contre son concurrent Jules Gay (5), Alphonse Lécrivain, « li-

(4) Camille Lemonnier : *Félicien Rops, l'homme et l'artiste*. — Paris, H. Floury, 1902 ; in-4.

(5) *Bibliographie anecdotique et raisonnée de tous les ouvrages d'Andréa de Nerciat*, par M. de C***, bibliophile anglais. — Londres, Job.-Alex. Hoogs, 1876 ; in-12.

braire ignorant,... n'était qu'une machine dans l'association » (6). Il faisait la place et guère autre chose, la tête, la tête unique, demeurant Poulet-Malassis, qui, tant par ses éditions que par celles dont il se borna à rassembler les éléments et à corriger les épreuves, allait révolutionner à Bruxelles, sa terre d'élection, le commerce de la librairie clandestine.

Moins de dix jours après Malassis, le 24 avril 1864, Charles Baudelaire, avançant de cinq mois son voyage, arrivait à son tour à Bruxelles et descendait à l'Hôtel du Grand Miroir, qu'il ne cessa d'habiter jusqu'à son départ.

M. Maurice Kunel qui a consacré un livre remarquable, devenu peu commun, à *Baudelaire à Bruxelles*, en trace cette description :

> Dans le centre tumultueux que forment la Banque Nationale, la Monnaie, l'Université, la Bourse et l'Hôtel-de-Ville, dévale vers la Grand'Place la rue de la Montagne. A mi-côte, resserrée entre les maisons, la façade haute et blanche de l'hôtel s'élève sans faste, sans dehors. Un balcon, sur lequel on peut lire en lettres d'or *Hôtel du Grand Miroir*, longe tout le premier étage. Sur le linteau de la porte, le numéro 28 : c'est encore celui que l'on inscrivait sur les lettres du poète. Une porte cochère ouvre ses deux vantaux sous un porche; de l'intérieur d'une cour, on voit les cuisines avec leur batterie en cuivre rouge, et les dépendances de l'hôtel où se trouvent les chambres des voyageurs (7).

Après l'amère déception de ses conférences, ce fut pour Baudelaire une consolation et un réconfort de retrouver l'ami de quinze ans, peut-être plus, qui, déjà, lui avait donné tant de preuves d'affection, sans que le procès des *Fleurs du mal* et de lancinantes questions d'argent soient parvenues à les brouiller. Il n'était guère de jours qu'ils ne se vissent. La gaieté de Malassis, l'imprévu de ses pro-

(6) Tout le long de cette brochure, Vital-Puissant a cru spirituel d'écrire Poulet, dit Malassis — C'était se contenter de peu.

(7) Edition de la Société nouvelle. Paris, Schleider; Mons, impr. générale, 1912; in-8.

pos, son érudition, sa curiosité toujours en éveil, faisaient momentanément oublier au poète ses tristesses. Souvent, sa table — ils étaient gourmets l'un et l'autre — le consolait des ratatouilles qu'on lui servait chez Bienvenu :

Malassis, écrivait-il à sa mère, a appris à sa cuisinière à faire un peu de cuisine. Si je ne demeurais pas aussi loin de lui, je crois vraiment que je lui paierais une pension pour manger chez lui (8).

Toujours, on rencontre Baudelaire qui, pour excuse de son séjour à Bruxelles, invoque le « gros livre qu'il doit publier sous le titre de *Pauvre Belgique* », en compagnie de son ancien éditeur. A part Alfred Stévens et son frère, le photographe Neyt et Félicien Rops, le délicieux Fély, chez qui ils vont, de temps à autre, passer quelques jours, soit à Namur, soit au château de Thozée, propriété de son beau-père, Malassis est à peu près le seul être humain qu'il ait plaisir à voir et à entendre. Mais le souci des épreuves à corriger, des lettres à écrire, des exemplaires à envoyer, ont tôt fait de le rappeler à Ixelles. Cet insouciant est un homme terriblement occupé.

A la *Petite Revue*, éditée plus que dirigée par son ancien commis, l'imbécile Pincebourde, l'ancien éditeur, prenant pour pseudonyme le nom de sa mère, signe ses communications, quand elles ne sont pas anonymes, Emmanuel Rouillon, E. R., ou, plus souvent, R. tout court. Beaucoup ont trait au séjour de Baudelaire à Bruxelles et à sa santé A la suite d'un compte rendu des conférences d'Alexandre Weill et de Gustave Flourens,

(8) CHARLES BAUDELAIRE : *Lettres*, 1841-1866. — Paris, Mercure de France, 1906; in-8. — Quand ils ne dinaient pas chez Malassis, Baudelaire emmenait volontiers Lemercier de Neuville, de passage à Bruxelles, passer la soirée dans un cabaret dont l'enseigne : « Au Vieux Voleur bizarre », l'avait séduit. Ils causaient, chacun buvant un verre de bière et un verre de genièvre, tout en grignotant des noix. La soirée leur revenait à treize sous pour eux deux. Cf. *Souvenirs d'un montreur de marionnettes*.

où « il y avait des dames », on doit à R. la divulgation du singulier exorde par quoi Baudelaire, au début de sa seconde causerie, mit en fuite une partie de l'assistance féminine :

M. Baudelaire n'a pas manqué de dames non plus dans le temps, mais il n'a pas su les garder. Elles n'ont pas reparu après sa seconde conférence, qui débutait ainsi : « Je suis d'autant plus touché de l'accueil que vous avez bien voulu me faire, que c'est avec vous que j'ai perdu ma virginité d'orateur, — virginité qui n'est, d'ailleurs, pas plus regrettable que l'autre! (9) »

D'intéressantes notes, signées E. R., sur son ancien voisin d'Ixelles, *Proudhon en Belgique,* eussent mérité de figurer dans la Bibliographie de Poulet-Malassis (10). Une autre note les avait précédées : *Le seul portrait peint de P.-J. Proudhon,* qui dévoilait la personnalité de l'homme assez heureux pour avoir provoqué cette exclamation de Baudelaire, lors de son premier voyage à Anvers : « Quelle joie, M. Neyt (11). »

M. Neyt était photographe et tenait « à Bruxelles dans l'estime publique le même rang qu'à Paris M. Carjat ». On lui doit, sans doute, l'admirable portrait de Baudelaire placé par M. Eugène Crépet en tête des *Œuvres posthumes.* Mieux que tout commentaire, la dédicace qui l'accompagne exprime le soutien qu'avaient apporté à Baudelaire, sentant à nouveau passer sur lui « le vent de l'aile de l'imbécillité » (12), le rire et l'affection de son fidèle compagnon : « *Ridentem ferient ruinae.* — A mon ami Auguste Malassis, le seul être dont le rire ait allégé ma tristesse en Belgique. »

M. Maurice Kunel a eu la joie de pouvoir joindre M. Neyt et de s'entretenir avec lui. Le vieillard, après

(9) *Petite Revue,* 21 janvier 1868.
(10) *Petite Revue,* 25 février, 11 et 25 mars 1865.
(11) *Petite Revue,* 28 janvier 1865; cf. CHARLES BAUDELAIRE : *Œuvres posthumes et Correspondances inédites.* — Paris, Quantin, 1887; in-8, p. 53.
(12) *Œuvres posthumes,* p. 119.

trente années révolues, a pris plaisir à évoquer les souvenirs de ses rapports passés, tant avec Poulet-Malassis qu'avec Baudelaire. Une fois entre autres ce fut un « dîner offert par M. Neyt à Charles Baudelaire, à Glatigny, à Alfred Stévens, Malassis, Félicien Rops et autres Seigneurs sans importance, en sa demeure, Montagne de la Cour à Bruxelles. » Ainsi était libellé le menu, illustré par Rops. Au dessert, on but du « Bordeaux, retour de l'Inde, 1842 » (13). Ce voyage qu'il n'avait point fait était, comme on sait, une mystification chère à Baudelaire.

Poulet-Malassis avait, à vrai dire, conservé de M. Neyt un souvenir moins enchanteur. Dans une de ses lettres, jusqu'ici inédites, à Philippe Burty, il reprochait à l'ancien photographe non d'avoir fait faillite, — ce scrupule eût pu paraître exagéré — mais d'avoir, dans sa déconfiture, englobé de ses amis :

> Neyt a jugé convenable de faire une faillite unique au monde dans son genre, dans laquelle il n'a inclus que ses amis. J'y suis pour ma part de 1.500 fr. Neyt est sans doute aimable, mais ce procédé m'a refroidi à son endroit, parce que je ne vois pas les choses de la même manière. Lorsque je me suis trouvé dans un cas semblable, je n'ai eu qu'un souci, celui de ne pas y comprendre un seul ami. Quand on est ainsi placé aux antipodes l'un de l'autre pour considérer les rapports sociaux, le plus simple est d'y rester. C'est pourquoi Neyt est pour moi classé désormais parmi les gens que je suis exposé à rencontrer, mais que je m'interdis de fréquenter (14).

On peut certainement attribuer à Poulet-Malassis ce *Baudelaire poète de circonstance* qui permit à la *Petite Revue* de publier ces vers où le patronyme de son collaborateur subissait une variante devenue légendaire, tandis que, non sans peine, le poète dénichait une rime en ops (15) :

> Puisque vous allez en vacances
> Goûter un plaisir recherché,

(13) Cf. Maurice Kunel, *op. cit.*, pp. 77-81.
(14) *Inédit.*
(15) *Petite Revue*, 29 avril 1865.

Usez toutes vos éloquences,
Mon bien cher Coco-Malperché...

Suivait le *Sonnet pour s'excuser de ne pas accompagner un ami à Namur,* et ce fut, dans le numéro du 13 mai 1865, le « sonnet vengeur » *A Mademoiselle Amina Boschetti,* dont les *Epaves* modifièrent le titre.

A Poulet-Malassis sont dus également, sans doute, un *V. Hugo annoté par P.-J. Proudhon* (16) et un *M. Courbet à Bruxelles* (17) dépourvu de toute aménité. Mais, nous n'avons pas la prétention de refaire, ni de compléter la bibliographie de ses travaux.

Ce serait, au surplus, tout un chapitre à ajouter à l'étude du comte de Contades, pour des scrupules aussi respectables que désuets, le Bibliophile ornais « ayant cru devoir supprimer ce qu'il put des « Œuvres inutiles et nuisibles », comme eût dit Rops, de son compatriote.

L'un des premiers soins de Malassis, en arrivant à Bruxelles, fut de mener à bien la composition de ce recueil collectif — une mode chère aux XVII[e] et XVIII[e] siècles — *le Parnasse satyrique du XIX[e] siècle,* dont, après en avoir eu l'idée, Alfred Delvau avait réuni les premiers éléments. Lui-même avait, de son côté, recueilli une assez riche moisson. Cependant, il restait encore à glaner. Heureusement avait-il laissé derrière lui à Paris des correspondants dévoués, parmi lesquels Albert de la Fizelière (18), dont la complaisance ne reculait devant aucune démarche pour suppléer à son absence.

Les lettres d'Albert de la Fizelière à Poulet-Malassis, dont M. Georges Montorgueil a bien voulu me laisser prendre copie et autoriser la publication, sont d'autant

(16) *Petite Revue,* 9, 16 décembre 1865.
(17) *Petite Revue,* 3 novembre 1866.
(18) Albert de la Fizelière et Poulet-Malassis moururent en 1878, à quelques jours de distance. En dehors de la Bibliographie de Charles Baudelaire, on peut citer parmi son léger bagage : *A-Z ou le Salon en miniature* (Poulet-Malassis, 1861; in-12); *Histoire de la Crinoline au temps passé* (Aubry, 1859; in-12); *Vins à la mode et cabarets au* XVII[e] *siècle* (R. Pincebourde, 1866; in-12); *Rymaille sur les plus célèbres bibliothèques de Paris en 1649* (Aubry, 1868; in-8).

plus intéressantes qu'elles révèlent, de façon assez inattendue, la part de collaboration apportée par La Fizelière à certaines des publications de Malassis, à commencer par le *Parnasse.*

Tout d'abord, ce billet, qui lui parvenait à sa descente même du train :

J'ai écrit avec insistance pour avoir deux ou trois autres pièces, entre autres le *Cochon et la merde* de Lachambeaudie. Envoyez-moi votre adresse dès que vous serez arrivé, je vous ferai parvenir tout cela (19).

Ces instances furent couronnées de succès : *la M... et le cochon* figurent bien dans le « Parnasse satyrique ».

Poulet-Malassis ne se remue pas moins, et il est un autre correspondant en qui il semble avoir plus confiance : c'est Philippe Burty à qui l'unit une véritable amitié, qui ne se démentira pas, les unit, alors que, par la suite, Malassis semblera faire un cas médiocre de La Fizelière. Cette sympathie était réciproque. « Leurs rapports, lui écrivait Burty, avaient quelque chose de plus étroit que ceux de la camaraderie banale. » « Vous savez, lui mandait-il une autre fois, que je vous aime et vous estime cordialement », et, avant Baudelaire, il lui appliquait le vers d'Horace :

...Comptez à ce propos comme en tout sur mon amitié et restez l'*impavidum ferient ruinae* que j'ai toujours connu (20).

Sur l'indication de Baudelaire, probablement, Poulet-Malassis signale à Burty un almanach (il n'en dit ni le titre, ni l'année) où il faudrait retrouver une pièce du poète que ne signale aucune bibliographie :

...Il y a un salon en vers, avec caricatures, dont la pièce initiale a été faite par Baudelaire, Banville et Vitu. Daurelle (?) me dit qu'il y aurait des drôleries à y prendre. L'avez-vous? (21).

(19) *Inédit.*
(20) *Inédit.*
(21) *Inédit.*

Et ce sont les *Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres* (pour reprendre le titre qui leur sera donné en 1873) :

Saint-Victor a des choses de Gautier que je n'ai pu me procurer, et aussi, m'a-t-on dit, de Musset. Si vous pouviez lui subtiliser cela, sans prononcer mon nom (recommandation essentielle!!!) (22).

Burty réussit vraisemblablement dans la mission de confiance qui lui était confiée : six pièces de Gautier figurent bien dans le *Parnasse satyrique du* XIX[e] *siècle*, mais, le « magicien » dut avoir connaissance de cet abus de confiance. Tandis que se poursuivait l'impression et que déjà se répandait à Paris la nouvelle de la publication du recueil, Gautier, dont ces *juvenilia* auraient pu gêner les velléités académiques (dans le nombre, ce chef-d'œuvre, *Musée secret*, bien à tort retranché d'*Emaux et Camées* où il a enfin repris sa place), adressait à Malassis ce bien inutile désaveu de paternité :

Ce 16 octobre 1863.

Mon cher Poulet-Malassis,

Il m'est revenu que vous avez l'intention de faire imprimer à Bruxelles, sous le titre de *Parnasse satyrique moderne*, un choix de ces poésies qu'on appelait *gayetés* au seizième siècle et *juvenilia* au dix-septième.

On me dit aussi que quelques pièces, qui me sont à tort attribuées et que je désavoue formellement, doivent y figurer avec ma signature.

J'espère de votre délicatesse et de votre obligeance bien connues, que vous n'insérerez pas ces rimes dans un recueil dont la publication, même à l'étranger, me semble inopportune et dangereuse.

Agréez, cher éditeur, l'expression de mes plus sincères cordialités.

THÉOPHILE GAUTIER

Rue de Lonchamp, n° 32, à Neuilly-sur-Seine, près Paris (23).

En galant homme, Poulet-Malassis acquiesça partiel-

(22) *Inédit.*

(23) VICOMTE DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL : *Histoire des œuvres de Théophile Gautier.* — Paris, G. Charpentier, 1887; 2 in-8.

lement à cette requête. Dans l'édition originale du *Parnasse,* les pièces de Gautier qui ne figurent pas dans ses œuvres portent la signature A des anonymes. Deux ans plus tard seulement, en 1886, dans le *Nouveau Parnasse,* il en révélait l'auteur.

Pressé par l'éditeur Gay, qui assumait les risques et les... bénéfices de l'entreprise, l'imprimeur hâtait la correction des épreuves et, dès la fin de novembre, la publication des deux volumes était annoncée :

Mon cher ami,

Je vous ai adressé la veille de votre *départ annoncé,* c'est-à-dire un certain lundi, une chanson drôlette sur Déjazet. L'avez-vous eue? Trois jours après, j'ai adressé à Jeannet, avec prière de faire suivre, les notes Chevigné et Mérimée. Vous les envoya-t-on?

J'apprends par hasard votre adresse et je vous écris un mot pour vous offrir de nouveau mes services, s'il vous manque quelque chose. On parle en librairie de l'apparition des deux volumes satyriques pour le 15 janvier. Eh quoi! déjà!

On m'a montré il y a quelques jours un certain dialogue d'Henriette et de Louise sous un titre qui est du domaine des *Excentricités* de Larchey (24). Ne vient-il pas de Bruxelles? et la *Gaz... anon...* se fait-elle (25)? Larchey vient de mettre au jour une *Petite Revue.* C'est la 2e fois que l'animal me chipe un titre que j'avais déposé. Il le savait bien, mais Larchey ne connaît pas d'amis quand il s'agit de son long *moi.* Je ne sais pas si c'est parce que j'étais vexé de voir mon titre me passer devant le nez, mais j'ai trouvé le 1er numéro faiblot, le 2e est mieux (26).

Ce titre « du domaine des Exentricités de Larchey », Poulet-Malassis l'avait écrit tout au long à Philippe Burty, lui annonçant, « pour la fin du mois », la mise en vente du premier volume « de cette terrible série qui fera sauter Paris ». C'étaient « Les deux Gougnottes,

(24) *Les excentricités du langage.* Publiées d'abord dans la *Revue anecdotique,* elles firent l'objet d'un procès qu'arbitra la Société des Gens de lettres entre Larchey, Delvau et la maison Dentu.

(25) Le *Bulletin des publications interdites en France,* qui paraîtra seulement en 1867.

(26) (A. de la Fizelière.) *Inédit.*

sténographie de Joseph Prudhomme, élève de Brard et de Saint-Omer, expert assermenté près les Cours et Tribunaux ». Un« frontispice révoltant, dessiné et gravé par S. P. Q. R. » — à une « petite différence» près, ce Sénat et ce Peuple romain, l'anagramme du nom de l'artiste — précédait le volume et est de nos jours recherché.

Le premier numéro de la *Petite Revue* ayant paru le 14 novembre 1863 et le second le 21, on a ainsi la date approximative de la lettre de La Fizelière, antérieure au 28 novembre, date du troisième numéro.

Et à son tour le Parnasse parut :

Le Parnasse satyrique du dix-neuvième siècle, recueil de vers piquants et gaillards de MM. de Béranger, V. Hugo, E. Deschamps, A. Barbier, A. de Musset, Banville, Baudelaire, etc., etc. — Rome, à l'enseigne des Sept Péchés capitaux (Bruxelles, imp. Briard) s. d.; 2 in-18, couverture muette. Frontispice à l'eau-forte de Félicien Rops tiré sur chine volant. Quelques exemplaires sur papier de Chine et sur papier de Hollande contenaient deux épreuves du frontispice, l'une en rouge et l'autre en noir, et 8 fac-similés d'autographes qui ne figurent pas dans le tirage ordinaire.

Deux quatrains, signés M., semblent devoir être attribués à Malassis. L'un, peu galant, peut être joint au dossier de la Dame aux camélias :

CONSOLATION A MARGUERITE GAUTIER

Marguerite, à l'amant félon
Qui raille l'odeur de ta bouche,
Donne en exemple le melon
Discret sur celle de sa couche.

L'autre rentre dans la catégorie des portraits auxquels donna lieu l'aimable *Monsieur de Cupidon :*

MONSELET GOURMAND

Monselet priait Dieu : « Seigneur, sans en rabattre,
Qu'on m'acclame gourmand, goinfre et le bruit commun
De mon renom fera qu'on m'invite comme un
Qu'il faut voir manger comme quatre. »

Le succès des deux volumes fut grand. Diverses rééditions en ont été données, dont la meilleure semble être celle de Kistemaeckers en 1881.

Poulet-Malassis en avait remis un exemplaire à Alfred Delvau pour être remis à Alexandre Pothey. Mais de ce billet, écrit au crayon sur une feuille déchirée de son carnet par l'éditeur, lors d'un de ses passages à Paris, il ressort que si Junius se livra à une distribution quelconque, ce fut chez les bouquinistes alléchés par cette nouveauté :

Mon cher Pothey,

Il ne me reste plus un seul exemplaire du livre en question. Delvau en a reçu dans le temps un exemplaire pour toi. Tu le trouveras dans sa distribution.

Il l'aura *lavé,* comme les autres, car j'ai appris qu'il n'avait fait aucune distribution. Je suis, en ce qui te concerne, désolé de cela.

Ton
MALASSIS (27).

Maintenant, outre une réédition, qui paraîtra en 1867 seulement, des *Tableaux des mœurs du temps*, de Crébillons le fils, que La Poupelinière, la victime de la cheminée, qui avait fait les frais de l'impression, fut heureux de se laisser attribuer, il prépare un recueil de chansons érotiques et politiques de Béranger, Albert de La Fizelière s'occupe de l'illustration des *Tableaux* et, pour les chansons, en dehors des textes, fournit à son correspondant mains détails piquants, en particulier touchant les débuts de Geoffroy, et un heureux accident auquel M. de Beauterne, porte-coton du roi, aurait dû sa croix de Saint-Louis :

J'ai vu le peintre Vogler; je lui ai prété (*sic*) une suite charmante de gravures de Gravelot fournissant de jolis intérieurs Louis XV vers 1745; je lui ai prété aussi les entretiens de La Popelinière et il va m'apporter ces jours-ci un échantillon de son savoir faire que je vous ferai parvenir.

(27) *Inédit* (Collection Montorgueil).

Voici ce que je sais sur ce que vous proposez de questions à *mon érudition* :

L'actrice pour laquelle l'abbé Geoffroy s'était humanisé au point de n'avoir pour elle que de douces paroles était M[lle] Duchesnoy (*sic*). Pour elle il éreinte toutes les tragédiennes et l'on dit que, profitant de ses faveurs sans prétentions à une complaisance exclusive, il était si peu jaloux et si désireux d'arrondir le bien-être du ménage, qu'il n'hésitait pas à lui procurer des passades productives. Tout le monde a su d'ailleurs que cet abbé Geoffroy était un vrai gredin.

Voici comment il entra aux *Débats.*

M[r] Bertin venait de les acheter, il lui fallait une critique sérieuse qui pût soutenir la concurrence avec celle du *Journal de Paris*; il se rappelle avoir connu Geoffroy à l'*Année littéraire* où il avait succédé aux Fréron. C'était un écrivain de race mais déclassé. Il alla le prendre une jour à l'*Institut Savouré*, rue Blanche où il était pion — on disait alors *chien de cour* — il lui offrit le feuilleton dramatique.

— Je veux bien, répondit Geoffroy, mais je n'ai ni habit présentable, ni souliers, ni argent pour en acheter.

— Qu'à cela ne tienne, viens avec moi, le premier fripier du coin va t'habiller; voilà 10 fr. pour dîner et 5 fr. pour payer ta stalle à l'Opéra.

Geoffroy vit débuter je ne sais quelle danseuse, écrivit un article étincellant (*sic*) (je retrouverai cela dans la collection du journal) et huit jours après les abonnés venaient en foule.

Geoffroy eut alors 3.000 fr. par mois aux Débats et autant de la police pour veiller à ce qu'il ne passât jamais un numéro sans une louange de Napoléon.

Qui était le porte-coton du roi en 1815 jusqu'à la mort de Louis XVIII?

M. le chevalier de Beauterne.

On se servait pour cet usage de carrés de papier non collés (*sic*) d'environ 20 centimètres de côté; puis on lavait à l'eau tiède. Le roi qui mangeait outre mesure allait d'ordinaire 3 fois par jour à la garde-robe. Un jour M. de Beauterne en opérant attrapa une éclaboussure sur le revers gauche de son habit; ce que voyant le roi il (*sic*) lui attacha la croix de Saint Louis à la boutonnière pour cacher la tache (28).

Le chevalier de Beauterne figurait sur les états de la

(28) *Inédit.*

« maison du roi » sous le titre plus reluisant de « porte-arquebuse ». Peut-être donnait-il aussi les lavements?

Ou c'est le surnom, aujourd'hui oublié, de *l'Oreiller*, donné dans son enfance, au duc de Bordeaux. Il aurait eu pour origine la grossesse feinte de la duchesse de Berry, dont un oreiller aurait simulé l'« état intéressant » :

Vous savez bien que le bruit a couru et qu'il paraît très fondé que la grossesse de la duchesse de Berry avait été simulé (*sic*) à l'aide d'un oreiller qu'on lui appliquait sur le ventre; si bien que le nom d'*Oreiller* en est resté au duc de Bordeaux. Quand j'étais enfant je ne l'entendais pas appeler autrement par les libéraux de Metz qui fréquentaient le salon de mon père (29).

Les lettres de Malassis arrivent parfois décachetées à La Fizelière, sans que même on ait pris la peine d'en recoller l'enveloppe. Mais, comme il n'y est question ni de politique, ni des *Propos de Labiénus*, elles lui parviennent. Par l'intermédiaire de Champfleury, lui est remis un exemplaire du « Rideau », ou pour parler plus clairement — nous n'avons plus à craindre les indiscrétions du cabinet noir — du *Rideau levé ou l'Education de Laure*. Rééditer cette galanterie, longtemps attribuée à Mirabeau et qui serait d'un marquis de Sentilly assez difficile à identifier, constituait pour Poulet-Malassis un peu un devoir de famille. Jean-Zacharie Malassis l'avait pour la première fois imprimée, en 1786, semblant, ce

(29) *Inédit.* — Comme le voulait le cérémonial de la cour de France, l'accouchement de la duchesse de Berry avait été public : une douzaine de personnes y avaient assisté, parmi lesquelles on avait eu soin de comprendre le maréchal Suchet et quatre gardes nationaux.

Connaissant les malpropretés de la politique et prévoyant l'accusation qui ne manquerait pas de se produire, Marie-Caroline aurait eu la présence d'esprit de dire, en soulevant les couvertures de son lit, quand le Maréchal s'en approcha :

— Monsieur le maréchal, vous voyez que l'enfant tient encore à moi?... Vous devez voir le cordon.

— Oui, le cordon bleu, ajoutait le lendemain cette mauvaise langue de Laure d'Abrantès (*Mémoires sur la Restauration*, t. V).

jour-là, tenir son descendant sur les fonts de la Correctionnelle.

Albert de la Fizelière lui fournit le titre de son recueil de chansons : *Béranger égrillard et frondeur* lui paraît long.

« J'aimerais mieux, lui écrit-il le 9 janvier 1864, *Béranger gaillard* ou les *Gaîtés de Béranger.* » Ce dernier titre était le bon. Malassis le choisit et le volume paraît, précédé d'un frontispice de Rops. L'heureux parrain, qui est bibliophile, recevra deux exemplaires, dont un chine.

Les artistes remettent leurs croquis à la Fizelière qui, en dehors de la documentation, s'occupe aussi de l'illustration de cette littérature pimentée. Ce rôle d'intermédiaire ne laisse point parfois d'être délicat :

Voici les dessins de notre artiste. J'en avais trois depuis huit jours, mais on me disait, de par la ville, qu'on vous attendait à Paris et je n'osais les envoyer.

Mais ce matin l'artiste m'apporte la fin en me disant qu'il est dans une détresse absolue et qu'il voudrait bien toucher quelques sous. Etant à sec, je n'ai rien pu lui avancer malgré le désir que j'en avais.

Voulez-vous me répondre à ce sujet et lui indiquer un moyen de toucher (30)?

Suit, en post-scriptum, ce quatrain que l'on retrouve, d'ailleurs, dans le *Parnasse satyrique* :

Homme-femme et changeant de ton et de manière,
Le matin occupé, et le soir occupé,
George sur le devant, Dudevant par derrière,
La d'Agoult s'y trompait et Liszt y fut trompé.

Et c'est le *Théâtre* (*érotique de la rue de la Santé*), dont il a été ici même parlé (31) : La Fizelière en réclame un exemplaire pour son « enfer », cependant que Lorédan Larchey, très personnel et très complaisant, oppose

(30) *Inédit.*
(31) Cf. *Mercure de France*, 1er août 1925; p. 808-814.

aux demandes de renseignements qu'on a l'imprudence de lui adresser, des fins de non recevoir enfantines :

Au moment où je venais de recevoir votre lettre j'ai eu occasion de voir Larchey et je lui ai parlé de l'envie que j'avais de completter (*sic*) les stances de Musset sur l'Académie et le songe du Rewiewer. Il m'a dit qu'il avait en effet ces pièces, mais qu'elles étaient enfouies sous des montagnes de paperasses et qu'il ne pouvait prévoir quand il les retrouverait.

Elle est des plus intéressantes, cette longue lettre du 17 septembre 1864. Qu'il se soit agi de la mauvaise adaptation du *Mangeur d'opium* par Alfred de Musset (1828), de Claude Le Petit, qui n'avait pas encore trouvé en M. Frédéric Lachèvre son lumineux historiographe (32) ou de tout autre sujet, la complaisance d'Albert de La Fizelière, que rien ne rebutait, demeurait entière :

Je vais m'occuper du *Mangeur d'opium* et des autres pièces que je pourrai sans doute copier à la bibliothèque.

Je possède le nouveau volume de Monnier, mais comme j'ignore complettement (*sic*) les *Bas fonds* je ne puis savoir les pièces qu'il en a tirées... (33).

Vous me parlez pour une série de curiosités littéraires d'une édition de Cl. le Petit.

Je ne vois guère ce qu'on pourrait prendre de peu connu dans ses œuvres. Il a fait :

Paris ridicule — archi connu et réimprimé.

L'heure du berger, réédité par Gai (*sic*).

Les plus belles pensées de Saint Augustin (odes et odelettes).

Il y a de lui des pièces satiriques à la suite de la vie et du gouvernement des C. Richelieu et Mazarin. Je verrai ce que c'est et combien il y en a.

Mais sa vie est un roman des plus curieux et des plus variés.

(32) Cf. *Claude le petit parisien, brûlé le 1er septembre 1662*. Notice biographique (précédant les Œuvres libertines de Claude Le Petit). — Tirage à part, 1918; in-8. — *Le Poète dans les pays de liberté*, prélection de M. René-Louis Doyon (*La Chronique scandaleuse ou Paris ridicule*, la Connaissance, 1927; in-8).

(33) Sous la rubrique d'Amsterdam, Poulet-Malassis venait de donner une réimpression, frontispice de Félicien Rops, des *Bas-Fonds de la société*, dont l'édition originale, tirée à 100 exemplaires avait été imprimée par Claye en 1859.

J'ai vu Bracquemont. Il m'a promis de m'apporter un lot de gravures à votre adresse du 20 au 22 courant. Je ferai un paquet du tout en y joignant la collection des 16 pièces que vous m'indiquez et le volume acheté chez Rouquette et que j'ai entre les mains.

Je vais m'occuper très prochainement du Cosmopolite.

On me dit que Sauvan (34) s'est fait arriver des embarras par trop d'étourderie à placer des livres et trop d'empressement à les offrir à des inconnus. Je ne sais pas ce qu'il y a de vrai dans ce bruit.

Le hazard vient de me faire découvrir un jeune graveur à l'eau-forte qui fait des chefs d'œuvres (*sic*) dans le style érotique. Il m'a montré 15 dessins de fantaisies du plus haut goût qui ont par le dessin et l'entente de la composition des allures d'un très grand style, avec cela spirituel et élégant, *rara avis* et pas cher. Il livrerait des cuivres tout composés et gravés dans les 40 à 50 fr.

A son passage à Paris L. (Lécrivain?) pourrai voir ce qu'il sait faire et vous en rendre compte (35).

Le Cosmopolite est le rarissime *Recueil de pièces choisies rassemblées par les soins du Cosmopolite*. Le duc et la duchesse d'Aiguillon le composèrent et le tirèrent, en 1735, à une douzaine d'exemplaires, en leur imprimerie particulière du château de Véretz, en Touraine, sous la rubrique d'« Anconne, chez Uriel Bourriquant, à l'Enseigne de la Liberté ». Gay en a fait une réédition (Leyde [Bruxelles] 1865; in-12).

Le travail de Malassis est incessant et les recherches de La Fizelière ne le sont guère moins. Il s'agit de l'*Escole des filles de Millot* (1665), dont une réédition ne va pas tarder (Bruxelles, aux dépens des Dames de la rue des Cailles, [1865]; in-12). Suivant Pierre Louys, Scarron n'aurait pas été étranger à la rédaction et à la publication de ce dialogue (36). Ils songent, d'autre part,

(34) Aubin-Antoine Sauvan, officier de cavalerie en activité qui semblait s'occuper plus du commerce des livres érotiques que de l'instruction de son peloton. Fut, de ce fait, condamné à quatre mois de prison et 500 francs d'amende, par la VI[e] chambre correctionnelle du Tribunal de la Seine (2 juin 1865).

(35) *Inédit*.

(36) Cf. Frédéric Lachèvre : *Pierre Louys et l'histoire littéraire*.

à la *Bouquinade* de Ronsart. La Fizelière la cherche vainement dans les Œuvres complètes du gentilhomme vendômois. MM. Fernand Fleuret et Louis Perceau en ont donné, en 1921, une excellente réédition (37) :

Par un mot qui vient de m'être communiqué j'apprend (*sic*) que vous n'auriez pas reçu une lettre dans laquelle je vous disais le résultat de mes recherches sur les éditions de Ronsard, l'absence de la pièce de la Bouquinade dans ses œuvres complettes, et la signification du mot *Baguesse*, équivalent de bagasse ou Bajasse, *Prostibulum*. Et enfin l'inutilité de mes recherches dans l'œuvre du graveur Chauveau. Parmi plus de 150 ou 200 gravures, sujets et frontispices je n'ai pu trouver celui de l'*Escole* (38).

A. de La Fizelière reçoit entre temps la nouvelle contrefaçon du *H. B.* de Mérimée (Eleuthéropolis, l'an MLCCCIV [*sic*] de l'imposture du Nazaréen; in-8, « frontispice stupéfiant » de Félicien Rops) et l'exemplaire désiré du *Théâtre érotique*. La curiosité de la poste continue à ne montrer aucune réserve — lettres et paquets arrivent décachetés — et le rôle d'intermédiaire entre les dessinateurs et l'éditeur à n'être point une sinécure :

La Biblioth(èque) impériale ayant pris des vacances de Pacques (*sic*) je n'ai pu vous envoyer plus tôt la notice demandée. La voici.

Vous me demandez si j'ai reçu quelque chose. Oui. Il y a un mois, les petits poèmes et H. B. et avant hier θηατρον

J'ai arrangé l'affaire du dessinateur non sans recevoir menaces, injures etc. et sans y laisser quelques plumes. Il m'en a coûté 20 fr. Un jour cet animal a fait un tapage infernal à mon beau-père, en mon absence. Quand aux dessins que vous m'avez envoyés, le paquet est arrivé *ouvert*, les marges salies, écornées en sorte que l'auteur ne voulait plus les reprendre.

Enfin c'est fini, n'en parlons plus... (39).

Millot, Scarron et l' « Escole des filles ». (*Mercure de France*, 1er août 1925, pp. 665-678).

(37) *La Bouquinade et autres gaillardises.* Textes conformes aux éditions originales ou collationnés sur les manuscrits de la Bibliothèque Nationale... — Paris, Bibliothèque des Curieux, 1921; in-8.

(38) *Inédit.*

(39) *Inédit.*

Poulet-Malassis songe aux *Deux Biscuits* de de Grandval joués en 1751 à la foire Saint-Germain (40), que Gay rééditera en 1866, et comme suite à son *Cabinet satyrique*, prépare déjà son *Parnasse satyrique du sieur Théophile*, dont le nom ne figure guère que sur le titre (41). A Paris, La Fizelière en recherche et en collationne les différentes éditions :

Mon édition des *Deux Biscuits* est précisément celle que j'ai vue chez vous avec la gravure. Je ne vous l'envoie donc pas, cela ferait double emploi.

L'exemplaire du Parnasse Satyrique qui est encore chez Rouquette est de l'édition de 1625. Il est de 70 fr. mais il me le laisse à 60. J'en vois un autre exemplaire de la même édition sur le catalogue de Claudin, marqué 120 fr. Celui de Rouquette est dans un état passable. Le voulez-vous?

Rouquette me charge de vous dire que vous pressiez la fin des Aphrodites. Gay en a fait une contrefaçon qu'il annonce complette pour lundi prochain. Son fils court déjà les libraires pour la placer (42).

Ainsi donc la réimpression des *Aphrodites* d'Andréa de Nerciat (1864; 4 in-12) exécutée par Briard pour Malassis est antérieure à celle de Gay. La hâte apportée par celui-ci à terminer sa contrefaçon explique les nombreuses coquilles qui la défigurent. De la même date sa réimpression du *Diable au corps*. Par contre, Coco-Malperché serait, suivant Vital-Puissant, étranger à la réédition de *Félicia* (Bruxelles, sous la rubrique de Londres 1869) et à celle de *Montrose*, assurée à Bruxelles, en 1871, par Alphonse Lécrivain, après le départ de son ancien associé (43).

Baudelaire, sa correspondance en fait foi, ne resta pas toujours étranger aux travaux du seul ami qu'il ait eu à Bruxelles. Il le voyait presque journellement. Faute

(40) *Les Deux Biscuits*, tragédie traduite de la langue que l'on parloit jadis au royaume d'Astrakan et mise depuis en vers françois. — Astracan, chez un libraire, 1752; in-8.

(41) Cf. Frédéric Lachèvre : *Le Procès du poète Théophile de Viau.*

(42) *Inédit.*

(43) Vital-Puissant, *op. cit.*

de quoi, c'étaient des billets, comme celui-ci, parfois un peu énigmatiques :

Mon cher,

Je suis si malheureux de cette vie de dissipation sans plaisir que j'accepte, comme moyen de me contraindre à rester chez moi et de me soulager d'autres besognes, le bizarre travail que vous m'avez proposé. Faites coller des bandes le long des marges de votre traduction, et fournissez-moi une édition latine et deux glossaires. Quant au salaire, il sera *ce que* vous voudrez; payé comme vous voudrez en argent ou en billets, ou bien compté comme diminution de ma dette.

J'ajoute cependant ceci, — c'est que j'espère que ce sera pour vous un encouragement à me confier *le Satyricon*, un ouvrage sur lequel je serais fier de coller mon nom, et un travail de critique sur Laclos.

Tout à vous (44).

Le *Satyricon*, ce ne sera pas Baudelaire qui le traduira, mais Laurent Tailhade, durant son séjour à la prison de la Santé. Pour Laclos, à qui Baudelaire s'intéressait depuis longtemps (45), ses notes, communiquées par Alfred Bégis, ont été reproduites par M. Edouard Champion, à la suite de l'opuscule *De l'Education des femmes* (Paris, Messein, 1903), et M. Jacques Crépet les a jointes à son édition des *Œuvres posthumes* (46). Y signalant l'utilité des livres du chevalier de Nerciat, Baudelaire proférait, touchant George Sand, ces réflexions que confirme *Mon cœur mis à nu* :

On se donnait beaucoup de mal pour ce qu'on avouait être une bagatelle, et on ne se damnait pas plus qu'aujourd'hui.

Mais on se damnait moins bêtement, on ne se pipait pas.

(44) Charles Baudelaire : *Lettres*, p. 383.

(45) Voir ses lettres à Poulet-Malassis du 9 décembre 1856 et du 28 mars 1857.

(46) Paris, *Mercure de France*, 1908; in-8, p. 173-186. — Albert Glatigny songea également à donner une édition des *Liaisons dangereuses* : « Le pauvre Baudelaire, écrivait-il à Banville, avait commencé ce travail ou plutôt avait envie de le commencer. Si je peux avoir l'autorisation, ce sera amusant. Si je ne l'ai pas, je m'en passerai. La Belgique n'a pas été inventée pour des prunes. » (Cf. *Mercure de France*, 15 mars 1923, p. 617.)

GEORGE SAND.

Ordure et jérémiades.

En réalité, le satanisme a gagné. Satan s'est fait ingénu. Le mal se connaissant était moins affreux et plus près de la guérison que le mal s'ignorant. G. Sand inférieure à de Sade (47).

Des notes biographiques et bibliographiques sur Andréa de Nerciat figuraient également parmi les papiers du poète qui ont été réunis sous le titre d'*Années de Bruxelles* (48). Revenant sur une idée qu'il avait déjà esquissée au sujet de Laclos, il fait suivre les titres et les dates de l'œuvre du Chevalier de cette observation :

89 aura été l'œuvre des libertins autant que des encyclopédistes. Nerciat, Laclos, Mirabeau fournissent les meilleurs documents touchant l'esprit de la noblesse à cette époque. Quel que soit le parti qu'ils choisissent, les auteurs de 1780 ne s'appliquent qu'à paraître gracieux et spirituels. La saloperie leur est chère, mais ils ont le mérite de la défendre avec énergie (49).

Le libertinage, la Révolution; il tenait à cette relation de cause à effet. Quelques mois plus tard, non sans rendre hommage à l'activité et au courage de Poulet-Malassis, il écrivait à Sainte-Beuve :

Nous ne broyons pas tant d'ennui que vous croyez, Malassis et moi. Nous avons appris à *nous passer de tout,* dans un pays *où il n'y a rien,* et nous avons compris que certains plaisirs (ceux de la conversation, par exemple) augmentent à mesure que certains besoins diminuent.

A propos de Malassis, je vous dirai que je suis émerveillé de son courage, de son activité et de son incorrigible gaieté. Il est arrivé à une érudition fort étonnante, en fait de livres et de gravures. Tout l'amuse et tout l'instruit. — Un de nos grands amusements, c'est quand il s'applique à faire l'athée, et quand je m'ingénie à faire le jésuite. Vous savez que je puis devenir dévot par contradiction (surtout ici), de même que pour me rendre impie, il suffirait de me mettre en contact avec un curé *souillon* (souillon de corps et d'âme). — Quant

(47) *Œuvres posthumes* (1887), p. 176.
(48) Paris, éditions de la Grenade, 1927; in-4.
(49) *Années de Bruxelles,* n. ch.

à la publication de quelques livres *badins* qu'il s'est amusé à corriger avec la même religion qu'il aurait mise au service de Bossuet ou de Loyola, j'en ai même tiré un petit, petit, bénéfice inattendu, *c'est une intelligence plus nette de la Révolution française*. Quand les gens s'amusent de certaine façon, c'est un bon diagnostic de révolution (50).

A. de La Fizelière poursuit le collationnement des éditions du *Parnasse* et c'est pour Malassis une indication erronée, mais qui pourrait être précieuse :

J'ai pris aujourd'hui sous mon bras l'exempl(aire) du Parnasse que j'ai retenu pour vous chez Rouquette passage Choiseul et j'ai été le collationner sur celui de même date 1625 qui est à la Bibliothèque Impériale. Il est parfaitement conforme.

Je l'ai collationné aussi avec une édit(ion) de 1660 et j'ai trouvé dans chacun des pièces qui ne sont pas dans l'autre. Si vous voulez je transcrirai celles de 1660 qui ne sont pas dans 1625 et je les joindrai au volume à la place qu'elles doivent occuper.

A vos ordres pour cela.

En furetant dans le catalogue de ladite Biblioth(èque) j'ai mis la main sur un petit livret de toute rareté les *Folâstries* de Mr Jodelle adressées à Janot parisien. Il y a là dedans 4 à 5 pièces érotiques du plus beau modèle. Cela pourrait-il convenir à quelqu'un de vos projets.

Parlez.

Rien de nouveau. Pince chose de plus en plus obtus et obstrué (51).

Pauvre Pincebourde, il était seul sans doute à se prendre au sérieux. Quant à Jodelle, l'erreur est évidente et saute aux yeux. La Fizelière n'a pas tout à fait pris le Pirée pour un homme, mais, trompé par le titre, *Liuret de folastries A Ianot parisien Plus quelques Epigrames & des Dithyrambes au Bouc de I. Iodelle Poëte Tragiq* (52) il a froidement attribué au disciple l'œuvre du maître.

(50) Charles Baudelaire : *Lettres*, pp. 427-428.
(51) *Inédit* (26 octobre 1864).
(52) Ad. Van Bever en a donné une excellente édition : Mercure de

D'une longue lettre du 10 novembre 1864, quelques détails touchant Baïf et Claude Le Petit :

Quant au petit livre du poëte Baïf, il ne contient que deux ou trois pièces sur les 12 ou 15 qui rentrent dans les données d'un Cabinet Satyrique et encore ne vous les offrirais-je qu'à titre de curiosité poétique. Je les copierai pour vous. Le reste, faute de savoir le pourquoi et le parce que de leur signification, est assez insipide.

Un travail que je fais sur Ch. (Claude) le Petit poëte condamné au feu me fera consulter prochainement le recueil de l'Aiguillon et je penserai pour lors à votre désir en cherchant en même temps un moyen de le satisfaire complettement (*sic*)...

Puis, après l'évocation, qui n'aurait que faire ici, de l'affaire du juif Duliz et de la Pélissier, ce joli petit scandale international qu'Horace de Viel Castel n'était plus là pour conter :

Avez-vous ouï parler à Bruxelles de la grande aventure des pédérastes de l'avenue Marbeuf (53) ?

M. C... (54) et quelques autres personnages avaient fondé une association de pédérastes dont on parlait un peu depuis quelque temps sous le nom de *Mille e tre* (en italien). Cette association était universelle et avait des consistoires dans plusieurs villes d'Europe.

Les patients, pris en dehors de l'association, étaient de jeunes commis, des trottins de la Bourse et des soldats de la caserne de l'Ecole militaire.

Il se passait dans l'hôtel de l'avenue Marbeuf loué à cet effet des cérémonies bizarres qui rappellent le *Synode nocturne des Ulemasses*. Un jeune commis d'agent de change racontait l'autre soir (il a été commis chez C... et le soupçonne d'avoir parlé *de visu*) qu'avant de livrer un jeune néo-

France. 1907; in-12, suivie en 1920 d'une édition critique de MM. Fernand Fleuret et Louis Perceau à la librairie Briffaut.

(53) L'avenue ou allée Marbeuf était située au-dessus de la rue Marbeuf, dans le prolongement de la rue d'Angoulême. Il est à remarquer que la rue Marbeuf, quartier général de la haute bicherie sous le Second Empire, avait été appelée, lors de sa création en 1798, la *rue des Gourdes*, « parce qu'on y cultivait des gourdes » (cf. Hippolyte Bonnardot : *Monographie du VIIIe arrondissement*).

(54) La Fizelière cite des noms et des professions. Nous leur substituons des initiales et des points.

phite (*sic*) à un sociétaire, on faisait agenouiller le couple devant un autel, que les portes s'ouvraient alors et laissaient pénétrer un cortège d'hommes vêtus en gens d'église suivant en grande pompe un personnage déguisé en évêque et décoré du nom de Mgr Dupanloup. Le mariage se célébrait avec solennité puis les deux conjoints se conjoignaient.

Un jour un jeune hussard ou chasseur fut introduit dans le sanctuaire. Il avait au régiment un ami qui était sa maîtresse. Celui-ci averti de l'infidélité de son mignon alla dénoncer la chose à la police, mais on n'y fit pas grande attention.

Cependant il y a quelques mois l'autorité militaire s'émut en apprenant que certains sous-officiers et soldats montraient à chaque instant de l'or et des billets de banque, se livraient à des dépenses folles qui occasionnaient de fréquents accrocs à la discipline. La police avertie les fit surveiller et pénétra enfin un beau soir dans le temple.

On y trouva plusieurs personnages notables et on les pria, sous menace d'arrestation, procès, etc., d'aller forniquer à l'étranger. Du moins voilà la version qui court.

Un détail : F... serait un des dignitaires de cette franc-maçonnerie (*sic*) d'un nouveau genre. Le même petit commis cité plus haut affirme avoir vu une lettre dans laquelle il demandait à la loge de Paris de lui envoyer un jeune secrétaire de 20 à 25 ans suffisamment initié.

Etrange étrange voilà ce que je sais sur les Mille et trois (est-ce un calembourg (*sic*)? Si j'apprends autre chose je vous le ferai savoir.

Jusqu'ici on ne nomme que M. C... (55).

(55) *Inédit.* — Puisqu'il s'agit de corydonisme, signalerai-je à M. André Gide ce passage d'une lettre de Prosper Mérimée au comte de Gobineau (3 juillet 1865)? Naturellement, la *Revue des Deux Mondes* l'a coupé — c'est bien le mot qui convient. Je le restitue donc, me bornant à remplacer également par des initiales le patronyme du principal... intéressé : « En attendant, nous devenons de plus en plus Régence. M. le Marquis de C... G..., un jeune espagnol, a adressé des lettres à M. Démidoff pour lui exprimer sa passion. *O crudelis Alexis nihil mea carmina curas.* Démidoff a montré les lettres à ses amis et par leur conseil a donné rendez-vous à C... G..., rue du Colysée à une heure du matin. Une déclaration en bonne forme a été faite sur le trottoir devant une jalousie fermée qui cachait une douzaine de jeunes membres du Jockey-Club, lesquels sont sortis, se sont emparés de l'Espagnol et l'ont porté dans le bassin des Champs-Elysées pour calmer ses feux. Au sortir de l'eau, M. de C... G... est allé chez Galvé, le secrétaire de l'ambassade d'Espagne, pour le prier de porter un cartel à Démidoff. Galvé a refusé. Alors C... G... s'est adressé à la justice et a déposé une plainte. Le procès sera fort édifiant. En revanche un turco vient de tuer un de ses camarades à l'occasion d'une cuisinière. Les barbares se civilisent et les civilisés s'abrutissent. »

Avec sa production continuelle, Poulet-Malassis courait le risque d'innonder le marché de livres dont la réussite ne saurait longtemps se prolonger. En littérature également, la variété des gestes qu'il avait élus est assez restreinte. A moins que la richesse de forme ne masque la pauvreté du fond ou que le décor d'une époque abolie ou d'un ciel exotique ne voile la banalité du sujet, l'ennui, une morne incuriosité, ont tôt fait de naître de peintures identiques et de situations qui fatalement se ressemblent. La satiété vient et le dégoût ne tarde pas à suivre.

Malassis était trop intelligent pour ne pas comprendre le danger. Bon conseiller, La Fizelière, à qui il venait de faire parvenir sa réédition de l'*Anti-Justine* (56) partageait ses appréhensions, et, comme lui, estimait qu'il fallait trouver autre chose :

Cher ami, j'ai reçu votre lettre et j'ai commencé à réfléchir sur votre projet de publier une petite collection de pièces curieuses et singulières des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.

L'idée est bonne et me sourit; le principal est de trouver des sujets dignes de piquer la curiosité et d'émoustiller le goût des bibliophiles.

Je trouve l'idée d'autant meilleure qu'à vous parler franchement, et d'après ce que j'entends dire dans mes rencontres avec les amateurs je ne crois pas que la série des livres obscènes puisse avoir longtemps encore la chance de réussite; à l'exception des compositions de Nerciat qui ont une valeur littéraire, des Mœurs du Temps de La Popelinière qui offrent l'attrait d'une peinture réaliste de la vie d'un certain monde, les autres sont toujours la même chose. Le Rideau levé a aussi pour lui la partie philosophique qui n'est pas sans intérêt. Peut-être les autres romans de Mirabeau seront-ils aussi bien accueillis; mais les monstruosités de Sade, j'en doute.

Savez-vous quelques ouvrages de l'ordre dont vous me parlez qui me servent d'indication pour chercher et choisir de mon côté?

(56) *L'Anti-Justine ou les Délices de l'amour*, que Poulet-Malassis venait de rééditer (in-12, de VII-260 pp.), en faisant précéder le roman de quelques pages empruntées au *Rétif de la Bretonne* de Charles Monselet (Alvarès, 1854).

Que diriez-vous d'une pièce scatologique que je possède en manuscrit du commencement du XVIIIe s(iècle) ou de la fin du XVIIe et qui est traduite d'un livre espagnol du XVIe?... C'est le *Triomphe et les disgrâces de Monseigneur le très mirifique Trou du cul* (une centaine de pages) (57).

Poulet-Malassis qui, lorsqu'il était en France, avait déjà fait ample connaissance avec les chambres correctionnelles du Tribunal de la Seine, n'en avait pas fini avec elles. On instruisait au Palais, au printemps de 1865, le plus gros procès de ce genre qui y soit passé, pour la quantité tant des prévenus que des livres saisis. On ne comptait pas moins de 86 imprimés, auxquels on avait joint 8 gravures, pour faire nombre. Comme éditeur et comme libraire, ses opinions politiques aggravant son cas, Malassis semblait le plus compromis. Il se faisait peu d'illusions. Se faisant son écho, Baudelaire écrivait, le 4 mai 1865, à Sainte-Beuve :

Quant à Malassis, sa terrible affaire arrive le 12. Il se croit sûr d'être condamné à cinq ans. Ce qu'il y a de grave, c'est que ça lui ferme la France pour cinq ans. Que ça lui coupe momentanément les vivres, je n'y vois pas si grand mal. Il sera contraint de faire autre chose. C'est trop compter sur l'esprit universel que de braver la pudeur publique obligatoire. Pour moi qui ne suis pas une bégueule, je n'ai jamais possédé un de ces livres imbéciles, même imprimé en beaux caractères et avec de belles gravures (58).

La « terrible affaire » vint, à la date fixée, devant la VIe Chambre correctionnelle, où, sur la réquisition de l'avocat général Mahler, les débats eurent lieu à huis-clos. On plaida le 19 mai et, le 2 juin, à l'ouverture de l'audience, « vidant son délibéré », le Tribunal, en un jugement moins sévère qu'on eût pu le craindre, donnant défaut à Paul-Emmanuel-Auguste Poulet-Malassis, « ancien libraire éditeur à Paris », qui, « après avoir encouru plusieurs condamnations pour diffamation, publication

(57) *Inédit* (1er décembre 1864).
(58) CHARLES BAUDELAIRE : *Lettres*, 4 mai 1865, p. 433.

de livres obscènes et banqueroute simple », s'était « retiré à Bruxelles en 1863 » et s'y livrait « depuis cette époque à la réimpression et au commerce des livres obscènes », le condamnait à une année d'emprisonnement et à 500 francs d'amende (59).

Etaient également astreints, aux termes du même jugement, pour outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs, colportages de livres et dessins sans autorisation, exercice illégal de la profession de libraire, etc., sans parler des comparses, le sieur Aubin-Antoine Sauvan, « officier de cavalerie en activité » (défenseur Mᵉ Philis), à quatre mois de prison et 100 francs d'amende et le sieur Jules Gay, libraire éditeur à Paris (défenseur Mᵉ Gallien), à autant de prison et à 500 francs d'amende.

Un journal belge, le *Sancho,* rendit compte du procès, sans même s'apercevoir de la place qu'y occupait Malassis. Ses connaissances bibliographiques étaient d'ailleurs restreintes, ainsi qu'en témoigne ce billet de Baudelaire à son ami :

> Lisez, pour vous amuser, le délicieux petit article de Joly, dans *Le Sancho* sur votre procès.
>
> Ce naïf garçon est convaincu, d'ailleurs, que *Hic, Haec, Hoc,* (ouvrage mentionné dans le réquisitoire) est de Mérimée. Il est également convaincu qu'il n'y a qu'un sénateur du second Empire qui puisse employer ses loisirs à de pareilles ordures. Il paraît que *Hic, Hoec, Hoc* est un ouvrage en trois volumes. Trois heures durant, Joly a dégueulé de la morale. Il ignore que vous êtes en cause, et n'a même pas pensé à me demander comment j'étais si bien informé (60).

Hippolyte Babou vient, dans le courant de l'été 1865, voir à Bruxelles le poète et l'éditeur. Dans un article du *Figaro* intitulé *Ma Belgique* (13 et 16 juillet 1865), il rend compte de son voyage et de sa visite aux deux

(59) *Gazette des tribunaux*, 3 juin 1865.

(60) Charles Baudelaire : *Lettres*, p. 441. — *Hic et hæc ou l'Elève des RR. PP. jésuites d'Avignon* (1798 et réimpressions) a été, comme tant d'autres galanteries, attribué à Mirabeau. Le doute s'impose.

réfugiés. De la première à la dernière ligne, on sent l'influence de Baudelaire et son injuste animosité contre le peuple belge, si sympathique et si accueillant. Le papier vise à être amusant et ne l'est pas.

Voyez-vous souvent Rops? écrit Philippe Burty à Malassis, le 5 septembre 1865. Bracquemond m'a dit qu'il avait perdu un enfant. Ce doit être un horrible supplice et je n'y veux point penser, ayant autour de moi un amour de petite fille. Serrez-lui bien la main pour moi et dites-lui que sa fine nature m'est bien sympathique (61).

Ne pas vouloir y penser : c'est un peu se cacher la tête sous l'aile comme l'autruche. Moins de deux ans après, Burty perdait cet « amour de petite fille » et faisait part à ses amis de sa douleur :

Faites part à Rops, qui sait combien cela est dur, de la peine que je souffre.

Point de grandes phrases : Philippe Burty avait toujours été un homme de goût.

De Baudelaire (1er octobre 1865), cette lettre dont le début fait appel à la science bibliographique de Malassis et dont le ton eût réjoui Barbey d'Aurevilly :

Dimanche, 1er Octobre 1865.

Mon cher ami,

Vous seriez bien gentil si vous m'envoyiez une note me disant quel est le prix d'un exemplaire de la *Justine*, et où cela peut se trouver, tout de suite; me disant aussi le prix des *Aphrodites*, du *Diable au corps*, et quelles sont selon vous *les caractéristiques morales ou littéraires* d'autres saloperies, telles que celles produites par Mirabeau et le Rétif.

Que diable le sieur Baudelaire veut-il faire de ce paquet d'ordures?

Le sieur Baudelaire a assez de génie pour étudier le crime dans son propre cœur. Cette note est destinée à un grand homme qui croit ne pouvoir l'étudier que chez les autres (62).

Ce grand homme était peut-être un grand critique,

(61) *Inédit.*
(62) CHARLES BAUDELAIRE : *Lettres*, p. 463.

dont l'universelle curiosité ne répugnait pas aux salacités dont l'éditeur, sans y apporter parfois la prudence désirable, lui adressait les primeurs.

Au besoin, il en sollicitait l'envoi et Baudelaire lui servait d'intermédiaire :

Mon cher ami,

Je suis repris par les migraines, grâce aux quatre heures passées à l'entrepôt, dans le vent et dans la pluie... Je viens de trouver, sous ma porte, une très longue et très étrange lettre de Sainte-Beuve où il y a quelques mots affectueux pour vous, et dont j'extrais ce passage :

... En faisant mes compliments à Malassis, demandez-lui le titre de je ne sais quelle petite ordure de l'abbé de Voisenon réeimprimée là-bas, et qui n'est pas dans ses œuvres. Dans quel petit recueil du XVIIIe *a-t-elle été d'abord imprimée? Vous voyez que je suis un curieux incurable...* (63).

Cette « petite ordure » devait être *Les Exercices de dévotion de M. Henri Roch avec Mme la duchesse de Condor,* par feu l'abbé de Voisenon, de joyeuse mémoire, illustrée de cinq gravures libres, condamnée à la destruction, par arrêt du 2 juin 1865 du Tribunal de la Seine.

Poulet-Malassis, qui était vraisemblablement l'auteur de la réimpression, s'empressa d'en faire parvenir un exemplaire à Sainte-Beuve. Toutefois il commit la double imprudence de joindre à un de ses envois quelques brochures politiques, entre autres les *Propos de Labienus* de Rogeard, dont l'entrée était interdite en France, et de lui adresser le tout sous le couvert du ministère et non par la valise diplomatique, pour l'ordinaire réservée à cet office.

Sur quoi, lettre de Jules Troubat, secrétaire de Sainte-Beuve, reproduite par M. Jacques Crépet, tançant assez vertement le trop léger Malassis. Celui-ci en fut marri, tandis que Baudelaire riait de l'aventure :

(63) CHARLES BAUDELAIRE : *Lettres,* janvier 1866, pp. 489-490.

Malassis n'a rien trouvé de plus sur *Voisenon*, écrivait-il le 5 février 1866 à Sainte-Beuve. — Je crois qu'il a été un peu étourdi d'un petit sermon que vous lui avez adressé. Il avait eu, en effet, une drôle d'idée (sans s'en douter). Moi qui sais que vous ne grondez jamais longtemps les gens qui vous aiment, j'en ai bien ri (64).

Effectivement, l'oncle Beuve tint à réparer lui-même le mal qu'avait fait son secrétaire, chargeant Baudelaire d'exprimer ses regrets à leur commun ami :

...Je serais désolé que le petit mot que Troubat a écrit à Malassis, et dans lequel il lui faisait en mon nom de petites recommandations de prudence, eût chiffonné ce galant homme et cet excellent ami (65).

C'en était un, en effet, et, peut-être sera-t-on surpris du nom de femme qui, sous la plume de Baudelaire, se trouve conjoint au sien :

Il n'y a que deux personnes, confessait-il à Sainte-Beuve, avec qui je puisse causer de vous, mais de deux manières, Malassis et Madame Hugo.

Madame Hugo, seule, et malgré ses fils, entend votre nom et votre éloge avec plaisir. Le mot : *grand poète* ne l'étonne pas. Au fait, de ce côté-là, la clarté n'est pas assez faite. C'est peut-être moi qui aiderai le plus à la faire, si on veut bien encore imprimer une ligne de moi (66).

Ceux qui, à Bruxelles, aimaient Sainte-Beuve..., ou l'avaient aimé. Celle qui avait pardonné.

Parfois, n'ayant conservé contre l'éditeur malheureux des *Poésies de Joseph Delorme* nulle rancune, Sainte-Beuve lui écrivait directement et le ton de ses billets, quand ils ne passaient point par l'écritoire de Jules Troubat, était tout affectueux. Malassis était un peu l'enfant prodigue dont on désirait le retour :

Nous causons quelquefois de vous : la destinée est bizarre, vous voulez en épuiser les vicissitudes. Mais enfin la patrie

(64) Charles Baudelaire : *Lettres*, p. 508.
(65) Charles Baudelaire : *Lettres*, p. 515.
(66) Charles Baudelaire : *Lettres*, p. 488.

est quelque chose, et quand vous pourrez sans inconvénient y rentrer, vous verrez un Paris qui n'est pas encore trop indigne de vous (67).

De l'année 1866 date la publication du *Nouveau Parnasse satyrique du* XIXe *siècle* (68) et du recueil d'Albert Glatigny, *Joyeusetés galantes et autres du Vidame Bonaventure de la Braguette* (69).

Cette fois encore, s'il avait surveillé l'impression de ce Nouveau Parnasse, après en avoir réuni les éléments, Poulet-Malassis n'en était pas l'éditeur. A Philippe Burty qui, bibliophile, en désirait un exemplaire sur Chine, il répondait, le 30 novembre 1866 :

Ce n'est pas moi qui ai édité le Nouveau Parnasse satyrique du XIXe siècle, mais je peux dire, avec ou sans pudeur, à votre choix, que j'en ai fait le travail pour un éditeur marron. Il m'a payé une somme honnête, mais ne m'a donné que peu d'ex(emplaires), dont pas un sur chine... (70).

Mais le *Nouveau Parnasse* et *Joyeusetés* tiennent peu de place à côté de la publication des *Epaves de Charles Baudelaire*. Comme il a été dit (71), le poète la désirait

(67) FIRMIN MAILLARD : *La Cité des Intellectuels.* — Paris, H. Daragon, s. d.; in-12, pp. 69-70.

(68) *Le Nouveau Parnasse satyrique du* XIXe *siècle*, suivi d'un appendice au Parnasse satyrique. — Eleuthéropolis, aux devantures des libraires, ailleurs dans leurs arrière-boutiques, s. d. (1866); in-18, frontispice de Félicien Rops, couverture muette. On peut préférer la réédition Kistemaeckers, précieuse au point de vue de l'histoire du Naturalisme, qui contient des pièces libres de Maupassant, de Céard, de Léon Hennique et de Joris-Karl Huysmans.

(69) Luxuriopolis, à l'enseigne du beau Triorchis, 1864; in-16, de 2 ff., 141 pp. Cf. *Mercure de France*, 1er septembre 1923. — Albert Glatigny qui avait dîné chez Malassis, avec Gil Naza, directeur du Théâtre Molière, où il avait un engagement de deux mois, écrivait à Banville, dans une lettre non datée :

« J'ai lu les *Epaves* de Baudelaire qui paraitront la semaine prochaine. Bien que le volume soit très court, il est trop long. En dehors les six pièces supprimées des *Fleurs du Mal*, il n'y a guère que trois ou quatre pièces dignes de Baudelaire. Le reste ne méritait pas l'honneur du volume. Vous le recevrez probablement un de ces jours, comme, vers le mois de juin, vous recevrez les *Joyeusetés galantes et autres de Bonaventure de la Braguette*, un fort tome dont l'auteur est un illustre comédien de votre connaissance. » (*Mercure de France*, 15 mars 1923; pp. 609-610.)

(70) *Inédit.*

(71) Cf. *Baudelaire à la salle des ventes* (*Mercure de France*, 15 avril 1926).

et l'accueillit avec « une joie d'enfant » (Jacques Crépet), craignant seulement qu'elle pût lui nuire en Belgique. Loin de là, le succès du volume tiré à 260 exemplaires fut tel qu'il fallut aussitôt en publier une seconde édition, amputée du frontispice de Rops et de l'*Avertissement de l'Editeur*. Ce fut, peut-on dire, la dernière joie de Baudelaire. Malade depuis des mois, il subissait un premier avertissement, étourdissement suivi de chute, en visitant, à Namur, l'église Saint-Loup, en compagnie de Félicien Rops et de Poulet-Malassis. Au retour, son cerveau donnait déjà des signes de dérangement, et, après avoir dîné chez son ami Neyt, parlant peu et difficilement, préoccupé, secoué par des tressaillements, les yeux parfois hagards, comme traversés d'un éclair d'épouvante, ce fut dans la nuit la fuite éperdue... A une heure du matin, aux environs de la Grand'Place, M. Neyt retrouvait le poète à une table de la Taverne Royale, déjà vide de clients. Affalé sur une banquette, n'ayant pas achevé le petit verre de cognac posé devant lui, loin, bien loin du café où déjà les garçons commençaient à empiler les chaises sur les tables, le regard perdu, il rêvait, « n'importe où, hors du monde ».

A grand'peine ramené et hissé chez lui, Baudelaire chassait par un impératif : « Allez-vous-en, allez-vous-en, vous dis-je » son compagnon, qui, quelques heures plus tard, le retrouvait étendu tout habillé sur son lit, sommeillant à demi, sans parole. La paralysie avait fait son œuvre. Sur la table, une lampe achevait de charbonner.

La main de M. Neyt aurait tenu la « plume d'un autre » qui clôt la correspondance de Baudelaire.

Soit à l'Hôtel du Grand-Miroir, soit à l'Institut Saint-Jean et Sainte-Elisabeth, rue des Cendres, où effrayées par les innocents « crénoms » du malade — tout ce qu'il pouvait dire — les Sœurs Hospitalières feront venir un prêtre exorciste, après les quinze jours qu'il y aura passés (3-19 avril 1866), Poulet-Malassis vient passer

chaque jour des heures à son chevet (72). Par le canal de la *Petite Revue*, il tient les amis du poète au courant de ses nouvelles, conservant la note juste, point trop pessimiste, mais optimiste encore moins (73). L'été approche; un jour, croyant répondre au désir de l'hémiplégique, il vient le prendre avec une voiture et l'emmène déjeuner dans une guinguette des environs de Bruxelles. Il fait à Asselineau anxieux le récit de cette sortie :

Nous faisons un tour dans la verdure; nous descendons pour déjeuner dans un petit cabaret. Je lui tiens la conversation la plus égayante que je puis. Et je le ramène sans qu'il ait témoigné autre chose que le plaisir de vivre, levant de temps en temps les yeux au ciel avec une expression de résignation, après un vaïn effort de parler (74).

Malgré son état précaire de santé, Mme Aupick est venue rejoindre son fils à Bruxelles, où, sur le conseil des médecins, la nervosité du malade ne lui permettra pas de s'attarder.

Il n'est pas *aliéné* comme disent les médecins, écrit-elle de son côté à Asselineau. Malassis prétend que l'organisation d'un poète est si différente de celle des autres personnes qu'elle peut parfois dérouter les médecins. Quel excellent jeune homme que ce Malassis! Il pleurait à chaudes larmes. Comme il est bon! Ce jeune homme doit avoir une bien belle âme (75)!

Ses contemporains se sont souvent montrés, à son égard, sévères, injustes et cruels. Laissant à Prudhomme et Compagnie, aux Tartuffes de toutes robes leurs vertueuses indignations et leur hypocrite morale, la postérité gardera le souvenir, sous sa forme naïve, du jugement de la mère.

Elle ne se trompait pas : sous les apparences voulues d'un scepticisme destiné à voiler la sensibilité — il était

(72) Cf. Maurice Kunel, *op. cit.*, pp. 97-104.
(73) Cf. *Petite Revue*, 21 avril, 5 mai 1866.
(74) Charles Asselineau : *Charles Baudelaire, sa vie et son œuvre*. — Paris, A. Lemerre, 1869; in-12, portr. pp. 97-98.
(75) Felix Gautier : *Documents sur Baudelaire* (*Mercure de France*, 1er février 1905; p. 341).

trop l'ami d'un parfait dandy pour ne pas l'être un peu lui-même — Poulet-Malassis cachait un cœur dont la fidélité ne se démentit jamais.

Cependant, à Paris, où on se fait peu d'illusions sur la santé de Baudelaire, Albert de la Fizelière songe déjà à établir sa bibliographie.

La lettre, qu'après un long silence, il adresse à cet effet à Poulet-Malassis ressemble fort à une lettre d'affaires. L'éditeur des *Epaves* se dérobe à sa proposition et ce semble être, ou peu s'en faut, la fin de leurs relations (76).

Et ce pauvre Baudelaire. Serait-il vrai que l'espoir de le sauver, intellectuellement parlant, n'est pas perdu? la pauvre littérature française a furieusement besoin de la note qu'il sait donner.

Avez-vous quelques renseignements sur la bibliographie de ses œuvres et pourriez-vous me les communiquer, surtout en ce qui concerne les pièces éparses dans les revues et les journaux? a-t-il publié quelque chose à Bruxelles?

Voici le motif pour lequel je voudrais être mis sur la voie.

Je projète (*sic*) avec deux ou trois amis de publier la bibliographie de quelques écrivains contemporains, tirés à petit nombre pour les curieux : Baudelaire, Champfleury, Monselet, J. Janin, Ph. Chasles, etc. 150 exemplaires au plus, en deux formats : petit in-12 de 36 pages pour l'édition courante et tirage in-18 anglais à l'usage des amateurs qui voudraient joindre ces petites pièces aux œuvres des écrivains.

Je commencerai par Baudelaire; Asselineau fera je pense Monselet..

C'est une simple question d'amusement littéraire; car la vente couvrira à peine les frais. (Rien de Pince... maille.)

Une eau-forte, portrait ou allégorie, accompagnera chaque pièce.

Si cela se fait, si je publie la bibliogr(aphie) de Baudelaire vous conviendrait-il de me céder un tirage de cent épreuves du frontispice composé par Rops pour les *Epaves?*

(76) Le travail de La Fizelière ne parut que deux ans plus tard et sans frontispice : *Essais de Bibliographie contemporaine. I. Charles Baudelaire*, par MM. A. de la Fizelière et Georges Decaux. — Paris, à la librairie de l'Académie des Bibliophiles, 1868; in-12, de XIII-70 pp.

Veuillez me répondre à ce sujet afin que je fasse faire un portrait au cas où cela ne vous arrangerait pas. Ajoutez-y le prix que vous en voudriez (77).

Félicien Rops est précisément à Paris où se prépare la grande foire internationale de 1867. Il a promis sa part de collaboration aux auteurs du *Paris Guide* (78), ces deux intéressants volumes qui se vendirent si mal. Mais Philippe Burty n'ose guère compter sur sa promesse :

Rops est dans nos murs. Je suis très convaincu qu'il ne nous fera rien pour le Paris Guide. Cependant, blague à part, que ce serait une jolie occasion pour lui de s'annexer des admirations cosmopolites... (79).

C'était se montrer mauvais prophète. Fély donna deux dessins : *Type parisien, Bal Mabille* et *Types du Boulevard,* qui, gravés par Boetzel, parurent dans le second volume. L'heure des « admirations cosmopolites » n'était pas encore venue. Ce sont, assurément, les deux meilleures illustrations que compte le recueil.

Baudelaire ramené à Paris et entré, le 3 juillet 1866, à la maison de santé du Dr Duval, rue du Dôme, à Chaillot, Poulet-Malassis en aura de fréquentes nouvelles, soit par le fidèle Asselineau, soit par Sainte-Beuve, ou plus souvent par Jules Troubat. Pour lui, il a repris son dur métier d'éditeur, courant plus de risques qu'il ne récolte de gloire et d'argent, publiant de curieuses réimpressions, telles que la traduction de l'*Alcibiade enfant* de Ferrante Pallaviccini (Amsterdam, chez l'ancien Marteau) ou que le *Point de lendemain* de Vivant-Denon, dont il donnera une réédition chez Liseux en 1876.

Le commerce des livres sous le manteau commence, cependant, à l'ennuyer. Cela put l'amuser au début, mais c'est vraiment trop au-dessous de lui. L'automne venu,

Tirage (non justifié) à 550 exemplaires sur papier vergé, plus 10 exemplaires sur papier de Chine.

(77) *Inédit.*

(78) *Paris-Guide* par les principaux écrivains et artistes de la France. — Paris, Librairie internationale, 1867; 2 in-8.

(79) *Inédit.*

il songe à voyager, à prendre le large et en fait part à Burty. Il compte écrire le récit de son odyssée :

Je quitterai Bruxelles à la fin de l'hiver pour voyager durant un an ou deux ans. Cela dépendra.

J'ai fait ici suffisamment de farces, et cela m'ennuie à la longue. — Je publierai l'année prochaine mon odyssée qui sera assez gaie, j'ose l'affirmer (80).

Il n'en fit rien. Par contre, les *Tableaux des mœurs du temps*, depuis longtemps sur le chantier, vont paraître.

Je prépare une belle édition du fameux livre de la Popelinière (Tableaux des mœurs du temps) avec 5 eaux-fortes de R... Ce sera d'ailleurs la seule publication d'un genre risqué que je ferai cette année (81).

Philippe Burty goûte médiocrement cette littérature aux cantharides. Malassis, l'estomac fatigué par les condiments dont il a assaisonné ses bisques et ses coulis bruxellois, serait assez disposé à acquiescer. Toutefois, il établit des distinctions :

Littérairement je suis de votre avis sur la plupart de ces livres. Mais notre avis n'est pas celui de Monselet par exemple. Les *Tableaux des Mœurs* auront aussi votre suffrage. C'est aussi bien que *Point de lendemain*. Les eaux-fortes seront de Rops (82).

Malgré le coup de fouet de l'Exposition universelle et la façade de prospérité qu'elle prête à ces éphémères plâtras, en France, les affaires vont mal. Des fissures, sans cesse grandissantes, lézardent les murs de l'édifice impérial trop hâtivement construit. De la boue se mêle à l'argile. En vain le gouvernement affolé cherchera à jouer la comédie de l'empire libéral. Chaque jour, l'opposition croît et multiplie. Il suffira d'une journée, pas

(80) *Inédit* (5 novembre 1866).
(81) *Inédit* (16 février 1867). — *Les Tableaux des mœurs du temps dans les différents âges de la vie.* — Paris, imprimerie des ci-devant fermiers généraux, 1867; 2 in-8 (notice de Charles Monselet). Cf. *Intermédiaire des chercheurs et curieux*, octobre 1919, c. 173-174.
(82) *Inédit* (16 avril 1867).

même d'émeute, pour balayer tout ce faux semblant et jeter bas ce château de cartes plus ou moins biseautées.

Les affaires vont de mal en pis, constate Burty le 10 avril 1867. On entend à chaque instant d'effroyables craquements. Pour quand le naufrage? On ne peut le savoir, mais il est certain (83).

Poulet-Malassis, homme de juin 1848 resté fidèle à sa foi révolutionnaire, partage ces appréhensions. Il n'ose pourtant se réjouir. L'avenir l'inquiète. L'Empire à n'en pas douter, pour conjurer la crise intérieure et sauver la mise, aura recours à la guerre. Ce prétendu fou a les réflexions d'un sage :

Tout va fort mal comme vous le dites, mais le grand mal est toujours l'état intime de la France. L'exposition universelle manifeste ce que l'Empire a voulu faire de Paris : un grand restaurant à cabinets particuliers. A quand le réveil? et quel réveil? Ce n'est pas la guerre extérieure qui le sera. On ne devient pas plus honnête pour avoir rossé son voisin, ou avoir été rossé par lui... (84).

La phrase entière est à retenir.

Champfleury, le plus « affreux bourgeois » des hommes, malgré les apparences un peu bohèmes de ses débuts, a écrit à Poulet-Malassis, prudhomisant et bêtifiant à plaisir. Celui-ci ne peut s'empêcher de rapporter à Burty ces propos dénués de toute originalité. A ces truismes et apophtegmes semblant achetés chez un brocanteur, pour envelopper les vieilles dont le collectionneur encombre ses étagères, Malassis riposte par cette amusante déclaration de principes : « Je reste de 92 et de la mère Godichon. On dira tout ce qu'on voudra ».

Quant à La Fizelière, vexé sans doute de n'avoir pas obtenu les épreuves demandées du frontispice de Rops pour corser sa *Bibliographie de Charles Baudelaire,* il a cessé de faire à la Bibliothèque impériale et chez les

(83) *Inédit.*
(84) *Inédit* (13 avril 1867).

libraires les commissions de Poulet-Malassis. Il a d'ailleurs d'autres chiens à fouetter : ses chroniques passent en première page de l'*Evénement*. Il y fait presque figure de personnage et d'écrivain. C'est une fortune inespérée. Malassis s'étonne plus qu'il n'admire :

En ouvrant par hazard hier le numéro de l'*Evénement*, j'ai vu non sans étonnement le nom euphuïque d'Albert de la Fizelière briller en première page. Il faut que les gens de lettres parisiens soient en nombre disproportionné avec la consommation littéraire, pour qu'on ait bombardé ténor ce brave garçon qui, loin d'avoir de l'ut de poitrine, n'a jamais eu, n'importe où, aucune note d'aucune sorte (85).

Ce n'est pas de la rosserie : il n'est pas dupe, voilà tout. L'érudition relative d'Albert de la Fizelière n'aurait pas su être tenue pour génie, pas plus que pour talent la pile déjà respectable des romans de Champfleury. Coco-Malperché qui, malgré son activité, connaît tout le prix de la paresse, ne s'extasie pas devant cette âpreté au travail. Lui n'aurait pas laissé, faute de soins, se dessécher Mlle Follemouche.

Champfleury aussi travaille trop. J'espère qu'il laissera sa femme en friche : c'était son avis du temps de *Follemouche, Mademoiselle Follemouche,* qui lui reprochait de ne pas être une puissance exécutive. Champfleury lui répondait qu'il aimait mieux *faire des romans*. Il en a fait trop déjà, il en a toujours trop fait (86).

Poursuivant son métier d'éditeur et ne mettant pas à exécution ses projets de voyages, Malassis publie coup sur coup *Quatre Métamorphoses* de Népomucène Lemercier, *Sens devant derrière* du prince de Ligne, *Organt,* poème en vingt chants par Saint-Just, des *Contes nouveaux* d'Andréa de Nerciat. A côté des *Vacances de M. L. P.* (Louis Protat), *avoué près la Cour impériale de Paris* (frontispice de Félicien Rops), et de *Lupanie,* « histoire amoureuse de ce temps », ce sont les *Œuvres*

(85) *Inédit* (15 juin 1867).
(86) *Inédit*, 3 septembre 1867.

satyriques de son compatriote *P. Corneille Blessebois*, à qui il s'est toujours intéressé.

Au mois d'août 1867, il a commencé la publication d'un *Bulletin trimestriel des publications interdites en France imprimées à l'étranger*, qui durera jusqu'à son départ de la Belgique et sera même suivi d'un fascicule supplémentaire. Cette « chronique scandaleuse », annoncée dès 1864 (87), en même temps qu'une réclame, constituait une bravade, amusante sans doute, mais imprudente. C'était trop ouvertement signaler à l'attention des vigilants gardiens de la morale publique les produits les moins louables de son officine. Le résultat ne se fit pas attendre. Déjà condamné à un an de prison, en 1865, par le Tribunal de la Seine, il recueille une nouvelle année d'emprisonnement de celui de Lille (6 mai 1868). Aux délits précités sont venus se joindre des offenses — le libellé en semble écrit sous la dictée de Joseph Prudhomme — « envers le gouvernement de l'Empereur et envers sa personne (des), attaques contre les droits de la famille et contre le principe de la propriété, etc., etc. ». Les *Actes des Apôtres* de Proudhon, dont, au surplus, il n'était pas l'éditeur, lui valent cette inculpation et ce « motif », auprès duquel les mœurs sont peu de chose. Le Tribunal de Lille fit bonne mesure. Particulièrement susceptible, il profita de l'occasion pour vouer à la destruction en dehors des « galanteries » de rigueur, les *Epaves de Charles Baudelaire* et les *Amies*, sonnets par le licencié Pablo de Herlagnez, c'est-à-dire Paul Verlaine (88). Le zèle était vraiment excessif.

(87) Cf. *Petite Revue*, 27 décembre 1864.

(88) Poulet-Malassis avait joint à son exemplaire des *Amies*, que possède M. Armand Lods, les lettres autographes de Verlaine, reproduites par A. Van Bever dans la *Correspondance de Paul Verlaine*, relatives à cette publication. M. Ch. Donos a d'ailleurs publié, dans son *Verlaine intime* (Paris, Vanier, 1898; in-12), cette jolie lettre par quoi l'éditeur acceptait d'être le parrain de ces « pauvres sonnets en rimes féminines :

« Bruxelles, 9 octobre 1867.

Monsieur,

En effet, je suis devenu, sur la proposition de M. Coppée, le parrain

Cette nouvelle condamnation valut vraisemblablement à Malassis cette lettre d'Hippolyte Babou qui, suivant sa mauvaise habitude, omit de la dater :

Je n'ai rien reçu de bien décisif sur votre affaire, bien que j'ai fait (*sic*) toute sortes de démarches pour savoir la vérité. Ce que je puis seulement vous affirmer c'est que M. Constanti est très rassuré, et qu'il pense que l'affaire n'aura pas de suite.

Je le désire vivement pour mon compte : car j'ai la plus grande envie de vous revoir *citoyen de Paris* (89).

La sévérité des juges lillois dérangeait effectivement les projets de Poulet-Malassis qui, plus que jamais las de son rôle d'éditeur marron, songeait sérieusement à rentrer en France et à abandonner à d'autres les presses imaginaires de Pierre Mateau.

Le *Manuscrit trouvé à la Bastille concernant les lettres de cachet lancées contre Mlle de Chantilly et M. Favart* par le maréchal de Saxe (1868) et le sonnet de Henri Cantel, *Amours et priapées,* libres tout au plus, témoignent déjà d'une évolution sensible. En 1879, retour définitif à la littérature, une réédition des *Poésies de Barbey d'Aurevilly* commentées par lui-même (90).

L'amnistie du 15 août 1869, effaçant les condamna-

des *Amies*. Elles seront à la fois mes commères et mes filleules. Me voilà bien équipé en folles créatures.

Elles sont présentement sur les fonts typographiques. J'imagine que la cérémonie se parachèvera à la fin du mois. Il y aura des dragées, et vous pouvez compter sur le nombre de pâtés que vous souhaitez.

Mon ami Rops m'avait prêté les *Poèmes Saturniens* et je les avais lus ; c'est vous dire que je me trouve aussi heureux de les mettre dans ma bibliothèque, qu'honoré de les recevoir avec un *ex-dono* de l'auteur.

Croyez Monsieur, à ma gratitude et à ma sympathie. »

Heureuse époque où un éditeur savait écrire de la sorte et n'avait pas besoin d'un « directeur littéraire » possédant quelques notions d'orthographe, pour assurer sa correspondance.

(89) *Inédit.*

(90) La première édition de ces douze pièces, par G. S. Trébutien, à Caen, à l'imprimerie Hardel s'était bornée à 36 exemplaires. Celle-ci, établie par Poulet-Malassis, sous le pseudonyme d'Insignis Nebulo, en comptait 72, dont quelques-uns sur Hollande, contenant en plus, en appendice, *Tire-bouchonnade à Jean Rambossan*, bouffonnerie rimée, et la reproduction de l'article de la *Petite Revue* (31 mars 1866), consacré à l'intérieur de Barbey d'Aurevilly, son « tourne-bride de sous-lieutenant ».

tions de 1865 et de 1868, lui permettait de rentrer en France et il comptait bien en profiter. Toutefois, et on reconnaît bien là l'honnête homme, il ne veut point y revenir seul et tient à régulariser sa situation avec celle qui, durant sept ans, a été sa compagne et a partagé et adouci l'amertume de son séjour à Bruxelles.

Par ces cinq vers de Baudelaire, Mam'selle Fanny nous était connue :

> Offrez à Mam'selle Fanny
> (Qui ne répondra pas : nenny
> Le salut n'étant pas d'un âne)
> L'hommage d'un bon écrivain,
> Ainsi qu'à l'ami Lécrivain
> Et qu'à Mam'selle Jeanne.

Mademoiselle Fanny, suivant Vital-Puissant, aurait été « une femme de chambre alsacienne ». Quant à Mam'selle Jeanne, ce devait être la maîtresse d'Alphonse Lécrivain, « jeune grisette flamande, couturière de son état », sous le nom de laquelle il exerçait, « paraît-il, son singulier négoce » — admirable ce Vital-Puissant, le sien n'était guère différent ! — et qu'il aurait épousée en 1869. Le couple quitta la Belgique et alla se fixer « dans un petit village ignoré du midi de la France » (91).

« Mes compliments à la dame qui règne sur vos sens », écrivait cavalièrement à Malassis Hippolyte Babou, dont l'éducation semblait avoir été médiocre. Puis la formule changea, naturellement. C'était mieux, mais pas encore du meilleur goût : « Mes amitiés à Mme Fanny Malassis ». Du 26 février 1870, ce post-scriptum :

> M'est-il permis de serrer la main à la douce Fanny? Je la salue pleine de grâce (92).

Ce jour-là, Babou, qui n'était pas sans prétentions, crut se croire l'égal des roués les plus fameux. Pour un rien, il eût signé : de la Bourdaisière.

(91) VITAL-PUISSANT, *op. cit.*, pp. 31, 32, 48-49.
(92) *Inédit.*

Philippe Burty, lui, à qui Poulet-Malassis a fait part de son mariage tout en lui envoyant un exemplaire de luxe des *Poésies de Barbey d'Aurevilly,* ne court pas après l'esprit et se contente d'approuver et de féliciter son ami, marquant à son hôtesse de Bruxelles qu'il n'a point oublié son accueil :

Mon cher ami, j'ai reçu le billet qui m'annonçait votre mariage et aussi le volume chine des *Poésies.* Entre vieux boucs qui ont barbe au menton on ne peut que se dire « Tu as bien fait ». Et si nous causions quelques heures, il est vraisemblable que je vous dirais : « Tu as très bien fait ». Donc poignée de main...

. . . .

Adieu, mon cher camarade, dites à votre femme que je n'ai pas oublié les bons soins qu'elle m'a donnés en mon voyage en Belgique. Je lui serre les mains (93).

C'est plus qu'une nuance, ce rien indéfinissable qui suffit à différencier le délicat que fut toujours Burty, de l'habitué de la Brasserie des Martyrs et autres abreuvoirs littéraires.

Madame Auguste Poulet-Malassis, guidée par son mari, devait avoir acquis de véritables vertus culinaires. Lors de la venue de Babou à Ixelles, elle lui avait servi un « poisson en daube », dont il s'était régalé et avait longuement parlé. Elle en confectionne un nouveau et le lui envoie de Paris. D'où un enthousiasme exultant, auquel il était peut-être inutile de joindre l'évocation d'un scandale bruxellois totalement oublié, dont Malassis ne dut savoir aucun gré à son correspondant. Le manque de tact n'excuse pas les « gaffes ».

Le poisson est parfait; et la jolie terrine donnerait envie de manger ce qu'elle contient, sans autre renseignement.

Il est impossible que les Belges livrés à eux-même (*sic*) inventent tout à fait ces choses-là. Vous avez dû modifier, perfectionner, achever, là où ils n'avaient fait qu'ébaucher.

Ah ça! quand venez-vous?...

. . . .

(93) *Inédit.*

J'ai entendu parler d'une affaire désagréable où votre nom est mêlé à ceux d'un acteur et d'un auteur dramatique qui va-t'-en-ville, ceci soit dit sans le moindre fiel. Est-ce que la chose peut ajourner votre retour? J'en serais aussi fâché que je serais content du contraire (94).

Cette fois, c'est la fin de l'Empire. Il va aboutir à un effondrement. Bien que, le 12 juillet 1870, M. Olozaga, ambassadeur d'Espagne, ait informé le gouvernement français du désistement du prince de Hohenzollern-Sigmaringen, à qui le maréchal Prim avait offert la couronne, les maladresses de nos gouvernants, stimulés par la dépêche falsifiée d'Ems, furent telles que, cette cause de conflit écartée, le duc de Gramont, ministre des Affaires étrangères, annonçait au Corps législatif qu'à dater de ce jour l'état de guerre existait entre la France et la Prusse. Sur les boulevards et dans les rues, on criait « A Berlin! » — nous avons revu cela; — sur la scène des théâtres subventionnés, longtemps interdite, la « Marsellaise » était chantée par ordre. Le 26, la régence était confiée à l'Impératrice et le 28, l'Empereur et le Prince impérial quittaient Saint-Cloud pour Metz.

Qu'on laisse aux journaux officieux « bourreurs de crânes » — la chose avait précédé le mot — le soin de célébrer l'enthousiasme de Paris en ces heures tragiques. Une lettre de Philippe Burty, datée du 30 juillet 1870, le réduit à ce qu'il fut, c'est-à-dire à bien peu de chose. C'était l'angoisse lugubre que nous devions connaître, cinquante-quatre ans plus tard, sans même que fût venue l'exacerber l'assassinat de Jaurès par un pauvre d'esprit, pas même capable d'être mariste, à Stanislas :

Ici, ce n'est pas gai. Je n'ai pas entendu, en ces trois semaines, un, un seul cri de *Vive l'empereur*, ni la troupe ni l'officier, ni le peuple, ni les bourgeois, pas même la police. La garde mobile sera prochainement un grand embarras. Et souhaitons que l'Europe ne s'en mêle pas.

(94) *Inédit* (14 avril 1870).

Ce qu'il y a de curieux c'est le coup du lapin que ça a donné à la *Marseillaise*. Thérésa la bavote, Faure la roucoule. La rue ne la gueule pas. C'est devenu une chanson de geste (95).

Je n'aurai garde d'ajouter un mot : ce serait diminuer l'intensité du tableau.

Poulet-Malassis brûlait de rentrer en France. La maladie le retenait à Bruxelles.

PIERRE DUFAY.

(95) *Inédit.*

POÈMES

L'ANGE AU TRAPEZE

A Gustave Florot.

On rapporte que Monsieur Courbet, pur de toute inquiétude
[métaphysique,
Railla tel de ses élèves qui avait peint une créature séraphique.
J'entends rire l'athlète d'Ornans. Il n'a pas commerce avec
[des fantômes
Dans la blonde forêt de chair dont il a fait son royaume.
Il est certain de ton sexe, il sait que tu es sans ailes,
O lourde fille callypige nue sur la table à modèles!

J'ai vu cependant, un soir, le temple vivant du nombre,
L'être que les Œlohim ont créé d'après leur ombre.
Non point semblable aux voluptueux éphèbes qui songent
[dans les fresques du Sodoma,
Non point semblable à ces farouches porte-glaives que le
[vieux Signorelli aima,
Mais, aigu comme un Picasso première époque,
Un ange-baladin au sourire suavement équivoque.

★

Sous un ciel vert blessé d'étoiles électriques,
A demi-nu sur un trapèze d'argent clair,
Il se balançait avec grâce.

Galbe ambigu, forme allongée
D'Artémis en Hermès changée,
Fleur double, tel était son corps.

Ses prunelles crépusculaires
Evoquaient des jardins stellaires
Ombrés de molles brumes bleues.

L'or vieilli des forêts d'automne
Et des violons de Crémone
Ruisselait sur ses cheveux roux.

Ainsi, l'ange menait très haut ses jeux hardis,
Debout sur le trapèze argenté dont la barre
Etait pareille au seuil incertain qui sépare
Le poète de ses lyriques paradis.

La foule, assise aux gradins sombres du théâtre
(Puériles prostituées
Aux yeux vides sertis dans des masques de plâtre,
Couples sans âme, ancrés dans les voluptés sûres)
Grave, semblait lutter contre un vertige obscur.
On eût dit que le mur, fait du plus noir granit,
Qui la défend contre la hantise des ailes,
Mystérieusement s'écroulait devant elle...
Monta soudain
Vers le sublime baladin,
Le chant rauque d'un saxophone.

Alors, l'être qui ressemblait à Perséphone,
L'ange au masque indécis comme un ciel de printemps
Arracha brusquement sa toison court-bouclée
Et la brandit dans la lumière
Ainsi qu'un chrysanthème igné.

—

SUR CLAUDE DEBUSSY

« Quel feuillage nacré de givre ou bleu de lune,
— Demandais-tu — gémit si purement qu'aucune
Viole ne saurait l'égaler en douceur?
Quelle source cachée a ce sanglot berceur,
Close de rosiers fous que les nymphes écartent?

Et quel sylphe, effleurant les rais d'or d'une harpe,
Conte à l'aube d'avril qui pleure en l'écoutant
Le mal mystérieux de son cœur inconstant? »
J'ai dit alors : « Ce chant n'est pas malgré son charme,
Né du génie ailé d'un Ariel en larmes.
Pour que monte la plainte unique il a suffi
Qu'un homme, tourmenté par l'antique défi
Qu'au Délien lança le faune aux cornes torses,
Façonnât à son tour une flûte d'écorce,
Puis, des joueurs de luth oubliant les leçons,
Qu'il écoutât longtemps dans la forêt des forces,
L'Euterpe primitive aux paniques frissons. »

—

D'UN REGARD PERS

L'oubli, jour après jour, comme une neige noire
Efface en moi la fresque d'or du souvenir.
Ta splendeur nue, à peine en ai-je encor mémoire.
O Lointaine, puissé-je ainsi voir se ternir

— Joyaux vivants changés en émeraudes mortes —
Tes yeux d'océanide et leur dur regard pers
Dont la seule beauté t'arme et te rend plus forte
Qu'une Penthésilée aux mille traits de fer!

—

ALTERNANCE

Il est vrai, l'invicible espoir de la durée
A nourri, dès longtemps, mes songes les plus beaux.
J'ai dansé sur la cime où les formes créées
Illuminent la nuit sans astres des tombeaux.

Mais pourquoi, de ce même cœur qui se consume
A rêver d'une Hélène au sourire éternel,
Vous ai-je tant aimée ô secrète amertume
D'un visage meurtri par l'automne charnel?

FERNAND ROMANET.

LE RYTHME ANTIQUE DANS LA DANSE D'ARGENTINA

Le ballet classique se distingue de toutes les autres écoles de danse par les rapports qu'il a avec la pesanteur.

La technique de la danse classique est basée sur un principe : celui de dominer l'attraction terrestre, d'affranchir le corps de la pesanteur.

Taglioni disait qu'au cours de ses variations où elle traversait la scène d'un vol, il lui arrivait d'avoir, un instant, la sensation d'être immobilisée dans l'air.

La photographie du danseur Lifar, parue dernièrement dans une revue, photographie qui a été prise pendant ses tours, lorsqu'il semble en suspension dans l'air, nous montre ce trait caractéristique de la danse classique.

La pose du danseur ne trahit nul effort et il semble qu'il peut rester ainsi, en l'air, aussi longtemps qu'il le désirera, alors que le saut sportif ou celui de l'acrobate dénotent toujours l'effort musculaire et l'imminence de la chute.

Dès la plus tendre enfance, en même temps qu'on le soumet à des exercices compliqués, on soustrait le corps du danseur à la servitude de la pesanteur ; il devient impondérable et semble être une coupe, susceptible d'être remplie de n'importe quelle substance.

La plastique des mouvements de la danse devient immatérielle comme la musique, et, à son exemple, peut exprimer la complexité la plus riche et la plus subtile des émotions.

Le fait d'être affranchi de la puissance d'attraction ter-

restre a suscité le fougueux dédain éprouvé pour les lois de la pesanteur.

Comme un oiseau tourbillonne dans un ciel clair en jouissant de la liberté de son vol, la danseuse classique tourne, battant le record des 36 fouettés de Legniani, ou bien s'élance au-dessus de la scène, ne touchant terre qu'un instant, pour de nouveau tournoyer en l'air.

Si on excepte Pavlova, qui est parfaitement immatérielle, c'est la grande danseuse Spessivtzéva qui exprime le plus clairement cette joie de l'envol, ce délice de l'indépendance du corps. Ses danses s'appuient entièrement sur une sensation d'impondérabilité liée au charme terrestre. Spessivtzéva n'a pas de mouvements purement techniques ; ses figures les plus strictement classiques sont imprégnées de tendresse et d'émotion. C'est là qu'elle diffère de la froide beauté de Zambelli.

Dans *Soir de fête*, le ballet de Delibes, Spessivtzéva arrive, comme une apparition argentine, sur la terrasse, au fond de la scène, et s'approche, toute vibrante d'une tendresse qui se communique au public. Comme une hirondelle, elle s'envole sur la scène et, à l'image d'un croissant de lune, courbant son corps mince en une ligne arrondie des jambes et des bras, elle se pose une seconde sur l'épaule de son danseur, d'où un autre partenaire l'enlève comme une plume, ou bien, de haut, par un mouvement rapide rappelant absolument le vol plongeant de l'hirondelle, elle se laisse tomber sur les mains des danseurs, n'interrompant qu'un instant son vol joyeux.

Le jeu tendre de ses mouvements dans les « pas de deux » amoureux et dans ses soli, où les figures familières du ballet sont exécutées avec une importance nouvelle et un charme nouveau, s'appuie sur une sensation de complet affranchissement des effets de la pesanteur, comme si la scène était située en dehors de l'atmosphère terrestre. Les danses de ses compagnes expriment également le même sentiment d'impondérabilité.

Ce court ballet, conçu entièrement selon un jeu aimable, peut servir d'exemple pour la compréhension de cet élément essentiel du ballet classique.

La réaction contre la technique classique, qui était ravalée au niveau de l'acrobatie, a commencé à la fin du XIXe siècle sous le signe de l'expression naturaliste.

En face de la technique affranchie du ballet classique se créa une nouvelle technique, basée sur le culte de la pesanteur, car « voler n'est pas le propre de l'homme ».

Les pieds nus s'appuient avidement sur la terre, les jambes sans maillot dévoilent l'effort des muscles puissants.

Dans un des groupes de Dalcroze, des corps jeunes et forts, en maillot de sport collant, se réunissent en une ronde étroite, puis lentement se courbent vers la terre comme de lourds fruits mûrissants.

Sauter avec les genoux fléchis ne fait qu'éloigner un instant le corps de la terre et le force à retomber lourdement sur les pieds qui palpent le sol, et ces mouvements lents, vraiment imprégnés de la sève terrestre, rappellent la puissance de la terre sur le corps humain qu'elle finira par absorber.

L'effort physique, le délice du contact de la terre constituent, en substance, la danse des écoles naturalistes.

La simplicité et la réalité de ces sensations a nécessité la création de numéros courts où les mêmes thèmes se répètent continuellement, et les lois de la nouvelle technique ont été réduites en raison du petit nombre de mouvements qu'elle permet.

Avec de tels principes, il ne peut y avoir de tentative pour monter une pantomime dramatique compliquée, telle qu'on en voit dans les ballets classiques.

Les mouvements créés par Isadora Duncan restent l'élément fondamental de toutes les nouvelles écoles de danse.

Le caractère des poses et des mouvements a donc été fixé d'après les thèmes conventionnels de l'ornementation

des vases grecs, où Isadora Duncan avait pris les dessins de ses premières danses.

La représentation des éléments de la danse sur les vases antiques était soumise à une double loi technique : d'abord à celle qui exprime le mouvement par une ligne statique et, ensuite, à la loi spéciale réglant la disposition des figures en vue de la peinture des vases.

Au contraire du ballet, dont la première source a été la description littéraire souple et variée de la danse antique qui, librement, a enrichi ses premières inspirations par des siècles de développement indépendant, les écoles naturalistes sont nées de représentations graphiques isolées et exécutées dans un but étranger à la danse.

Le génie de Duncan nourrit son inspiration du mythe de la vie antique. Sa danse, respirant la santé, la force de sa lourde course sur ses jambes puissantes aux genoux massifs et bombés, continue la légende de l'âge d'or hellénique de la santé de l'esprit et du corps.

Cette idée de sacerdoce et de légende a disparu dans les écoles qui ont continué la danse naturaliste et qui se sont développées de façon indépendante, en ne conservant que le dessin essentiel des danses trouvées par Isadora Duncan.

Ni Isadora Duncan, ni ses continuateurs, ni les créateurs des écoles plastiques modernes n'ont tenté de monter un ballet. La naissance de nouvelles écoles n'a pas eu pour résultat la combinaison de mouvements différents, mais seulement la répétition d'un seul et même mouvement par un grand nombre d'exécutants. Tels sont les exercices de Dalcroze et de Del-Sarte.

§

Les débuts d'Argentina ont donc été la première tentative pour créer un ballet en dehors de la technique classique. Mais Argentina elle-même reconnaît que cette tâche est irréalisable. Son commentateur, le poète espagnol Rivas-Chérif, dans les explications du programme, avertit

le spectateur qu'il faut, à un moment donné, comprendre le ballet comme un divertissement ordonné suivant un thème dramatique primitif.

Il faut reconnaître que, même dans ce sens étroit, il n'y eut point de ballet aux spectacles d'Argentina.

Le drame si simple de la jalousie passagère, dans le ballet *El Fandango de Candil*, n'est compréhensible qu'avec les explications du programme et ne s'exprime nullement sur la scène. Même *Sonatina*, ce conte conventionnel de la princesse languissante que ne peuvent distraire ni les grimaces du monstre joyeux, ni les efforts de ses compagnes et que seule rend à la vie l'apparition, sur son coursier, du Prince Charmant si longtemps attendu, même ce simple thème ne peut être rendu d'une façon scénique et cohérente.

Tout ce qui n'était pas danse était une lacune que rien ne comblait au sens scénique du mot. Ceci devenait particulièrement sensible dans *El Fandango de Candil*, où se trouvent quelques scènes de pantomime. Argentina, qui, dans sa danse, a un don infini de l'expression, paraît absente lorsqu'il lui arrive d'exprimer la jalousie ou le caprice dans les scènes de mimique, si bien que ses représentations prennent la forme non pas du ballet ayant le caractère de divertissement, mais d'une série de danses séparées.

Il est intéressant de comparer cette transformation du ballet-pantomime en suite de danses avec le phénomène contraire du ballet classique, qui, de ce qui a été conçu comme une suite de danses, fait un ballet intégral, renforcé par le caractère intime et émotif du sujet.

Il est évident que seul le ballet classique fournit à l'artiste les données techniques nécessaires à la réalisation de la vraie pantomime.

La tentative d'Argentina, qui possède une richesse exceptionnelle de dons dramatiques et qui cependant n'a pu créer un véritable ballet, est une confirmation de ce qui

vient d'être dit, ce qui du reste ne diminue nullement l'attrait de ses représentations.

L'œuvre d'Argentina présente une particularité qui lui donne un charme exceptionnel. Argentina voulait par ses danses provoquer un nouvel épanouissement de l'art national.

Ceux qui ont écouté sa voix, les poètes, les peintres, les musiciens reconnurent en elle l'incarnation de la Grande Espagne.

Dans les commentaires qui sont inclus dans le programme des spectacles, Chérif identifie Argentina à l'art espagnol : « Pure stylisation du génie de la race, tel veut être, dans ces ballets, l'art de la Argentina et de ses collaborateurs ».

C'est en elle que repose l'espoir du triomphe du génie espagnol. « Ainsi, sur les pas de cette artiste insigne, nous nous proposons de manifester aux yeux de l'univers tous les raffinements du style espagnol. »

Pour accomplir cette mission, Argentina, qui a été danseuse classique, a volontairement renoncé à « l'envol », au nom de la danse nationale qui « réclame la liaison constante et dynamique du corps avec le sol ». Comme l'ondine du conte d'Andersen, par amour, elle a accepté le faix de la pesanteur.

C'est ce qui donne à sa danse une force magique qui agit comme un ordre personnel et soumet la volonté du spectateur.

Quand elle glisse lentement, frappant alternativement le sol de ses deux talons, elle vous engourdit du frémissement de ses castagnettes, et, tout à coup, on comprend instinctivement l'histoire d'Hérode et de Salomé : c'est précisément en une telle minute que Salomé exigea la tête de saint Jean-Baptiste et qu'Hérode ne put la lui refuser, car sa volonté était captive de la danse de Salomé. Ce ne sont ni les sept voiles, ni la passion d'Hérode pour Salomé qui peuvent expliquer la puissance — incompré-

hensible aux hommes modernes — de Salomé ; c'est la danse qui a soumis à son rythme la volonté d'Hérode.

La nature de la danse moderne et, en particulier, de la danse classique est libératrice. Nous sommes ravis de sa beauté, mais nous conservons notre liberté vis-à-vis de son créateur.

A Argentina, il faut, pour l'accomplissement de sa mission, un pouvoir sur les âmes. Elle a repris les rythmes antiques qui renferment un enchantement : ils ont donné à sa danse une puissance pareille à un sortilège.

Avec un sourire étrange de sa bouche à peine entr'ouverte, inclinant lentement son corps, pareil à la tige d'une fleur, elle arrête brusquement le jeu de ses castagnettes et, de ses yeux lumineux et allongés, elle jette un regard sur le public. Il semble que si, à cette minute, elle disait de sa douce voix : « Montez sur le toit et jetez-vous à terre », ce serait une ruée pour exécuter son ordre.

Son succès, même à Paris, ne fut pas habituel : des cris passionnés interrompaient sa danse. Oubliant sa retenue coutumière, le public accompagnait d'une véritable clameur chacune de ses sorties et, le spectacle terminé, il ne pouvait se décider à quitter la salle.

Lorsque nous admirons une danseuse classique, nous ne sommes pas soumis à son influence personnelle. Nous sommes touchés par l'émotion qu'elle exprime et non par sa personnalité. Lorsque Argentina danse, c'est à sa personne même que le spectateur est soumis ; il se rend à la puissance de son action magique et, la danse terminée, il lui est difficile de recouvrer sa liberté.

Le monde antique connaissait ce pouvoir direct de la danse. Les poètes anciens estimaient « que le mouvement de l'âme crée les chants et les danses, que les belles danses naissent d'une âme belle et libre, alors qu'une âme vulgaire ne produit que des danses laides ». On attribuait à Socrate ces mots : « Ceux qui honorent le mieux les Dieux dans les danses sont les meilleurs au combat. » Lucien

déclare que les Spartiates sont redevables de leur gloire à la danse et au rythme dans l'éducation.

Pensant à l'action immédiate de la danse, Platon dit, dans *Les Lois*, que le pouvoir fixe les danses et les chants permis et, de même qu'il est interdit d'enfreindre les autres lois, nul ne peut chanter ni danser en dehors des prescriptions, sous peine d'être puni par ses gardiens, les prêtres et prêtresses.

On sait combien, dans la Rome impériale, était grande l'influence personnelle des mimes sur les spectateurs ; le prince avait dû se réserver à lui-même le droit de juger et de punir les danseurs.

En Espagne, plus que partout ailleurs, survit une tradition la rattachant au monde antique.

Remontant aux sources de la danse nationale, Argentina a retrouvé le sortilège antique qui fait sa force magique.

Quand, entourée de la ronde des danseuses, accompagnée de la surprenante musique de Manuel de Falla, tantôt elle se penche vers la terre, tantôt elle se rejette en arrière avec une expression tragique de son visage absorbé d'où s'est évanoui tout caractère contemporain, lorsqu'elle exécute en s'accompagnant d'un léger claquement de ses doigts fins la *Danse du feu* qui chasse les mauvais esprits, il ne semble pas que ce soit là simple fiction poétique.

Cette *Danse du feu* nous rapproche des sources de la tragédie antique et, en suivant les changements merveilleux de son extraordinaire visage dont elle voile les yeux et dont la bouche fermée a une ligne si fine, en suivant les mouvements de ses bras minces qui jaillissent et se tordent comme des langues de feu, en suivant la force condensée de la danse presque sur place de la ronde fermée des jeunes filles, nous sentons sa force exorcisante, l'espoir antique de se préserver du Mauvais sort et nous croyons que le rêve se réalise, puisque « les belles danses naissent des belles âmes ».

La flamme que la majesté de son rêve allume dans son

âme est visible sur le visage d'Argentina, même dans le *Cuadro Flamenco*, lorsque, assise auprès de la rampe, elle dirige la danse de ses compagnes du son de ses castagnettes.

Elle veut montrer ce que produit le sol d'Espagne ; elle reproduit les « patios » de Séville dans un tableau de danses andalouses *Au Cœur de Séville* (*Cuadro Flamenco*) et dans des entrées successives de danseuses et de danseurs, permettant ainsi à chacun de manifester sa force individuelle.

L'idée ne vient pas de savoir si ces danseurs ont ou non du talent. Ceux chez qui la race s'exprime le plus fortement dansent avec plus d'inspiration, parce qu'il leur est plus aisé de se confondre avec l'élément de la danse nationale.

Il n'y a et ne peut y avoir, dans ce cas, d'exécution individuelle ; il y a une ivresse de jeunesse folle et ravissante, presque une jouissance animale de la danse.

Dans *Malaguenas* (Compétition de danseuses), il y a des moments exquis. Quand une jeune fille grande et svelte en robe bleue, sortant d'une immobilité rêveuse, se jette au milieu du cercle et quand, soulevant à angle droit sa fine jambe, qui semble d'acier, elle se met à tourbillonner sur toute la scène avec des mouvements larges et emportés, on pense involontairement aux danses rituelles et la beauté saisissante de cette courte danse inattendue provoque l'émotion de toute la salle.

Lançant en avant la partie supérieure de leur corps et exécutant presque sur place sur un rythme fou cette danse de la joie et de la passion dont la technique est infiniment difficile, deux danseuses semblent ne faire aucun effort. Elles laissent seulement deviner les rythmes sommeillant dans leurs corps et qui les animent de mouvements auxquels nos yeux ne sont pas accoutumés. Deux danseurs, à tour de rôle, exécutent, avec des visages presque insensibles, une danse demandant une tension intérieure inouïe ; ils forment, avec les mouvements anguleux de leurs bras et les

rapides lancés des jambes, des figures géométriques compliquées.

En comparant la danse si personnelle d'Argentina à celle des danseuses qui ne font que se soumettre aux cadences de la danse nationale, on discerne ce que son propre génie a ajouté aux rythmes populaires.

La beauté de l'Espagne enflamme ses traits d'un feu presque sacré en unissant ses dons antiques à son charme personnel. Il est, en vérité, impossible de trouver une idole qui soit plus digne d'incarner, dans son épanouissement, le rêve de l'art espagnol, que l'immatérielle, mais cependant terrestre, Argentina.

Semblable à une fleur dont les racines sont implantées en terre, mais dont tout l'être est libre et léger, Argentina boit son inspiration aux sources de l'antiquité nationale, mais apporte un élément de pureté et d'affranchissement à chaque mouvement de son corps, rompu à la technique classique.

Argentina a renoncé à l'envol, mais elle ne peut imprégner son corps de pesanteur ; aussi, lorsqu'elle glisse, rappelle-t-elle les mouvements des oiseaux dont les ailes sont repliées, mais qui, à chaque minute, peuvent prendre leur essor. C'est là qu'est la barrière infranchissable qui la sépare de toutes les écoles de danse naturaliste ; c'est là son lien intime avec l'école classique à laquelle elle a été éduquée.

Lorsque, dans le « tango », elle se retire dans le fond de la scène, laissant derrière elle la trace onduleuse de sa large traîne, faite de petits volants et qui rappelle la queue repliée d'un paon, elle marque son rythme en scandant légèrement des talons, elle glisse d'un mouvement qui n'est donné qu'aux êtres nés pour voler.

Son pied est presque invisible sous les longues jupes ; on devine ses mouvements aux frémissements de la taille ; mais, brusquement, ce pied mince s'envole largement,

comme se déploie l'aile d'un oiseau de proie, interrompant son glissement onduleux.

Argentina n'a qu'un petit nombre de mouvements différents. Les mêmes éléments se répètent dans toutes ses danses : le mouvement circulaire, le mouvement de sortie qui suit une ligne droite avec une scansion des talons, les lentes flexions de tout le corps qui s'incline vers la terre et se rejette en arrière, les tours rapides sur place et, de temps à autre, rompant la ligne de danse, le mouvement circulaire et onduleux d'une jambe étonnamment belle. Ces mouvements composent, comme les tons d'une gamme musicale, les éléments fondamentaux de presque toutes les danses d'Argentina. Dans le *Lagarterana* de Tolède, ils s'adjoignent la malice insinuante de quelques mouvements « dévissés ». La célèbre *Dansa V* et *Cordoba* consistent en glissements et en rapides tourbillons.

Mais ces mouvements peu nombreux varient constamment en raison de l'expression que l'artiste y introduit. Son visage se transforme sous l'influence de la plus petite nuance de son émotion. Mais, parmi ce changement incessant des nuances émotives, se conserve toujours l'expression essentielle de la spiritualité de son tempérament passionné, la beauté de son visage, unique dans notre temps.

La féminité qui entre dans la substance de sa danse est chaste et pudique. Encore une fois, le lien avec les origines antiques de la danse se trahit ; on se souvient des termes dans lesquels Lucien parle de l'Hormos spartiate où un éphèbe danse virilement en faisant les gestes qui lui seront utiles à la guerre, tandis que, derrière lui, timidement, une jeune fille évoque par ses mouvements une idée essentiellement féminine.

Le sourire d'Argentina est presque timide. La foule, à Paris, se calmait instantanément, sous le charme de son fin petit doigt, levé en l'air. Lorsque, d'un tendre geste de la tête, elle se refusait à « bisser », on avait l'assurance qu'elle savait pourquoi elle refusait et qu'elle agissait sous l'in-

fluence d'une loi majeure et infaillible qui parlait en elle ; sentiment qu'il est rare d'éprouver lorsqu'on est devant une scène.

Pendant ses danses, on était convaincu de sa sincérité totale, de la véracité des sensations qui parcouraient son corps animé. Mais cette véracité ne détruisait pas l'art de l'exécution, car elle ne provenait ni de sa personnalité propre, ni de l'excitation nerveuse d'un instant ; elle émanait de son union mystique avec les traditions séculaires de nombreuses générations disparues.

La danse d'Argentina justifie la comparaison que fait Plutarque entre la plastique et la mélodie. Plutarque distingue dans la danse : la pose — « le thème », — le mouvement — « fora » — et le geste indicatif conventionnel, qui correspond à la mimique dans le ballet contemporain *Deixis*. La danse est composée de mouvements et de poses, comme le chant de sons et d'intervalles, dit Plutarque. L'arrêt momentané d'Argentina et ses castagnettes qui deviennent silencieuses donnent ce sentiment de l'intervalle qui ne subsiste pour ainsi dire plus dans la danse moderne.

De même, l'art de la chironomie, qui a joué un si grand rôle dans l'antiquité et qui a presque disparu de nos jours, revit dans sa danse.

La chironomie en Grèce et, à Rome, la loi des mouvements des mains, « lex motus manuum », dont parle Quintilien, constituaient l'un des éléments fondamentaux de la danse.

Les statues que les maîtres antiques nous ont laissées, dit Athénée, personnifient la danse ; c'est dans cet esprit que les artistes se sont efforcés de rendre les mouvements des mains.

Dans le ballet d'aujourd'hui, les mains ne jouent plus ce rôle fondamental et ne sont plus qu'un complément harmonieux du dessin général de la danse.

Aux danseurs tels que Ricaux, les mains ne servent qu'à conserver l'équilibre pour sauter et achèvent la ligne générale du corps en mouvement.

Quelquefois elles jouent le rôle d'accessoire, par exemple lorsque Nemtchinova dans *les Biches* et Lifar dans *Roméo et Juliette*, du geste stylisé de leurs mains, soulignent le caractère de modernisme aigu de leur danse.

Beaucoup de danseuses classiques ayant une excellente technique ont des mains absolument sans expression ; à cet égard, il suffit de se rappeler le port de bras d'Egorova, la ligne froide des mains de Tréfilova et le calme harmonieux de celles de Herdt, première ballerine pétersbourgeoise à la brillante technique et qui est issue de toute une lignée de grands danseurs.

Quel souvenir avons-nous des mains de Kchéssinskaia ou de celles de Legniani ? Que savons-nous des mains de toutes ces célèbres ballerines du passé ? La seule condition essentielle de la danse était de conserver un beau port de bras, qui pouvait être froid, mais qui ne devait pas détruire l'impression générale.

Seules de rares danseuses ont des mains qui ont retenu essentiellement l'attention. On ne peut oublier les tendres mains suppliantes de Spessivtzéva au finale de *Gisèle* lorsqu'elles tentent de retenir la vie qui s'enfuit. Elles sont seules visibles au moment de sa disparition et, comme les mains de la Duse dans la *Dame aux Camélias*, elles expriment toute la tristesse, tout le désespoir de Gisèle. L'émouvante force d'expression des mains de Spessivtzéva est l'un des charmes de *Soir de fête* et de la majorité des ballets qu'elle danse à l'Opéra.

Les mains de Pavlova sont expressives et belles, car elles appartiennent à son corps expressif et beau. Dans la *Mort du Cygne*, elles rappellent par leurs mouvements ceux des ailes du cygne et entrent dans le dessin essentiel de la danse. Mais la danse de Pavlova forme un tout et chaque muscle de son corps prend également part à l'accord plastique, de même que tous les sons de la voix d'un chanteur lui sont nécessaires pour exécuter sa partie.

Dans le ballet classique contemporain, la chironomie ne joue pas un rôle essentiel. Dans la danse d'Argentina, son rôle antique ressuscite avec sa force primordiale.

Le pouvoir expressif et la mobilité de ses mains, qu'elle utilise pour l'interprétation plastique des impressions musicales les plus subtiles, constitue la force de sa danse. Tantôt levées en l'air, semblables aux feuilles qui naissent auprès de la fleur, tantôt pliées en un mouvement anguleux et rejetées en arrière, elles rappellent la silhouette de l'anse de l'amphore antique. Tantôt courbées en une ligne infiniment variée, tantôt figées en un mouvement rituel, les fines et frêles mains d'Argentina deviennent à elles seules la source de délices artistiques.

Parfois, Argentina, immobile, fait tourner sa main sans bouger le poignet, et ce mouvement rappelle le balancement de la fleur des champs sous un vent d'été.

Retrouvant le sentiment antique du rôle de la chironomie dans la danse, Argentina répète inconsciemment les mouvements des bras des danseurs antiques. Elle rejette fortement les mains en arrière, presque à angle droit avec le poignet, mouvement qui rappelle la représentation des bras des danseurs sur les vases grecs. Mais ce qui est encore plus frappant, c'est l'identité absolue de la pose caractéristique des bras d'Argentina, légèrement remontés à l'épaule, arrondis au coude, les mains un peu écartées du corps, avec celle d'une danseuse représentée sur un vase attique du début du ve siècle av. J.-C. qui est à l'Ermitage de Pétersbourg et qu'Argentina n'a pas pu voir.

Le sol antique de l'Espagne, auquel elle est passionnément attachée, lui a, en quelque sorte, non seulement inculqué les rythmes anciens, mais lui a aussi inspiré ses mouvements.

Lorsque ses mains étranges — qui sont si peu de notre temps — résonnent du tintement d'invisibles castagnettes, il nous semble que jusqu'à nous arrive le son des cymbales et des crotales qui, de la même façon enchantée, vibraient

aux mains des ménades depuis longtemps disparues, soumettant la foule à la puissance de leur enthousiasme.

Les castagnettes d'Argentina ont été une révélation pour le public moderne. Personne n'avait su, jusqu'ici, leur communiquer un tel pouvoir. Les retenant un instant, puis en jouant de nouveau, Argentina semble diriger la sensibilité des spectateurs qui, même sans cela, étaient déjà en son pouvoir.

Les castagnettes semblent faire partie de son corps dansant et diffusant la musique. Argentina paraît être un instrument musical et plastique.

Arrachant le voile de l'antiquité lointaine, ressuscitant les anciens rythmes qui, inviolés, étaient conservés dans les danses populaires de l'Espagne, l'apparition d'Argentina nous a montré à nouveau le pouvoir sacré de la danse sur l'âme de l'homme. Les mythes antiques ont retrouvé une nouvelle incarnation.

JULIE SAZONOVA.

LES DERNIÈRES NOUVELLES DE MÉRIMÉE

En 1874, la Librairie Michel Lévy publiait un recueil intitulé les *Dernières Nouvelles* de Prosper Mérimée. Deux d'entre elles, à vrai dire, étaient fort anciennes : *Federico* et les *Sorcières Espagnoles* datent de 1829 et de 1830; une troisième enfin était une traduction.

Restent donc quatre histoires originales qui peuvent justement porter le titre de *Dernières Nouvelles* : *Il Viccolo di Madama Lucrezia, La Chambre Bleue, Djoumane* et *Lokis*.

Elles présentent certainement une unité. Elles sont en marge de l'œuvre du conteur, puisqu'elles furent composées pendant ces vingt années où Mérimée se consacra à des travaux historiques. Aucune d'elle ne fut écrite pour le public, et une seule, *Lokis*, parut de son vivant.

Elles ont d'ailleurs entre elles des affinités littéraires marquées. L'auteur cherche surtout à y faire preuve d'ingéniosité dans l'arrangement des détails; et elles ont toutes un fond de grivoiserie plus ou moins déguisé. Ce double aspect, Mérimée l'exprime dans sa correspondance en les désignant, les unes comme les autres, sous le nom de « petites drôleries ».

§

La plus ancienne de ces quatre nouvelles est certainement *Il Viccolo*. Il existe en effet un manuscrit de Mérimée portant à la fin, et de la main même de l'auteur, la date : 27 avril 1846. Ce manuscrit, orné de deux

jolies aquarelles de la main de Mérimée, fut offert par lui à Mme Odier, née de Laborde.

Le cadre de la nouvelle a été fourni à l'auteur par les visites qu'il fit à Rome en 1839 et en 1841. Il avait évidemment rapporté de très beaux souvenirs de la Ville Eternelle, comme le prouve sa correspondance.

L'ambiance du sujet vient des auteurs fantastiques qui ont précédé Mérimée, et en particulier d'Anne Radcliffe. Ici, comme chez elle, après nous avoir longtemps tenus dans l'angoisse, Mérimée nous donne une explication simple et naturelle des événements. C'est l'école du « supernatural explained ».

D'ailleurs, Mérimée lui-même, dans la *Guzla,* dans la *Vision de Charles IX,* dans la *Chronique du règne de Charles XI* et surtout dans la *Vénus d'Ille,* avait traité des sujets voisins. Dans cette dernière nouvelle, pourtant, remarquons-le, aucune explication rationnelle n'intervenait et le lecteur restait sous une impression de merveilleux.

Mais c'est surtout à Nodier que Mérimée est redevable. Son conte, il faut le dire, ressemble étrangement à *Inès de las Sierras.* C'est peut-être pour cette raison qu'il ne le publia pas. Il avait déjà, à propos de la *Guzla,* eu maille à partir avec Nodier, qui se plaignait d'avoir été pillé.

Voici l'anecdote contée par Nodier. Au temps de l'occupation, trois officiers français voyagent en Espagne. La veille de Noël, ne trouvant pas à se loger dans une auberge, ils se dirigent vers un château en ruines. En chemin, on leur raconte que, chaque veille de Noël, le château est visité par le spectre d'Inès de las Sierras, qui fut jadis tuée par son mari d'un coup de poignard. Ceci n'empêche point nos trois officiers de réveillonner dans le château. Mais voici qu'apparaît une femme qui répond au nom d'Inès, qui ressemble à un vieux portrait qu'ils ont vu tout à l'heure dans une des salles; elle

porte la trace d'un coup de poignard à l'endroit précis voulu par la légende. L'apparition, après avoir chanté et dansé, s'évanouit.

Puis, dans une seconde partie du conte, Nodier se donne beaucoup de mal pour nous expliquer cette apparition de façon naturelle. Cette Inès de las Sierras qui est apparue, c'est bien une créature de chair, descendant de l'ancienne Inès et portant le même prénom. Blessée et abandonnée par son amant, ayant perdu la raison, elle était venue se réfugier dans le château.

La ressemblance est évidente avec le récit de Mérimée : une créature vivante, apparaissant dans un lieu abandonné et supposé hanté, est prise pour un fantôme. Mais la supériorité de Mérimée n'est pas douteuse. Le récit de Nodier est composé lourdement et maladroitement. C'est d'abord la légende, puis l'apparition, et enfin la laborieuse explication qui dure pendant des pages, qui oblige Nodier à remonter au déluge et qui nous fait oublier le gracieux et troublant fantôme.

Mérimée est beaucoup plus adroit. L'explication naturelle, il la prépare dès le début et sans avoir l'air d'y toucher : don Ottavio et le conteur se ressemblent, puisqu'ils sont tous deux fils du même père. Ensuite, la légende n'est contée qu'après la première apparition, laquelle d'ailleurs dure une seconde et non pas une nuit. A la fin du conte, il suffira à Mérimée de quelques mots pour satisfaire notre raison.

Nodier, sentimental et romanesque, s'est enfoncé lourdement dans cette histoire de revenants. Il faut beaucoup de bonne volonté pour accepter la ressemblance entre les deux Inès et surtout l'identité de leurs deux blessures. Mérimée, sceptique et léger, donne à toute l'aventure un tour piquant. La ressemblance entre les deux héros est traitée plaisamment. La grossière machination que Nodier a dû prendre à son compte et qui nuit à l'émotion, Mérimée en a fait la ruse de deux

amants pressés de se rencontrer, et a ainsi accru notre plaisir devant cette mise en scène ingénieuse.

Si vraiment, c'est la crainte de rivaliser avec Nodier qui a empêché Mérimée de publier sa nouvelle, il a eu bien tort; on peut au contraire saisir là sur le vif son talent alerte de conteur.

§

La seconde en date de ces *Dernières Nouvelles* paraît être la *Chambre Bleue*, qui fut certainement écrite en 1866, vingt ans après *Il Viocolo*. Mérimée passait ses vacances à Biarritz, chez l'Impératrice Eugénie, quand il en conçut l'idée. Une lettre à l'Inconnue, datée Paris, 5 novembre 1866, nous donne les détails suivants :

Etant à Biarritz, on disputa, un jour, sur les situations difficiles où on peut se trouver, comme par exemple Rodrigue entre son papa et Chimène, mademoiselle Camille entre son père et Curiace. La nuit, ayant pris un thé trop fort, j'écrivis une quinzaine de pages sur une situation de ce genre. La chose est fort morale, au fond, mais il y a des détails qui pourraient être désapprouvés par Monseigneur Dupanloup.

Le manuscrit fut envoyé par Mérimée à l'Impératrice; il resta aux Tuileries jusqu'en septembre 1870; il tomba aux mains des membres du nouveau gouvernement, avec d'autres documents que M. Burty songea à publier sous le titre : « Papiers et correspondance de la famille impériale ». Le livre, de format in-8 carré, fut même composé. *La Chambre Bleue* formait le Xme chapitre et occupait les pages 110 à 128. Puis il sembla à Burty que la nouvelle n'était pas assez sérieuse pour figurer avec les autres documents officiels, et il décida d'en faire une édition à part, à tirage réduit.

Cette édition fut préparée avec beaucoup de soin, puisque sur l'un des exemplaires d'épreuves qui restent, on lit cette note manuscrite de Philippe Burty :

Je prie instamment le correcteur de respecter toutes les bizarreries d'orthographe. Elles sont au compte de Mérimée lui-même, dont le manuscrit a été soigneusement transcrit.

L'édition devait se terminer par la note suivante :

La Chambre Bleue, manuscrit entièrement autographe, couvre les quarante-cinq premiers feuillets d'un carnet in-12, relié en peau noire souple, et doré sur tranches. Son existence a déjà été signalée par la presse. Il doit être déposé au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

L'incendie qui précéda l'entrée de l'armée de Versailles dans le quartier Saint-Germain dévora la maison qu'avait habitée Mérimée, et anéantit du même coup ses manuscrits, ses notes, ses correspondances, sa bibliothèque. La copie textuelle et l'impression de cette Nouvelle inédite sont donc une double bonne fortune.

La Chambre Bleue ajoute à l'œuvre de Mérimée une note de vivacité et de sourire qui ne lui est point habituelle. Elle a le naturel, l'accent, et jusqu'à la brièveté d'une histoire réellement « arrivée ».

Mais « arrivée » où? Et quand? Quel est ce M. Léon dont le petit sac noir contenait « un pantalon turc »? Quelle est cette dame dont la mule sentait « le bouquet à la vanille »? Sur quelle ligne rencontre-t-on la ville de N*** et son hôtel « propret »?

Cela importe peu. En publiant ce manuscrit posthume — avec un tel scrupule que nous avons exigé du correcteur qu'il respectât les fantaisies d'orthographe — nous n'avons cherché qu'à faire partager aux amis de cet exquis et fin talent le plaisir que nous avions goûté.

Peut-être, aussi, n'est-il point indifférent à l'histoire des Académies et des Sénats contemporains de surprendre un homme grave se déclarant « fou » d'une Majesté. C'est un trait qui accentue la physionomie d'une époque, et la comédie humaine n'y perd point. Mérimée avait vu M[lle] de Montijo toute enfant. Il l'avait suivie dans sa fortune. Prendre le titre de « fou » en composant et écrivant pour l'Impératrice une folle Nouvelle dédiée à Madame de la Rhune, c'était se maintenir avec une spirituelle désinvolture dans les strictes limites du respect que l'usage des cours impose à la familiarité.

La Chambre Bleue a vraisemblablement été « composée et

écrite » à Biarritz, pendant une de ces saisons de bains qu'y passa souvent la famille impériale. La Rhune, pittoresque montagne des environs, servait parfois de but aux excursions des familiers de la Villa-Eugénie.

Une aquarelle d'un ton agréable orne, en guise de cul-de-lampe, la fin du manuscrit. Nous avons pris un calque du sujet, ainsi que trois lignes caractéristiques qui terminent la page. Notons, pour les curieux, que la mule de « Madame Daumont » est couleur bleu tendre, avec le talon rouge vif et la bouffette amarante. Fils d'artiste, lié intimement avec Eugène Delacroix et les ateliers romantiques, habitué en face d'un monument ou d'une sculpture à abréger ses notes par un croquis, Mérimée maniait avec aisance le crayon et le pinceau. Il eût pu, mieux que personne, « illustrer » lui-même ses œuvres.

Cette Nouvelle posthume n'a été imprimée qu'à un petit nombre d'exemplaires. Le tout était de sauver ce frêle bijou du néant où mille causes pouvaient le rejeter.

Quoique cette note fasse grand éloge du mérite artistique de Mérimée, il ne faut pas se dissimuler qu'elle est malveillante à certains égards. L'auteur souligne le titre de « fou » que prenait Mérimée et prétend que ce trait « accentue la physionomie » du régime qui vient de disparaître. Mais c'est là de la politique et peut passer pour être de bonne guerre, moins d'un an après la chute de l'Empire.

Malheureusement, l'auteur de la note ne s'en est pas tenu là. Il indique que l'histoire est réellement « arrivée », et il nous invite à en chercher les héros. Il relève certains détails. « Quel est ce M. Léon dont le petit sac noir contenait un pantalon turc? » Quand on connaît les goûts de Mérimée pour les vêtements exotiques, on est amené à penser qu'il s'agit de lui.

L'auteur pose encore une autre question. « Quelle est cette dame dont la mule sentait le bouquet à la vanille? » La réponse qui vient à l'esprit est celle qui est fournie par le texte de Mérimée : « (La mule) sentait

la vanille; son amie avait pour parfum le bouquet de l'Impératrice Eugénie. »

Le sens caché et perfide de cette note n'est pas douteux. L'insinuation est une calomnie, mais l'annonce de cette publication souleva un scandale politique. A ce moment, le Ministre de la Justice, M. Dufaure, défendit la publication des papiers de la famille impériale. Quoique la nouvelle ne présentât évidemment pas le moindre caractère politique, Philippe Burty, à la suite de dénonciations passionnées, dut donner ordre à son imprimeur, M. Glays, de détruire la composition. Six exemplaires seulement échappèrent à la destruction.

Comme il devenait dès lors impossible de publier cette nouvelle en France, on songea à la Belgique et elle fut envoyée à l'*Indépendance Belge,* journal auquel bien des réfugiés français avaient collaboré pendant leur séjour à Bruxelles. La nouvelle parut donc dans ce journal les 6 et 7 septembre 1871.

Quelques jours après, un journal parisien, la *Liberté,* reproduisait la *Chambre Bleue* et réveillait ainsi le scandale. Un journal bonapartiste, l'*Avenir libéral,* prétendit, dans une note du 24 septembre, que la nouvelle était apocryphe.

L'*Indépendance Belge* publia la réplique suivante, insérée dans sa « Revue politique », et qui montre le ton violent qu'avait pris la querelle :

Il existe à Paris — nos lecteurs le savent, car nous avons été amenés à en citer quelques extraits, pour montrer jusqu'où peuvent aller les turpitudes bonapartistes, — il existe donc à Paris, depuis quelque temps... dirons-nous, un journal? non, car nous ne voulons pas faire cette injure à tous nos confrères en journalisme... un carré de papier fondé et dirigé par les plus bas agents de l'empire. Cela s'appelle l'*Avenir libéral.* Chaque jour, ces insulteurs à gages adressent quelques lignes grossières à l'*Indépendance.* Passons. Les honnêtes gens ne s'émeuvent pas de ces choses-là.

Mais dans son dernier numéro, ce carré de papier, s'en pre-

nant à la *Liberté* de Paris, qui a reproduit, d'après l'*Indépendance*, la nouvelle de Prosper Mérimée intitulée la *Chambre Bleue*, lui déclare qu'elle a été dupe d'une mystification, et que la nouvelle attribuée au défunt sénateur-académicien est une invention belge.

Nous ne voulons pas que nos confrères de la *Liberté* puissent se croire, de par notre fait, victimes d'un faux.

Nous leur affirmons que la nouvelle intitulée la *Chambre bleue* a été trouvée, en manuscrit, parmi les papiers des Tuileries, non seulement signée, mais écrite entièrement de la main de Prosper Mérimée. Entre notre affirmation et celle de *l'Avenir libéral*, nous acceptons nos confrères de la *Liberté* pour juges. Comme nous faisons cette déclaration pour eux seuls et non pour répondre à l'*Avenir libéral*, nous laisserons désormais passer, comme nous l'avons fait jusqu'ici, sans y prêter la moindre attention, les malpropretés que les gagistes de l'homme de Chislehurst pourront encore vomir contre nous.

L'affaire s'arrêta donc là. Le conte eut ensuite, à Bruxelles, deux éditions à tirage limité, avant de trouver enfin asile dans les *Dernières nouvelles*.

§

Il est difficile de fixer la date à laquelle fut composée la troisième histoire, *Djoumane*. Dans une lettre du 2 septembre 1868, Mérimée écrit à la première Inconnue :

Pendant que j'étais à Fontainebleau, il m'est arrivé un accident assez étrange. J'ai eu l'idée d'écrire une nouvelle pour mon hôtesse, que je voulais payer en monnaie de singe. Je n'ai pas eu le temps de la terminer; mais ici, j'y ai mis le mot *fin*, auquel je crains qu'on ne trouve des longueurs. Mais le plus étrange, c'est que j'avais à peine fini que j'ai commencé une autre nouvelle...

La suite de la lettre montre clairement que cette autre nouvelle, c'est *Lokis*. La première n'est ni *Il Viccolo*, écrit en 1846, ni la *Chambre Bleue*, qui date de 1866. On peut penser qu'il s'agit de *Djoumane;* c'est peut-être en effet la seule nouvelle de Mérimée à laquelle il soit possible de « trouver des longueurs ». En l'ab-

sence de toute autre indication, il est donc permis de supposer que *Djoumane* fut achevé en 1868.

Mérimée s'intéressait à l'Algérie depuis longtemps déjà. Vingt-quatre ans plus tôt, il devait y faire une tournée pour inspecter les monuments historiques. Sa correspondance montre que l'Algérie eut toujours de l'attrait pour lui. Il n'y alla pourtant jamais.

Djoumane resta inédit du vivant de Mérimée et parut dans le *Moniteur Universel* les 9, 10 et 12 janvier 1871, avant d'être repris dans les *Dernières Nouvelles*.

Ce sont les renseignements donnés d'un côté par les lettres de l'Inconnue, d'un autre côté par différents livres, notamment par ceux du Général Daumas, qui ont fourni à Mérimée les détails de son récit.

Pour l'idée générale, il a utilisé le songe et ainsi, il s'est rattaché à Nodier qui avait nettement indiqué quel profit un conteur fantastique peut tirer des rêves et des cauchemars.

On ne sera pas sans remarquer encore que, comme la plupart des *Dernières Nouvelles*, celle-ci a un fond grivois. L'officier rentre de campagne, pressé de revoir Concha, ayant en lui le « grand fond de tendresse qu'on rapporte du désert ». Il est obligé de repartir aussitôt, sans avoir pu épancher la dite tendresse. Ce désir inassouvi, la vue d'une petite danseuse seront les éléments qui détermineront le rêve.

Cette nouvelle est sans doute la plus faible que Mérimée ait écrite; c'est la seule en tous cas qui garde une allure incohérente; et par là on pourra, si l'on veut, la rattacher à la manière d'Hoffmann.

§

Quant à *Lokis*, on en suit facilement la genèse, grâce à la correspondance de Mérimée. Il écrit le 2 septembre 1868, à propos d'un séjour qu'il avait fait chez l'Impératrice :

Pendant que j'étais à Fontainebleau, il m'est arrivé un accident étrange. J'ai eu l'idée d'écrire une nouvelle pour mon hôtesse, que je voulais payer en monnaie de singe. Je n'ai pas eu le temps de la terminer; mais ici, j'y ai mis le mot *fin,* auquel je crains qu'on ne trouve des longueurs. Mais le plus étrange, c'est que j'avais à peine fini que j'ai commencé une autre nouvelle; la recrudescence de cette maladie de jeunesse m'alarme et ressemble beaucoup à une seconde enfance. Bien entendu, rien de cela n'est pour le public. Lorsque j'étais dans ce château, on lisait des romans modernes prodigieux, dont les auteurs m'étaient parfaitement inconnus. C'est pour imiter ces messieurs que cette dernière nouvelle est faite. La scène se passe en Lithuanie, pays qui vous est fort connu. On y parle le sanscrit presque pur. Une grande dame du pays étant à la chasse a eu le malheur d'être prise et emportée par un ours dépourvu de sensibilité, de quoi elle est restée folle; ce qui ne l'a pas empêchée de donner le jour à un garçon bien constitué qui grandit et devient charmant; seulement il a des humeurs noires et des bizarreries inexplicables. On le marie, et, la première nuit de ses noces, il mange la femme toute crue. Vous qui connaissez les ficelles puisque je vous les dévoile, vous devinez tout de suite le pourquoi. C'est que ce monsieur est le fils illégitime de cet ours mal élevé. *Che invenzione prelibata!* Veuillez m'en donner votre avis, je vous en prie.

Dans le courant de septembre, Mérimée lut la nouvelle à l'Inconnue. Mais il avait dû rédiger la scène de l'ours avec beaucoup de tact et de discrétion, comme le montre la lettre suivante, écrite le mardi 29 septembre 1868 :

Chère amie, l'important est que cette lecture ne vous ait pas fatiguée. Est-il possible que vous n'ayez pas tout de suite deviné combien cet ours était mal léché? Pendant que je lisais, je voyais bien sur votre visage que vous n'admettiez pas ma donnée. Il me faut donc subir la vôtre. Croyez-vous que le lecteur, moins timoré que vous, acceptera ce conte de bonne femme, du *regard?* Ainsi, c'est un simple regard de l'ours qui a rendu folle cette pauvre femme et qui a valu à monsieur son fils ses instincts sanguinaires. Il sera

fait selon votre volonté. Je me suis toujours bien trouvé de vos conseils; mais cette fois, vous abusez de la permission.

Sûr désormais que sa nouvelle ne pouvait choquer personne sous sa nouvelle forme, Mérimée était décidé à l'offrir à l'Impératrice. Il en fit même, devant elle, une lecture dont Augustin Filon nous a laissé le récit dans son livre *Mérimée et ses amis.*

La nouvelle parut dans la *Revue des Deux-Mondes* le 15 septembre 1869. Pas plus que les demoiselles d'honneur de l'Impératrice, les lecteurs de la Revue ne furent choqués.

L'œuvre est certainement adroite. Sa couleur locale, Mérimée a su l'emprunter à Mickiewicz.

La Pologne était fort à la mode en France vers 1864; aucun autre pays ne lui disputait l'attention. Grâce à nos troupes, en effet, l'Italie avait déjà conquis son indépendance, et il ne restait guère en suspens que la question romaine, qui devait paraître assez mesquine aux esprits aventureux. La Pologne, au contraire, demeurait divisée aux mains de ses ennemis. En 1863 et en 1864, l'agitation fut grande dans toute la partie soumise à la Russie : ce fut la période de l'insurrection. De la Pologne, d'ailleurs, on ne séparait guère la Lithuanie : le 10 octobre 1861, à Horodlo, sur la frontière commune des deux pays, une foule immense, composée de Polonais et de Lithuaniens, avait célébré l'anniversaire de leur longue union.

Les Polonais réfugiés en France ne permettaient pas à l'opinion publique d'oublier ce qui se passait là-bas. Et parmi eux, il y avait un homme qui dépassait de beaucoup les autres par son génie poétique : c'était Mickiewicz. De 1860 à 1864, il professa un cours au Collège de France sur la littérature polonaise. Les revues lui consacrèrent des articles, ses œuvres furent traduites en français, et l'un de ses traducteurs fut le prince Napoléon lui-même.

Une importante étude de littérature polonaise parut en français à cette époque; c'est *la Pologne captive et ses trois poètes; Mickiewicz, Krasinski, Slowaki*. L'ouvrage est anonyme, mais l'auteur est connu : c'est un certain Choiecki, réfugié polonais, qui, sous le pseudonyme de Charles Edmond, a signé plusieurs drames en collaboration avec Adolphe d'Ennery.

Cet ouvrage, Mérimée l'a connu, puisqu'il le cite dans une note de *Lokis*. Mais il est loin d'avoir indiqué tout ce qu'il lui doit, à savoir toute la couleur locale de la nouvelle.

Quoique littéraire, le livre de Charles Edmond se rattache nettement à l'agitation politique de l'époque et commémore les grands événements de 1831. Les premières phrases sont caractéristiques à ce sujet :

> Trente-trois ans se sont écoulés depuis les funestes événements qui ont dispersé sur la terre la partie de la nation polonaise qui courut aux armes pour défendre sa liberté... La France accueillit généreusement les exilés... Nul doute que si aujourd'hui la nationalité polonaise tressaille et s'agite sous la main qui l'opprime, l'influence des écrivains polonais établis sur le sol français n'ait beaucoup contribué au mouvement.

Charles Edmond, examinant l'œuvre et la personnalité de Mickiewicz, est amené à parler de la Lithuanie :

> Les éléments dont se compose le génie de Mickiewicz sont divers, quelquefois très difficiles à saisir; un des plus importants et des plus manifestes est l'influence du sol natal. La Lithuanie, sa patrie, est un pays bizarre, généralement peu connu.

L'auteur parle d'abord des anciens habitants et de leur religion. Voici par exemple quelques-uns des détails qu'il donne, et dont Mérimée s'est manifestement souvenu :

> Dans la religion des Lithuaniens,... chaque source était remplie de nymphes et d'ondines... Un dieu terrible, l'impitoyable Perkounas, déchaînait les orages, lançait la foudre...

Quand un Lithuanien mourait, on lui élevait un haut bûcher, on parait le cadavre de ses habits de fête, de ses armes les plus précieuses... Le Lithuanien nourrissait des serpents apprivoisés, qui, souvent, à l'heure de ses repas, rampaient tranquillement sur la table et, enlaçant les coupes, s'abreuvaient de miel et de lait.

On comprend combien Mérimée devait être séduit par des détails pittoresques qui intéressaient en lui à la fois l'érudit et le conteur. Il a su d'ailleurs les élaborer et les fondre dans son récit, notamment au début du chapitre III.

Ce même chapitre contient une description de la forêt lithuanienne que Mérimée a encore empruntée au même livre. Mais cette fois, c'est à un passage de Mickiewicz lui-même, traduit par Charles Edmond. On y retrouvera tous les détails donnés par Mérimée :

Si l'on pénétrait dans ces forêts immenses, dans leurs taillis épais, on trouverait, dans leurs profondeurs, des remparts de troncs, de branches, de racines, défendus par des marais, par mille ruisseaux, par un réseau d'herbages entrelacés, par des fourmilières, par des nids de guêpes et de taons et par des monceaux de serpents se dressant en spirales.

Et quand, par un courage surhumain, on sortirait vainqueur de ces épreuves, on devrait plus loin faire face à de plus grands dangers encore.

Plus loin, en effet, et à chaque pas, comme les fosses a loups, de petits lacs guettent leur proie, à moitié cachés par la verdure, si profonds qu'on n'en trouvera jamais le fond...

Chauves, rabougris, vermoulus, maladifs, s'affaissant vers la terre sous leurs branches couvertes de mousses entortillées, et courbant leurs troncs hérissés d'affreux champignons, ces arbres sont accroupis autour de ces marais, comme une bande de sorcières se chauffant autour de la chaudière où elles font bouillir un cadavre humain.

Cette forêt, Mérimée la décrit à son tour, et il fait allusion à la vieille légende lithuanienne qui veut que, au centre même de la forêt, se trouve une sorte de république d'animaux. C'est encore à Mickiewicz qu'il

a pris ce détail, toujours au même poème de *Messire Thadée,* et sans doute à la traduction qu'en donne Charles Edmond dans son livre. C'est d'ailleurs la seule dette que Mérimée reconnaisse ouvertement, puisque, à la fin de sa description de cette république d'animaux, il cite, dans une note, le livre de Mickiewicz et celui de Charles Edmond. Voici le passage de Mickiewicz, tel que le donne le traducteur :

Là, comme dans l'arche de Noé, se conserve pour la reproduction de l'espèce une paire au moins de tous les animaux.

Au milieu, dit-on, s'élèvent les châteaux du vieil auroch, du bison et de l'ours, ces monarques des forêts. Autour d'eux, comme des ministres vigilants, se nichent sur les arbres l'once agile et le glouton vorace.

Plus loin, pareils à de nobles vassaux tout respectueux, demeurent les sangliers, les loups et les élans aux larges cors.

Cette description de la forêt et de ce qu'elle recèle est d'ailleurs le seul emprunt direct que Mérimée ait fait à Mickiewicz. Mais il a trouvé, dans l'auteur polonais, d'autres indications; elles lui ont fourni des scènes qu'il n'a point traitées avec ampleur, par peur peut-être de copier Mickiewicz, ou de se montrer inférieur à lui en reprenant le sujet. C'est ainsi que l'auteur polonais fait un récit minutieux d'une chasse à l'ours, que Mérimée traite succinctement.

De même, Mickiewicz décrit un banquet, avec la joie populaire qui l'accompagne et les vieilles danses auxquelles tous prennent part. Mérimée emprunte l'idée, mais a soin de n'imiter aucun détail et de ne pas faire allusion, notamment, à la danse décrite par Mickiewicz. Du banquet de l'auteur polonais, Mérimée fait d'ailleurs un festin de noces, suivant en cela une simple indication fournie par son modèle dans la phrase suivante, prononcée par un noble seigneur : « Il y a une coutume dans notre famille de se marier au son de la musique du village ».

Ainsi, Mérimée a emprunté sa couleur locale à Mickiewicz ou à un commentateur de celui-ci. Mais tout en s'inspirant fortement de son modèle, il ne l'a vraiment imité que dans la description de l'étrange forêt lithuanienne. Là, sa personnalité s'est montrée seulement par une touche ironique; cette république d'animaux que Mickiewicz décrit imperturbablement, elle a amusé Mérimée, et ce n'est pas sans humour qu'il parle de l'ours, « maréchal de la diète ».

Mais chaque fois que Mickiewicz fournissait à Mérimée une description complète, l'auteur français s'est contenté d'une simple allusion. Au contraire, des indications rapides ont été transformées par lui en scènes entières. C'est ainsi que l'épisode de la sorcière, inventé par lui, est sorti de divers détails qu'il a groupés en un tout : abondance des champignons et des serpents dans la forêt, coutume qu'avaient les anciens Lithuaniens d'apprivoiser les reptiles.

Si donc il a imité Mickiewicz, il l'a fait en dilettante qui a soin de ne pas copier servilement son modèle et qui tient à conserver sa propre élégance.

Quelle que soit la dette de Mérimée envers Mickiewicz, il est évident que *Lokis* doit beaucoup à Hoffmann, et d'abord au *Majorat*.

De simples détails montrent que le conte allemand est présent à l'esprit de Mérimée. Il cherche des noms pour les deux auditeurs du professeur Wittembach, et il trouve Adélaïde et Théodore; ce sont les noms de deux personnages importants du Majorat; Théodore est le prénom d'Hoffmann lui-même, qui parle à la première personne.

Mais l'atmosphère surtout est semblable. Nous sommes, ici et là, dans un château des provinces baltiques, situé au milieu des forêts. Le propriétaire est un baron aux allures sauvages qui chasse le loup et l'ours. Une aventure de chasse — une femme emportée par un ours, un

loup tué par un jeune homme — devient un incident capital du récit. Dans l'un et l'autre château, se trouve une femme étrange, folle peut-être; et l'épouse du baron souffre de le voir si rude et si grossier. Enfin, pour servir de témoin aux événements, se trouve un personnage très différent du baron, ici un homme d'Eglise, là un homme de loi, tous deux gens d'étude et de réflexion, un peu étonnés de se trouver en ce milieu farouche.

Entre le *Majorat* et *Lokis*, il n'y a pourtant aucune ressemblance si l'on envisage le sujet lui-même. Mais à cet égard, il faut noter l'analogie entre *Lokis* et un autre conte d'Hoffmann, *Mademoiselle de Scudéry*, surtout si, dans la nouvelle de Mérimée, on s'en tient à l'explication du « regard », la seule qui reste dans la forme définitive.

Dans le conte des Phantasiestüke, le très riche orfèvre Cardillac est victime d'une sorte de dédoublement de la personnalité qui le pousse, la nuit venue, à sortir de son hôtel pour aller assassiner, d'un coup de dague au cœur, les jeunes seigneurs attardés, qu'il dépouille ensuite de leurs bijoux. Il souffre profondément des crimes qu'il commet, cependant il cède à des impulsions irrésistibles. Or elles lui viennent d'un drame effroyable qui s'est produit pendant la grossesse de sa mère.

Il arriva à celle-ci de rencontrer un jeune seigneur espagnol qui avait autrefois éprouvé pour elle une brûlante passion. L'envie que lui causa le magnifique collier porté par l'étranger la décida à lui accorder un rendez-vous. Or, au moment où elle avançait la main vers le collier, le jeune homme tomba mort, sans cause apparente; le cadavre l'entraîna dans sa chute et, les bras encore crispés autour d'elle, fixait toujours sur elle ses yeux vitreux.

Chez Hoffmann comme chez Mérimée, c'est donc un incident survenu pendant la grossesse de la mère qui

explique les impulsions criminelles dont le fils n'est pas responsable.

C'est donc certainement à Hoffmann que Mérimée a emprunté l'atmosphère et le sujet de *Lokis*.

Il faut encore citer, à propos de *Lokis*, le vampirisme de Nodier et les histoires extraordinaires d'Edgar Poe.

Il est évident que, en reprenant le thème du vampirisme, Mérimée le perfectionne. D'abord, il le rend plus simple et plus humain. Le vrai vampire, c'est un cadavre qui, la nuit, quitte sa tombe pour venir sucer le sang des vivants. Le vampire de Mérimée est, lui aussi, vivant, et en la circonstance, cela peut passer pour un mérite, et une excuse à des mœurs singulières.

Mais il y a mieux. Pour Nodier, le vampirisme est une superstition exotique et populaire qu'il faut accepter sans contrôle. Avec Mérimée, la manie du personnage est rentrée dans l'âme humaine : c'est ce que les médecins appellent une impulsion. Et ici intervient l'influence d'Edgar Poe; car c'est lui qui, à la superstition, a substitué la science et qui a transformé le fantastique en une véritable étude des maladies mentales.

Celle du comte Szémioth, Mérimée l'étudie avec beaucoup de soin. Elle a une explication utérine fort nette; de plus, elle s'empare de lui par degrés. Quelqu'un, dans la conversation, a raconté qu'il avait bu du sang de cheval et la curiosité du comte est allumée; le soir même, il rêve qu'il suce du sang et voilà l'impulsion installée chez lui; elle n'a pas encore d'objet; peut-être même, comme le dit le docteur, trouverait-elle un dérivatif si le comte avait une maîtresse; mais la chasteté exaspère le désir impulsif qui s'assouvira finalement dans la gorge de l'épousée.

Ce crescendo d'une image morbide tendant peu à peu à se résoudre en acte, c'est la formule même de certains contes de Poe, du *Démon de la Perversité* comme du *Cœur révélateur*.

Ainsi, somme toute, Mérimée a uni la couleur locale de Mickiewicz, l'atmosphère d'Hoffmann, et la méthode d'Edgar Poe :

Est-ce à dire qu'il n'ait point fait œuvre originale?

D'abord, il n'a jamais copié personne. Il n'a point suivi Mickiewicz pas à pas, il a traité un sujet plus audacieux que celui d'Hoffmann, et il savait composer un conte avec des gradations savantes, avant même que d'Edgar Poe.

Il a d'ailleurs su éviter les défauts de chacun de ses modèles. Il ne donne point dans les superstitions grossières de Nodier, il n'est pas incohérent comme Hoffmann, ni tendu et fiévreux comme Edgar Poe.

Son originalité, c'est précisément d'avoir su unir toutes ces influences en un tout harmonieux. Si l'on croyait à l'évolution des genres et que l'on voulût écrire l'histoire du conte fantastique en France, il faudrait certainement faire une place importante à *Lokis*. La superstition qui en était la principale source avec Nodier, s'affine et se perfectionne jusqu'à pouvoir admettre l'explication scientifique chère à Edgar Poe.

§

A vrai dire, quand on a lu et commenté les quatre contes étudiés ici, on n'est point sûr d'en avoir fini avec les *Dernières Nouvelles* de Mérimée.

La correspondance en effet contient des allusions nombreuses à de « petites drôleries » que nous ne semblons pas toutes connaître.

Voici par exemple un passage qui fait allusion à trois nouvelles d'un coup. De Paris, le 26 mai 1869, Mérimée écrit à l'Autre Inconnue :

Pendant que j'étais à Cannes, j'ai fait deux petites nouvelles aussi morales que celles dont vous avez eu l'étrenne à Nice, il y a deux ou trois ans. Peut-être un jour serez-

vous assez désœuvrée pour en écouter la lecture et me donner une tasse de thé pour la peine.

Les deux premières nouvelles citées dans cette lettre pourraient bien être *Lokis* et *Djoumane*. La lettre du 2 septembre 1868, que nous citions tout à l'heure, semble en effet donner ces deux nouvelles comme ayant été faites à la suite l'une de l'autre. Il est vrai que cette dernière lettre indique qu'elles étaient terminées le 2 septembre 1868, alors que Mérimée n'arriva à Cannes que le 27 novembre. Mais c'est là une petite inexactitude. Peut-être désirait-il flatter l'Autre Inconnue en lui faisant croire que ces deux nouvelles étaient plus récentes qu'elles n'étaient en réalité et que, par conséquent, elle était la première à les connaître.

Quant à celle dont elle eut l'étrenne à Nice en 1866 ou 1867, elle est difficile à identifier. Il ne peut s'agir de la *Chambre Bleue* puisque, dans une lettre du 3 décembre 1869 citée plus haut, Mérimée indiquait qu'il allait lire cette nouvelle à l'Autre Inconnue. Comme il ne peut davantage être question ni de *Lokis*, ni de *Djoumane*, auxquels il est fait allusion dans la même lettre, il faut bien croire qu'il s'agit ici d'une nouvelle perdue. La trouvera-t-on? C'est peu probable. Y a-t-il d'autres nouvelles que nous ne lirons jamais? C'est à peu près certain.

Il est clair en tout cas que Mérimée n'y perd rien. Car si, dans les *Dernières Nouvelles*, il se montre encore un conteur alerte et adroit, on peut dire qu'elles n'ont rien ajouté à sa gloire.

LÉON LEMONNIER.

DANS LA JUNGLE[1]

—

— J'ai payé le terme, lui annonça Claire, comme il rentrait, las et transi.

— Ah! dit-il.

Il resta sombre et sans entrain devant le repas qu'elle lui servit :

— Oui, j'ai payé le terme...

Face à lui, assise de l'autre côté de la table, elle répéta plusieurs fois ces mots. Dans leur désolation, il crut discerner un reproche, une menace, un accent de lointain mépris. Cela l'irrita.

— Pouvais-tu faire autrement?...

Elle sourit de la réplique, indulgente et résignée.

— Certes non; mais j'envisage les suites... Il me reste à peu près deux cents francs...

Elle justifia sa dépense, précisa son angoisse :

— Les enfants, il faut tout de même leur donner du pain...

Raidi, le cœur torturé, il dut l'écouter plaider devant lui, ainsi pris à témoin, comme s'il avait jamais douté de sa justice ou que la solution eût dépendu de lui, la cause qui lui tenait le plus au cœur. Humiliation! Et cependant qu'il répondait des adverbes, des certes, des évidemment et des sans doute, de vieilles images lui revenaient en mémoire, souvenirs livresques, façons de dire archaïques : coupe d'amertume, calice de poison vidé jusqu'à la lie... Jusqu'à la lie, vraiment!...

L'hiver était venu tout à fait; il gelait depuis trois

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 729.

jours; dans la sordide rue banlieusarde, l'eau qui coulait des éviers se prenait aussitôt en bloc de glace. Les enfants, il avait fallu les habiller...

— Au meilleur compte, expliqua-t-elle, au meilleur compte...

Elle portait elle-même une blouse de mince étoffe, et ramenée là-dessus, en châle maintenu par deux épingles, une écharpe de laine, cache-nez que Gourbin avait acheté à son propre usage, lors de sa venue à Paris. Il pensa à des jaquettes, des manteaux comme il en voyait par multitudes aux devantures des boutiques, quatre fois par jour lorsqu'il passait rue de Rivoli. Dans la cuisinière le feu baissait, Claire frissonna.

— Et le charbon, quelle ruine!...

Son assiette repoussée, il ploya sa serviette. Dans la chambre, le froid tomba sur eux : un linge mouillé.

— Tu n'as pas allumé?...

— J'ai essayé... J'ai dû renoncer... Ça ne tire pas. Et puisqu'on ne peut pas ouvrir...

— C'est vrai, ricana-t-il, il n'y a pas de volets...

Devant la fenêtre, pour n'être point tout à fait dans la rue, à l'allumée des lampes, on faisait courir sur une tringle un drap de lit passé au thé et encadré d'une dentelle, à la façon d'un store. Derrière, les carreaux étaient fleuris de givre.

Avant de se coucher il étala son pardessus sur le lit des fillettes, un manteau qui datait d'avant la guerre, démodé, avec une martingale dans le dos, des râpures au col et aux poches.

Au plafond la lampe brûlait en jaune, tristement.

— Et Rouchet, demanda-t-elle, t'a-t-il répondu?...

Il avait reçu une lettre.

— C'est non, n'est-ce pas?...

Sa voix tremblait. Lui se défendit :

— Ça n'est ni oui ni non; c'est remis...

Il sauta du lit, s'en fut fouiller sa veste, revint avec

une lettre. Banderole triomphatrice, sur l'enveloppe s'étalait au large cette ironique insolence : « Prenez un compte de chèques postaux... »

Ils lurent ensemble :

« Mon cher ami, ta demande arrive bien mal. Je suis moi-même très gêné et cette débâcle de caoutchoucs, que tu as pu suivre en bourse, m'atteint très rudement. Je pense pourtant pouvoir te donner satisfaction dans quelques jours, une semaine sans doute. A bientôt donc et cordialement. »

— Mensonge, songea-t-elle, repliant le papier, grossier mensonge...

Tout de même, elle demanda :

— Tu y crois?...

— Je ne sais pas. Après tout, pourquoi ne m'obligerait-il pas?...

Il fournit ses raisons d'espérer, produisit l'éloge de Rouchet. Peu convaincue, elle secoua la tête :

— Nous verrons...

— Oui, nous verrons, coupa-t-il.

Ils regardèrent pensivement le plafond. Au lit il n'y avait qu'une mince couverture. Avant de lui mettre un baiser maussade sur la joue, elle remarqua :

— Il faudra faire arranger ce poêle, cette chambre est une vraie glacière.

Pour lui donner raison, Line éternua. L'obscurité faite, Gourbin ne s'endormit pas. Il songeait, à travers la barrière des carreaux givrés et du drap de lit passé au thé, regardant sans les voir les luisances vagues de la nuit et les reflets émanés de la neige.

★

— Et les petits, demanda Mme Blaizan, comme il la saluait sur le palier, ils ne sont pas malades au moins?...,

De face verdâtre et de croupe ballante, c'était une

grosse femme encore amplifiée de châles, de tricots, de lainages, une créature curieuse et bavarde, revêche et malfaisante sans motif : par destination et tempérament, la commère,

— Oh non, ils ne sont pas malades, merci bien... Mais par ce temps on est mieux dedans, vous comprenez...

— Pas sûr. Ils vont s'anémier. Ça ne vaut rien de rester claquemuré, dodelina-t-elle.

Un salut mit fin à la conversation, un coup de chapeau, une inclination de la tête. Tout le jour, les mots de la mégère lui battirent aux oreilles. Une maladie des enfants, il n'y avait jamais pensé. Et c'était vrai qu'ils se portaient bien. Une vraie chance... Pourquoi eût-elle duré?

Il prévit le pire, pessimiste par habitude du malheur. Une maladie des enfants; alors ce serait complet! Quelque superstition se mêlait à sa crainte. Cette vieille, de quoi s'occupait-elle?...

Le soir, quand il revint, le petit Paul brûlait de fièvre. Claire se tenait à son côté dans son éternelle attitude de fatigue et de désolation.

L'enfant réveillé, il regarda le ventre, percuta le torse, scruta la gorge.

— L'angine...

Elle s'effara :

— C'est grave?...

— Non!...

— Ils vont tous y passer, se désola-t-il dans l'escalier. Ils vont tous y passer, répétait-il une heure après, revenant de Paris avec du coton, des collutoires et des purges.

L'angine! Il se rappelait les prescriptions des médecins, les injonctions de l'hygiène officielle. Et ils étaient cinq à vivre dans une chambre. Et le temps viendrait où, pour changer de chemise, lui aussi devrait s'abriter derrière un battant d'armoire...

Le lendemain, Claire fut inquiète. Il la sentit hostile, mal encline à dispenser les soins qu'il commandait.

— Tu es sûr que c'est l'angine?... Et si tu te trompais?...

La peur mordit sur lui. Cette responsabilité, quel droit s'arrogeait-il de l'assumer?... Et comme elle serait lourde si... Des images achevèrent sa déroute : sur ce lit dont il tenait le montant, le petit garçon mort, mort par sa faute.

— Appelons un médecin!...

Sèchement elle déclara :

— C'est indispensable...

Une heure après, fioles et paquets de coton dissimulés, l'homme de l'art arrivait. En complet noir, pontife austère.

Il ausculta, palpa, réclama une cuiller.

— Ah! voici... Angine...

Par malheur les médicaments qu'il prescrivit différaient de ceux que Gourbin avait acquis. Seul, le coton put servir.

Une semaine durant, l'unique chambre fut une infirmerie. Une tasse à la main, brandissant ses pinceaux et ses drogues ou se désarticulant l'épaule à faire tomber le mercure du thermomètre, Claire vaqua. Car, ainsi que l'avait prévu Gourbin, la contagion gagna, le mal n'épargna personne. Et nuit et jour le poêle ronfla. Et tous les après-midis, le docteur se présenta; au départ, après un examen rapide, des paroles à voix très hautes et un tapotement sur les joues du « petit gars » et des « petites bonnes femmes », attendant d'avoir franchi la porte pour cocher son carnet de visites.

Au dix-huitième jour du mois, il ne restait ni argent ni charbon. Du bureau, empruntés à un de ses collègues, Gourbin rapporta deux cents francs.

— Et après, interrogea anxieusement la femme, comment ferons-nous?...

Il exprima sa pensée d'un geste furtif, de la table où elles étaient posées détachant ses mains, les paumes ouvertes, des paumes vides.

Savait-il?... Prends toujours. Dans l'intervalle, des

fois!... Inconsistant espoir concédé par charité, auquel lui-même voulut croire :

— Des fois!...

Quand il se remit en route vers son bureau, dans l'escalier le petit Paul le poursuivit :

— Papa?...

Il leva la tête.

— Papa, tu m'achèteras des souliers?...

— Oui, répondit-il, s'enfuyant, oui...

S'empressant, il cherchait s'il avait bien en poche les quatre sous pour son tram. Dans le métro, par-dessus l'épaule d'un voyageur, il lut qu'une grande dame venait de perdre pour deux millions de bijoux dans un taxi. Le lendemain, le docteur lui adressait sa facture...

★

Il eut un choc au cœur, repoussa son tiroir-caisse et trois secondes ferma ses yeux. Un bourdonnement lui emplissait le crâne; le front mouillé d'une sueur froide, il éprouvait le même vertige que sur un paquebot, par grosse mer, quand il semble que l'on s'enfonce d'une chute sans fin, le cœur au bord des lèvres.

— Mille francs!...

Il sursauta, épouvanté :

— Allons, je deviens fou...

La triste lumière brillait en jaune; au-dessus de sa tête, la pendule marquait sept heures; dans la salle, un homme tournait la mécanique à rabattre les volets de la devanture et, dans le couloir ménagé entre le mur et l'alignement des caisses, les commis circulaient, sur des planchettes à compartiments portant des monceaux de billets.

Il empoigna rageusement son livre :

— Les additions, une erreur?...

Ses nerfs mâtés, il s'absorba, revisa les chiffres. Exacte la comptabilité, justes les additions. Au cours de l'après-midi, il avait encaissé deux cent seize mille francs,

c'était acquis. Et sur la page où se balançaient les chiffres, à gauche il y avait deux cent seize, à droite deux cent quinze...

Une erreur de comptage alors, un billet inaperçu, une liasse?

Il reprit l'argent, dénombra fiévreusement. Son rapide esprit travaillait. Une erreur, oui une erreur... Quel caissier n'a connu pareil émoi, surtout dans un métier où il faut procéder avec rapidité, jongler avec des fortunes, encaisser, payer, faire des opérations multiples et commettre sur-le-champ des gestes qui n'ont point le temps de se reprendre?... Une erreur de comptage, onze billets pour dix dans une liasse... Mais pourquoi ce trouble étrange?...

Il dénombra les billets avec application. Il y en avait cent quarante neuf de mille francs. Sur son livre, d'un trait de plume il cocha : ci, cent quarante-neuf. Puis il s'empara des liasses. Deux ensemble, l'une dans l'autre?... Cela s'était maintes fois produit. Quarante-six paquets de billets de cents francs, dix-huit de cinquante. Encore il cocha le chiffre : ci, cinquante-cinq mille. Les coupures se rangeaient par blocs : trois de vingt, trois de dix, quatre de cinq, formant une somme totale de onze mille francs. Après venaient des égrenés, quelques pièces, du billon, du papier-monnaie de Chambres de Commerce. Deux cent quinze mille francs, répéta l'addition.

Les chiffres dansèrent devant ses yeux, sa tête se prit à bruire; il lui parut qu'il venait de recevoir un coup sur le crâne, un choc dont il demeurait abasourdi.

— Eh bien, Gourbin, cria Baltran, le caissier, ça vient, oui?...

Il ne répondit pas, se prit à déménager furieusement les tiroirs, les retournant sur toutes les faces, glissant son bras dans les vides ouverts, à genoux cherchant à terre et dans les encoignures.

— Ah mon dieu! fit-il d'une voix blanche.

— Qu'est-ce? demanda Dérot qui s'apprêtait à partir, le chapeau déjà sur la tête.

Contre le mur, Ranvelle s'appuya, pâli, de la commisération dans le regard, un pli crispant sa bouche :

— Qu'est-ce que c'est?...

Mais ils avaient compris et c'était pour la forme qu'ils posaient la question. Ils se groupèrent, à ses yeux apparus dans un brouillard. Et une voix demanda :

— Combien?...

On avait l'habitude de cette aventure, là-dedans. Chaque fois on demandait :

— Combien?...

— Mille francs!...

— Allons donc!...

Des mains saisirent le bouquin de caisse, d'autres le casier aux billets. Des commis, les uns revoyaient les chiffres, les autres comptaient l'argent. A mesure, sur leurs faces, l'espoir s'éteignait. Lui les épiait, attendant le rire, le geste, le haussement d'épaules dont ils accompagneraient leur cri :

— Les voilà, tes mille francs...

Nul ne bougea. Au contraire leur silence le condamna, confirma le désastre.

Le chef arriva :

— Eh bien, M. Gourbin?...

Il ouvrit les bras, les laissa retomber. Gros homme aux épaules charnues et au ventre en pointe, le chef refit les opérations, vérifia les reports, recompta l'argent. Il cochait au crayon rouge. Derrière lui, Baltran hochait la tête, une furtive moquerie en coin de bouche : « Cherche mon bonhomme!... » et le chef posa son crayon, se tourna vers Gourbin :

— Il faudra revoir ça demain... Vous ne vous rappelez pas, non!...

Comment pouvait-il se rappeler?... Pour se rappeler il faut avoir vu. Or, s'il avait vu, cela ne se serait pas

produit. Mais c'était la formule en honneur, le mot traditionnel équivalant au « combien? » des autres.

— Vous ne vous rappelez pas?...

Relevé, le chef s'en allait, le crayon à la main, le ventre en avant, répétant sa phrase :

— Il faudra revoir ça...

Machinal, Gourbin reployait ses livres. Une main se coula sous son bras, une autre le coiffa.

— Viens donc... On verra demain... Une erreur peut-être?...

Ils l'entraînaient vers la porte. Il avait les jambes molles, la tête vide, le pas cassé d'un somnambule.

— Mille francs!...

Une immense rumeur vibrait à ses oreilles, bruit d'océan ou de ramures sous le vent. Mille francs!... Parfois sa stupeur s'éclairait : sa maison, sa femme, les trois enfants autour de la table, pauvres, nus, si tristes, et dix billets de cent francs qui voltigeaient devant ses yeux, tapisserie mobile, à la couleur feuille morte, aux allégories fondues dans le filigrane, et tout ce que cela représentait de nourriture, de vêtements, de souffrance et de vie pour les êtres groupés là-bas, mille francs...

— Tu prends le métro?...

Beltran et Ranvelle l'accompagnèrent, acquirent les billets. Ils faisaient la même route que lui. Assis, ils n'échangèrent pas une parole, le quittèrent à des stations différentes; l'un petit, ramassé en boule, l'autre long et maigre, avec des cheveux frisés débordant les ailes de son feutre. Tous deux lui serrèrent la main sur ce mot d'espoir prononcé à mi-voix :

— Une erreur, c'est une erreur...

Au terminus montant les marches, il lui semblait que tout le poids du globe pesait à ses épaules.

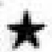
— Mille francs!...

Sa raison s'insurgeait. Ce n'était pas possible... Une

erreur, un rêve, un mauvais rêve... Et pourtant... C'était vrai : il lui manquait mille francs!...

Il était tard, les boutiques closes à l'exception des cafés à la devanture embuée d'un halo de lumière malade. Les trams ne circulaient plus. Par l'interminable avenue bordée de maisons crasseuses, plus tard par la grand'route où monte le squelette des arbres, il fut quarante minutes à se traîner, vraie loque arrêtée tout soudain pour répéter son désespoir, se convaincre de son malheur énorme :

— Mille francs, mille francs!...



— Comme tu viens tard!...

Il le savait parbleu bien, son geste le signifia. Dans la pièce tendue d'un papier jaunâtre, la lampe éclairait la table, le sous-plat, la miche, la carafe d'eau et les deux couverts. Claire avait cousu jusqu'à présent près de la cuisinière où se mourait un reste de feu. Pour ne point porter à sa bouche des aliments qu'il n'aurait su avaler, il prétexta la migraine, un violent mal de tête. Il lui fallut apprendre d'elle qu'elle avait fait quelques frais.

— Tant pis, on s'arrangera...

— Oui, on s'arrangera...

Il n'eut pas la force de lui révéler la fatale nouvelle. Elle aurait bien le temps... Sa lâcheté rusa. Etait-ce vrai, au surplus?... De tout ce qu'il put regrouper d'énergie, il se raccrocha à l'espoir d'une erreur.

Elle bâilla :

— Je suis lasse...

— Moi aussi...

Dans la chambre, à revoir la tête blonde des trois enfants, son cœur sanglota, un cœur farouche qu'il ne se connaissait pas.

Inquiète, Claire interrogea :

— Au moins tu n'es pas malade?...

— Non...

Sa femme endormie, il écouta les heures tomber des horloges et le souffle des petits et le roulement des charrois et par intervalles la beuglée d'une auto passant en trombe. Le sommeil fuyait ses yeux; quand la fatigue allait le dominer, qu'il sentait sa perception s'atténuer et son esprit se déliter comme un morceau de sucre dans un verre d'eau, le souvenir venait brusquement se dresser devant lui :

— Mille francs!...

Il sursautait, rouvrait ses yeux, doutait. Etait-ce vrai, était-ce lui?... Une fois même, il prononça ces mots sur un ton de stupeur exclamative :

— Mille francs!...

— Quoi?...

— Rien!...

Pour laisser reposer la pauvre créature, il se surveilla, s'astreignit à l'immobilité.

Au bureau de bonne heure, le lendemain, il vérifia ses chiffres, s'efforça de reconstituer ses opérations. Qui donc lui avait donné mille francs de moins, à qui donc les avait-il remis en trop?... Une seconde avait suffi, le temps de dire quatre au lieu de trois, huit au lieu de sept. Une seconde... Sa recherche négative, il alla revoir ses clients de la veille, courir les boutiques et les bureaux.

Il s'adressait aux caissiers :

— N'auriez-vous pas constaté d'erreur?... Mille francs qui m'ont manqué...

On secouait la tête. Non, on n'avait rien remarqué; les chiffres étaient exacts; on lui avait donné son compte... Certains dénombraient les sommes : tant de liasses, tant de billets détachés... Puis quand on l'avait écrasé d'autant de précisions, on s'étonnait. Mille francs, comment diable pouvait-il n'avoir pas perçu mille francs?... Une erreur aussi grossière...

Il remerciait, s'en allait, saluant et le rouge au front.

Vers dix heures, de guerre lasse quand il rentra, le chef le fit appeler :

— Eh bien, vous avez vu?...

— J'ai vu... Rien... Nulle part...

— Evidemment!...

Aux fins de le consoler, il énonça des paroles de circonstance, des généralités, des rappels d'anecdotes tenues en réserve, toujours les mêmes et qui servaient chaque fois en pareille aventure :

— C'est comme lorsque M. Boite...

M. Boite était légendaire. Un soir, lui, c'étaient dix mille francs qui lui avaient manqué...

Gourbin n'écoutait pas, suivant l'autre, au crayon rouge, par le travers de la main-courante écrivant :

— Gourbin-1000...

Enfin le chef en vint au principal :

— Comment comptez-vous vous acquitter?... Le trésor vous tirerait dessus à boulets rouges...

— J'ai trois enfants...

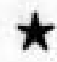
Le gros homme eut une moue :

— Eh oui!... Enfin voyez ce que vous pouvez donner... Moi je ne cherche qu'à vous arranger.. Cent francs par mois, est-ce trop?...

— C'est trop...

— La moitié?...

Il consentit, remercia. Contre une reconnaissance de dette, mille francs lui furent remis qu'il alla verser à la caisse. Près de deux ans, sur sa solde, à chaque fin de mois, on lui retiendrait cinquante francs.



Deux jours, trois jours, une semaine, au fond de lui l'espérance s'obstina. Une erreur, une méprise... On allait lui rapporter la somme, qui sait, restée dans une sacoche ou au fond d'un tiroir. Mais les jours passèrent, emportant l'illusion. Son métier lui parut plus morne encore et

lugubre. Il le faisait avec peur, attentif, les nerfs tendus vers ce vouloir unique : se défendre, ne plus se laisser « empiler », comme exprime l'argot professionnel. Il sortait de là le front cerclé par la migraine, la tête cassée. L'infortune le transformait, insoucieux de sa tenue, de changer de col ou de se faire la barbe. Si Claire n'eût brossé ses vêtements et même ses chaussures, il eût été sale et débraillé avec une sereine indifférence. Son caractère s'assombrit encore; il ne parlait plus, disant bonjour de la main, se refusant à l'échange de phrases banales qui forment l'habituelle conversation.

— Tu ne te sens pas malade, s'inquiétait Claire.

Il tressaillait, rappelé au devoir de ruser, de jouer son rôle.

— Mais non, je suis très bien...

Il avait des impatiences auxquelles ses enfants n'étaient pas habitués.

— Allons, n'agacez pas votre père...

Ses nerfs se délabraient. La lampe était éteinte depuis longtemps qu'il ne dormait pas encore, le regard flottant dans le noir. Ou, en plein sommeil, il se réveillait; le souvenir s'imposait, invraisemblable, dont il doutait toujours :

— Mille francs!...

Il sautait du lit. Un bond le jetait dans la salle à manger, assis sur une chaise, la mâchoire au creux de la main, là-bas revivant le désastre.

— Qu'as-tu? demandait Claire.

Rien, il n'avait rien... Pourtant il la rudoyait, marquant des gestes et disant des mots dont elle restait pétrifiée, les larmes aux yeux. Le soir, elle lui faisait des infusions et, aux heures dont il disposait, lui chercha du travail, une tâche quelconque, des copies, une comptabilité. Mais ses propres fonctions étaient distribuées de telle sorte qu'il ne put rien trouver. De cinq à sept, peut-être quelque boutiquier ou quelque marchand des halles

lui eussent-ils confié la rédaction d'une correspondance commerciale, le soin d'arrêter les ventes de la journée. A ce moment il œuvrait de son métier; par ailleurs la machine à écrire avait tué l'ancienne industrie des copistes et pour finir il se butait partout à l'étroit particularisme des métiers organisés comme pour la défense d'un monopole. Après tant d'échecs, de constater son impuissance, des colères le secouaient, des rages sourdes. Alors il en venait à souhaiter des cataclysmes, des incendies, des carnages. Et souvent, par dégoût du long trajet et par effroi de la tristesse résignée qu'il retrouverait chez lui, il lui arrivait de ne pas rentrer. Il buvait un verre de café, déambulait au hasard par cette succession de petites cités, de bourgs et même de villages que sont les quartiers de Paris. Les vitrines des armuriers exerçaient sur lui une singulière attraction, il s'y arrêtait longuement, regardant toutes ces pièces, bronzées ou polies, de beau métal, machines à tuer, à se tuer... Et où que portassent ses pas, misérable faubourg ouvrier ou fasteux quartier percé d'avenues au nom de gloire ancienne, si le décor différait, fait ici de crasseux bariolages et ailleurs de discrète somptuosité, les hommes lui demeuraient partout les mêmes, énigmatiques et étrangers. Il allait parmi eux comme un être venu d'un ailleurs infiniment lointain, aussi parfaitement indifférent aux passions et aux activités qui mugissaient autour de lui que de tomber en droite ligne de la lune ou de Sirius. Naufragé perdu sur l'eau déserte, avant de s'engloutir, il ne recherchait même pas d'un dernier regard la planche où s'accrocher. Comme la mer, pour lui le monde était vide, solitude absolue où nul secours ne viendrait d'autrui, ou rien n'attendre que de soi-même.

Parallèlement il abondait en songeries, sur toutes choses et la vie édictant d'amers arrêts désespérés. La vie, quelle importance?...

— J'ai adressé un rapport, lui déclara son chef, à peu

de temps de là, j'ai insisté sur votre nombreuse famille, vos lourdes charges. En fin d'exercice, je compte qu'on vous rendra quelque chose... Peu, malheureusement, car la situation financière, vous savez...

Dehors, les mots exprimés qu'exigent la civilité et même la reconnaissance, Gourbin ricana. La situation financière, parbleu!... Cinq ans il avait fait la guerre. Et réchappé par miracle, c'était pour crever de la paix!...

Maintenant son métier lui faisait peur, car il avait perdu toute confiance dans la sûreté de son travail, au surplus distrait par l'étrange abondance des idées qui l'assaillaient, non pas nouvelles certes, mais formulées avec une précision jusqu'alors inconnue : une condamnation de la vie moderne, de la civilisation, du prétendu progrès. Le vaste épanouissement d'une société aménagée pour les masses, démocrate, socialiste ou chrétienne, trois nuances de la même expression, il n'y croyait plus, mais au contraire à la fragmentation, au morcellement. Plus d'Etat, de patrie, de grandes collectivités unies par la linguistique, les mœurs et les goûts, mues par la communauté des souvenirs, des fastes et des sentiments, mais seulement des êtres, des individus en perpétuelle attitude de défense, par la ruse et le mensonge, ou la force et la violence, s'efforçant de subsister, luttant pour assurer leur propre conservation. Ainsi, dans l'antériorité des âges, pour la caverne où s'abriter, la source où boire, l'arbre dont cueillir les fruits et le territoire où exercer le droit de chasse, les hommes de la primitive histoire. Tous ces exemples autour de lui : ces négriers, ces loups, hier échappés à la caponnière, cloués au pilori du mépris public, aujourd'hui ministres, princes et rois d'un peuple sans roi, d'une nation sans juge et d'une patrie sans père!... Par cette transition, ces révoltes et ces dégoûts, il en venait à rêver à quelque coin de la terre maternelle où il serait le maître, à des champs où peiner d'un effort tenace, à son compte, pour lui et pour les siens. Sa fa-

tigue morale et sa misanthropie lui dictaient de partir. Autrefois, c'est de la terre que ceux de sa race avaient vécu. Que n'y retournait-il? Alors à son regard s'approfondissaient des campagnes, des coteaux où le soc ouvrait son sillon, des plaines où se profilaient sur la sérénité des heures, au rythme des saisons, des arbres en or jauni et des prés de velours vert.

Partir! Le vaste monde, la libre terre sous le grand soleil! Du reste n'avait-il pas trop d'activité pour le métier inerte et bas auquel il s'était astreint, de scribe enlisé dans des paperasses? N'était-ce pas assez, jusque-là, d'avoir refréné les vœux de son cœur et maîtrisé ses instincts profonds?... Dans Paris, foire à métèques, bouge et tripot, il promenait l'âme nostalgique d'un paysan. Et la vision qui le hantait avec le plus d'insistance, c'était, tel qu'il s'offrait chaque jour à lui, le groupe des trois enfants : sa richesse véritable, pétri dans la chair et matérialisé dans la vérité d'être, son vouloir de durer, cette aspiration à l'immortel qui ennoblit l'homme, crée les races et leur histoire.

Les défendre! Il n'avait pas le droit de ne pas savoir les défendre. Etre fort, oser, vouloir, qu'attendait-il?... Alors sa poitrine se gonflait, comme sous le coup de fouet d'un alcool, son pas se raffermissait, du rire jouait sur sa bouche, au long de ses muscles il retrouvait l'agile souplesse dont avaient bondi à la rencontre de l'adversaire les lointains ancêtres de la préhistoire. Partir!... Aussi ses pas le menèrent-ils dans les consulats des pays sud-américains. Des gens l'y accueillaient, onctueux et souriants, à la peau bistre et aux noirs cheveux calamistrés. On donnait des terres là-bas, oui, et la vie était large et généreuse, non point ratatinée et mesquine comme dans la valétudinaire Europe ou comme dans la vieille France, ruinée par l'incohérence et la mise à sac. On lui remit des brochures, des photographies et des statistiques. Au vrai, la réalité ne correspondait que très peu aux miri-

fiques descriptions; puis, dès l'abord, une insurmontable difficulté infirmait son projet : le prix du voyage, une petite fortune. Il pensa aux colonies françaises, terres nouvelles, pays neufs dont on disait qu'ils sauveraient la France à la condition qu'on les mît en valeur. Après mille démarches, il découvrit que la difficulté était plus grande encore. Quels étaient ses capitaux, ses relations politiques, ses parrains?...

Il dut renoncer. Et il n'eut plus rien d'autre à jeter en pâture à son esprit que cette terreur des fins de mois, ce jour de solde, autrefois si ardemment attendu, où il lui faudrait maintenant mentir, inventer il ne savait quelle défaite propre à faire comprendre à Claire en suite de quel prodige, déjà incapable d'assurer la subsistance de sa famille, il prétendait encore restreindre ses ressources. Que dire et comment faire?...



Il s'abandonna à ses regrets et à ses souvenirs. Dans la quotidienne monotonie de vivre, comme au meilleur asile, sa pensée lasse retournait au passé, le ramenant parmi ces êtres dont la présence s'était inclinée sur ses commencements et dont l'image avait déserté ses yeux en même temps que s'effaçait le temps de la jeunesse. Au moins que lui restât ce bien unique, puisqu'il se mouvait dans un monde mort, seul, n'ayant rien d'autre à exprimer que les mots vides dont se combine, dans la rue, au bureau, partout, entre créatures étrangères et indifférentes, la si banale et insignifiante conversation de tous les jours. Et pour rompre sa solitude morale, ce grand vide de son cœur que rien n'avait su combler, ni les calmes églises où le demi-jour se parfume d'encens, ni la balbutiante voix du prêtre qui, n'ayant rien compris à sa détresse, avait encore prêché la résignation; pour s'évader de ce désert d'hommes et de ce cimetière de pierres que lui était la métropole géante, il ne sut rien

faire d'autre que remonter dans sa mémoire, au gré du souvenir. Une évasion, une désertion! L'enfance était du reste à la fois toute proche et fort lointaine; elle était d'ailleurs et montrait autre chose que les répugnants et tristes spectacles dont s'abreuvaient ses yeux. Alors, en effet, le monde était splendide et neuf, et paré de couleurs admirables. Tout était douceur et tendresse, sourires et baisers. Et sous un ciel de gloire sonore, face à la mer éternellement bleue, la maison arrondissait ses loggias encorbellées de glycines au plein cœur d'un jardin, dans le murmure doré des verdures, la chanson des fontaines et la joie des oiseaux.

C'est là qu'il se retrouvait, là qu'il se revoyait par des allées ou des terrasses, sous le matin filtré des feuilles ou la lumière des soirs : un enfant qui découvrait le monde et s'émerveillait de ses prodiges, puis à mesure un gamin, un adolescent, un homme...

Couleur des jours, parfums des ans, dans le cadre si calme et lumineux d'une maison perdue parmi des arbres! Mais le bonheur est passager, le temps l'avait emporté par lambeaux et la maison aussi avait disparu, avec ses pergolas à balustres, ses greniers de mystère, ses couloirs de frais silence et le charme fraternel de ses jardins. Comme les êtres qu'elles avaient abrités, ces pierres-là étaient mortes, à jamais dispersées. Et pourtant cela lui semblait d'hier, toutes ces visions, tous ces noms, toutes ces voix qui emplissaient ses yeux et tintaient à ses oreilles. Etait-ce possible, mon Dieu? Quoi, tous partis, tous effacés? Et lui, n'ayant plus pour compagnons que des cœurs d'après, outre sa femme, cette Claire que trop de souffrance détachait de lui, ces trois enfants qu'il ne savait du reste pas défendre et dont l'âme si cruellement jeune lui était si distante?... Mais son illusion généreuse ranimait ceux qu'il appelait les autres : ils l'entouraient comme d'une présence et, marchant à côté de ces fantômes, s'il lui arrivait de voir son image se profiler

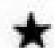
dans quelque miroir, cheveux grisonnants et bouche déjà flétrie, plus que de l'effroi et de la douleur, il éprouvait une stupeur joyeuse, goûtant l'intime et profond contentement que c'en soit aussi vite fait de la vie des hommes : dans le temps d'un rêve, naître, souffrir et mourir. Comme elle avait passé la vie, si brève et pourtant sur le déclin, comme elle avait passé!... Et tourné vers tout cela, il était comme quelqu'un, sur le quai de la gare, qui agite son mouchoir et promet un prompt revoir : « A bientôt!... »

Pourtant il ne retira pas de ces pèlerinages mentaux le secours qu'il attendait et cette pacification dont il avait besoin, au contraire. D'abord ils n'avaient d'utilité pratique pour personne et ce qu'ils pouvaient contenir de pieuse beauté ne les sauvait pas d'être une désertion. Sa pensée n'avait point le droit de se distraire jusqu'au point de lui faire oublier ses devoirs les plus urgents. Ensuite, á reprendre en main la trame des temps, il les voyait s'éclairer d'une signification nouvelle, il y retrouvait, maintenant comprise et perçue tout à fait, la douleur des autres, ces morts dont il était l'issu, qu'il continuait dans sa chair comme par son âme. Pourquoi tant d'infortunes? Bataille pour le pain, pour le feu, pour le toit, batailles combien de fois perdues! Comme les hommes sont pauvres! Il se prenait à redouter que cela ne formât un tout, une filiation de malheur, une chaîne de malédiction. Et il écoutait la voix de son père s'excusant de ses défaites : « Pas de chance, je n'ai jamais eu de chance », plainte sourde et désabusée à quoi faisait écho l'enfantine demande de son fils : « Papa, tu m'achèteras des souliers?... »

De ceux qui l'avaient précédé à ceux qui le continueraient, serait-ce, par les mêmes routes, la même fatalité qui était en marche?... Ce soir qu'il rentrait si tardivement, il s'arrêta, cloué d'un frisson. Entre le passé et l'avenir, dans cette chaîne des êtres qui constituaient sa

race et où il n'était qu'un maillon, pourquoi ne saurait-il être une barrière, le point de rupture où se renverserait la série, où commencerait une autre vie, une autre histoire? Un acte, un geste, un simple geste, mais lequel?...

L'étroite rue s'ouvrit devant lui; sur le ciel blêmi de lune s'érigea la maison qu'il habitait. Raidi d'une attitude venue d'ailleurs et retrouvée, avant d'y pénétrer, il fut tout à coup comme un loup maraudeur, comme une bête de meurtre et de sang qui hume l'espace et flaire une proie...



Assis au pied du lit, longtemps il regarda dormir les trois enfants, les deux filles dans leur couche commune, le garçon, dans un berceau qui était déjà trop court. Par contraste, d'apercevoir dans la glace de la cheminée sa face déjà fanée et ses cheveux qui s'avivaient d'argent au pourtour des tempes, leur carnation et l'ardent coloris de leur chevelure le firent songer aux chérubins des peintres flamands et, bien plus loin que ceux-ci, aux grands barbares aux crins dorés dont l'irruption brutale avait renouvelé l'univers décomposé de la Grèce et de Rome. Pourtant rien d'eux ne lui paraissait inconnu ou nouveau : ils étaient à la ressemblance des portraits qui l'avaient autrefois suivi de leur regard fixe, du haut des cadres, dans la maison de son enfance; ils étaient à l'image des aïeux, d'un type revenu, transmis par delà deux générations par suite d'un phénomène de métagénèse. La race ne s'usait point, elle s'affirmait inaliénable et irréductible. L'idée connexe, lue quelque part, que chaque être revit pour son compte la tragédie du cycle humain amena sous ses yeux des décors imaginés des temps premiers : les eaux plasmagones et tièdes où la collision des graisses et des phosphores avait engendré la vie, les grèves, les savanes, les sylves, tout cet univers formidable et neuf

où s'étaient confrontés, pour la victoire de durer, les monstres et les brutes.

— Que fais-tu, demanda Claire, réveillée et qui s'étonna de son immobilité.

— Rien...

— Ils sont à l'aurore du monde, pensait-il. L'idée de la continuité raciale se juxtaposa en suite d'images : un interminable ruban gris, une route, une chaîne où se produisait, dans un éclair brusque, une cassure. Et la lampe éteinte, cependant que persistait dans le haut des vitres ce reflet de carnage et d'incendie dont Paris maquille le ciel de ses nuits, un songe le visita, souvenir conservé dans l'être inconscient et qu'entre des milliards d'autres lui vint miraculeusement restituer le globule rouge qui le détenait.

C'était il ne savait où et dans un monde étrange. La vision s'ouvrait sur l'eau sans limite d'une mer furieuse et convolutée par la tempête. D'un ciel pourri, où se chevauchaient des nues, s'abattait un éclairage malade et en bordure de cette rive antique que des lames giflaient d'un rythme ruisselant, le couvert s'étalait : un fouillis de plantes, une jungle en fuite vers le bloc d'ombre des forêts éternelles.

Présence inexplicable, Gourbin se trouvait là, nu, le ventre troué de faim, l'échine cinglée par les lanières de la pluie. Brusquement en cet instant du jour qui devait être le matin, longeant la vague, un groupe s'acheminait vers lui : un vieillard, des femmes, des enfants. Ils approchaient, déformés par l'imprécise lumière et lui, à chacun de leurs pas, sa stupeur croissait. Parmi eux marchait sa femme et ses enfants, et le vieillard lui-même ne lui était pas étranger, vu quelque part, il ne savait dans quels lieux ni à quelle époque. Une dune masqua leur avance, ils reparurent et Gourbin se retint de hurler comme à voir se dresser devant lui un mort qui serait mort depuis longtemps : son père, les portraits

qui le regardaient du haut des cadres dans la maison d'autrefois.

Il allait se précipiter quand d'autres créatures avaient paru : sur des jambes torses, des hommes bruns accourus d'une marche oblique et claudicante. Par-dessus la rumeur des flots, des cris retentirent; des javelots passèrent en sifflant. Frappé à la gorge, le vieux s'abattait. Gourbin se jetait en avant, se mêlait au groupe des combattants sans que personne parût le voir. A ses yeux effarés, dans une hurlée de fauves et un bondissement hérissé du tournoiement des triques, deux êtres surgissaient. Une féroce bataille tourbillonnait, sur le sable bientôt pantelaient les nains à peau brune.

Dans un cri tous se prenaient à courir, lui derrière eux, lui à leur côté.

— Claire, appelait-il, Claire...

Pas plus qu'ils ne le voyaient ils ne semblaient l'entendre. Pourtant c'était bien Claire avec les enfants; le petit Paul dans ses bras, c'était bien Claire, sa femme.

— Claire !...

Elle ne bougea point, continua de courir, tremblante, la chair marbrée de froid. Il voulut la saisir : ses mains ne rencontrèrent que le vide. Un élan le porta près des deux hommes. Alors il béa de se reconnaître en l'un des deux, le plus grand : un Gourbin qui aurait eu des muscles à pratiquer un autre métier que celui de scribe. Même face alourdie de quadragénaire, même chevelure emmêlée de fils d'argent; sous le même front, les mêmes yeux où s'allumaient les mêmes reflets; un autre soi-même, en vérité... Un roc barra la grève. Celui dont il n'était qu'une réplique, une copie diminuée, il l'écouta et les mots se gravèrent :

— Il faut sauver la race...

Sans plus tarder ni plus rien dire, la massue haute, ils s'étaient rués.

Tout s'effaça, la mer, les forêts, le grandiose et farouche paysage, tout s'effaça, mais pour renaître.

Cette fois au fond d'un musical et serein paysage, devant une perspective approfondie par les ors d'un couchant d'apothéose. Devant l'eau calme et qui se lustrait des mille chatoyants pétales des œillets et des roses, les mêmes êtres venaient de se regrouper. Ils contemplaient l'immensité déserte et l'un d'eux, celui dans lequel Gourbin s'était retrouvé, allongeait le bras, signifiant qu'il allait parler. Il reposait à même le sol, atteint au flanc d'une plaie qui amenait une bave pourpre sur ses lèvres.

— Sauver la race, exprimait-il, sauver la race...

Sans s'étonner qu'il pût ainsi le comprendre, Gourbin suivait le geste de domination dont il embrassait l'espace, puis il le voyait se raidir, se renverser, tandis qu'un autre, de la longue imposition de ses doigts, lui fermait les yeux. Sous le ciel parsemé des gouttes bleues des astres, la mer gémissait, la mer assombrie d'un brusque crépuscule. Un vent de tempête balayait tout, furieuse rafale qui lavait le monde. Tout s'effaçait encore, hormis les mots qui s'obstinaient, déferlaient avec le tumulte de cette mer évanouie, se répercutaient dans le décor aboli, criés par on ne savait quelle voix géante :

— Sauver la race, sauver la race!...

Le silence revenu réveilla Gourbin; sur son lit, un coup de reins le redressa. Il avait chaud, la tête lourde, cette impression, dans sa poitrine, que son cœur s'asphyxiait. Il sauta au sol, traversa la salle à manger, pour respirer s'en fut violemment ouvrir la fenêtre. C'est alors qu'il découvrit un spectacle extraordinaire et que, depuis les origines, le monde n'a point changé...

★

De ses quatre étages la maison dominait un de ces morceaux de banlieue où, tout à la joie nouvelle d'être

propriétaires, les petites gens viennent construire des petites bâtisses de mâchefer, de briques et même de planches, au toit de tôle ou de carton et aux façades peinturlurées de chrome, de chamois ou de vermillon. Le phénomène économique universel et ruineux de la dispersion des villes. Or, devant Gourbin, après le mur qui enserrait la cour, dans une de ces masures aux allures de chalet que les Parisiens dénomment des pavillons, une fenêtre brillait dont le rideau en partie soulevé laissait voir la face scintillante d'un miroir. Des taches s'y reflétaient, l'étoile incandescente d'une lampe, et près d'elle, tout près d'elle, une forme qui se mouvait à petits gestes et dans quoi, à la longue, il finit par reconnaître un homme assis, un dos, des épaules, la boule ivoirine d'un crâne.

— Tiens! fit-il.

Une jumelle fut dans ses mains, une jumelle de théâtre, résidu des splendeurs anciennes, conservée par miracle après tant de déménagements.

Cette nuit d'hiver il avait les jambes glacées et pourtant la sueur lui perlait bientôt aux tempes, et sous la cage de ses côtés, son cœur, tout à coup, battait de fièvre. Le grossissement des lentilles le mettait sur l'autre, à croire qu'il allait le toucher : sa barbe en collier, sa petite tête, son dos maigre et aussi les objets qu'il manipulait : des billets de banque, des billets dans le filigrane crayeux fondant leurs allégories aux teintes liliacées.

Gourbin ne sentit pas le froid mordre sa chair, ni la sueur mouiller son front, ni, dans sa bouche aride, sa langue devenue sèche et râpeuse contre son palais. Mais il suivit les mouvements de l'inconnu, les coups de doigts dont il soulevait les papiers légers : un, deux, trois... puis le geste dont il abandonnait la liasse, en reprenait une autre pour le même décompte attentif : un, deux, trois... huit, neuf, dix...

Le crâne s'inclina : l'homme écrivait. Quand il eut

fini, d'un mouvement machinal et parfaitement superflu, dans l'air il secoua sa feuille, puis il la relut, la plia, l'inclut enfin dans une enveloppe. Après s'être frotté les mains, il se leva, marcha, maigre et frêle vieillard dont la ligne générale rappelait quelque chose des rats trotte-menus, leur profil en pointe, leur affairement à la fois guilleret et sinistre. Très vite Gourbin discerna sa maigre figure, son col raviné où se tendaient les cordons des nerfs sous la peau flasque, puis il ne vit plus que le secrétaire au panneau rabattu. En piles, là-dessus s'amoncelaient des pièces, des louis, banale monnaie d'avant guerre, puis des doubles nap - léons plus rares, des écus d'or, doublons et pistoles, médailles archaïques.

Le vieillard reparut, coiffé d'une casquette, une écharpe autour du cou. Il se frottait encore les mains, non qu'il jubilât, mais de froid, la chambre sans feu, la cheminée sans fumée. Debout devant le meuble, il procéda au minutieux rangement de son trésor, tira une clef de son porte-monnaie, repoussa le panneau, se retourna et s'effara tout à coup, la bouche ouverte, les sourcils en arc et ses yeux de stupeur fixant la fenêtre dont le rideau demeurait soulevé. Non plus dans le miroir cette fois, mais de face, Gourbin le vit se ruer, rabaisser l'étoffe, tirer une tenture qui glissa sur une tringle.

Quelque temps le personnage resta là contre, scrutant le mystère de la nuit, tremblant qu'on ait pu le surprendre. Enfin son ombre cessa de se profiler sur la vague lumière dont la fenêtre demeurait éclairée, panneau pâle dans la façade morose. Mais ce n'est que bien plus tard, quand tout se fut éteint que Gourbin s'en retourna vers son lit, pensif et marchant sur la pointe des pieds, comme s'il eût déjà redouté que quelqu'un pût l'entendre...

★

— De la correspondance, sourit faiblement Claire.
— Rouchet?...

— Non, les contributions...

Il haussa les épaules. Rouchet, naïveté de prononcer encore ce nom, d'évoquer le souvenir de cet homme-là : un mort, un être désormais rayé du monde, qui ne lui écrirait jamais plus, feindrait de ne pas le voir ou de ne plus le reconnaître si quelque jour, dans Paris ou leur pays natal, le hasard les faisait se croiser. Mais les contributions, évidemment il aurait dû y penser...

Elle tendit la feuille et il eut un haut-le-corps, avec une exclamation :

— Trois cent soixante-dix francs!...

De sa voix lasse elle confirma le chiffre :

— Oui, trois cent soixante-dix francs...

— Ça va bien...

Il restitua le papier, avala rageusement un peu de soupe.

Voilà le secret de leurs libéralités, songeait-il, et l'explication d'un admirable parasitisme. Places, fonctions, métiers, partout, comme en des fromages abritant leur dévoration, se rangeaient les politiciens du cru. Il y avait des caisses de chômeurs, des distributions d'effets et de chaussures aux enfants, des abattements à la base, une exonération générale de la plèbe encouragée dans sa paresse, entretenue dans son incurie et dont on imputait l'entretien aux classes riches ou présumées telles...

Et un douloureux sourire lui venait aux lèvres qu'on le traitât de la sorte, lui gagnant dix mille francs par an, avec trois enfants, des frais de transports écrasants, un loyer au tarif d'après guerre. Un bourgeois, un riche, lui qui buvait de l'eau, hésitait à acheter un journal ou un cigare! Un bourgeois! Et son voisin de palier, le camarade chauffeur de taxi, acoquiné dans une union illégitime et stérile à une repasseuse qui allait faire des journées dans les villas des alentours, tuyauter, friser ou passer des rubans dans le linge nocturne des belles dames, avouait des rentrées journalières de soixante

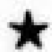
francs, mangeait trois fois la semaine, après des huîtres copieusement arrosées de vin blanc, des poulets non moins copieusement arrosés de vin rouge. Quand il s'était saoulé par trop ou que ça le barbait — c'était son expression — il allait trouver le camarade docteur premier adjoint au maire, lequel prescrivait du repos et délivrait un certificat moyennant quoi le fidèle électeur toucherait aux caisses municipales l'indemnité de chômage et le secours aux travailleurs en cas de maladie. Dans des conditions meilleures encore, il en était de même de Machadon, le voisin du dessous, mutilé de guerre parce qu'on l'avait opéré de ses hémorroïdes; de même pour Vignol, le verrier, de même pour tous les habitants de la maison. Mais lui, il était le bourgeois, le buveur d'encre, et dans l'esprit de tous ces gens sournoisement hostiles et méprisants, un parasite quelconque, par là, dans une place trop payée... Ceux dont la pauvreté reste décente, nulle aide ne leur venait, les temps le voulaient. Au contraire, on les écrasait et ils n'avaient rien à attendre que d'être traités en ennemis. Cela à cause de l'électorat, de la surenchère dont le régime courtise le nombre; cela parce que les quelques cœurs sensibles et encore honnêtes qui s'attardent parmi les fabricants de lois ne savent s'émouvoir qu'au bénéfice des misères indiscrètes : le déguenillement qui s'affiche, le désordre qui est une tradition, la pauvreté qui est une industrie avec sa contrepartie de ripailles et de débraillement. Au bourgeois qu'il était on n'avait pas seulement tenu compte de ses charges de famille : une négligence des services. Payez d'abord, vous réclamerez ensuite, c'est ce qu'on allait lui répondre, il connaissait la formule...

Par-dessus sa soupe, il avala une gorgée d'eau.

— J'irai voir... Et puis, d'ici là!...

Surprise, elle regarda le pli, un temps imperceptible, qui tordit sa bouche et la lueur, dure en éclair, qui glissa

sur le globe de ses yeux, s'effaça sous le voile prudent, vite rabaissé de ses paupières.



Dans la chambre où le crépuscule tissait sa blême mélancolie, ils restèrent face à face et sans paroles, deux formes qui se dissolvaient par la grisaille, deux visages amenuisant leur relief d'une cendre de vague argent. Puis, comme à vouloir se retenir et qu'il eût craint de s'abattre, l'homme crispa sa main au bois du lit :

— Mon Dieu!...

— Je n'y peux rien, gémit-elle.

L'excuse vint après :

— Je ne l'ai pas voulu, ce n'est pas ma faute...

Elle pleura à petit bruit, d'un sanglot timide. Incertain papillon, à ses yeux sa main vint essuyer ses larmes.

Et après un soupir, d'une voix dure, très vite, elle proféra le blasphème :

— J'irai voir quelqu'un... Je sais qui... On m'a renseignée...

Il lâcha le lit, avança, par la pénombre qui l'amplifiait dressant le geste de menace : son poing fermé. Et sa voix trembla :

— Si tu fais ça!...

Ecroulée, elle sanglota, la tête dans l'oreiller. La nuit tomba tout à fait; reflétées des lumières de la rue, au coin des vitres, des irisations coururent. Autour de Gourbin demeuré droit, avec l'ombre çà et là trouée du reflet d'un miroir ou des incertains rayons attachés à l'ombre d'un meuble ou aux boules de cuivre du berceau, il n'y eut plus que ce gémissant murmure, cette plainte, ces sanglots de la femme et le monotone trottinement de la pendule.

— Console-t i, commanda-t-il, allons, console-toi...

Il devina qu'elle se relevait, qu'elle marchait vers lui :

— Mais c'est de la folie. Un autre enfant, qu'allons-nous devenir?...

Au mur il tourna le commutateur et la flamme brusque de l'électricité les éclaira, elle tordant ses bras, les cheveux dénoués et le sillon de ses larmes marqué sur ses joues. Elle lui mit la main aux épaules, dans un sanglot haussa sa face vers la sienne :

— Un autre enfant, misère de nous!... Dis-moi ce que nous allons devenir, dis-le-moi?...

Il eut un rire, bravade gratuite :

— Bah!...

Mais elle revint à son idée, avec son obstination de femme douce et têtue :

— Ce serait si simple...

— Non, répéta-t-il, non!...

Il la prenait aux bras et, sans qu'il s'en aperçût, son étreinte la meurtrissait. Et il avait un visage si terrible, tellement farouche et encore ignoré d'elle, qu'elle se tut, renonçant à plaider la cause maudite. Le regard de l'homme fiché dans ses yeux, presque contre sa bouche, elle l'écouta :

— Tais-toi!... Jamais, tu m'entends bien, jamais... Autrement malheur à toi...

Le geste dont il la repoussa l'envoya tomber sur le lit, assise.

— Autrement je... je...

Il cherchait ses mots, ses poings dressés et tremblant de fureur :

— Autrement, je te tue... je tue tout... mort pour mort, faillite pour faillite...

Sur l'oreiller, encore elle se lamenta. Et comme il se taisait, de nouveau elle formula la question redoutable :

— Quatre enfants, Seigneur, qu'allons-nous devenir?...

A sa surprise, alors elle le vit se dresser, grandi, le bras allongé et son masque tout à coup doré d'un sourire bizarre. Et il allait parler, dire un mot d'espoir, une pro-

messe, encore qu'elle l'eût trop souvent bafoué de son inconscient mépris, lui qui n'avait su ni traiter de fructueuses affaires ni devenir riche, quand des appels retentirent et les chocs dont trois index reployés et même la pointe d'une semelle heurtaient simultanément la porte.

— Les enfants...

C'est lui qui alla ouvrir, sans hâte, pour donner à Claire le temps de ramasser son chignon et d'essuyer ses yeux.

★

Derrière les vitres il revint chaque nuit dresser son guet patient, surveiller ce rectangle vaguement lumineux d'une fenêtre derrière laquelle l'avare se repaissait de compter et recompter son trésor. De cela, comme du drame qu'il vivait, nul ne se douta jamais, tellement il sut masquer d'enjouement, de bonhomie cordiale et même de gaîté les flottements et les refus, les acceptations et les retours farouches qui se livraient bataille dans sa pensée secrète. A tous il donna le change, et les gens parmi lesquels il se mouvait ne s'étonnèrent aucunement des métamorphoses qui venaient de se produire dans le caractère de cet homme, jusque-là triste et distant, devenu si serviable, familier et joyeux. Saluts, sourires, poignées de mains, il se lia avec les voisins, désarma l'instinctive suspicion dont les ouvriers manuels entourent les scribes. C'est lui qui mit à la poste les mandats-contribution que Mme Blaizan, propriétaire en province, adressait au percepteur; c'est lui qui écrivit pour Machadon, mutilé de guerre, des suppliques aux ministres et des lettres aux députés. Avec Beyrat, le camarade chauffeur, son voisin de palier, il alla faire des parties de piquet, boire des demi-setiers sur le zinc des bistros et écouter les boniments des propagandistes. Dans la cour, avant de partir pour son bureau, il prit l'habitude de venir parloter avec les femmes, disant les

plaisanteries qui mettent en confiance et les gaillardises qui poussent à la conversation. Claire s'étonna bien qu'il fût si loquace et insouciant dehors et si lugubrement morose, la porte refermée. Mais il ne lui appartenait pas de manifester sa surprise et elle attribua au besoin qu'il éprouvait de s'étourdir ces différences d'humeur :

— Quatre enfants, Seigneur, quatre enfants!...

Les enfants, c'était pourtant bien d'eux que rêvait Pierre Gourbin, par les rues de Paris, vers les tramways et les métros pressant sa marche, où dans son bureau, la face durcie, s'arrêtant d'aligner des chiffres pour regarder des choses, en avant de lui, des choses... C'était bien d'eux, mais aussi de quelqu'un d'autre. Comme son caractère, ses habitudes s'étaient modifiées, il s'était repris à travailler cette chimie pour laquelle il avait eu du goût; il fréquentait les bibliothèques et sous des noms d'emprunt y demandait des livres spéciaux, peu réclamés, et au sortir de là, chez les apothicaires en gros, il achetait des produits dont on aurait refusé de lui vendre cinquante centigrammes sans une ordonnance en bonne forme et qu'on lui pesait sans sourciller par livre ou par kilog.

Resté seul, de ses tiroirs il extrayait des flacons, des tubes, des piles, des petites cuvettes d'émail qui s'emboîtaient les unes dans les autres et sur les plaques de verre ou de plomb associait ou dissociait ses ingrédients. Le soir, sous prétexte de prendre l'air, il lui arriva de sortir et toujours il aiguilla sa promenade du même côté. Là comme ailleurs il s'instruisait. C'est ainsi qu'il apprit en bavardant dans la cour, particulièrement de Mme Jaffard, la propriétaire, touchant M. Moulinot, tout ce qu'il avait besoin de connaître. Elle était même brutale et sans doute injuste, Mme Jaffard, et d'avoir jadis perdu un procès de mitoyenneté contre le grippe-sous, elle exagérait ses dénigrements : la longue thésaurisation, les héritages successifs et cette noirceur d'âme du vieux hibou, par pin-

grerie venu se calfeutrer dans une baraque inachevée, après avoir loué l'appartement et même le lit où sa femme était morte après l'effroyable calvaire d'une vie en commun qui avait duré trente ans...

— Un cochon, ce Moulinot! Un radin à qui vous donneriez deux sous dans la rue, qui porte une chemise trois mois de rang, vit comme un chien, seul, sans feu, d'un bout de fromage et d'une bolée d'eau... Et gonflé d'argent, monsieur, gonflé d'argent!...

Par hasard Pierre Gourbin croisa plusieurs fois le vieil homme alors qu'il revenait de l'épicerie, un petit paquet à la main et sa livre de pain sous le bras. Souvent dans le tramway, il se trouva assis devant lui, catarrheux flageolant et ratatiné, surchargé de hardes, qui, après avoir essayé de mille ruses pour ne pas payer sa place, finissait par extirper son porte-monnaie de sa poche avec l'onction d'un prêtre élevant le saint ciboire.

Chez lui, devant des livres et des papiers auxquels il feignait de s'intéresser, à travers le rideau Gourbin laissait errer son regard sur la masure, les enclos, les bicoques. Et, de sa femme ou de ses enfants, si quelqu'un lui adressait la parole, il sursautait, surpris, ramené d'ailleurs et faisant visiblement effort pour s'arracher à la pensée, toujours la même, qui l'obsédait. Puis, Claire endormie, il venait s'appuyer au lit des enfants, les écoutant dormir et dans un tremblement muet de ses lèvres murmurant des mots de sens obscur. Jusqu'au moment de retourner coller son front à la vitre, l'œil orienté vers cette fenêtre vaguement lumineuse, derrière quoi...

★

Et ce soir qu'après le dîner un si étrange et subit sommeil avait terrassé Claire, et cette nuit où Gourbin, après avoir si longtemps attendu s'était tout de même incliné sur ses enfants pour un muet adieu, comme une

heure sonnait au cartel de Mme Blaizan et que le même monotone coup de timbre s'abattait des horloges éparses, un déclic se détacha sur le silence d'une rue vide, une ombre surgit d'une porte, se coula, qui rasa les murs, longea les haies, se laissa glisser au revers d'un talus avant de se résorber au cœur de la dense obscurité; une ombre fantomatique et sinistre en qui se regroupait tout l'inquiétant mystère depuis le commencement des temps vécu dans l'angoisse et l'attente, cependant que planait la mort et rôdait le crime : l'ombre d'un homme dont les pieds chaussés de feutre ne résonnaient ni ne laissaient de traces au sol durci, un spectre au front caché d'une visière rabattue et dont les mains, à cause des empreintes emmaillotées de deux paires de gants, ceux de laine par-dessus ceux de caoutchouc, se crispaient sur les objets que gardaient ses poches : des clefs, une lame de rabot, l'étui d'une lampe, la boîte en nickel d'une seringue Pravaz...

Et l'ombre flotta, se pressa vers l'accomplissement de quelque geste depuis longtemps décidé; et si elle parut parfois hésiter, comme lorsqu'elle s'appuya contre l'épaisse maçonnerie de l'aqueduc de Monsouris, ce n'était certes pas qu'elle cherchât sa route ou redoutât de continuer, mais simplement qu'elle scrutait l'espace, écoutait si quelque bruit n'allait pas venir rompre le silence, s'assurait, par les rues calmes, que personne ne l'avait suivie... La nuit, pas un souffle; la triple étoffe du gel, du vide et des ténèbres; des barrières de planches, de confus profils de masures et à peine, vers Bourg-la-Reine, perçu comme à travers une distance infinie, le grondement d'un charroi sur la chaussée.

Sans lune ni vent, la nuit... Rien d'autre... La forme se détacha, vacilla, s'en fut. Inclinée au coin d'un mur, encore elle s'amalgama au néant de la vague ambiance, fondue, noyée, appariée aux pierres, aux planches, aux arbres, à toutes les formes inertes et silencieuses. Plus

loin, quand elle eut contourné la mélancolique flaque de clarté qu'étale un réverbère, elle se pencha sur on ne savait quoi qui devait être une clôture, un portail dont sa main alla chercher la serrure, munie d'une clé qui ne voulut pas mordre, aussitôt remplacée par une autre, grasse, et qui joua tout de suite, dans un craquement rabattant un pène. Une porte tourna dans un ruban de bruit pointu... Plus lourd fut l'air immobile seulement peuplé, dans le recul, du roulement sourd des voitures. Redressée, la silhouette remonta l'allée d'un jardinet, grimpa les marches d'un perron, passa sur des boiseries la lente recherche de ses mains. Ravisée, elle redescendit, contourna la maison, s'arrêta dans une courette au sol battu. Là deux fenêtres veuves de persiennes dont les carreaux regardés de biais se diaprèrent, deux fenêtres que l'homme palpa, dont il apprécia la résistance.

Son choix fixé, après un regard vers ce bloc d'ombre qu'il savait être une bâtisse de briques, de ses quatre étages dominant ce morceau de banlieue, ses pieds se soudèrent à la terre, l'effort tendit ses cuisses et gonfla ses bras. Et la boiserie cédant avec un bruit mou de l'espagnolette venue buter dans une tenture, sous le noir silence de l'espace il y eut un souffle, la coulée d'une reptation, le souple écrasement d'un saut qui se reçoit, puis rien d'autre, cette nuit renouvelée des nuits d'horreur antique, rien d'autre que le ciel muet sur le mystère de la terre obscure.

On n'a pas entendu de cri, de plainte ni d'appel. Sans doute n'y eut-il point de lutte et cela s'est-il accompli, comme aux temps premiers des origines, les drames impitoyables que la jungle abrita de ses ramures complices. A quelque cent mètres, au pas des chevaux endormis glissèrent de gémissants véhicules; peu après, la fenêtre se referma et, à travers la tenture qui la masquait, quelqu'un qui aurait eu des raisons particulières de la surveiller, par exemple Pierre Gourbin du haut de son

observatoire, n'aurait pas été sans y surprendre certains reflets en tous points comparables au fugace pinceau de lumière dont une lampe de sûreté balaye un plancher, scrute un meuble, s'en va y chercher une serrure, en avant d'une main gantée précédant la clef qui doit l'ouvrir. Et si quelque vieux pratiquant du bienheureux opium avait veillé dans le voisinage, nul doute, de cette infaillible ouïe qui écoute éclater les germes et se désagréger les morts dans la terre profonde, de l'avoir entendu au guichet des banques, nul doute qu'il n'eût reconnu le crissement si particulier des billets de banque, de même que peu avant, le sursaut galvanique d'un être qui succombe, puis la râpeuse friction d'une main, deux fois gantée à cause des empreintes, qui masse un corps, assouplit avant de les abandonner à la frigidité dernière des articulations raidies trop vite.

Mais il n'était de fumeur d'opium, de veilleur ni de témoin, pas même Pierre Gourbin, comme si souvent le front contre la vitre; du côté qu'une maison domine de ses quatre étages comme de l'autre où s'en vont des chemins de boue au long des barrières de planches, il n'était personne pour voir s'ouvrir la porte de M. Moulinot, entendre cette parole deux fois répétée : « Une embolie, une embolie!... » ni frissonner du rire qui s'étouffa, tandis qu'un vantail se rabattait doucement, qu'une clef tournait dans une serrure, que dans la nuit sans vent ni lune ressurgissait la même ombre fantomatique qui flotta, se dilua, se perdit par le mystère étalé de la terre obscure sous la coupole du ciel sans astres...

CHARLES HAGEL.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Ernest Jovy : *Etudes Pascaliennes*, I. *Pascal et Saint-Ange ;* II. *Pascal et Silhon* ; III. *Discursions autour de Pascal* ; IV. *Investigations péripascaliennes* ; V. *Explorations circumpascaliennes* ; VI. *La vie inédite de Pascal par Dom Clémencet*, Libr. philosophique J. Vrin, 6 vol. in-18. — Sainte-Beuve : *Port-Royal. Edition documentaire établie par René-Louis Doyon et Charles Marchesne*, tome VIII, La Connaissance. — Mémento.

Il semble qu'en ce temps calamiteux où la frivolité règne partout, où le public ne sait plus distinguer le bon du mauvais, où la critique juge le plus souvent sans lire, où tel écrivain devient célèbre pour avoir romancé la vie de Jeanne d'Arc, où tel autre se prépare à le devenir pour avoir découvert la psychologie d'Attila et tel autre encore pour avoir imaginé la vie intime de la Vierge, il semble, disons-nous, qu'en ce temps calamiteux, il soit nécessaire et utile de rendre hommage à quelques érudits doublés de frénétiques travailleurs. Ceux-là seuls compteront un jour. Ceux-là seuls, par leurs patientes recherches, nous auront permis de connaître le vrai visage de notre passé. Les folliculaires pressés, étourdis et ignorants, qui sont si inconsidérément chargés de renseigner le public sur les productions nouvelles, dédaignent leurs ouvrages dont le contenu est lettre morte pour eux, et nous craignons bien que, dans les revues dites savantes, on ne leur réserve pas la place qu'ils méritent.

Parmi ces érudits, nous plaçons au premier rang M. Ernest Jovy, auquel nous sommes heureux de rencontrer une nouvelle occasion de témoigner notre estime. Il semble que M. Ernest Jovy se soit, pendant fort longtemps, trouvé, étant professeur dans une ville de province, dans des conditions assez difficiles pour avoir fréquemment accès dans nos dépôts publics. Néanmoins, cela ne l'a pas empêché de promener sa curiosité un peu partout et de faire de nombreuses et importantes découvertes dans le double domaine de l'histoire littéraire et de l'histoire religieuse. Il

s'est même rendu en Italie où dorment, dans diverses villes, tant de pièces qui intéressent directement notre patrimoine intellectuel. Il nous a fait connaître le riche fonds du cardinal Cibo, dont il dressa l'inventaire sommaire. Au cours de vacances laborieuses, il a pu, dans la petite ville de Pistoia, où se dresse la Biblioteca Fabroniana, copier d'innombrables documents concernant la querelle du quiétisme et à l'aide desquels il construisit son curieux et remarquable *Fénelon inédit*. Il sait très exactement ce que contiennent les archives de Turin et celles de Rome et combien il serait heureux, pour la pleine connaissance de notre histoire, qu'un relevé fût fait de tant de lettres et autres papiers qui y reposent inutilisés.

M. Ernest Jovy n'a pas été suffisamment aidé dans sa tâche dispendieuse. Il s'en plaint avec raison, sans amertume, mais avec quelque regret. Cet écrivain, qui dispose d'une science étonnante et qui peut éclairer de commentaires, de notes et d'une prodigieuse bibliographie tant de physionomies et de faits obscurs, a été longtemps obligé de publier dans des revues, à des intervalles éloignés, les résultats de ses enquêtes. Il faisait des tirages à part de ses études forcément écourtées. Ainsi naissaient peu à peu des brochures toutes pleines de substance et de révélations, brochures aujourd'hui devenues rarissimes.

Certes, M. Ernest Jovy a acquis une belle notoriété parmi les lettrés qui s'inquiètent de lire des écrits capables de nourrir leur cerveau. Substituant, à cette heure, les livres aux brochures, il peut donner à l'expression de sa pensée et au commentaire de ses trouvailles leur amplitude complète. Cela est très heureux.

Il semble que, depuis longtemps, ses études se sont orientées vers le jansénisme et plus particulièrement vers Pascal. Certains de ses ouvrages, ceux consacrés, par exemple, au médecin Antoine Menjot, à Mme de Sablé et à son fils, M. de Laval, se rattachent, en effet, très étroitement au problème janséniste et même, quand il nous révèle un inspirateur inconnu des *Maximes* de La Rochefoucauld, il reste à peu près dans les environs du monastère augustinien.

Des cinq volumes de son *Pascal inédit*, l'un d'eux fit quelque bruit à l'heure de sa publication, car il dévoilait *in articulo mortis*, chez le philosophe des *Pensées*, une singulière évolution morale que beaucoup de Pascalisants se refusèrent à admettre.

Les Pascalisants vivent d'après les traditions. Ce sont gens d'esprit très circonspect et qui ne souhaitent nullement que l'on découvre un homme dans le personnage qu'ils ont canonisé. De peur sans doute de découvrir cet homme, ils se gardent comme d'un crime de faire sur sa vie et sur ses actes la moindre investigation. S'il leur advient d'écrire quelque glose sur leur élu, ils se répètent les uns les autres avec un aveugle psittacisme.

M. Ernest Jovy est curieux. Il a fait perquisition dans tous les dossiers et dans tous les imprimés oubliés où l'on pouvait trouver trace de son héros de prédilection. Il goûte ardemment la vérité et ne la cèle guère, quand il l'a rencontrée, bien que sa vénération pour Pascal soit très supérieure à celle des dévots ci-dessus désignés.

Ses **Etudes Pascaliennes**, qui nous ont amené à donner des renseignements, hélas ! succincts sur son grand labeur, viennent de paraître sous la forme de six petits volumes d'égal intérêt, présentés avec beaucoup de clarté et de soin. Le premier de ces volumes a pour but de nous édifier sur la véritable personnalité de Jacques Forton, sieur de Saint-Ange, ce prêtre que Pascal, alors à Rouen et nouvellement converti, dénonça à l'archevêque de Harlay comme professant des doctrines en contradiction avec celles de l'Eglise.

M. Jovy, produisant des documents d'archives, examinant avec minutie la carrière et les écrits de Saint-Ange, prouve que ce dernier, loin d'être un fol ou un visionnaire, comme on l'a prétendu, fut, au contraire, un très docte théologien et un brave homme On doit voir en lui une victime que la farouche ardeur de néophyte de Pascal réduisit à n'avoir ni feu ni lieu. Les faits sont tels et l'on ne saurait les nier.

Dans son second volume, M. Ernest Jovy étudie l'œuvre aujourd'hui bien oubliée de Jean de Silhon, l'un de ces plumitifs que Richelieu employait à défendre sa politique et qu'il agrégea aux quarante académistes chargés surtout dans son esprit de le louer avec zèle. De son travail, bien plus pénétrant et plus lucide que celui de René Kerviler, il ressort que Jean de Silhon fut un très savant homme et que, bien avant Pascal, il réunit les matériaux d'une apologie du christianisme. Il ne put mener à bonne issue cette œuvre, mais il publia un important traité *De l'immortalité de l'âme* et divers autres ouvrages sur des thèmes voisins.

M. Ernest Jovy démontre, par des rapprochements significatifs, que non seulement Pascal connut et étudia les écrits de son prédécesseur, mais encore qu'il s'en inspira au point de reproduire des phrases entières de lui. Au talent de Silhon, Pascal substitue son génie, ramassant en phrases d'une frappante netteté le galimatias de l'autre. Voilà une curieuse constatation, ce semble. Elle ne rabaisse en rien la valeur philosophique des *Pensées*. Elle établit un fait que l'on a souvent contesté, la qualité de grand lecteur de Pascal, lequel s'alimentait, comme les classiques qui le suivront, à toutes les sources.

Les *Discursions autour de Pascal*, les *Explorations circumpascaliennes* et les *Investigations péripascaliennes*, qui forment les tomes III-V des *Etudes Pascaliennes* de M. Jovy, reproduisent des brochures antérieures, deux en particulier, consacrées à Domat, l'ami d'enfance du philosophe, ou bien nous apportent des jugements peu connus sur ce dernier, celui, entre autres, du singulier abbé de Villars, ou encore contiennent des actes inédits relatifs à la maison natale de Pascal ou à la démolition du monastère de Port-Royal.

Enfin, dans son sixième et dernier tome, M. Ernest Jovy fait figurer la biographie de Pascal, fort peu connue et surtout fort peu utilisée, que Dom Clémencet, religieux bénédictin, inséra dans son *Histoire littéraire de Port-Royal*, restée à l'état de manuscrit. Cette biographie paraît surtout attachante dans la partie intéressant les *Provinciales*. Elle est suivie du premier essai en date de bibliographie pascalienne et du texte utile, par ses variantes, du traité *Sur la Conversion du pécheur*.

Nous ne pouvons, dans cette brève chronique, qu'indiquer sommairement par quelles nouveautés les dernières publications de M. Ernest Jovy se signalent à l'attention. Il semble bien évident que l'histoire de la vie et des œuvres de Pascal est en grande partie à refaire. Cette histoire n'est, en effet, ni complète ni exacte dans aucun volume. Le futur biographe du philosophe devra tenir compte des travaux de notre chercheur. Le fera-t-il ? Tout dépendra de son état d'esprit. Défunt Augustin Gazier, que l'on disait fort riche en documents jansénistes et pascaliens et dont on éprouve grande peine à constater la richesse dans ses volumes, ne voulait point admettre que M. Ernest Jovy eût effi-

cacement besogné sur un terrain dont il croyait naïvement être le maître.

Il est vrai, Augustin Gazier montrait peu d'impartialité. Il ne pouvait souffrir, par exemple, que l'on admirât le **Port-Royal** de Sainte-Beuve. Dans son *Histoire générale du mouvement janséniste*, il signale avec une satisfaction évidente toutes les erreurs commises par l'illustre critique. Il désapprouverait, s'il était encore de ce monde, MM. René-Louis Doyon et Charles Marchesne de faire à ce *Port-Royal* l'honneur d'une magnifique réimpression, enrichie de notes excellentes d'une très belle iconographie.

Assurément, Sainte-Beuve ignorait beaucoup de faits souvent minimes, mais souvent importants. Sa documentation avait été très sérieusement établie ; elle ne disposa pas cependant de sources infinies qui auraient pu s'ouvrir devant elle. M. Jovy lui reproche quelques peccadilles, parce qu'il est indulgent. Les lacunes, à la vérité, sont très nombreuses.

Dans le tome huitième de *Port-Royal*, en particulier, récemment publié par MM. René-Louis Doyon et Charles Marchesne, tome qui traite de l'agonie du monastère en même temps que de la fin d'Antoine Arnauld, Sainte-Beuve s'étend assez longuement sur les relations de Boileau avec le milieu janséniste et spécialement avec le fougueux auteur de la *Fréquente communion*. A aucun endroit de son texte on n'aperçoit qu'il ait mesuré la gravité des querelles suscitées par l'Epitre XII et par la Satire XII, toutes deux dirigées contre les Jésuites, et la première visiblement inspirée par la *X*e *Provinciale*. Pourtant l'une et l'autre de ces œuvres, certainement approuvées par les Messieurs, devait déchaîner contre le satirique une terrible guerre de pamphlets et attrister sa vieillesse. En définitive, les Jésuites eurent raison de lui — ceci Sainte-Beuve le constate — il dut laisser à Brossette et à l'éditeur Esprit Billiot le soin de publier la Satire XII, interdite par le roi.

Ainsi peut-on, un peu partout dans *Port-Royal*, signaler des faits de divers ordres, insuffisamment examinés. L'ouvrage n'en reste pas moins une admirable évocation de tout un monde. Par une sorte de divination plutôt que par le soin qu'il mettait à se renseigner, Sainte-Beuve pénètre jusqu'au fond des âmes et en découvre, sinon la véritable psychologie, du moins une psy-

chologie si voisine de la véritable qu'on peut la considérer comme reflétant la réalité.

MÉMENTO. — M. René-Louis Doyon, déjà nommé, nous donne, en l'accompagnant d'une excellente notice, une édition de *La Chronique scandaleuse ou Paris ridicule* de Claude Le Petit (La Connaissance, édit.) On sait que Claude Le Petit paya du bûcher en place de Grève sa liberté de penser et la licence de sa plume. Il ne fait point du Paris où il vivait un tableau enchanteur. Grâce à son talent très réel de réaliste mâtiné de burlesque, nous pouvons nous rendre compte que, sous le grand Roi, la rue parisienne n'offrait au piéton aucun agrément. L'ouvrage original de Claude Le Petit, maintes fois réimprimé au XVIIe siècle, l'avait été de nos jours par Paul Lacroix. Toutes ces réimpressions étaient devenues rares. Il faut savoir gré à M. René-Louis Doyon de mettre ce texte à notre disposition avec tant de richesse typographique. — M. Maxime Leroy, dans un *Fénelon* publié par la collection des *Réformateurs sociaux* (Félix Alcan édit.), examine avec beaucoup d'intelligence la physionomie de son héros considéré comme « politique ». Fénelon ne fut point, à son avis, comme on l'a trop souvent affirmé, un chimérique et un visionnaire. Il apercevait fort nettement de quels maux souffrait le royaume sous Louis XIV et en proposa les remèdes avec une fermeté qui ne contribua pas à le rendre sympathique. M. Leroy donne à la suite de sa lucide notice des extraits caractéristiques de *Télémaque*, de l'*Examen de conscience sur les dehors de la royauté*, des *Tables de Chaulnes ou plan de gouvernement*... et de la fameuse *Lettre à Louis XIV*. Petit livre substantiel. — M. le commandant E. Revel a découvert dans une chapelle attenant au château de Thuellin, près du village de ce nom, un *Portrait inconnu de saint François-de-Sales* et, dans une brochure publiée par l'éditeur Dardel, de Chambéry, nous explique dans quelles conjonctures ce portrait fut exécuté, pour Mme de Granieu, pénitente et amie de l'évêque, probablement par le peintre J.-B. Costaz. Les dévots du saint se réjouiront d'apprendre que ce portrait, reproduit dans la brochure susdite, a subsisté en bel état.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Renée Dumont : *Clairs d'Aube*, « les Editions du Monde Moderne ». — Jacques Delmond : *Les Douces Amères*, « Collection de l'Ermitage ». — Jean Hyacinthe-Loyson : *Couleurs*, « Librairie de France ». — Rubin Khouvine : *Couleurs*, « Editions Argo ».

Il n'y a, chez madame Renée Dumont, aucun esprit de supercherie ni d'imitation. Ce qu'elle ressent et veut écrire, elle l'écrit

en toute pureté. **Clairs d'Aube**, ainsi nomme-t-elle les petits poèmes de son recueil, et ils sont en effet quelque chose d'infiniment doux, de glissant, de frôlant à peine le sol avec des nuances fugaces, une légère clarté succédant à une légère clarté, d'où se dégage peu à peu un épanouissement plus stable de lumière. La préoccupation de susciter le souvenir des haï-kaï japonais ne domine pas ici ; peut-être, mais je n'en suis pas certain, à l'origine madame Renée Dumont y a-t-elle puisé la révélation de la forme qui lui était nécessaire ; elle ne s'est pas souciée de s'astreindre à une technique exotique et d'en introduire de force les modalités précises et rigoureuses où elles n'auraient aucune vertu effective. Elle a pu s'en inspirer, mais en les transformant à son usage, et selon les exigences propres à la mentalité française. En quoi consiste la forme à laquelle elle se plie ? De trois à douze vers de mesure inégale, assonancés parfois, mais non toujours, qui s'enchaînent ou se répartissent en deux ou trois groupes qui ne sont pas forcément symétriques ; une image, non : une lueur d'image, issue du plus intime d'un paysage ou d'un sentiment, parfois une comparaison, implicite plutôt que définie, apparaît plus ou moins frêle et s'allonge en la pensée amie du lecteur ; puis, à peine la veut-il saisir, elle a disparu, seul le reflet en est durable. C'est un art de tact extrêmement délicat, de choix impondérable et de précieuse sûreté, car on n'y saurait admettre une tache, une hésitation. Le bibelot exquis existe, ou il n'est pas : la moindre vétille de mauvais goût suffit à tout anéantir.

Dirai-je que tous ces petits poèmes sont également parfaits ? Non, et je crois que l'auteur, à persister, court à un péril redoutable, fatal. On s'est fait une facture ; on tend désormais à y tout ramener indistinctement ; on en fausse, on en force les ressources. Il faut savoir s'arrêter, renoncer à temps, — ou bien, au contraire, enrichir ses moyens, les amplifier, les varier, que sais-je ? mais je me demande si ceux dont use si joliment madame Renée Dumont comportent de telles transformations ? A elle de répondre, soit par la pratique qui la justifie, soit par la renonciation, momentanée au moins, et la mise en œuvre d'une technique différente. Elle est étroite, l'arête où elle avance ; déjà le poème en prose est un compromis entre la vraie prose et le vrai poème, ici nous nous trouvons à la limite du poème en prose et du vers ; parfois déjà il y a confusion. Mais qu'on lise cette *Corniche* :

La route longe la mer,
l'odeur des algues marines
se marie au parfum
des mimosas en fleurs,
et l'horizon est invisible
comme la fin de notre amour...

Peut-on demeurer insensible à cette songeuse incantation ? Préface délicieuse de Tristan Derème où il demande : « Que peut bien faire un poète au temps où nous sommes? — Des vers, répondez-vous... » soit, mais aussi sans doute des préfaces?

Tous les jeunes poètes lui en demandent, je crois bien, et celle-ci est excellente. Lui seul en demande à M. Théodore Decalandre. Et puis le volume que précède cette préface vaut vraiment bien qu'on en présente l'auteur, M. Jacques Delmond. Il fait partie de ce groupe de poètes jeunes, pleins de talent et au moins de charmantes promesses que Georges Heitz, en fondant le nouvel *Ermitage*, avait, de Marcel Ormoy à Paul d'Amarix, pris soin de réunir autour de lui. Aussi, quel fervent souvenir ils lui gardent, tous, et comme, disparu si brusquement et si tôt, ils le sentent vivre et vibrer au milieu d'eux. Leur revue, c'est toujours lui qui la dirige, et les livres qu'on y publie sont ceux-là qu'il a choisis ou qu'il aurait désignés. **Les Douces Amères**, les bien nommées, se terminent par un poème très ému et presque angoissé, où la jeune figure ensevelie du fier poète est évoquée :

Où donc es-tu ? Si près de nous ?
Au travers de quel paysage ?
C'est la forme de ton visage.
Je pourrais toucher tes genoux...

Mais, ailleurs, dans le volume, l'émotion n'est point si directement surgie ni enveloppante. Elle se défie d'elle-même, se rebiffe, se défend et, s'il le faut, se persifle elle-même. On connaît ce ton dérivé, assurément par Laforgue, de Henri Heine, renouvelé, particularisé, plus juvénile et, au fond, presque de convenance, plutôt que vraiment désabusé. C'est le ton un peu généralisé parmi beaucoup de poètes récents, depuis Toulet et Jean Pellerin, depuis Tristan Derème. M. Jacques Delmond le tempère par un penchant certain à plus de tendresse, qui le fait voisiner avec M. Philippe Chabaneix, avec quelque amour très fin du pay-

sage, fût-il urbain, et des faubourgs, avec des rappels à l'amitié comme chez, par exemple, M. Léon Vérane.

Quelquefois, comme ses modèles ou premiers inspirateurs, il joue d'amusante façon au jeu des rimes difficiles et compliquées : on trouvera quelque part, dans un poème sans autre fantaisie : «... les deux ifs, le » à la fin du vers, « bonheur » en rejet, — rimant à : « l'averse te gifle »... Autre part, et de même : « les jeux les plus futiles... » rimant à : «... notre amour ne fut-il le »... et, en rejet : doux fruit, etc... » On n'est point choqué, et le poète n'abuse pas de ces tours de passe passe, qui sont, à mon sens, ingénieux et amusants. Fermes, de belle tenue et de large sentiment, les deux poèmes en alexandrins qui précèdent le poème dédié à la mémoire de Georges Heitz sont d'un sûr et intéressant poète, mais j'ai pris du délice à lire quelques-uns de ses « Caprices ». Je citerai celui-ci, *Transeuropéenne* :

Elle joue avec nos cœurs blêmes
A travers monts et vaux
Et résout les graves problèmes
Dans une dix-chevaux.

Ses mémoires sont une liste
D' « Hôtels du Grand Vizir »,
Sa correspondance un plaisir
Pour le philatéliste.

Au Monte-Carlo du Yankee
Février la rappelle
A ses dieux jamais infidèle :
Hasard et Strawinsky.

Couleurs, par Jean Hyacinthe-Loyson. Ce sont d'abord treize poèmes où à chaque nom de couleur est emmêlé l'écheveau des analogies pour l'œil et le cerveau du poète. Que l'invention première soit inspirée du *Sonnet des Voyelles*, je n'en saurais douter. Mais qu'importe ? D'abord ces poèmes sont nets, précis, chantants et harmonieux, dignes d'être présentés dans la belle édition qu'en a donnée la *Librairie de France*. Et puis, beaucoup plus subtil et étranger au modèle original, un poème touche aux fibres plus profondément et très juste : *Notes*, les notes de la gamme précieusement définies :

L'arc-en-ciel et la gamme ont leurs correspondances...

Ensuite un poème s'amuse pittoresquement au caractère de la

forme des *Chiffres*. Mais je suis moins surpris et plus enchanté par la partie du livre qui suit ces virtuosités, si prestigieuses soient-elles : *Couleur de mer*, *Neige*, *Couleur d'Amour* — surtout de purs paysages : *Soir de Printemps*, très particulièrement *Matin d'Hiver*, à quoi je suis très sensible :

Les cloches, triste cœur, les cloches vont et pleurent...

... *Appareillage* encore sont de très beaux poèmes écrits dans une langue et un rythme très soutenus, pleins d'images fraîches ou molles volontairement et trempés de sensualité profonde.

Couleurs, par Rubin Khouvine. Nous en sommes avertis, c'est : « le livre le plus richement rimé de toute la littérature française ». Et, selon le papillon qui en accompagne l'envoi : « *Couleurs* est une cascade de strophes resplendissantes ». Il témoigne, ce livre, pour le moins d'un culte profondément pieux et de la langue française et de la poésie éternelle, d'une dévotion enthousiaste et obstinée à la religion des formes traditionnelles et en particulier de la rime plus que classique, parnassienne. Je dirai tout d'abord que ces deux cent soixante-dix poèmes, composés chacun de deux quatrains, sont construits avec une conscience de régularité et une sûreté de métier extraordinaire, et que tous sont évocateurs et puissants :

La lunaire clarté, légère et rousse, tombe
De l'azur que le soir tout à l'heure a rougi,
Et de ses vagues d'or la mer immense tombe,
Trempe le chemin mauve allongé comme un j.

Mais un des éléments essentiels d'un beau poème consiste dans la variété des effets et des ressources mises en œuvre. Et contrairement à ce que pense M. Rubin Khouvine, l'emploi indiscontinu de rimes avec la consonne d'appui ne constitue pas une richesse ; il en faut savoir faire usage, mais l'esprit est de relâcher, et de surprendre ainsi, avec adresse, où il sied. Théodore de Banville, quelque part, émet, lui-même, cette opinion, et les poètes qui, à mon gré, ont le mieux usé, en France, de la rime, ce ne sont pas les Parnassiens, mais bien Victor Hugo (nécessairement) et peut-être surtout Verlaine, chez qui toujours la rime a une signification exacte et vivante.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMANS DE JEUNES (suite). Pierre Bost : *Faillite*, Edition de la Nouvelle Revue française. — Emmanuel Bove : *Henri Duchemin et ses ombres*, Editions Emile-Paul ; *Un père et sa fille*, Au Sans Pareil. — André Beucler : *Le mauvais sort*, *Le pays neuf*, Edition de la Nouvelle Revue française ; *L'amour automatique*, Edition de France ; *La belle de banlieue*, Librairie Kra. — René Laporte : *Le dîner chez Olga* ; *Le guérisseur*, Bernard Grasset. — René Jouglet : *La république des piles*, Bernard Grasset. — René-Marie Hermant : *Ballast*, Bernard Grasset.

Le nouveau roman de M. Pierre Bost, **Faillite**, est une œuvre pleine de qualités et qui révèle de la force chez son auteur que j'avais tenu surtout, jusqu'ici, pour un écrivain subtil. Le grand mérite de *Faillite*, en effet, est de nous présenter un personnage dont on peut faire le tour, et dont la psychologie ne se développe pas en quelque sorte abstraitement, mais nous apparaît, au contraire, en rapport étroit avec un certain milieu. Ce milieu qui est, ici, celui du commerce (Brugnon, le héros de M. Bos dirige une sucrerie) prend autant d'importance que dans un roman de Balzac, et nous ne nous expliquons bien toutes choses que grâce à lui. Brugnon, d'ailleurs, est un type dans le genre de ceux de « La Comédie Humaine », c'est-à-dire tout d'une pièce, ou dont une passion unique domine l'individualité, si elle ne la tyrannise, et il me semble avec vigueur caractérisé. Brugnon est par excellence « le patron ». C'est en relation avec ses affaires qu'il existe et dégage sa signification profonde. Il ne vit, d'abord, en parfait équilibre, que pour avoir trouvé dans l'affection d'une femme le dérivatif nécessaire à ses préoccupations. Il se détend auprès d'elle. Mais ce qu'il lui demande arrive bientôt à lui manquer. Ce qu'il entre de violence dans son activité ne s'épuise pas auprès de cette femme trop peu sensuelle, et il se prend de passion pour une de ses employées. Passion malheureuse qui le conduira à la ruine morale et matérielle... M. Bost a apporté beaucoup de soin à la peinture de cet homme, à la vérité sans nuances, mais qu'il a su rendre sympathique par l'émotion. Il n'a pas toujours évité une certaine emphase, et il lui arrive de s'abandonner à des développements faciles ou un peu prévus. Encore une fois, pourtant, son roman n'en est pas moins remarquable, et d'une excellente observation réaliste, jusque dans les personnages secondaires qu'il fait évoluer autour de Brugnon.

Un pauvre diable qui rêve que la misère le pousse au crime ; un pauvre diable qu'un homme charitable déçoit parce qu'au lieu de l'aimer, ce sont les pauvres qu'il aime ; un pauvre diable qui .... un pauvre diable que... tels sont les personnages que M. Emmanuel Bove nous présente dans **Henri Duchemin et ses ombres**. Et cela fait vraiment beaucoup de pauvres diables. Certes, M. Bove est doué de rares qualités d'observation, que je crois avoir été un des premiers à reconnaître, et il abonde en trouvailles qui paraissent précieuses à force de finesse, malgré leur humble réalisme. Mais on ne saurait faire autrement que de souhaiter qu'il applique ces qualités à l'étude d'autres êtres que des alcooliques, détraqués ou plutôt émasculés par la misère. Je crois deviner que ce qui le séduit en eux, c'est la sensibilité qu'il leur découvre et qui répond, sans doute, à la sienne. Mais n'ont-ils pas cette espèce de bonté, faite d'attendrissement, qui est la vertu des faibles? Une telle bonté n'est pas positive, mais négative. (Elle rend, par exemple, incapable de *voir* souffrir, mais elle ne s'inquiète pas du moyen de remédier à la souffrance ou à tout le moins de ne pas y ajouter par son égoïsme). Elle n'incite point à agir, et ce ne sont jamais les régions de l'esprit qu'elle habite. Elle s'alimente aux sources de l'instinct, par l'effet de retours constants de l'individu humilié sur lui-même. Elle est une forme du désir de considération de celui-ci, chez qui l'on serait heureux de surprendre des mouvements de révolte... M. Bove sortira-t-il de son cauchemar ? Henri Duchemin se délivrera-t-il de ses ombres ? Je le souhaite, sans trop l'espérer.

Un père et sa fille, que M. Bove publie d'autre part, est encore, il est vrai, une lamentable histoire. Il y est question d'un type médiocre qui, après s'être aperçu qu'il n'était pas à la hauteur de ses ambitions, après avoir été trompé et lâché par sa femme, abandonné par sa fille, se laisse aller à la plus complète abjection... Ici, à l'exceptionnalité du cas, s'ajoute, je crois bien, quelque invraisemblance ; et je signale à M. Bove des contradictions entre les pages du début et les pages de la fin de sa nouvelle. Le héros de celle-ci ne reçoit pas de la même façon le télégramme de sa fille.

Jamais, c'est un lieu commun de le répéter, la production romanesque n'a été aussi abondante. Toutefois, une telle pléthore provient, autant que du nombre des auteurs, de l'effrayante fécon-

dité de chacun d'eux. Aussi ne sauraient-ils accuser la critique de négligence, mais s'en prendre à leur impatience de publier, s'il n'est pas toujours rendu compte de leurs livres. Pour M. André Beucler, par exemple, depuis *Gueule d'amour* que j'ai signalé ici, voilà près de deux ans, il n'a pas donné moins de quatre volumes dont le dernier, **Le mauvais sort**, aurait été écrit en une couple de mois. Avec les plus beaux dons du monde, je doute qu'on puisse créer un chef-d'œuvre en un si court délai, à moins de s'appeler Balzac lui-même. En tout cas, si, comme le dit Alceste, le temps ne fait rien à l'affaire, on ne saurait l'invoquer pour excuser les fautes de l'auteur, surtout quand ces fautes sont imputables à l'improvisation. M. Beucler a assurément de l'imagination — du moins cette imagination de détail, dont parle Anatole France — et il en témoigne brillamment encore, dans ce dernier roman comme dans **Le pays neuf**, **L'amour automatique** et **La belle de banlieue**, à quoi vont mes préférences. Mais il y a trop de fantaisie mêlée à la réalité, et mêlée de façon insolite ou confuse, pour me contenter, dans *Le pays neuf*. *L'amour automatique*, qui modernise curieusement le tour du XVIIIe siècle, me plaît davantage, où M. Beucler a prodigué les inventions et les images avec une amusante verve juvénile, non sans une pointe de mélancolie. En revanche, *Le mauvais sort* m'a paru pécher par la composition même de son personnage principal, un jeune homme inconsistant et qui finit par commettre un meurtre sans qu'on soit jamais parvenu à s'intéresser à lui. Le héros de M. Beucler est paresseux, sensuel, émotif, riche sans doute de possibilités, et pour cette raison incapable de savoir auquel de ses « moi » se vouer; mais son incohérence ne laisse pas de se communiquer à tout le récit, qui déroute le lecteur. Imprécisions ou invraisemblances, on ne sait ce qui rend ce récit décevant. Et pourtant, M. Beucler a le sens du mystère, un singulier pouvoir d'évocation chimérique ou rêveuse des choses, comme je l'ai remarqué, déjà, à propos de *Gueule d'amour*, et qu'il arrivera, sans doute, à adapter à un sujet choisi avec soin et longuement mûri. De troubles et pittoresques figures s'agitent dans le clair obscur de sa narration, et s'il est d'abord poète, avec un narcissisme qui le fait se complaire à fignoler de jolis « morceaux », on ne saurait dire qu'il manque totalement des qualités du conteur, sinon du romancier, comme le

prouve *La belle de banlieue*, d'une observation nuancée de l'humour le plus délicat, surtout dans sa première partie.

M. René Laporte donnait, à la fin de l'année dernière, un roman, **Le dîner chez Olga**, qui, sans avoir rien de particulièrement remarquable par le fond, retenait l'attention par la forme. Très *up to date*, c'est-à-dire soucieuse de l'effet ou de l'originalité à tout prix, celle-ci avait, cependant, quelque chose de fringant et de distingué même dans sa prétention. Mais on pouvait trouver bien de la naïveté et de l'incohérence ou des contradictions dans le récit, du genre confidentiel, qu'elle enveloppait et dont les révélations sur la sensibilité d'un enfant du siècle ne nous apportaient rien que nous ne connussions. M. Laporte s'élève aujourd'hui plus haut ou tente un louable effort pour se dégager des entraves de ses petites préoccupations personnelles dans **Le guérisseur**. Ce roman — son titre l'indique assez — nous raconte l'histoire d'un paysan doué du pouvoir d'opérer des cures miraculeuses, et dont les exploits provoquent une sorte de révolution, à la suite d'un procès qu'on lui intente et dont il sort victorieusement acquitté. L'action va crescendo, en apothéose spiritualiste, pour retomber dans le doute, sinon dans le désenchantement avec la mort du héros, incapable, lui qui a guéri tant de gens, de se sauver. On pense bien que M. Laporte n'a point fait une œuvre objective. Il s'ingénie à donner un caractère romantico-symbolique à son récit, et ce n'est pas en particulier avec le manche de son pinceau qu'il brosse ce tableau de la publicité qui s'organise autour du guérisseur triomphant. A nous les surréalistes et les grands express, et les grands journaux, et les grands hôtels, etc... Tout cela est-il très sincère ? Je ne le crois pas, ou plutôt je ne crois pas que tout cela n'aille point sans rhétorique. Aussi ne suis-je guère ému. Mais M. Laporte y met tout son cœur, et sa verve m'amuse. Ses phrases me font un peu l'effet de figurants d'opéra, habillés dans le magasin d'accessoires, quoique elles soient souvent heureuses. Bref, il a du talent, et il n'est pas chiche d'images. S'il les prodigue jusqu'à l'abus, c'est qu'il jette sa gourme.

Je ne voudrais pas être désagréable à M. René Jouglet, qui a dépensé beaucoup d'esprit à écrire **La république des Piles** ; mais je dois avouer que j'ai médiocrement goûté cet ouvrage, d'un style élégant, un rien archaïque dans sa simplicité volontairement tranchante ou sèche. Le conte satirique — et c'est

d'un conte satirique qu'il s'agit ici — me paraît, il est vrai, un genre fatigué par l'abus qu'on en a fait, depuis Swift, sous la forme des voyages imaginaires. La descendance est trop nombreuse, à mon gré, de ces récits qui naquirent, sans doute, de l'évocation de l'île d'Utopie, de Thomas Morus, et qui portent, chez nous, jusqu'au tout récent *Voyage au pays des Articoles* de M. André Maurois, la marque de Voltaire, renouvelée par « notre bon maître » Anatole France.

Aussi ne saurait on, avec le plus grand talent du monde, en raviver l'intérêt. M. Jouglet raille, d'ailleurs, selon la meilleure tradition, et son personnage principal est épicurien et sceptique comme il sied. Il lui a même donné pour matelot (j'allais écrire pour écuyer, en songeant à Sancho Pança) un certain Casimir qui tient de Panurge et de Candide... J'eusse préféré, puisqu'il m'emmenait si loin, ne pas me trouver autant en pays de connaissance...

Sous ce titre, **Ballast**, qui évoque expressivement, dans sa brièveté, la vie des travailleurs des voies ferrées, M. René-Marie Hermant a groupé une série de sept nouvelles réalistes très réussies. N'écrit pas qui veut de courtes histoires avec l'art d'en dégager l'essentiel. Mais M. René-Marie Hermant a justement cette faculté de discernement qui permet au conteur d'opérer un choix sans faire squelettique. Ce n'est pas seulement, en effet, par le scénario de ses récits qu'il intéresse, mais par l'atmosphère qu'il sait créer avec le minimum de moyens. Point satirique, comme Mérimée qui se moque toujours un peu, sur un ton discret, du monde qu'il peint, il ferait plutôt songer à Maupassant par l'objectivité de son pittoresque et la franchise de son pathétique. A cet égard, *Le patron*, *La fin de Marie Pacific* et *Accident* me paraissent les meilleurs morceaux de son petit volume.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Topaze, 4 actes de M. Marcel Pagnol, au Théâtre des Variétés. — *L'eau qui dort*, 4 actes, 5 tableaux de M. Henri Bancel, joués par la compagnie « la Grimace », théâtre de Grenelle. — *La Communion des Saints*, 3 actes, 9 tableaux, au théâtre des Arts. — *Votre Sourire*, 3 actes, de MM. André Birabeau et Georges Dolley, à l'Athénée. — *Quatuor*, 3 actes, de M. Antoine Bibesco, à la Potinière.

Les directeurs de théâtre sont, et plus que jamais, exclusivement

des industriels dont le criterium ne dépasse pas les vues d'une administration pécuniaire florissante. Certes, on ne le leur tient pas à honte. C'est l'ordre de l'heure. Et même on a eu l'honneur, ici, de bien nettement découvrir le monde théâtral sous cet aspect exclusif, et d'y apporter toutes les excuses convenables, jusqu'au point de le trouver tout à fait légitime.

Comme partout ailleurs, il y a, dans la corporation, ceux qui se brûlent les doigts à tirer les marrons du feu, et ceux qui s'en régalent : les théâtres dits d'arts, qui marchent péniblement, fourvoyés qu'ils sont, pour la plus grande partie, dans une production primaire, prétentieuse, morbide, écœurante ; puis les théâtres du boulevard où les plus malins, parmi leurs directeurs, savent distinguer les auteurs qu'ils pourront plier aux conditions courtisanes que leur clientèle demande. M. Max Maurey a réussi enfin à former un élève idoine à remplacer les Flers, Caillavet, etc. Vieux limier à chambrer et à ébaubir les braves gens, blanchi dans l'effort et l'exercice de grouper les billevesées bonnes à plaire au parterre, M. Maurey est celui de nos marchands de spectacles qui, le plus naturellement, a pu continuer son florissant office. Le plus naturellement et le plus facilement, car le public d'autrefois avait tout de même certaines exigences spirituelles, tandis que celui de maintenant est de plus en plus ignorant, benêt, et tout à fait disposé à être nourri aux chardons. De la sorte, l'auteur de **Topaze**, M. Marcel Pagnol, est celui parmi les moins doués de nos jeunes auteurs dramatiques qui convient en effet le mieux à son nouveau manager et à son nouveau public. Le succès vient de le récompenser pour ce qu'il a volontiers mis ses doigts sous la férule dorée d'un qui connaît toutes les ficelles de la rampe, et sait comme il faut satisfaire les gens.

M. Pagnol est, avec M. Boussac de Saint-Marc, le triste père de *Sardanapale*, l'un des deux auteurs qui proposent le plus allégrement aux snobs et aux badauds l'apparence de l'originalité et de la hardiesse le plus gratuitement, et si parfaitement dénués qu'ils soient, l'un et l'autre, de l'une et l'autre. Au vrai, M. Pagnol est un esprit très limité de pédagogue dévoyé (de la lignée de M. Jules Romains), tel qu'il se plaît à les peindre. C'est la pire engeance. Avec quelques apparences de qualités platement formelles, ils sont la dérision du théâtre, comme de la littérature, de la critique. On sait, par exemple, quel normalien blackboulé

occupe depuis tant d'années, avec un souci uniquement académique et mondain, le feuilleton qui devrait être le plus sensible, et le plus objectif de France, étant le plus accrédité. Passons.

Topaze est une seconde mouture de *Jazz* (1) du même auteur. Il faudrait répéter nos remarques restrictives de l'an passé. M. Pagnol n'a pas grandi en passant du Théâtre de M. Dargens à celui de M. Maurey ; mais on voit désormais plus clair encore dans son cas. Son désir évident et sa réussite à passer sous la porte basse du succès vulgaire ne permettent plus de mettre sa présomption d'« art » sur le compte d'une juvénile et innocente exaltation. Ses petites idées très courantes, montrées hier prétentieuses et dégingandées aux gens du Théâtre des Arts, M. Pagnol, cette fois-ci, a mis son habit pour les présenter en ville. Les acteurs qu'on lui a prêtés sont excellents et font passer agréablement la soirée, bien qu'ils soient loin, très loin d'approcher l'ancienne troupe, celle de feu Samuel, avec Baron le vieux, Baron le fils, Guy, Dearly, Lavallière, etc.

Jazz et *Topaze*, c'est le même civet, et l'assonance des deux titres, bon gré mal gré, l'annonce déjà. *Jazz*, c'était l'histoire d'un professeur aux avatars divers chassé de sa classe, et qui exposait en un discours final à ses élèves (discours qui ne laissait aucun doute sur ce qu'il présentait la pensée même, et soi-disant originale et hardie de l'auteur), de ridicules paradoxes dégradants. D'ailleurs, pour que nul n'en ignore, un communiqué en lettres d'affiche exposait la thèse en trois lignes, aux courriers théâtraux des quotidiens :

L'INANITÉ DE TOUT SAVOIR
L'AMOUR SEUL BUT DE LA VIE
VOILA CE QUE PROCLAME
« JAZZ »

Il n'y a plus de doute, loin d'être une stupide aberration passagère, après la récidive de *Topaze*, c'est bien là tout le bagage original de M. Pagnol. Topaze, M. Topaze, c'est proprement le professeur, héros de *Jazz*, montré selon une disposition du scénario, au fond identique, où l'« idée » de *Jazz* est délayée selon une variante de nouveauté seulement superficielle.

Cette fois-ci, il se montre plus avisé, plus finaud, moins niais, meilleur entendeur. Même choc dans la culbute, et vers un idéal

(1) Annoté dans notre chronique *théâtre* du 1er février 1927.

de même vanité, mais d'espèce plus pratique. Au lieu de devenir l'imbécile inane et bêtement érecteur, moins nigaud, il apporte à ses mornes jouissances une économie et des moyens un peu moins stupides : il devient pirate dans le monde de la politique mêlée aux affaires.

Chassé de sa classe à cause des intransigeances de son honnêteté, devenu objet passif, homme de paille de deux escrocs — un conseiller municipal et sa maîtresse, — soudain insolent, rasé et monoclé, il s'érige à leur image. Et à tel point ayant bien compris leur leçon, que, dans une entière et suprême réussite, il détrousse l'un et trousse l'autre. Ainsi l'auteur s'applique longuement à montrer que l'argent mène le monde (belle nouveauté, ma foi !) et que le succès matériel, comment qu'il vienne, apporte avec lui tous les pouvoirs de bonheur. Pauvre bougre...

Naturellement, une critique soumise (et qui n'a pas meilleure matière à ses applaudissements dont le lecteur des quotidiens exige qu'ils se manifestent au goût de sa bonhomie journalière optimiste), une critique soumise, brisée dans sa virile propriété, privée tacitement, par principe administratif, du libre arbitre et d'aucune rigueur intègre, assure qu'elle discerne, dans une pièce de ce genre, « une âpre satire ». Il y a peut-être là en effet, pour les spectateurs étrangers à l'examen du fond des caractères et des œuvres — c'est-à-dire pour la masse du public — matière à une gratuite générosité. En vérité, c'est un tour de passe passe bien vite percé que celui qui, en présentant quelques phrases et aspects bien connus, modestement et vulgairement pamphlétaires, à des gens bonasses, leur assure (incapables qu'ils sont de savoir ce qu'est la vraie puissance esthétique et morale, le vrai nerf de la morsure moliéresque, ou de la morsure de ce satirique à la venue pourtant si urgente, que tout le monde attend et qui tarde tant à venir), leur assure, à ces gens bonasses, que voilà une œuvre forte. En réalité, l'esprit qui se trouve dans *Topaze* est des plus poussifs et des plus faciles, cela abonde surtout en effet, et en lieux communs que le bon spectateur connaît, mais que son heureuse digestion le rend heureux de retrouver. L'agrément que l'on y peut trouver est, ni plus ni moins, celui que procurait déjà le théâtre qui traînait, il y a quelque vingt ou trente ans, ses mots d'auteurs plus ou moins humouris-

tiques, ses toutes petites récriminations à fleur d'objet sur les mœurs de l'actualité, ses bons acteurs plaisants à regarder et à entendre. Mises en scène à bon compte : tout cet acte premier où M. Topaze faisant sa classe est berné et chahuté par la marmaille ; voilà des choses des plus plates, des plus usées, mais qui font toujours leur petit effet. Puis ces pesants dialogues pour montrer, chèque en mains, pendant de longs quarts d'heure, que l'argent gouverne. N'est-ce pas là un pauvre ressassement, la formule même de tous les agioteurs ou de tous les mécontents de tous les temps ? — Nous savons, monsieur, nous savons... Et enfin ce brave homme d'une droiture, d'une honnêteté d'ailleurs poussées jusqu'au parfait ridicule pendant trois actes, et qui, soudain, comme une crêpe qui est retournée à la poêle, devient le plus cynique des flibustiers ! où est le ressort plausible d'une telle évolution ? Point capital pourtant. Mais l'auteur a fait sagement de ne pas s'en soucier : il s'y serait trouvé penaud. Il ne possède qu'un talent d'artifice et fait évidemment mieux de ne pas s'aventurer au delà.

Négliger l'étude des caractères, c'est, chez un auteur, la marque avouée de son incapacité à faire œuvre qui vaille. Agencer des scènes drolatiques, cela va bien pour obtenir un succès facile d'amuseur à bon compte. Mais pour prétendre à la satire, il faut une consumation du satirique ardente et ferme. Les travaux de M. Pagnol ne laissent même pas présager qu'il la possédera un jour. Il y faut d'ailleurs aussi une expérience du cœur humain que l'on ne saurait avoir sans génie au sortir du biberon, et si grand désir pourtant que l'on ait de briller.

J'ai donné plus haut le texte de la réclame de *Jazz*. Pour *Topaze*, je proposerais cette simple variante :

L'INANITÉ DE TOUTE CONSCIENCE
L'ARGENT SEUL BUT DE LA VIE
VOILA CE QUE PROCLAME
« TOPAZE »

C'est là en effet le fond authentique de la pensée naïve et poncive qui, pour tout bagage, occupe M. Pagnol.

Qu'il essaie, après pourtant l'aveu positif misérable de l'annonce que j'ai reproduite, qu'il essaie, grâce à l'ineffable disqualification du public et de la critique en matière d'esthétique et de morale, de faire prendre ses piètres désastres de la pensée pour

des ironies, rien d'ailleurs de plus naturel. Et tant mieux pour lui s'il y réussit.

On entend bien que ce n'est pas le nihilisme que nous réprouverions, mais bien ce nihilisme de façade, anémique, qui voudrait donner à certains ouvrages un semblant de vie dans un grimacement décousu, incohérent, et qui ne comporte qu'un besoin d'étonner, et, subsidiairement, un moyen de pénétrer pour en jouir dans le dispositif fortuné.

L'art, comme le spectateur raisonnable, accepte toutes les formes de la pensée et jusqu'aux plus excessives, quand cette pensée est réfléchie, criblée, propre et tracée dans une affirmation responsable. Ainsi cela porte dans les mots la griffe dramatique d'un homme qui sait s'exprimer. Le reste n'est que joujou d'enfant.

Nous refusons à l'incohérence première, puis à l'équivoque maladroite, second état de M. Pagnol, aucune qualité mordante, et fût-elle de la plus mince ironie. L'ironie, pour nous, commence bien au-dessus de ce que peut essayer cet auteur.

§

Les amateurs de sujets morbides sont cette fois bien servis par **L'Eau qui dort** et par **la Communion des Saints**. Essayons d'indiquer ça :

1° (Compagnie de la grimace), — l'agonie d'un jeune phtisique. — Un cimetière (le fameux cimetière inévitable de MM. Curel, Lenormand, etc.), où un couple, auprès de la tombe qu'il visite, se livre à une scène singulière. — Deux amants alcooliques jusqu'au *delirium tremens*. Tenez-vous à en savoir davantage? Un professeur de violoncelle, alcoolique et mufle. Adoré de 3 femmes : une irrégulière, qu'il laisse vilainement ; une jeune fille, son élève, qu'il épouse, et ne tarde pas à quitter aussi pour la laisser mourir de chagrin et de phtisie. Enfin la sœur de cette malheureuse, veuve ou divorcée (c'est *l'eau qui dort*), qui activera sa mort, tout au moins par négligence voulue, et qui, pour étouffer ses remords, se saoule sans arrêt avec son beau-père. Quand le rideau tombe, le cabanon les guette tous les deux à bref délai. Elucubration d'un cerveau trouble et fort ordinaire.

2° (Théâtre des Arts). Sous l'étiquette de la religion, du rachat des péchés, d'un bas mysticisme, on a là une sorte de

sabbat auvergnat (1) et sacré avec inceste, assassinats, agonies, hallucinations, brutes diverses, prêtre, aveugle, etc. Naturellement, c'est M. Pitoëff qui est là-dedans, avec son talent tout à fait à son aise parmi l'expression des turpitudes, des misères, des corruptions de surenchère.

§

Pour les amateurs de représentations « parisiennes » :

Votre sourire. Pièce un peu mince et languissante, quoique non dépourvue de détails amusants et même de mots spirituels. Un clubman décavé entre comme employé principal dans une grande maison d'ameublement et décoration. Malgré son inaptitude sociale (éternellement souriant et aimable, il est sans autorité sur le personnel, comme sans défense contre les mauvais clients), il finit par épouser sa jeune, riche et honnête patronne. Succès dû surtout aux interprètes : Mme Soria, MM. Rosenberg, Arnaudy, à la plastique et à l'élégance des femmes.

Quatuor. — Ici, ouvrage d'un prince roumain, garçon assez subtil, au moins dans la mesure mondaine, intéressé à l'analyse, esprit parisien (si bien représenté en général par les étrangers), plus féru de finesses successives que de quelque volonté de coordonner. Quatre bons acteurs sont mis en mouvement, sur ses tours et détours dans l'aimable petit théâtre de la rue Louis-le-Grand : Mme Cocéa, une petite femme blonde assez gentille, qui semble à merveille têtue dans ses desseins cachés, mais quelque peu limitée et absorbée dans cette expression uniforme, ce qui laisse mettre en doute l'étendue de son talent. N'importe, elle est bien comme cela Mme Jeanne Briey, une belle brune non sans attraits, montre un gentil trac qui la gêne un peu dans la voix et dans le geste et lui donne une certaine incertitude tremblante, qui, chez une personne de sa taille, charme, amuse et attendrit.

ANDRÉ ROUVEYRE.

PHILOSOPHIE

Psychologie. — G. Dwelshauvers : *Traité de Psychologie*, Payot, 1928. — *La Psychologie et la Vie*, « Revue de Psychologie appliquée », depuis mars 1927. — *Premier Congrès International de Psychologie appliquée* : 21-27 mars 1929, Paris.

Le nouvel ouvrage de G. Dwelshauvers, **Traité de Psy-**

(1) La « bourrée » qu'on y danse est ce qui s'y trouve de mieux.

chologie, se situe dans une zone intermédiaire entre la vaste entreprise du professeur Georges Dumas, faite pour des spécialistes, et les manuels scolaires. Pour chaque question, il met au point son état présent, et montre comment il fut obtenu par ses approximations progressives ; ajoutons que, sur beaucoup de ces sujets, l'auteur a des observations ou expériences personnelles à faire valoir. En chaque cas, le point de vue de la psychologie expérimentale l'emporte sur tout autre ; cela seul suffirait à fonder l'originalité de l'œuvre. « Je ne suis, dit l'auteur, qu'un modeste travailleur de laboratoire. »

Heureusement, M. Dwelshauvers ne se croit pas forcé, comme les rédacteurs de manuels, de proposer sur les divers problèmes des solutions soit scolastiques, soit scolaires. Montrer le point où l'on en est semble moins prétentieux, mais apparaît plus substantiel. Cela suppose une ample exploration du domaine psychologique, lequel s'agrandit sans cesse. La bibliographie est suffisante, sans excès. On regrettera l'absence d'index.

Les fonctions supérieures de l'esprit sont analysées vers la fin et brièvement, sans doute parce que, là, l'expérimentation n'a encore qu'une part restreinte. Mais le plan général de l'ouvrage, neuf et personnel, doit être signalé. La première partie, méthodologie, et la seconde, consacrée aux « grandes directions », synthèse, automatisme, dynamisme inconscient, constituent les sections les plus originales. Ensuite viennent les « synthèses sensibles » (l'image ; l'association ; l'espace et le temps) et les « synthèses fonctionnelles » (mémoire, attention, imagination, langage). On voit comment l'effort se concentre sur les conditions les plus générales de la vie mentale sous leur aspect non pas physiologique, mais psychologique. Les grosses difficultés de fond ne sont jamais esquivées ; se trouve seul écourté ce qui est soit rebattu, soit prématuré pour un traitement scientifique.

Donnons une idée de l'ingéniosité de l'auteur à propos de la question si controversée : Y a-t-il, ou non, des lois en psychologie ? Il y en a, dit-il, de diverses sortes : 1° Lois de direction : ainsi l'unité de la vie mentale, ou l'automatisme. — 2° Rapports entre de grands groupes de faits. Exemple : la volonté subit l'action combinée des passions et de la raison ; ou encore : un sentiment qui s'analyse tend à s'affaiblir. — 3° Après ces lois empiriques générales, des lois fonctionnelles : ainsi la loi de

Ribot, suivant laquelle les amnésies rétrogrades nous font vérifier, en sens inverse, l'évolution de la mémoire. — 4° Lois d'association : ce qu'on appelle association des idées en est un cas particulier. — 5° Lois expérimentales : telle la mesure de la fatigue mentale ; telle la loi de Fechner (rapport d'intensité entre la sensation et le stimulus physique qui la provoque) (p. 44-6).

La Psychologie et la vie a été fondée en mars 1927 par P. Masson-Oursel, et paraît mensuellement, éditée par l'Institut Pelman de Paris (35, rue Boissy d'Anglas). Parmi tous les périodiques de psychologie, celui-ci a un domaine bien distinct. Il laisse de côté les problèmes théoriques, pour viser les applications pratiques. Il se détourne des questions générales, pour s'attaquer à des questions concrètes. Cela n'implique pas que le souci désintéressé de connaître soit exclu, car la pratique concrète est éminemment expérience. Toutes les applications de la psychologie sont envisagées : culture de soi-même, pédagogie, art du commandement, science de l'organisation, hygiène mentale, orientation professionnelle, etc.

Cette Revue, lisible pour quiconque, ambitionne de se rendre utile à tout public. Elle a été conçue pour rapprocher intellectuels et hommes d'action, les uns et les autres perdant singulièrement à s'ignorer. Quand ils s'ignoreront moins, la science pourra vivre, et la pratique sera la première à en bénéficier. L'appel a été entendu : des maîtres de l'Université comme Alain, P. Fauconnet, H. Sée, collaborent à ce périodique comme un Sageret, un Guy-Grand, un L. Landry. Ils y rencontrent ou y rencontreront des psychophysiciens étudiant les conditions du travail, des experts voués à la technique commerciale, industrielle ou administrative.

Dans chaque numéro est envisagée la carrière d'un des maîtres de la psychologie contemporaine. Ce furent tour à tour Pierre Janet, Bergson, Freud, Bechterew, Ribot, Binet, Kræpelin, Durkheim, Stanley Hall, Rivers, Lévy-Bruhl, Proust, A. Gide, G. Dumas, Ch. S. Myers, Claparède, Jaspers, Delacroix, Münsterberg. Un portrait accompagne ces biographies.

L'attitude pédagogique de la Revue mérite attention. Elle s'attache aux problèmes de la « formation de l'esprit », trop souvent éludés par l'enseignement à tous ses degrés. Ainsi, à pro-

pos de sujets précis, tels que l'intelligence des mathématiques ou l'appréciation de la musique, elle recherche, à travers de multiples articles ou interviews, ce qui s'oppose à la compréhension et ce qui au contraire la favoriserait. Dans le même sens, elle ouvre une enquête sur la nature de l'intuition féminine ; elle analyse, en les biographies de personnalités puissantes, les causes de l'échec ou les ressorts de la réussite.

L'accueil fait à *La Psychologie et la Vie* dans les milieux les plus différents a persuadé son directeur de l'intérêt que trouverait le public à un **Congrès International de Psychologie appliquée**. Ce projet, qui a réuni d'emblée les plus précieux patronages en France et à l'étranger, est en voie d'organisation ; nos lecteurs seront tenus au courant. Les communications s'annoncent nombreuses au bureau de la Revue, et il est d'ores et déjà décidé que la manifestation aura lieu à Paris, du 21 au 27 mars 1929.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

André Metz : *Temps, espace, relativité*, Beauchesne. — Jules Raibaud : *Appareils et méthodes de mesures mécaniques*, Colin. — Edmond Marcotte et Henr Voignier : *Notions de résistance des matériaux*, Delagrave. — Eugène H. Weiss : *La mécanique*, Hachette. — Mémento.

De l'avis unanime, André Metz a parfaitement compris les théories d'Einstein, et il nous en donne un nouveau résumé, sans mathématiques, intitulé **Temps, espace, relativité**, où, profitant de l'expérience de ses prédécesseurs, il espère réussir mieux qu'eux, malgré « la difficulté des entreprises de ce genre ». Il met fort loyalement en garde les lecteurs, qui

> croient pouvoir suivre et discuter n'importe quel théorème de mathématiques à la manière dont ils suivaient le développement de la démonstration d'un cas d'égalité des triangles (p. 16) ;

il se dispense d'attaquer à nouveau « les ouvrages contenant des erreurs », en particulier les opposants les plus notoires

> qui prétendent interpréter la théorie (comme M. Bergson) et la transforment d'une façon telle que les physiciens... se refusent à reconnaître leur enfant dans le monstre qu'on leur présente ainsi (p. 13).

Un nom célèbre n'est pas forcément la marque d'un esprit infaillible, voire profond ; combien d'auteurs doivent leur notoriété à peu près

uniquement à des qualités littéraires qui, si elles frappent leurs lecteurs, ne les préservent pas eux-mêmes de l'erreur, et sont, à ce point de vue, un danger bien plus qu'une garantie (p. 11) ?

En lisant ce petit ouvrage, j'aurais souhaité la suppression de certaines erreurs au sujet de l'éther (notamment p. 183), alors qu'il eût fallu définir la masse en tant que capacité d'énergie cinétique (p. 122 et 190), faire des réserves (p. 185) sur la théorie de Weyl et quelques allusions aux travaux récents (mécanique ondulatoire, cinquième dimension). Mais ce ne sont là que des critiques de détail ; dans l'ensemble, l'exposé est très logique, très clair, bien équilibré. A la fiction classique du chef de gare et du chef de train, il ajoute celle « du terrien et du plongeur », qui permet de concréter d'une manière saisissante certains points délicats à comprendre.

§

L'excellente collection Armand Colin vient de combler fort heureusement une lacune, en chargeant Jules Raibaud, chef de travaux à l'Ecole Polytechnique, de rédiger un petit ouvrage de métrologie : **Appareils et méthodes de mesures mécaniques**. L'auteur passe successivement en revue les diverses grandeurs importantes : temps, vitesse, accélération, masse, force, couple, travail, puissance, pression, grandeurs élastiques. Après des définitions précises et le plus souvent (1) irréprochables, il décrit *schématiquement* les appareils les plus récents :

Les photographies ne montrent, presque toujours, que les bâtis et les supports, les enveloppes protectrices ; les organes essentiels sont cachés ou perdus dans la masse (p. 10).

Il étudie, d'une façon à la fois simple et rigoureuse, les pendules, chronomètres, diapasons ; compteurs de tours, tachymètres, accéléromètres ; balances et microbalances, ressorts ; manomètres, freins, indicateurs, etc. Chaque fois que la méthode présente de l'intérêt, Raibaud insiste sur l'enregistrement photographique,

(1) Je ferais néanmoins des réserves sur les définitions de la vitesse angulaire (p. 66) et de l'accélération (p. 9.), sur la généralité de la loi de l'inertie (p. 104), en dehors d'une vingtaine de coquilles — d'ailleurs à peu près inévitables — que j'ai relevées. Pourquoi, d'autre part, appeler « hypothétiques (p. 151) les mouvements des molécules ? Parmi les détails intéressants, citons la proposition de noter kg' le kilogramme-poids (kg désignant le kilogramme-masse), de nombreuses remarques sur les erreurs d'expérience et sur les grandeurs (p. ex., p. 127 : « un angle n'est pas un nombre »).

sur les appareils électriques et magnétiques; il consacre des développements succincts, mais suffisants aux procédés d'avenir, tels que la stroboscopie (p. 89) et la photoélasticimétrie (p. 195). Une bibliographie sommaire termine l'ouvrage (p. 212-214).

Lorsqu'on connaît par expérience les difficultés qu'on éprouve à condenser, en un exposé complet, les documents épars et obscurs, on peut affirmer que J. Raibaud a réalisé un véritable tour de force et que son travail rendra les plus grands services.

§

Edmond Marcotte et Henri Voignier se sont adressés à des lecteurs de culture plus modeste, lorsqu'ils ont rédigé leurs **Notions de résistance des matériaux**. Ils s'occupent successivement des métaux, des pierres naturelles et artificielles, du bois et, surtout, du béton armé qui a révolutionné la technique architecturale ; ils montrent comment on essaie ces diverses matières (1), comment on calcule les pièces pour obtenir une stabilité et une sécurité suffisantes. L'opuscule se termine par un court chapitre sur la photoélasticimétrie, qui permet de déterminer empiriquement les efforts qui s'exercent sur un modèle à échelle réduite et fabriqué en matière transparente.

Tout en restant suffisamment élémentaires pour être comprises par un praticien intelligent, ces *Notions* sont recommandables dans l'ensemble.

§

Le dernier ouvrage qui se rattache à cette chronique fait partie de la « Bibliothèque des merveilles » : **La Mécanique** (*Nous vivons sous son règne...*), par un ingénieur, Eugène-H. Weiss, est destiné au grand public. Serait-ce trop demander à un directeur de collection, dans l'espèce Alphonse Berget, que de parcourir les premiers chapitres (principes de la mécanique, organes des machines) et de prévenir charitablement l'auteur des erreurs qui les déparent ? L'ouvrage s'occupe ensuite des

(1) Signalons une omission regrettable : l'étude des métaux aux rayons X (p. 15) et une dizaine de détails à rectifier (passages obscurs, erreurs, abréviations fantaisistes,...) Quand les ingénieurs consentiront-ils à employer le mot *écrasement*, au lieu de « compression » (p. 10), pour distinguer l'action d'une statue sur son socle, de l'action de l'eau de mer sur un sous-marin en plongée ?

transformations et des transmissions de mouvements, des machines-outils, des machines industrielles, des appareils de levage et de manutention ; les descriptions n'en sont pas toujours très claires, mais il n'y a guère moyen d'expliquer une machine complexe sans en montrer le fonctionnement... Les très belles photos qui ornent ce volume n'aident guère à la compréhension (selon la remarque, citée plus haut, de J. Raibaud). Les deux derniers chapitres traitent des « machines intelligentes » (machines à coudre, à écrire, à calculer, etc.), des jouets mécaniques et des automates.

Mémento. — *La Science et la Vie*. Louis Houllevigue, professeur à la Faculté des Sciences de Marseille, explique fort clairement, en quatre pages (octobre 1928), ce que nous savons de la *foudre*, quelles sont les diverses formes de l'éclair (fulgurant, en boule, en chapelet) : il s'agit là sans doute, dans tous les cas, d'un composé chimique instable qui se détruit avec explosion. Dans les deux numéros d'octobre et de novembre 1928, je m'applique à résumer nos connaissances sur les *métaux et les alliages* : après avoir passé en revue leurs principales propriétés mécaniques (compressibilité, rigidité, plasticité, malléabilité, ductilité, ténacité, dureté, fragilité), je donne quelques indications sur la structure de ces solides importants entre tous ; l'étude se poursuit par l'examen de l'écrouissage et de la trempe, puis du rôle des alliages industriels dans la vie moderne.

Larousse mensuel (octobre 1928). On trouvera quelques développements assez élémentaires et assez accessibles sur la *photoélectricité*, c'est-à-dire sur l'émission d'électrons par les métaux sous l'influence des rayonnements ; la cellule photoélectrique est couramment employée comme appareil émetteur dans les essais de télévision.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

André Siegfried : *Les Etats-Unis d'Amérique*, A. Colin. — André Philip. *Le Problème ouvrier aux Etats-Unis*, Alcan. — Silvio Trentin : *L'aventure italienne, légendes et réalités*, Presses Universitaires. — Mémento.

Le livre de M. André Siegfried, **Les Etats-Unis d'aujourd'hui**, est un des plus remarquables qui aient paru depuis longtemps sur ce grand pays si important pour tout le monde, puisqu'il peut être considéré comme le pôle positif de notre civilisation moderne, le pôle négatif en étant la Russie soviétique, et il convient donc d'en parler un peu longuement.

Les Etats-Unis d'Amérique sont si différents des Etats désunis d'Europe qu'ils ont toujours violemment attiré notre attention, et qu'en français notamment nous avons toute une série d'excellents ouvrages, depuis celui d'Alexis de Tocqueville en passant par ceux de Claudio Jannet, de Mandat-Grancey, de Paul de Rousiers, de Paul Bourget, etc., etc., jusqu'à celui d'André Siegfried, pour nous permettre de nous faire une idée sur leur évolution aboutissant à cette étonnante prospérité actuelle.

D'abord les Etat-Unis, en poussant à l'extrême tous les traits de la société économique moderne, ont créé une forme vraiment originale de civilisation ; par leur génie d'invention et d'organisation et par leur discipline morale et sociale, joints aux ressources d'un sol vierge, riche et immense, ils sont arrivés à une productivité de richesses dont personne, il y a un quart de siècle, ne pouvait avoir l'idée. Cette puissance capitalistique s'allie d'ailleurs à une très haute valeur morale, le Yankee étant aussi riche de vertus que dépourvu de vices (ceci en gros, bien entendu) ; notamment il ignore la paresse, la haine et l'envie, qui sont les trois fléaux de nos sociétés européennes et les trois sources de notre socialisme révolutionnaire (aux élections de 1924 le parti socialiste a obtenu là-bas juste un millième des voix totales, alors qu'en France il atteint presque le tiers !) On comprend donc ce que je disais, que les Etats-Unis constituent le pôle positif de notre civilisation économique : nulle part la production n'y est plus abondante et le producteur mieux rémunéré ; les gains des patrons, loin de diminuer ceux des ouvriers, conditionneront au contraire leur progrès ; non seulement le salaire de l'ouvrier américain est très supérieur à celui de tous les autres (l'ouvrier qualifié gagne de 5 à 10 dollars par jour, soit 125 fr. à 250 fr. de notre monnaie), mais encore, ce qui surtout importe, il peut avec ce salaire se procurer relativement beaucoup plus de choses (prix de détail 173, taux du salaire 228). L'ouvrier vit donc plus à l'aise aux Etats-Unis que le bourgeois en France ; il a maison à lui, auto à lui, etc. La seule contre-partie est que, par suite de ces hauts salaires, tous les services personnels sont hors de prix, et que notamment personne, sauf les millionnaires, n'a de domestique. Ceci déplairait peut-être à beaucoup de nous ; une dame en France préférerait n'avoir pas d'auto et avoir une bonne à tout faire, mais en gros on peut dire que nulle part on ne vit plus confor-

tablement qu'aux Etats-Unis, comme, à l'autre bout, nulle part on ne vit plus misérablement qu'en Russie.

Ce type de civilisation humaine, si supérieur au point de vue matériel à tous ceux qui l'ont précédé, l'est-il aux autres points de vue ? C'est une tout autre question. Le capitalisme américain n'obtient ses étonnants rendements qu'en comprimant à l'excès la liberté, tout comme le communisme russe qui se flatte lui aussi d'accroître la production économique, et ce n'est pas la moindre singularité des choses humaines que de voir ainsi se rapprocher deux conceptions aussi antagoniques de l'humanité moderne. Mais la question justement est de savoir s'il n'y a pas au monde autre chose que le rendement, et pour nous. tenants de l'ancienne civilisation helléno-chrétienne, la réponse n'est pas douteuse : l'homme n'est pas sur terre seulement pour avoir une auto et un appartement à dernier confort, il y est pour se développer dans toute sa plénitude et pour se rendre utile et sympathique à tous ses frères. Or, l'Américain ne se soucie pas de la fraternité humaine : non seulement il est d'un exclusivisme farouche et parfois féroce à l'égard des noirs et des jaunes, mais même il est plein de mépris pour tout ce qui n'est pas d'origine anglo-saxonne et de mentalité puritano-calviniste. De propos délibéré, les Etats-Unis se ferment de plus en plus à l'immigration slave et latine et à plus forte raison touranienne et asiatique. Il semble même que la mentalité catholique leur semble plus dangereuse pour leur esprit national que la mentalité juive, et ceci n'est vraiment pas sans nous étonner ; quelque lien que l'Ancien Testament établisse entre les calvinistes et les talmudistes, le Nouveau devrait en créer un plus fort encore entre eux et les chrétiens de l'église romaine et de l'église grecque. Le Canada, qui est à moitié catholique, ne semble pas constituer un type de civilisation moderne inférieur à celui des Etats-Unis.

On peut donc, tout en rendant hommage à cette merveilleuse création originale qu'est la République des raies et des étoiles, penser qu'elle ne l'emporte pas sur les créations antérieures de l'Hellade, de Rome, de la Chrétienté médiévale, de l'Europe de la Renaissance, de la France du XVIIe siècle, de la Révolution de 1789, etc., et estimer que son intérêt serait de ne pas accentuer ses traits propres, mais au contraire de se donner certains traits empruntés à l'Angleterre anglicane, au Canada catholique, à la

France libérale et même à la Russie orthodoxe. Les Etats-Unis ont négligé la liberté et la fraternité pour réaliser l'égalité, dans la richesse d'ailleurs, et non dans la pénurie comme ont fait d'autres peuples, mais tous les peuples qui ont sacrifié la liberté et la fraternité ont eu à s'en repentir, et rien ne dit que les Américains ne s'en repentiraient pas, s'ils s'obstinaient dans leur effort de contrainte et d'orgueil. Ils sont en ce moment-ci à la tête du progrès, mais y resteront-ils dans seulement cinquante ans ? Personne ne peut l'affirmer.

Le livre de M. André Siegfried est si riche en vues pénétrantes sur tous les sujets qu'on a peine à s'en détacher. Je ne voudrais pas le quitter sans signaler, à sa suite, deux points.

Le premier, c'est que la fameuse prohibition des boissons enivrantes, qui nous semble pure folie ou pure hypocrisie, se comprend très bien au point de vue américain. D'une part, l'ivresse chez le nègre est très dangereuse, et d'autre part elle est chez le blanc de là-bas plus facile à provoquer que chez nous ; pour ces motifs, presque tous les Etats l'un après l'autre, depuis un demi-siècle, et finalement l'Etat fédéral, ont adopté la prohibition et donné ainsi un très bel exemple de discipline sociale et de dignité morale. Nous autres Français, il est vrai, nous aurions eu à leur place le sens des nuances et nous aurions permis le vin et la bière ; peut-être, si les démocrates l'emportent à la prochaine élection présidentielle, assoupliront-ils en ce sens la règle rigide de la prohibition, mais rien ne dit que les Etats suivront, et tout fait penser, au contraire, que dans tout le « solide sud » la prohibition restera absolue. Le nègre *intoxicated* est trop à craindre !

Le second point est que l'Américain, tout en ayant parfois pour nous Français une affection émouvante et touchant à l'enthousiasme, n'a pourtant pas à notre égard de genre de dévoûment profond qu'il a pour son cousin anglais ; leurs dissentiments, à eux, sont d'ordre familial et ne durent jamais bien longtemps ; au fond, Américains et Anglais sont conscients de leur communauté d'origine anglo-saxonne et de mentalité protestante, et leur orgueil est égal de se voir à eux deux les dominateurs du monde, car en face de leur duo les autres peuples ne compteraient pas beaucoup... Ce n'est d'ailleurs qu'une raison de plus pour leur savoir un gré énorme de ces beaux emballements magnanimes

et chevaleresques comme celui qu'ils ont eu pour nous à la dernière guerre.

Si l'on veut entendre un autre son de cloche sur les Etats-Unis, on pourra lire le livre de M. André Philip : **Le Problème ouvrier aux Etats-Unis**, volume plus dense et plus détaillé encore. Ce nouvel auteur connaît certes son sujet, beaucoup plus étroit, on le voit par le titre seul, que celui de M. Siegfried, mais il le traite avec un esprit également bien étroit.

Pour M. Philip, la prospérité de la classe ouvrière aux Etats-Unis est un leurre ou du moins un piège. Le patronat américain n'est pas imbu de cette bienveillance et de cette générosité que lui avaient reconnues d'autres observateurs, comme M. Charles Cestre dans son livre : *Production industrielle et justice sociale* (Garnier 1921), il est aussi égoïste et cynique que tous les autres patronats, et dans tout ce dont on lui fait honneur (hauts salaires, institutions, cités ouvrières, etc.), il ne faut voir que tactique perfide et meurtrière ; par le taylorisme, par l'organisation scientifique du travail, de l'apprentissage, par la faveur donnée aux sports, il n'a pour but que d'asservir et d'abrutir la classe ouvrière, et il en sera ainsi, ajoute l'auteur, tant que cette classe ne se sera pas organisée en vue de la lutte dans les cadres du syndicalisme antipatronal. On reconnaît là le marxisme avec ses corollaires de lutte de classes, de salaire indépendant de la production, de parasitisme patronal, etc., etc. Et certainement il est navrant de retrouver tous ces vieux ferments de haine et d'envie chez un observateur qui a pu voir combien la concorde sociale donne de meilleurs résultats pour tout le monde, mais toutefois on peut penser, comme je le disais plus haut, que le système de la production à outrance a trop développé la discipline et l'automatisme, et que les Etats-Unis seraient bien inspirés en desserrant les mailles de leur organisation économique. D'ailleurs, tant qu'ils s'abstiendront de tout ce que chérissent nos révolutionnaires, haine, violence, paresse, envie, etc., et tant qu'ils cultiveront les vertus qui ont jusqu'ici fait leur force; laboriosité, sobriété, confiance, gaîté, dignité, etc., ils resteront dignes de la civilisation humaine et à l'abri de cette barbarie dans laquelle nous voyons que le marxisme bolchéviste a précipité la pauvre Russie.

Cette même barbarie a failli submerger l'Italie en 1920, et c'est

en pensant au grand danger que courut ce pays à cette époque-là que beaucoup de gens sont indulgents pour les excès de son gouvernement fasciste. Quelque illibéraux que soient les procédés du *duce*, il faudrait les accepter s'il était bien établi que sans eux l'Italie serait tombée dans la boue sanglante du communisme. Mais est-ce bien établi ? Toute la question est là. A côté des livres qui chantent la gloire du Faisceau, il y en a d'autres, tel celui de M. Silvio Trentin, ancien professeur de droit public et ancien député, **L'Aventure Italienne, légendes et réalités**, qui s'efforcent de prouver la thèse contraire, et le font d'une façon très documentée et par suite très impressionnante. Pour M. Trentin, le fascisme n'a nullement sauvé l'Italie du bolchévisme ; celui-ci s'était avoué vaincu quand, laissé maître des usines en septembre 1920, il s'était reconnu incapable de les gérer. La réaction des forces démocratiques qui avait suivi cet aveu d'impuissance aurait été suffisante, d'après l'auteur, pour replacer l'Italie sur sa base, et il n'était point nécessaire de recourir à la mobilisation des chemises noires. L'œuvre de reconstruction se poursuivait lentement, mais solidement depuis l'armistice : elle s'était développée depuis l'échec de l'assaut communiste, et en 1922, à la veille du coup de force fasciste, l'Italie se trouvait dans une situation en somme satisfaisante, le rétablissement de la balance économique pouvait être considéré comme terminé et on était en droit d'escompter à brève échéance la disparition du déficit qui, cette année-là, n'était que de 3 milliards. Le fascisme, en intervenant brusquement et brutalement en octobre 1922, ne fit qu'arrêter ce mouvement de reprise, et remplacer une évolution saine par une série de soubresauts qui ont été plus nuisibles qu'utiles à l'économie publique et à l'économie privée. Sur tous ces points, M. Trentin apporte des précisions qui ne laissent pas que d'être gênantes pour les apologistes du régime fasciste, et on peut ajouter, ce qu'il ne dit pas, que le *duce*, en excitant au plus haut point les passions chauvines de ses compatriotes, a rallumé un foyer d'orgueil bien dangereux pour la paix mondiale : il y a eu des moments où le gouvernement italien s'est exprimé à l'égard des autres peuples d'Europe dans le plus pur style Guillaume II. Tout cela ne rend pas le fascisme sympathique aux gens épris de liberté et de paix, mais on retombe toujours dans la question cruciale et insoluble ; si le fascisme

n'avait pas pris en mains, à partir de 1922, les destinées du pays, est-ce qu'une nouvelle offensive du communisme local, servi par la faiblesse politicienne des gouvernants et l'inertie incroyable du roi n'aurait pas fini par s'emparer de l'Italie? Et alors, en ce cas, vraiment mille fois le pire fascisme plutôt que le moindre bolchévisme !

Mémento. — Paulette Bernège : *De la méthode ménagère*, Dunod. Tout rentre dans la science sociale, et notamment l'art de savoir tenir une maison. « Qui sait diriger une ferme sait gouverner l'empire des Indes», dit un brocard anglais. Le livre de Mlle Bernège abonde en notations ingénieuses et en conseils précieux : Taylorisation, que de règlements on peut édicter en ton nom ! Mais là, comme partout, le mieux est l'ennemi du bien, et je plaindrais un peu la dame qui voudrait suivre à la lettre les instructions de l'autrice ; rien que pour tenir sa comptabilité, il lui faudrait une heure par jour ; or, ce serait aller contre le but poursuivi que, pour s'éviter un travail, de s'imposer un travail pire. Au surplus, à moins d'être démuni de tout bon sens, on taylorise inconsciemment et suffisamment; quel est l'écrivain qui ne mettra pas son encrier à sa droite au lieu d'à sa gauche ? — La cuisine, tout comme la méthode ménagère, rentre dans la science sociale. Mais à ce propos, quelle quantité de livres consacrés à la gastronomie on a vu paraître depuis la guerre ! Les dix ans qui ont suivi l'armistice semblent avoir été marqués par le double développement des bals et des festins. Aimable science, d'ailleurs, et dont il ne faut pas dire de mal. Parmi les plus récents Manuels du Bien-Manger, je citerai la *Cuisine de Martine* (Claude Lemaître), préface de Curnonsky (Offenstadt), et la *Cuisine de Mme Saint-Ange* (Larousse). Le premier de ces ouvrages est d'un caractère pratique qui le rendra utile ; le second est un vrai monument d'art et de goût, digne du *Pot-au-feu*, ce réputé hebdomadaire aux recettes minutieuses, dont on regrette la disparition, contrecoup de la guerre. Comme livres un peu plus anciens, on peut citer la *Cuisine rationnelle des bien portants et des malades*, de Mme Moll Weiss (Delagrave) — Revenons à la sociologie. Le dernier numéro de l'*Assistance éducative* (92, rue du Moulin-Vert) donne des détails intéressants sur la *Semaine sociale*, qui s'est tenue à Paris en juillet, et sur la *Conférence internationale du service social*, tenue à la même époque à Paris aussi et qui est une œuvre d'origine américaine. On sait que les Etats-Unis prennent de plus en plus la tête pour les œuvres d'entr'aide sociale. — Dans *l'Animateur des temps nouveaux*, cette pensée très juste de Forest : « Les véritables auteurs de la prochaine guerre seront ceux qui n'auront pas voulu attaquer dans toute son ampleur le problème de la natalité.» C'est la véritable assurance sociale,

en effet, mais comme elle n'a pas d'intérêt électoral, on lui préférera la grosse et épuisante machine politicienne qu'on sait.

HENRI MAZEL.

VOYAGES

Roland Dorgelès : *La Caravane sans chameaux*, Albin Michel. — Ferdinand Antoni Ossendowski : *Le Maroc enflammé*, Flammarion.

M. Roland Dorgelès, dans sa *Caravane sans chameaux*, nous mène, cette fois en Orient méditerranéen. Son premier chapitre nous conduit dans l'antique Misraïm. Il est intitulé : Découverte de l'Egypte. Alexandre Dumas père prétendit aussi, jadis, avoir découvert la Méditerranée, ce que l'on peut rappeler sans être tenté d'ailleurs de faire aucune comparaison entre ces deux écrivains. Et il est bien vrai sans doute que nous apercevons toujours quelque chose de neuf dans les pays que nous visitons, surtout si, comme M. Dorgelès, nous ouvrons franchement les yeux sur les choses qui se présentent à nous et ne nous contentons pas d'évoquer des souvenirs d'histoire ou de suivre servilement les pages de notre Baedeker. « Ce n'est pas Hérodote, dit drôlement notre voyageur, qui a découvert l'Egypte, ni Diodore, ni Strabon. C'est moi... » Et il ne paie de visites, ni aux vivants, ni aux morts. La colonne de Pompée lui paraît toute pareille aux cheminées d'usine qui l'entourent ; et il déambule avec joie dans les quartiers riches et indigènes d'Alexandrie, où il constate que tout le monde joue.

Puis en quelques heures de chemin de fer, à travers une campagne plate et des villages en torchis, M. Dorgelès arrive au Caire et se déclare ébloui. Seulement il donne aussitôt le conseil de ne pas s'empresser d'aller au Nil, de ne pas courir au Tombeaux des Califes ou aux Pyramides ; mais de commencer par aller au Mouski et de s'égarer dans ce grouillant quartier des bazars, ce dédale d'échoppes et de mosquées, où il s'est promené agréablement, surtout le matin, en sortant d'El Azhar (la fameuse université musulmane), lorsque les toulbas (étudiants religieux) se mêlent aux touristes et qu'il est difficile aux chrétiens. de circuler dans le souk Et comme le voyageur aime ce merveilleux El Azhar qui travaille dans un bourdonnement de ruche, ce grand centre intellectuel de l'Islam où cinquante cheiks professent en même temps ! Malheureusement, l'attitude des élèves en-

vers les chrétiens n'est pas précisément encourageante, et M. Roland Dorgelès ne peut s'empêcher de se demander si un jour Infidèles et Croyants ne s'affronteront pas encore dans de nouvelles tueries,

Cependant le voyageur se rend tout de même aux Pyramides, et sa première impression est que c'est *affreux*. Il est navré et humilié de sa déception ; mais c'est ainsi. Quant au sphinx, sa tête énorme est tragique ; mais l'admiration banale et bruyante de la tourbe cosmopolite des touristes l'écœure et il s'enfuit. Nous aussi.

Et nous partons pour le Saint-Sépulcre. Dans le couloir du train bondé de pèlerins et de pérégrinants, à chaque tournant de la voie, tous regardent avidement et crient aux employés des gares dont les noms sont écrits en arabe ou en hébreu : N'est-ce point Jérusalem ? Enfin on arrive ; et traversant une foule énorme, réunie pour entendre un hymne inconnu, M. R. Dorgelès apprend qu'une fanfare est venue attendre le nouveau consul d'Italie qui avait voyagé avec lui. Les fascistes, en *haut-de forme* et *chemise noire*, acclament frénétiquement leur représentant.

Le voyageur jette en hâte ses bagages à Notre-Dame de France et court au Saint-Sépulcre. Je n'essaierai pas d'analyser les pittoresques descriptions qu'on nous donne ici. Ce serait trop long et il vaut beaucoup mieux, d'ailleurs, les lire. Je craindrais aussi d'y mêler des souvenirs d'écrivains antérieurs, surtout de Loti, ce qui serait absurde, étant donné le ton dont ce livre est écrit. Il ne faudrait pas croire, cependant, que M. Roland Dorgelès n'a que des pensées frivoles. On sent qu'il est ému devant le tombeau, le Saint-Sépulcre même ; et comme il assiste à la procession du Vendredi-Saint, il nous dit en terminant, en une phrase sans doute un peu étrange :

Je me caresse machinalement la main avec un regret confus, cette main que j'aurais pu poser dans celle de Jésus défaillant.

Après une visite au mur des Lamentations, et une autre aux Colonies Sionistes, sur lesquelles je regrette de ne pouvoir m'étendre, le voyageur se rend à Damas, la Cité des Califes, où, malgré l'inévitable modernisation, il trouve enfin l'Orient de la légende : « Cela me faisait battre le cœur, dit-il, de coudoyer cette foule bigarrée qui fourmillait déjà dans mon esprit d'en-

fant au seul nom de Bagdad. Et enfin nous allons où régna Zénobie. Ici, c'est encore pour l'auteur une désillusion. Des vestiges de palais et de la boue séchée : voilà Palmyre, s'écrie-t-il mélancoliquement. C'est laid, surtout banal. Heureusement, il est l'hôte des méharistes, qui ne sont, en général, ni des archéologues, ni des historiens et qui font une heureuse diversion. Dans ce milieu sain et de bonne humeur, qui lui rappelle ses camarades de la guerre, M. Roland Dorgelès reprend toute sa gaîté, qui s'atténue cependant à la fin en constatant que les Bédouins, les nomades qui marchaient toujours depuis le commencement du monde, ont envie de s'arrêter, de se fixer, de cultiver la terre et de bâtir des maisons ! C'est la fin de tout. Cela et les femmes du désert qui vont maintenant aux vieux puits qui datent du patriarche de Membré avec des *bidons à pétrole*, il n'y a plus désormais qu'à rester tranquillement chacun chez soi, ainsi que le recommande un touriste rencontré par le voyageur.

M. Roland Dorgelès rentre à Beyrouth où il tombe malade. En apprenant de son hôte qu'il couche dans le même lit qu'occupa Barrès quand il vint en Orient pour y préparer son *Enquête au Pays du Levant*, son imagination surexcitée lui fournit l'occasion d'un dialogue avec le défunt écrivain — où il parle seul d'ailleurs. Il ne laisse pas au grand homme le temps de placer un mot et parle à son ami sur un ton qui ne laisse pas de choquer un peu. « Ce qu'il y a de changé ? finit-il par dire au disparu... L'âme ! Vous entendez bien, l'âme ! »

Ce qu'a vu Barrès n'existe plus. Mais il n'y a pas qu'en Orient, ô voyageur moderne ! Et quand, selon vos propres expressions, de nouveau en France, « vous arriverez dans la campagne où vous irez vous rouler dans l'herbe », prenez garde aux autos et méfiez-vous des émanations des usines qui, sûrement, ne seront pas loin.

M. Ferdinand Antoni Ossendowski, qui a écrit des ouvrages curieux comme *Bêtes, Hommes et Dieux* et *l'Homme et le mystère en Asie*, nous donne maintenant **Le Maroc enflammé**, que j'ai lu avec le plus grand plaisir. Celui qu'on a surnommé le « Pèlerin de la Terre » a voulu faire aussi un voyage dans ce pays que, maintenant, de nombreux touristes entreprennent : Tlemcen, puis le Moghreb, Taza, Fès, Meknès, Rabat, Casablanca et ce merveilleux Marrakech dont M. Chevrillon nous

donna, il y a quelques années, d'inoubliables descriptions. Mais ce voyage, presque banal à présent, à cause de l'abondance des livres publiés sur ce sujet, prend, sous la plume de M. Ossendowski, un intérêt nouveau. C'était d'ailleurs au moment où les armées françaises et espagnoles luttaient contre le fameux Abd-el-Krim. Dès le début du livre, l'auteur nous raconte que, sur le bateau qui le transportait à Melilla, il fit la connaissance d'un jeune officier espagnol, qui allait *rejoindre* là-bas, et d'un arabe européanisé (au moins quant au costume) et énigmatique qui lui fit une sorte de conférence « sur le rôle de ses ancêtres en Espagne, jadis, à l'époque où ils apportèrent la civilisation à ce pays ».

Je ne puis malheureusement m'étendre longuement sur ce livre et suivre pas à pas l'itinéraire du voyageur. Je voudrais seulement signaler surtout l'intérêt des remarques de M. F. A. Ossendowski sur un sujet particulier et très grave. Il s'agit de la propagande sourde, mais très active, des bolcheviks au Moghreb pendant le soulèvement des tribus arabes. Abd-el-Krim et les agents russes s'entendaient, ce n'est plus douteux maintenant. Ces révolutionnaires sont extraordinaires quand on les considère du point de vue de leur habileté à soulever les populations asiatiques et africaines contre l'Européen, contre notre civilisation occidentale. C'est un des côtés les plus curieux de l'histoire de cette révolution. M. Ossendowski rencontre à deux reprises, à Fès, un « cavalier au manteau noir », mêlé à la foule, qui n'était autre qu'un Russe, ainsi qu'il l'apprit plus tard, quand ce dernier l'interpela dans sa langue, le supposant, comme lui, un agent des soviets.

Il faut rapprocher de cela la longue conversation qu'eut l'auteur avec un savant professeur de la medersa de Fès, qui lui fit longuement le procès des Européens qui ont oublié les principes de l'amour du prochain, inscrit dans leur Saint Livre, et qui ne possèdent plus que la science de la matière, celle de l'âme restant le privilège de l'Islam. On peut être sûr que le travail sourd entrepris par les agents bolcheviks n'était pas étranger à cette opinion, fortement exagérée, — mais que nous ferons bien, cependant, de méditer un peu.

AUGUSTE CHEYLACK.

LES REVUES

La Revue européenne : une lettre inédite de Rimbaud, avec un poème inédit que M. Izambard tient pour la maquette de « Bateau ivre ». — *La Revue de France* : Tolstoï et les révolutions russes ; négation d'un chef, maître des événements, par le romancier-philosophe. — *La Revue de Paris* : fragments d'une lettre du capitaine Carey, adressée à sa femme peu d'heures après la mort du prince-impérial. — Mémento.

M. Georges Izambard (ce jeune professeur de Rimbaud, qui en découvrit les dons merveilleux de poète et en devint l'ami, le conseiller dans la mesure où le lui permettait l'adolescent terrible) publie dans **la Revue européenne** (octobre), avec force commentaires, une lettre inédite et un poème contemporains de la Commune, que l'auteur des *Illuminations* lui adressa de Charleville, en mai 1871.

Les voici, *in extenso*:

Cher Monsieur !

Vous revoilà professeur. On se doit à la Société, m'avez-vous dit ; vous faites partie des corps enseignants ; vous roulez dans la bonne ornière. — Moi aussi, je suis le principe : je me fais cyniquement entretenir ; je déterre d'anciens imbéciles de collège : tout ce que je puis inventer de bête, de sale, de mauvais, en action et en paroles, je le leur livre : on me paie en bocks et en filles. — *Stat mater dolorosa, dum pendet filius.* — Je me dois à la Société, c'est juste, — et j'ai raison. — Vous aussi, vous avez raison, pour aujourd'hui. Au fond, vous ne voyez en votre principe que poésie subjective : votre obstination à regagner le râtelier universitaire — pardon ! — le prouve. Mais vous finirez toujours comme un satisfait qui n'a rien fait, n'ayant rien voulu faire. Sans compter que votre poésie subjective sera toujours horriblement fadasse. Un jour, j'espère, — bien d'autres espèrent la même chose, — je verrai dans votre principe la poésie objective, — je la verrai plus sincèrement que vous ne le feriez ! Je serai un travailleur : c'est l'idée qui me retient quand les colères folles me poussent vers la bataille de Paris où tant de travailleurs meurent pourtant encore tandis que je vous écris ! Travailler maintenant, jamais, jamais ; je suis en grève.

Maintenant, je m'encrapule le plus possible. Pourquoi ? Je veux être poète, et je travaille à me rendre *voyant* : vous ne comprendrez pas du tout, et je ne saurais presque vous expliquer. Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Ce n'est pas du tout ma faute. C'est faux de dire : Je pense. On devrait dire : On me pense. — Pardon du jeu de mots.

Je est un autre. Tant pis pour le bois qui se trouve violon, et nargue aux inconscients qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait !

Vous n'êtes pas *enseignant* pour moi. Je vous donne ceci : est-ce de la satire, comme vous diriez ? Est-ce de la poésie ? C'est de la fantaisie, toujours. — Mais je vous en supplie, ne soulignez ni du crayon, ni trop de la pensée :

LE CŒUR SUPPLICIÉ

Mon triste cœur bave à la poupe..
Mon cœur est plein de caporal !
Ils y lancent des jets de soupe,
Mon triste cœur bave à la poupe...
Sous les quolibets de la troupe
Qui lance un rire général,
Mon triste cœur bave à la poupe,
Mon cœur est plein de caporal !

Ithyphalliques et pioupiesques
Leurs insultes l'ont dépravé ;
A la vesprée, ils font des fresques
Ithyphalliques et pioupiesques ;
O flots abracadabrantesques,
Prenez mon cœur, qu'il soit sauvé :
Ithyphalliques et pioupiesques
Leurs insultes l'ont dépravé !

Quand ils auront tari leurs chiques,
Comment agir, ô cœur volé ?
Ce seront des refrains bachiques
Quand ils auront tari leurs chiques ;
J'aurai des sursauts stomachiques
Si mon cœur triste est ravalé !
Quand ils auront tari leurs chiques,
Comment agir, ô cœur volé ?

Ça ne veut pas rien dire. — RÉPONDEZ-MOI : chez M. Deverrière, pour A. R.

Bonjour de cœur,

ARTHUR RIMBAUD.

Ce *Cœur supplicié*, remarque M. Izambard, est une variante du *Cœur volé* et de *Cœur de Pitre*. Il a répondu à l'envoi de son ancien élève par une parodie, à dessein de lui démontrer qu'« être absurde est à la portée de tout le monde » et qu'en tout cas, pour se distinguer en cela, il faut être absurde « plus que tous

les autres ensemble». Contrairement aux affirmations de feu Paterne Berrichon, M. Izambard déduit des textes ci-dessus et de leur date, que Rimbaud ne résida pas à Paris durant le gouvernement de la Commune. On suit moins volontiers M. Izambard qui tient ce *Cœur supplicié* pour « la maquette initiale qui prépara le *Bateau ivre* ».

§

Une très remarquable article de M. Raymond Recouly : « Tolstoï et les révolutions russes », paru dans **La Revue de France** (15 octobre), fait du grand écrivain l'âme des convulsions qui en 1905 et en 1917 ébranlèrent l'autocratie. Si Kérensky n'avait été aussi tolstoïen, Lénine n'aurait pas instauré le bolchévisme, assure M. Recouly.

Tolstoï fut « le plus russe des Russes », par l'altruisme, la bonté, le désintéressement, la résignation, la foi dans une fatalité plus forte que toutes les intentions et tous les actes. Que les événements « dépendent de mille causes diverses, obscures, échappant entièrement à l'effort, à l'énergie humaine » ; que, dans la guerre et la politique, « ce qu'on appelle le grand homme, le chef, n'existe pas » — voilà une affirmation de Tolstoï répétée au cours de ses œuvres :

C'est une duperie, une illusion, la pire de toutes, de croire à son action. [Celle du chef.] Il s'agite, parade sur le devant de la scène. Mais cette agitation est vaine. On s'imagine qu'il donne des ordres, alors qu'il en reçoit. Il a l'air de se mouvoir librement, de commander, quand il est en réalité mû, tiré tel une simple marionnette, par une multitude de ficelles invisibles.

Il n'est pas d'idée sur laquelle Tolstoï revienne plus souvent, avec plus de force et d'âpreté. C'est comme un clou sur lequel il frappe à coups redoublés, pour l'enfoncer profondément dans l'esprit de ses lecteurs. Il s'attaque au grand homme, au chef, comme s'il était son ennemi personnel. Il prend plaisir à en démonter sauvagement, férocement la mécanique, pour établir que cette mécanique est vide.

Pour lui, quand ils se donnent, etc., ils se donnent beaucoup de mal pour élucider les soi-disant causes d'un fait historique, pour attribuer, en dernier ressort, aux décisions d'un empereur, d'un roi, d'un général, les historiens confondent l'apparence avec la réalité, l'ombre d'un objet avec l'objet lui-même. Ils s'imaginent que les chefs mènent les masses, alors que c'est exactement le contraire, que les masses mènent les chefs.

Dans cette théorie du déterminisme historique, qui est la clé de voûte, si l'on peut dire, de la philosophie tolstoïenne, se retrouve, pour une bonne part, l'influence des doctrines, des religions, des croyances de l'Asie, Tolstoï étant, comme beaucoup de ses compatriotes, aussi asiatique qu'européen.

Sentiments et croyances ont pour lui plus d'importance que la raison proprement dite, dont il est tout disposé à circonscrire rigoureusement le domaine. Il obéit aux impulsions de son cœur beaucoup plus qu'aux déductions de son esprit. S'il s'efforce de démontrer que les chefs sont sans action sur les hommes, c'est moins peut-être parce qu'il le croit que parce qu'il le désire.

Cette conception tolstoïenne a pénétré toute la Russie, par la lecture directe et par les commentaires plus ou moins dérivés d'elle, jusque dans la multitude analphabétique. L'inexistence du vrai chef, la force réelle des faits bafouant la volonté d'un maître, telle fut la leçon de Tolstoï aux peuples du Tsar autocrate. Elle agit « en surface et en profondeur », écrit M. Recouly « dans toutes les classes de la société russe, depuis les plus basses jusqu'aux plus hautes ». Il était à Pétersbourg au début de 1906, lors de la convocation de la première Douma :

... Je trouvai — se souvient-il, — les esprits très excités, très échauffés par ce premier essai de gouvernement parlementaire et constitutionnel, mais aussi, dans l'entourage des grands-ducs, parmi les fonctionnaires supérieurs, les officiers, l'aristocratie, la volonté nette d'empêcher par tous les moyens cet essai parlementaire de dégénérer en une révolution, de jeter à bas le régime. Ce régime, quitte à le réformer, devait à tout prix être maintenu. Tous ceux qui avaient intérêt à ce qu'il le fût se serrèrent autour du Tsar, firent bloc ; leur résistance eut finalement raison de toutes les tentatives révolutionnaires, si violentes qu'elles aient été. Des soulèvements éclatèrent un peu partout, depuis les provinces baltiques jusqu'au Caucase ; on se battit trois journées durant et avec acharnement dans les rues de Moscou, où un régiment avait fait défection. D'autres régiments arrivèrent qui mitraillèrent impitoyablement les émeutiers et firent finalement tout rentrer dans l'ordre.

Quelque douze ans plus tard, en décembre 1916, je me retrouvai à Pétrograd, un peu avant l'assassinat de Raspoutine ; cet état d'esprit avait complètement changé. Cette volonté de lutte, de résistance, n'existait plus nulle part, pas plus dans l'entourage des grands-ducs, chez les hauts fonctionnaires, les grands seigneurs, que dans l'armée. Tout le monde paraissait convaincu que, dans un pays épuisé, désorganisé par

trente mois de guerre, avec une impératrice hystérique, un empereur impuissant, incapable, se reléguant volontairement, ce qui était contraire à la raison et au bon sens, dans son quartier général, à cinq ou six cents kilomètres de la capitale, où sa présence était indispensable, les choses ne pouvaient pas continuer longtemps ainsi. C'est ce dont chacun était sûr, ce que chacun répétait, et cependant personne ne faisait rien, ne tentait rien pour prévenir en quoi que ce soit cette catastrophe imminente.

M. Recouly rappelle la facile adaptation du meurtre aux moyens de gouvernement des tsars : « il y avait là un ensemble de traditions solidement établies qu'on a appelées *l'autocratisme tempéré par l'assassinat* », constate notre confrère. Il note ensuite :

On n'imagine pas, durant les premiers mois de l'année 1917, le nombre des livres consacrés à Paul Ier, à son règne, à son assassinat, qui étaient publiquement exposés aux devantures et dans les vitrines des libraires à Pétrograd. Bien des gens, ce n'est pas douteux, songèrent alors à un coup d'État consistant, non point à assassiner le Tsar (les mœurs avaient heureusement évolué), mais à le déposer, à interner l'impératrice, sa conseillère toute-puissante et son mauvais génie. Il y eut de l'agitation, des réunions, des conciliabules chez les grand-ducs. Des démarches furent tentées auprès du Tsar. Une lettre collective lui fut adressée.

Mais, ainsi qu'il arrive souvent chez les Russes, tout s'évapora en paroles, en projets.

On laissa faire. Plus tard, Kérensky, tolstoïen, se refusa à employer la force contre Lénine. Celui-ci, raconte Trotsky dans ses souvenirs, fut tout étourdi de sa trop soudaine ascension au pouvoir. Il se ressaisit, organisa la force et l'employa sûrement, en chef terrible, démentant la négation de Léon Tolstoï.

Le *Napoléon IV* de M. Maurice Rostand a remis en discussion les circonstances de la fin du prince impérial, la politique anglaise et le caractère de l'impératrice Eugénie. Mme des Garets confie à **la Revue de Paris** (15 octobre) ce qu'une situation à la cour de l'ex-souveraine lui a permis de savoir sur la mort du prince. Le capitaine Carey, peu d'heures après le drame causé par sa lâcheté, écrivit à sa femme une lettre que celle-ci fit tenir à l'impératrice. Mme des Garets eut mission de la traduire en français et de garder le secret sur ce papier. En voici les passages

d'intérêt historique ou qui renseignent sur la psychologie de l'officier sans courage :

...La perte d'un Prince est une terrible chose pour moqué de moi, tout cela est un cauchemar. Il n'y a que huit heures que l'événement s'est passé (3 h. 55 après midi 1er juin).

Notre camp était mauvais, mais on s'était tant moqué de moi, lorsque j'avais parlé de prendre avec nous un escadron, que j'étais devenu négligent, et je serais volontiers parti avec deux hommes.

Demain nous irons avec le 17e de ligne à la recherche de son corps. Pauvre garçon !... Mais son sort aurait pu être le mien !

Les balles sifflaient autour de nous et, avec seulement mon revolver, que pouvais-je faire ? Les hommes s'enfuyaient tous, et je crains que le Prince ait été tué à terre, sa selle étant déchirée, comme il avait essayé de la saisir pour monter.

Il est sûr qu'on dira que j'aurais dû rester avec lui, mais je n'avais aucune idée qu'il pût être blessé et je croyais qu'il était avec moi.

Mon cheval était fourbu et m'a cependant très bien porté.

Ma bien-aimée ! je priais tout en galopant, pour n'être pas tué et ma prière a été entendue.

Annie ! qu'allez-vous penser de moi ? J'ai été tellement fou de m'arrêter dans ce camp !... Je le sens maintenant, mais dans le moment même je n'y pensais pas.

Quant à ce qui est d'avoir abandonné le Prince, je suis innocent, car je ne savais pas qu'il fût blessé et je pensais que *le meilleur parti à prendre était de fuir.*

. . . .

Quelques minutes seulement avant notre surprise, il discutait avec moi au sujet de la politique, parlant des campagnes de 1800 et de 1796, de la stratégie de l'Empereur Napoléon, de république, de monarchie !...

Pauvre garçon ! Je l'aimais tant : il avait une si belle nature et un cœur si chaud ! Enfin ! j'ai été surpris.

Ce n'est pas que je ne sois pas prudent, mais, encore une fois, on riait de tous mes soins et de ma prévoyance. J'aurais agi différemment une semaine plus tôt, mais maintenant j'avais cessé de me garder.

. . . .

Bien sûr, toutes sortes d'histoires à mon endroit vont remplir les journaux et, sans qu'ils puissent entendre mon récit je serai blâmé par eux, mais honnêtement entre vous et moi, je ne dois être blâmé que pour le choix du camp.

J'essayais de rallier les hommes par la retraite et je n'eus aucun soupçon que le Prince fût derrière moi ; même à l'heure qu'il est, je ne le sais pas, mais je le crains d'après le témoignage des hommes.

Le feu était très vif, de réelles charges. — Je crois que trente hommes ou même plus étaient sur nous.

. . . .

Si le corps est retrouvé demain à quelque distance du Kraal, mon attitude paraîtra correcte ; s'il est dans le Kraal il aura de suite été blessé mortellement, ce qui se peut, car je n'entendis aucun cri. Enfin, nous verrons. Le temps seul éclaircira ce mystère. Le pauvre Lord Chelmsford est horriblement anxieux à ce sujet, car il sera blâmé pour l'avoir laissé partir avec une si faible escorte.

Mémento. — *Cahiers Léon Bloy* (septembre-octobre) : « Le vieux graveur Klatz» par M. Gaëtan Presque, d'après l'article de M. René Martineau publié le 1er août par *le Mercure de France*.

La Revue mondiale (15 octobre) : « Journal de bord du « Krassine », par son commandant, M. P. Oras. — Un bon lot de réponses à une question de M. Gaston Picard : « Avons-nous besoin d'un nouveau Malherbe ?» M. Divoire interroge à son tour l'enquêteur : « Vous trouvez qu'il n'y a pas assez d'imbéciles ? » M. Jean Desbordes « n'écoute jamais que les battements de son cœur ». Très sage, très intelligente, inspirée en cela comme elle est toujours heureusement inspirée, Mme Lucie Delarue-Mardrus conseille en un *Art poétique* : « sois d'abord un bon ouvrier » ; « sois sobre » ; « sois simple aussi comme bonjour » ;

> Enfin, ne sois original
> Que sans t'en douter ; car la pose,
> Fausse rose,
> Est la raison de tout le mal.

Le Feu (septembre) : numéro à la gloire de Pétrarque. Dans une lettre, Victor Hugo s'excuse de ne pouvoir assister, en 1874, à des fêtes organisées en Avignon pour célébrer Pétrarque. Il le définit « une sorte de Platon de la poésie ». « Le malheur lui manque », déclare Hugo. Il lui préfère Dante qui souffrit l'exil.

Revue bleue (6 octobre) : Correspondance amoureuse de E. Barrett et R. Browning. — « Le secret de l'Etrangère », par M. H. Gillot. — « Chez les résiniers » par M. Paul Gaultier.

France et Allemagne (no 13 des *Cahiers de la Nouvelle Journée*) : M. Paul Lyautey : « Les échanges franco-allemands ». — M. H. Platz : « Préliminaires de collaboration intellectuelle ». — M. Georges Hoog : « Le rapprochement moral ».

La Revue des Vivants (octobre) : M. J. Saydoux : « Liquidons la guerre ». — Suite de « L'Europe en 1938 » et de « la vérité sur l'Alsace ». — Anecdotes joyeuses » de MM. Curnonsky et J. Bienstock.

Revue Franco-Belge (octobre) : « Quiproquo franco-belge par

M. Wilmotte. — M. J. Dietz : « La psychologie collective ». — « Eugène Suë et les Mystères de Paris », par M. G. Jarbinet.

Etudes (5 octobre) : « Henri Charlier », sculpteur nivernais par M. Pierre Ladoué.— « La correspondance du père Surin », par M. P. Dudon. — « La Tragique question juive » par M. Joseph Bonsirven.

Revue des Deux Mondes (15 octobre) : Suite du « Cadoudal » de M. G. Lenôtre et des « Souvenirs d'une petite fille », si frais et pleins de couleur, de Mme Gyp. — « L'atomistique et la vie des étoiles », par M. Jean Thibaud. — « Dans les prisons de l'U. R. S. S. » par Boris Cederholm. Ce qui se passe dans ces prisons, pour épouvantable que ce soit, n'est ni plus inhumain, ni plus atroce, que les crimes accomplis, sous l'ancien régime, dans « la maison des morts », par exemple, si l'on s'en rapporte au témoignage de Dostoïewsky.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Dessus de Pendule (*Action française*, 21 octobre). — Autour de Victor Hugo (*Candide*, 25 octobre). — Les Animaux malades de la Paix (*Journal*, 26 octobre).

J'ai cité, dans ma chroniqne du 15 septembre, un article de M. Léon Daudet, relatif à Victor Hugo et faisant allusion notamment aux relations adultères de Mme Victor Hugo et de Sainte-Beuve. L'article, dont j'ai cité quelques extraits, sert aujourd'hui de conclusion à une très intéressante étude sur *Hugo grandi par l'exil et la douleur*, qui figure dans *les Pèlerins d'Emmaus*, quatrième cahier du *Courrier des Pays-Bas*, sur laquelle j'aurai à revenir tout à l'heure.

Dans une lettre adressée au *Mercure de France* et parue dans le numéro du 15 octobre, notre ami Henri Mazel prend chevaleresquement la défense de Mme Victor Hugo contre des imputations qu'il juge mal fondées et injurieuses. Dans son livre récemment paru, intitulé *La Viè glorieuse de Victor Hugo*, M. Raymond Escholier soutient la même thèse, avec cependant des arguments quelque peu différents.

Dans un article intitulé : *Dessus de Pendule* (**Action française** du 21 octobre), M. Léon Daudet revient sur l'affaire et défend sa manière de voir.

Mon père, dit-il tout d'abord, appelait « dessus de pendule » les biographies ou critiques conventionnelles, des artistes célèbres et des gens en vue ;

puis, après quelques détours, il en revient à la question qui nous occupe présentement.

Je ne puis arriver à comprendre l'acharnement avec lequel les admirateurs de Victor Hugo nient l'évidence, dans la sinistre aventure Mme Hugo-Sainte-Beuve, connue aujourd'hui dans ses principaux détails. Raymond Escholier a donné dans cette faiblesse, héritier en cela des absurdes dénégations de ce pauvre Gustave Simon, qui ne connaissait rien à rien, et qui gardait la vertu d'Adèle Foucher, comme d'autres gardent un square. Il ne lui manquait que la casquette. Non seulement la chose, la redoutable et comique chose a eu lieu ; mais encore elle a eu, sur toute la vie de Victor Hugo, une influence considérable et créé cette bizarre existence en partie double, dont souffrent toujours ceux qui s'y laissent prendre. Hugo avait, au début de sa carrière, l'âme noble, généreuse. — sauf quant à l'argent, — parfaitement normale et ardente. L'hypocrisie lui vint de l'état de bigamie de fait, qui fut le sien pendant un demi-siècle. Le personnalisme débordant lui vint aussi, dont il donna maintes preuves vis-à-vis des siens, quitte à s'en repentir lorsque apparurent les conséquences affreuses, comme par exemple, le départ de sa pauvre fille Adèle, que la solitude de l'exil accablait. Enfin, avec quelque passion léonine que l'adorât Juliette Drouet, c'était une femme de théâtre ; il était extrêmement poreux et influençable. Elle fit de lui un grand poète EN REPRÉSENTATION devant l'univers.

Lockroy, d'autres m'ont conté vingt fois le dîner mémorable où Hugo, éméché, et en termes crus, se reportant aux précédents historiques, notamment à celui de Bonaparte et de Joséphine, déclara que ce qui lui était arrivé était le lot de tous les grands hommes Ce fut une stupeur. Il y a, ou du moins il y avait, dans les armoires d'Hauteville-House, en 1885, bien d'autres preuves matérielles et du fait et de la douleur que le pauvre homme en avait ressentie. Mais comment expliquer l'injure publique faite à Mme Hugo, et acceptée par elle pendant tout l'exil, de Juliette habitant à vingt mètres au-dessous d'Hauteville-House, rejointe chaque jour par Hugo, sortant chaque jour avec Hugo,... si ce n'est pas une faute consommée, irrémédiable. Pendant de longues années, la séparation, sous le même toit, d'Hugo et de sa femme était telle qu'ils correspondaient par billets compassés et durs. Nous avions retrouvé dans un meuble de la bibliothèque, au pied de l'escalier menant au *look out*, des paquets de ces billets, cachetés de noir.

Je suis archicertain de ce que je dis quand j'affirme qu'Hugo a été malheureux, très malheureux, comme un qui, ne vivant que d'illusions, perd toutes ces illusions d'un coup. Quant à Sainte-Beuve, il s'est

conduit comme un misérable, qu'il etait en effet, avec tout son grand talent ; mais là n'est pas la question. Le problème tout physiologique, c'est que Mme Hugo, trompant son beau Victor, se soit donnée à ce pou sinistre, à cette larve d'*invidia* recuite et qui, s'il l'avait pu, serait allé graver sa bonne fortune sur l'Arc de Triomphe. Il y a là un de ces cas comme les aimait le XVIIIe siècle, un cas pour Diderot ou Laclos ; et quelle estampe !

M. Léon Daudet n'est pas de ces biographes ou de ces critiques atteints de « micromanie », qui se plaisent à rechercher toutes les tares et toutes les petitesses qui peuvent déparer ou amoindrir la vie ou la figure d'un grand homme, pour le seul plaisir de les ravaler au niveau de la commune médiocrité, de la commune misère humaine.

S'il insiste sur la faute de Mme Hugo, sur la double trahison de l'épouse et de l'ami, c'est que l'aventure a eu, selon lui, un immense retentissement sur la carrière et l'œuvre de Victor Hugo, dont le génie poétique fut toujours magnifié jusqu'au sublime par la douleur. On ne m'en voudra pas d'emprunter ici, aux *Pèlerins d'Emaüs*, quelques ligues relatives au drame intime que fut cette trahison, avant de donner en guise de conclusion des extraits de la fin de l'article de Léon Daudet.

Comment s'est passé exactement le drame qui, à trente ans, jette Victor Hugo dans le désespoir, dans une amertune telle que, dans sa correspondance particulière, il en arrive à envisager le suicide ? Cela, nous ne le savons pas. C'est le mystère de cette passion désordonnée que l'on appelle l'amour. L'emprise d'une volonté plus forte et plus tenace, qui était celle de Sainte-Beuve, a agi sur une personnalité plus faible, sans doute assez incohérente, qui était celle de Mme Hugo. Hugo était beau, plein de feu, en pleine gloire. Sainte-Beuve était laid, il puait et il était méchant. Or, Mme Hugo s'est donnée à Sainte-Beuve et il n'y a sur ce point aucune espèce de doute possible, attendu que Sainte-Beuve en personne s'est exprimé là-dessus avec une crudité absolue et un cynisme déconcertant, dans le *Livre d'Amour*. Il est vraisemblable que cet animal solitaire, rempli de rancœur, se sachant bas et dégoûtant, enviait Hugo et que, dans cette trahison, entra de sa part, (— plus encore que le désir —) le plaisir de nuire intimement à celui qu'il disait son ami. C'est d'ailleurs ce que Victor Hugo a exprimé dans la pièce fameuse adressée à Sainte-Beuve et qui commence de cette façon :

Ainsi je t'ai chassé hors de chez moi, vil drôle

car, pour compléter et poivrer davantage l'aventure, Sainte-Beuve

imaginera d'aller tout avouer à Hugo ; il eût ainsi cet orgueilleux en présence de la plus cuisante et de la plus atroce des réalités. Trois ans avant sa mort, à sa table, avenue d'Eylau, un de ses gaffeurs, comme il en abonde chez les gros connus, ayant déclaré qu'un mari trompé était toujours ridicule, Hugo frappa du poing sur la table et se tournant vers le maladroit, lui dit, écumant : « Monsieur, apprenez que tous les grands hommes sans exception ont été cocus. Bonaparte l'a été, je l'ai été. » Je laisse à penser la physionomie des invités admis à une telle confession, faite d'un ton bonin.

Le voilà donc, avec sa puissance lyrique, qui est en somme une puissance amoureuse, dans cet état amer de désarroi, de vide et d'abandon ; car un homme de sa sorte avait besoin d'un cœur pour s'appuyer. Commencent les répétitions de *Lucrèce Borgia*, où le rôle de la Princesse Négroni était tenu par une très jolie femme, d'un assez petit talent artistique, Juliette Drouet. Le coup de foudre fut, de part et d'autre, instantané ; c'était sa vraie femme qu'il avait rencontrée. Il voyait là comme une revanche, ayant aimé Mme Hugo en pénitence de la façon qu'il savait faire ; c'est-à-dire ayant renoué avec elle tout autre lien qui ne fût pas celui de l'intérêt strict paré, conjugalement, aux quatre enfants.

Après cette longue parenthèse, propre à fournir, ce me semble, d'indispensables éclaircissements, voici la fin de l'article de M. Léon Daudet :

La pensée, chez Hugo, est banale. Ce qui est rare, c'est le jaillissement du verbe et de la métaphore, sous le coup de l'émotion douloureuse, mélancolique ou amoureuse. Quand il souffre, quand il se souvient, quand il désire, sa trame est abondante et drue, et les mots par lesquels il l'exprime donnent le frisson. On ne peut songer sans horreur qu'il perdit, ou vit sombrer dans la démence, de son vivant, ses quatre enfants, dont deux, Léopoldine et François-Victor, étaient de la qualité la plus rare. Que sont les acclamations, les applaudissements, les mouvements de foule, les soins matériels et moraux devant la perte, et père, de quatre beaux enfants !

Celle qui fut étonnante, sublime, ce ne fut pas Mme Hugo, ce fut Juliette Drouet. Elle passa du théâtre à la passion dévouée et protectrice, pour ainsi dire sans effort. Elle fut aimante et fraternelle à la fois. Elle l'arracha, son bien-aimé, au désespoir et peut-être au suicide. Elle ne le sépara pas des siens. Quand il s'agit d'augmenter de quelques centaines de francs la pension dérisoire de Charles et de François-Victor, qui s'étiolaient à Hauteville-House, ce fut elle qui s'entremit. A dix reprises, il voulut quitter celle qui avait été son Adèle. Elle l'en empêcha. Comme enfin d'amertume, on peut dire que

Juliette-la-Belle a eu son compte, et quelle constance dans la soumission, dans l'acceptation, dans l'humble posture !

Ah ! mon pauvre Escholier, la « vie glorieuse de Victor Hugo », oui, sans doute, au *Rappel*, à *l'Illustration*, dans les « magazines » anglais et américains, le *great old man*, les photos aux divers âges, la galerie de chêne, les vers de Gautier, de Banville, de Mendès, la foule avenue d'Eylau ! Mais la réalité, le vrai du vrai, comme disent les enfants, était bien autre ; et on la sent encore, cette noire et âpre réalité, dans cette demeure aussi tragique que la maison Usher, — sauf que son étang, c'est le large,— avec cette terrasse à claire-voie, ce petit jardin moisi et ces pièces sombres, hantées de fantômes. Que de larmes ont été versées là, que de désespoirs muets...

. . . .

A la fin, Mme Hugo, qui n'en pouvait plus, le pauvre « témoin d'une vie » qu'elle avait fendue et désolée, s'enfuit de la maison de douleur et de muets reproches, et se retira chez son fils Charles et sa belle-fille, à Bruxelles. La mort l'y délivra.

J'ajoute que le vrai du vrai est toujours plus rude, mais plus beau, que le dessus de pendule, même très réussi. Victor Hugo n'était pas plus un « bon monsieur » qu'il n'était un héros ni un philosophe. C'était un grand lyrique et un grand amoureux, et cela est déjà bien joli.

Si, dans sa *Vie glorieuse de Victor Hugo*, M. Raymond Escholier est extrêmement sévère pour Sainte-Beuve, on a pu voir, par ce qui précède, que Léon Daudet ne l'est pas moins.

Si malmené, le pauvre Sainte-Beuve, ce prince de la critique, n'allait-il pas trouver des défenseurs... parmi les critiques ? Si fait!... oyez plutôt M. Albert Thibaudet dans son ironique compte rendu de la dithyrambique apologie de M. Escholier (**Candide**, 25 octobre) :

Au romanesque, ou au dramatique, ou au mélodramatique de M. Escholier, il faut un bon géant (cf. les apparitions du géant dans *Jean-Paul Choppart*) et un traître. Le bon géant, c'est Alexandre Dumas, et j'y vois d'autant moins d'objections que Hugo (lisez Biré) ne joua pas toujours le beau rôle avec ce nègre au cœur d'or. Mais le traître, c'est Sainte-Beuve, et là je dis carrément : Non !

Sainte-Beuve tient dans la vie de Hugo, dans l'évangile hugolien selon Raymond Escholier, la place de Costecalde auprès de Tartarin. Il est l'envieux, ou plutôt l'Envie !

. . . .

Est-ce que c'est si simple que ce'a ? D'abord, de l'aventure de Sainte-Beuve avec Mme Hugo est sorti un *Livre d'amour*, trop peu connu, jamais réédité depuis la seconde édition, et qui est à la fois une mufle-

rie et vraiment le chef-d'œuvre poétique de Sainte-Beuve. Le coup au cœur qu'on reçoit en lisant *Cérigo*, telles pièces du *Livre d'amour*, au timbre baudelairien, inoubliable, nous le rendent :

Adèle, tendre agneau, que de luttes dans l'ombre!

ou

Cette Léopoldine est fille des Césars !

Muse de l'adultère, je veux bien, comme la muse de Baudelaire est parfois celle de la prostitution, mais une muse !

Et ce contraste, ce duel de la création et de l'intelligence, qui, avec Victor Hugo et Sainte-Beuve, est installé au foyer et au cœur d'Adèle, peut-on le ramener à un fait d'*invidia*, à la jaunisse de Costecalde ? Que de confidences poignantes et vraies, que de maternité, que de pitié (que de féminité), il y a dans le sentiment complexe et délicat qui penche Adèle vers Sainte-Beuve !

Celui-ci est laid ? Pas tant que cela. Il est roux ? Les roux peuvent être aimés comme les bruns et les blonds. Et si les beaux hommes étaient seuls à inspirer de l'amour, comme le monde paraîtrait encore plus mal fait qu'il n'est ! Imaginez (ainsi que disait le même Sainte-Beuve) que le choix de l'Académie se porte sur les quarante meilleurs écrivains. Ce serait terrible pour les autres, alors que la fantaisie intelligente qui préside aux élections fait qu'on est content d'être dedans, et pas trop mécontent d'être dehors, où la compagnie est aussi flatteuse. Or, les femmes ne vous aiment guère plus en proportion de votre beauté que les académiciens ne vous choisissent en raison de votre talent. C'est très bien ainsi. Adèle a aimé en Sainte-Beuve un homme intelligent, un confesseur et un directeur de conscience. Faut-il le lui reprocher beaucoup plus que si elle avait trompé son mari pour un capitaine de dragons ?

En m'excusant auprès de mon confrère Charles-Henry Hirsch d'empiéter ici quelque peu sur ses plates-bandes, je ne résiste pas au désir que j'ai de présenter, à côté de la défense de Sainte-Beuve par M. Albert Thibaudet, celle, plus subtile et fine encore d'un autre critique, M. André Rousseaux, en son article, consacré au livre de M. Escholier, et paru dans la *Revue Universelle* du 15 octobre dernier :

M. Escholier ne croit pas, sans en donner d'ailleurs de preuves décisives, que Mme Hugo ait cédé à Sainte-Beuve. Le rôle de Sainte-Beuve n'en est que plus odieux. Et M. Raymond Escholier le noircit à plaisir. C'est être bien injuste. Que Mme Hugo ait été plus ou moins coupable, c'est un détail qui relève plus de l'histoire anecdotique que de l'histoire littéraire. Ce qui serait plus intéressant, ce serait de discerner comment,

dans ce roman complexe, l'amitié de Sainte-Beuve pour Victor Hugo a été mêlée à son amour pour Mme Hugo, et de voir quel trouble a envahi le cœur de Sainte-Beuve le jour où est tombé son enthousiasme pour le génie de Hugo et le romantisme. Dans un commerce intellectuel comme celui qui a uni Victor Hugo et Sainte-Beuve, il faudrait tenir compte des réactions de l'intelligence. Or l'intelligence et la sensibilité sont étroitement liées chez Sainte-Beuve. Il est bien sommaire d'en faire un vulgaire envieux du bonheur et de la gloire de Hugo. Peut-être serait-il plus exact de penser que, par un jeu subtil de sentiments qui restent à analyser, il a reporté sur Mme Hugo l'affection profonde d'abord vouée à son mari. Mais cela, M. Raymond Escholier ne pouvait pas le faire sans aborder la critique des idées de Hugo, ce qui n'était ni l'objet de son livre, ni sans doute celui de son désir.

Il y aurait encore bien d'autres hypothèses à faire, qu'on tenterait ensuite de vérifier ; ainsi, peu à peu, l'anecdote scandaleuse peut devenir la source de profondes analyses psychologiques et de savantes et pénétrantes considérations littéraires, voire même philosophiques.

Peut-être M. Léon Daudet, M. Raymond Escholier, M. Albert Thibaudet, M. André Rousseaux et notre ami Henri Mazel, chacun en ce qui les concerne, prendront-ils à tâche de creuser les questions qui se posent et d'approfondir leurs points de vue respectifs ; ce serait une belle joute en perspective et nous n'en resterions pas des spectateurs indifférents.

§

Oserai-je allonger encore cette chronique déjà trop longue ? Je m'y vois contraint.

Sous ce titre charmant, *Les Animaux malades de la paix*, le **Journal** du 26 octobre publiait une dépêche de Londres, relatant un discours, sous forme d'apologue, que venait de prononcer M. Winston Churchill, chancelier de l'Echiquier, devant les électeurs d'Aldersbrook :

Il y avait une fois un grand jardin zoologique...

Les animaux qui l'habitaient décidèrent un jour d'envisager et de discuter la question du désarmement. Ils se réunirent, donc, en conférence.

Le rhinocéros, déclarant la séance ouverte, qualifia de barbare et d'horrible l'emploi des dents. Il déclara que leur usage devrait être strictement interdit d'un commun accord et ajouta que par contre les cornes, armes surtout défensives, devraient être autorisées.

Le buffle, le cerf, le porc-épic et même le petit hérisson déclarèrent qu'ils voteraient avec le rhinocéros. Mais le lion et le tigre émirent un point de vue différent. Ils prirent la défense des dents et même des griffes, armes honorables et d'une antiquité immémoriale, absolument nécessaires, d'ailleurs, à leur existence.

La panthère, le léopard, le puma et toute la ribambelle des petits félins approuvèrent comme un seul... animal la proposition du lion et du tigre.

C'est alors que l'ours se dressa et prit à son tour la parole. Il suggéra l'abolition absolue et des cornes et des crocs et demanda qu'on n'y eût jamais recours dans les combats entre animaux. Pour lui, une bonne bourrade, au besoin réciproque, devait en tout état de cause être amplement suffisante pour des animaux désireux de régler quelque différend.

Tous les autres congressistes s'offusquèrent de ces principes. Le dindon en particulier fut saisi d'une véritable panique. Le serpent siffla de toute sa force, si bien que la discussion s'envenima ; les têtes s'échauffèrent, et tous les congressistes commencèrent à se regarder d'un mauvais œil. L'atmosphère devint houleuse et la situation menaça de tourner au tragique.

Heureusement, les gardiens purent rétablir le calme. Usant de persuasion, ils firent rentrer tranquillement chaque animal dans sa cage respective et c'est ainsi que régna de nouveau la bonne entente parm les animaux du jardin.

Heureux électeurs qu'un sage et puissant ministre a pu croire dignes d'un aussi savoureux et spirituel régal.

GEORGES BATAULT.

MUSIQUE

Histoire et Evolution des Formules musicales du Ier au XVe Siècle de l'Ere chrétienne, par A. Machabey. — Ayant rencontré cet ouvrage dans les annonces du *Mercure*, je pris la liberté d'en demander l'envoi d'un exemplaire à l'éditeur, qui l'adressa aussitôt aimablement à notre revue. Je regrette vivement de ne pouvoir répondre à cette gracieuseté par des éloges sans réserve et de devoir même avouer plutôt ma déception. Le livre de M. A. Machabey a les allures d'une thèse en Sorbonne et la mention « Docteur ès lettres » au-dessous de on nom est pour en fortifier l'hypothèse. C'est un gros volume de près de trois cents pages, compact et bourré de notes attes-

tant la conscience et la patience investigatrice de l'auteur qui nous apprend la « prière d'insérer », « dépouilla » pour l'écrire « plusieurs milliers de monodies et de polyphonies » dans les bibliothèques. Cependant cette érudition si touffue même n'est pas toujours ni très complète ni très sûre en ses résultats. Se renfermant volontairement dans les limites de l'époque qu'il a choisie, M. Machabey paraît ne connaître qu'imparfaitement ou de seconde main ce qui l'a précédée et suivie. La théorie musicale médiévale, à ses origines, descend directement de la gréco-romaine et la continue, et, si M. Machabey avait étudié celle-ci dans les textes, au lieu de s'en rapporter aux ouvrages qu'il cite sur la matière, il aurait vu que l'échelle de *Sol*, (celle avec le *gamma* fondamental du moyen-âge,) y est formellement décrite chez Boèce (IV, 15), chez Bacchius-le-Vieux (§47), chez Ptolémée (II, 10), et nous en fut transmise encore, aux XIIIe et XIVe siècles, par les compilateurs byzantins George Pachymère (Vincent : *Notices sur divers manuscrits*, p. 483) et Manuel Bryennius (II, 4). Elle résultait chez les Hellènes du renversement du concept d'acuité et de gravité, par le changement des échelles descendantes issues de la division de la corde et exprimées en longueurs de corde, en des échelles ascendantes conformes au phénomène vibratoire objectif et exprimées en nombres de vibrations. Et, loin de « ne toucher en rien à la tonalité », comme avance M. Machabey (p. 58), cette échelle de *Sol* est, en réalité, l'amorce et le principe générateur de toute l'évolution harmonique. Que M. Machabey me permette de lui signaler, à ce sujet, ma chronique au *Mercure* du 1er avril 1925 sur les *Tons ecclésiastiques*, faisant suite à un exposé beaucoup plus étendu des *Fondements naturels de la Musique grecque antique*, paru en 1909 à l'*I. M. G.* et dont je serai heureux de lui offrir un tirage à part revu et corrigé, s'il le désire. M. Machabey note (p. 78) qu'au Xe et XIe siècles « la plupart des traités parlaient encore du chromatique et de l'enharmonique à la manière des Grecs ». Mais de tout temps les théoriciens furent d'infatigables rabâcheurs, se copiant pédantesquement sans relâche. La théorie antique, avec son « système parfait » et ses tétracordes, est reproduite chez « la plupart » des auteurs au moins jusqu'au XVIe siècle (Glareanus), et même, dans un *Nouveau Traité des Règles pour la composition de la Musique* de C. Masson, édité à Paris en 1705, on peut lire en-

core : « Il y a trois sortes de *Chants* ; sçavoir le *Diatonique*, le *Chromatique* et l'*Enharmonique*. » Et cette persistance routinière dans les manuels de définitions ou conventions caduques ne doit pas être négligée à l'égard de l'autorité des assertions qui s'y rapportent. M. Machabey écarte de ses conclusions « les motifs d'ordre acoustique » (p. 267) et sans doute n'a-t-il pas tort, si c'est par défiance de soi-même. A la page 73, il dit, en effet, que la tierce pythagoricienne $\frac{81}{64}$ est « trop forte d'un $\frac{1}{64}$ (*sic*), soit plus grande que la tierce majeure $\frac{5}{4}$, mais cependant beaucoup plus petite que la quarte », ce qui n'a aucun sens. La tierce $\frac{81}{64}$ est plus forte que la tierce $\frac{5}{4}$ du *comma* syntonique $\frac{81}{80}$, lequel n'est pas un soixante-quatrième d'octave (dont seul il pourrait s'agir), puisque la succession des sons de 64 à 128 ne produit que des intervalles consécutifs incommensurables de plus en plus petits, de sorte que le dernier de ces soi-disant soixante-quatrièmes, $\frac{128}{127}$, est à peu près la moitié du premier $\frac{65}{64}$. Enfin la tierce $\frac{81}{64}$ est plus petite que la quarte $\frac{4}{3}$ du *limma* $\frac{256}{243}$. C'est le pont aux ânes. A la page 79 et aux suivantes, M. Machabey fait longuement état du chapitre X du *Micrologue* de Guy d'Arezzo, qui est une interpolation du XIIe ou XIIIe siècle. A la vérité, page 94, il indique *en note* cette interpolation relevée par Hermesdorff, mais sans en tenir le moindre compte dans son texte qui poursuit imperturbablement son raisonnement, et il apparaît évident que M. Machabey n'eut connaissance de l'observation de Hermesdorff qu'après avoir terminé son ouvrage (et peut-être passé sa thèse), et qu'il n'estima point devoir prendre la peine de modifier sa version primitive. A la page 177, M. Machabey analyse le n° XVII des *Cent Motets* du manuscrit de Bamberg, et il y signale, entre autres choses, « l'accord comportant trois sons (*la do mi*) ». Or dans ce court motet, l'accord correspondant à notre *la* mineur se présente cinq fois, sous la forme *la-mi-la* aux mesures 11, 13 et 17, et sous la forme *la-mi* aux mesures 12 et 18, mais pas une seule fois sous la forme *la-*

do-mi. Si M. Machabey voulait « signaler » des accords de trois sons comportant la tierce, desquels il est certes du plus haut intérêt de dépister l'apparition en ces temps reculés, il n'avait que l'embarras du choix. Il en aurait trouvé à la deuxième mesure du nº VI du même recueil (*si♭-ré-fa*) ; à la sixième mesure du motet *Tuit cil qui sont enamourat* (*la-mi-do*) du manuscrit de Montpellier ; dans un prélude instrumental en lydien ecclésiastique (*tritus authentus*) du même manuscrit, aux mesures 2, 7 et 25 (*si-ré-fa♯*) ; aux mesures 120, 122, 152 et 154 (*si-ré-fa♯*) du motet de Pierre de la Croix *Aucun ont trouvé chant par usage*, et même à la seconde mesure (*fa-la-do*) d'un triplum *Custodi nos* du XIIe et aux mesures 6 (*fa-ré-la*), 9 et 14 (*sol-si♭-ré*) et 11 (*sol-do-mi*) d'un quadruplum de Pérotin (ms. de Montp.) etc., etc. Dans le susdit motet de Pierre de la Croix, il eût pu également « signaler » les mesures 170 et 171 où, sur une tenue de l'intervalle *la-do ♯*, la partie supérieure fait entendre *sol*, *mi* et *fa ♯*, produisant ainsi la septième et l'accord parfait de notre *la* majeur, puis l'accord de sixte de notre *fa ♯* mineur. A propos d'une chanson célèbre de Dunstaple, *Rosa bella*, M. Machabey imprime (p. 239) que « la cadence parfaite figure dans la version du manuscrit de Dijon, mais que. dans une autre leçon transcrite par Lederer d'après un document de Rome, le mouvement Dominante-Tonique n'existe pas ». Si ce document romain est le manuscrit « du Vatican » publié en 1856 par Stefen Morelot en lui superposant la version de Dijon, la cadence parfaite finale y existe, et elle est amenée par le procédé que M. Machabey donne (p. 255) comme utilisé par Dufay et ses contemporains, c'est-à-dire par le croisement des deux voix inférieures. « Il en résulte », pour employer les mots mêmes de M. Machabey, « un mouvement de Dominante-Tonique entre le contraténor (note pénultième) et le ténor (finale). » Tout cela ne fait déjà pas mal d'erreurs ou négligences, et il y en a d'autres. D'une façon générale, on ne saisit pas très bien ce que M. Machabey voulut démontrer dans cette longue étude des « formules musicales », ni ce qu'il entend exactement par cette expression. Sa pensée directrice semble cependant assez nettement avoir été de chercher à faire ressortir en ces siècles éloignés « les éléments fondamentaux de la tonalité moderne », auxquels il juge que la théorie de la *Musica Enchiriadis* « devait aboutir rapidement ». Encore que le concept de

quinte et de quarte « consonnantes » puisse être interprété comme le stade primordial du sentiment tonal, c'est un peu tôt et un peu vite admettre implicitement ainsi un rapport de dominante à tonique sous le règne des tons ecclésiastiques. Cette préoccupation de « tonalité » prématurée induit M. Machabey à parler de « *ré* mineur » (p. 101) à propos du 1er ton avec *si* ♭, qui n'est qu'un hypodorien transposé ; de « *sol* mineur » à propos du 7e ton avec *si* ♭ (p. 136), qui n'est qu'une transposition du 1er ton authente. D'un bout à l'autre il s'évertue ainsi à appliquer pour le moins tendancieusement notre terminologie moderne. Il a cependant des mécomptes. Après avoir souligné, en s'appuyant sur Guido (XIe siècle), la prédominance graduelle des 5e et 6e tons, *fa* et *ut*, qu'il assimile à notre majeur avec l'aide du bémol pour le ton de *fa*, il est obligé de constater (p. 133) que, chez Adam de Saint-Victor au XIIe, « les 5e et 6e tons ne se rencontrent pas une seule fois ». Et il ajoute : « C'est d'autant plus surprenant qu'Adam a puisé ses mélodies dans les timbres populaires ». Une telle remarque aurait pu l'éclairer. Il est depuis longtemps acquis qu'aux origines de la polyphonie, la mélodie profane et la monodie ecclésiastique ont exercé l'une sur l'autre une influence réciproque. Le peuple, qui chantait à l'église et y entendait le répertoire liturgique modal, en recevait les impressions et en gardait la mémoire, et nombre de mélodies populaires ont conservé jusqu'aujourd'hui leur caractère modal ancestral. En outre, unique éducatrice alors, l'Église seule enseignait la musique. Et elle l'enseignait selon la théorie d'un art révolu, mort avec le vieux monde qui en avait élaboré peu à peu le système, la théorie d'un art *monodique* basé sur la *modalité* d'échelles diverses d'où dérivent encore nos *modes* majeur et mineur et le préjugé de la *gamme*. Cependant la tradition de cette théorie n'apparaît pas seulement inévitable alors, elle fut sans doute tutélaire à maints égards. A une époque d'universelle ignorance en dehors de l'Eglise, les doctes clercs y trouvèrent, par le canal de Boèce, l'analyse numérique des intervalles et l'élucidation spéculative des « consonnances ». Ils en reçurent, sous les espèces des *èkhoi* importés de Byzance, les éléments d'une systématisation rudimentaire. Cette théorie fournissait ainsi aux primes balbutiements de la polyphonie un fondement à la fois scientifique et artistique qui semble s'attester des plus précieux pour la sensibilité inculte

et désemparée du moyen âge. On peut se demander si ce ne fut pas pour beaucoup à ces assises d'ordre, en réalité, apollinien, à cette greffe immédiate d'un immense passé de culture sur la sensibilité neuve, ingénue, mais multiple, embryonnaire et trouble issue du croisement des races amalgamées par les migrations des peuples barbares, qu'est dû l'enchaînement ininterrompu d'une évolution dont notre Europe occidentale eut le monopole et où la modalité constitua un stade peut-être indispensable, puisque, pour la première fois dans l'histoire musicale, elle aboutit, avec les contre-pointistes gallo-belges, à des chefs-d'œuvre. Quels qu'aient pu être ses plausibles avantages, cette théorie *modale* et monodique ne s'avérait pas moins dès l'abord incompatible par essence avec l'évolution *tonale*, et c'est la lutte sourde, persévérante et finalement victorieuse de l'instinct *harmonique* contre son joug qui remplit tous les premiers siècles du développement de la polyphonie. Les résultats de cette lutte, bien plus que dans des « formules musicales » qui ne sont que la conséquence de ceux-ci, on doit les voir dans la formation graduelle des concepts d'abord d'*intervalle* et ensuite d'*accord*. L'empirisme fut l'auxiliaire de cet instinct harmonique et une de ses manifestations les plus significatives, que M. Machabey ne relate qu'en passant, est l'innovation de Walter Odington suggérant, dès le XIII[e] siècle, avec l'impropriété des tierces pythagoriciennes $\frac{81}{64}$ et $\frac{32}{27}$, la préexcellence probable des tierces naturelles $\frac{5}{4}$ et $\frac{6}{5}$, et proclamant la consonnance de l'accord *Do-mi-Sol-Do* continué jusqu'à la double octave du son fondamental. Odington avait constaté, comme Helmholtz depuis, que la voix ne chante que des intervalles naturels, lorsqu'elle n'est pas accompagnée par un instrument tempéré. C'était le premier coup porté au « tempérament par quintes » que constituait, en réalité, l'échelle pythagoricienne et, partant, la libération de la tierce habilitée au rang de « consonnance ». Cependant la modalité ne pouvait éprouver nul dommage de ces amendements à l'appréciation numérique des intervalles, que la théorie routinière, au surplus, n'enregistrait pas encore. L'essentiel de la modalité est le diatonisme de ses échelles, et l'enseignement de l'école perpétuait pour l'art musical l'armature des tons ecclésiastiques. M. Machabey paraît considérer

la *musica falsa*, c'est-à-dire la division de tous les degrés d'une échelle en demi-tons, comme une grave atteinte à leur organisme. Mais cette *musica falsa*, « nécessaire aux instruments et surtout à l'orgue », spécifient les auteurs, n'était, en tant que moyen de transposition, pas moins indispensable à la monodie ecclésiastique qu'à l'inspiration profane, afin de soutenir ou accompagner le chant de voix d'ambitus et diapason divers. Quant aux règles de Jean de Garlande introduisant un peu partout des « sensibles » et que, selon leur us traditionnel, ont répétées et rabâchées d'autres théoriciens, outre que M. Machabey ni personne n'ose en faire une application intégrale, M. Machabey omet de mentionner qu'elles sont récusées par Tunstède (cité par J. Wolf, p. 218), qui les tient pour une « falsication du genre diatonique » due à l'arbitraire de chanteurs persistant machinalement « l'un après l'autre dans leurs erreurs ». On conçoit mal que M. Machabey veuille interpréter comme un indice de mentalité tonale ce truffage artificiel de mélodies souvent expressément modales, où ces « sensibles » interviennent à la façon de cheveux sur la soupe, sans correspondre pas plus à une modalité qu'à une tonalité quelconque. Il eût pu plus pertinemment reconnaître cet instinct tonal grandissant dans les mélodies visiblement profanes utilisées par maints motets du manuscrit de Bamberg, par exemple le numéro 6, et tout particulièrement dans la chanson du XIIIe siècle *Ce fut en mai*, attribuée à Monniot d'Arras, reproduite par M. Jean Beck dans *la Musique des Troubadours* (p. 108). Et M. Machabey pourrait se convaincre à quel point on défigurerait cette délicieuse inspiration, si proche de nous en sa fraîcheur et sa spontanéité expressive, qui trahit un si profond sentiment harmonique et tonal avec ses cadences de tonique et dominante, en lui imposant aux mesures 14 et 16 une « sensible » à la Jean de Garlande (*sol-fa♯-sol*). Après Dufay, où il arrive en passant par Machault, M. Machabey conclut enfin : « En 1450, les formules classiques sont créées, les modes classiques prédominent, les attaches avec le grégorien sont rompues, les tons et les dessins profanes sont entrés dans l'église et l'on écrit des *Kyrie* sur la coupe des danses chantées et sur des timbres populaires. » Rien que le numéro 6 du manuscrit de Bamberg, le motet *Agmina milicie*, entre tant d'autres, montre qu'au XIIIe siècle on écrivait des chants religieux « sur des timbres populaires ». En fait

c'est la caractéristique des plus lointains essais de polyphonie pour l'église. Quant à la rupture « des attaches avec le grégorien », la réalité est précisément tout le contraire. Il y a une lacune importante dans l'ouvrage de M. Machabey, et spécialement à l'endroit des « formules musicales », c'est l'absence d'une étude historique de la polyphonie en soi, de ses combinaisons purement musicales, du développement progressif du contrepoint double et de l'imitation, laquelle remonte au moins au XIIe siècle (Triplum *Custodi nos*, B. N. ms. numéro 813, publié par Coussemaker). A travers un empirisme partout souvent savoureux et, chez Machault, génial, naissait et se parfaisait peu à peu un art inconsciemment didactique, idoine à s'épanouir en des chefs-d'œuvre accomplis. Avant Dufay, tout est empirisme, tâtonnements et fréquemment incertitude modale. Après lui, et même avec lui déjà, tout devient ordre, règle, logique, tendance à la perfection. Dufay possédait désormais la maîtrise du « canon » (*Et in terra ad modum tubae*), dont Josquin devait épuiser génialement les ressources. La virtuosité contrapuntique et canonique des Gallo-Belges aboutit à un art d'une impeccabilité et pureté *voulues* et absolues à tous égards, ce à quoi la *tonalité*, en genèse encore indécise, était inapte. Aussi loin d'en pâtir et disparaître alors, la modalité ecclésiastique participe aux bienfaits de cette épuration et y regagne son entière pureté *diatonique*. Et Dufay fut le premier artisan de cette restauration parachevée. Si notre mode majeur se rencontre nettement dans son œuvre, comme dans l'*Et in terra* susdit, il n'y est qu'une exception parmi des tons d'une bien authentique modalité. Sa messe « *Se la face ay pale* », que M. Machabey paraît rattacher à notre *Do* majeur, est dans le 6e ton avec *fa* pour finale. Après Dufay, cette renaissance modale se poursuit et s'intronise. Sans doute, la sensibilité harmonique a décidément assimilé le principe de la tonalité, la cadence dominante et tonique où se glisse peu à peu la septième, et, un peu plus tard, pour codifier dans une théorie adéquate les procédés des créateurs, Glareanus devra porter à douze le nombre des tons modaux en ajoutant, avec l'ionien, l'éolien et leurs plagaux l'équivalent de notre *Do* majeur et de notre *la* mineur. Mais ce mineur demeure sans « sensible » et le gabarit de toutes les échelles modales est religieusement respecté dans les œuvres. L'art de Josquin est l'apogée de la

modalité pure, dont Palestrina n'incarnera que la corruption décadente. Et, cette modalité rénovée, Josquin en fait un instrument de la forme. Dans le *Miserere*, son chef-d'œuvre, l'unité est assurée par le retour périodique de la phrase mélodique initiale chantée par le *vagans* et montant ou descendant, au cours des trois parties de l'ouvrage, conformément à une échelle phrygienne de *mi*. Il faudra deux cents ans encore pour que la *tonalité* naissante alors se révèle enfin propre à un tel office en des œuvres de beauté, d'envergure et de perfection comparables. Si Josquin usait évidemment de l'ionien, Glareanus, dans son *Dodecakhordon*, le cite abondamment, entre quelques contemporains, quand il veut donner des exemples notés d'hypodorien, d'éolien, d'hypophrygien, du mélange de dorien et d'hypodorien, de dorien et de phrygien, de phrygien et d'hypophrygien, de mixolydien et d'hypomixolydien. Aussi est-ce une hérésie véritable que d'adultérer et affadir le pur diatonisme modal de Josquin par des « sensibles » imaginaires à la Jean de Garlande. Quand Josquin veut un dièze ou un bémol, il le met, témoin, rien que l'altus (*la-si♭-la*) de la cinquième mesure avant la fin de l'*Agnus* de la messe *Super Fortuna* cité par Glareanus, et, s'il en eût voulu ailleurs, il les aurait pareillement indiqués. Cette manie qui nous vient d'outre Rhin, préconisée par quelques professeurs peut-être livresquement érudits, mais insuffisamment musiciens, et qui travestit ridiculement les œuvres purement modales de cette époque, est injustifiable. L'usage des « sensibles sous-entendues » y fut dû très vraisemblablement, comme autrefois à la fantaisie des chanteurs moutonniers de Dunstède, à l'arbitraire de ces « dérangeurs » que furent les anciens luthistes en transcrivant tout ce qu'ils pouvaient pour leur instrument alors que se perdait le sens et la tradition de la modalité, et il ne s'implanta que longtemps après la mort (1521) de Josquin. Michel Brenet en a fourni la preuve dans son *Dictionnaire pratique et historique de la Musique*, en signalant qu'un *fa* de la première phrase du *Chant des Oiseaux* de Jannequin, qui ne pouvait être diézé (*sol-fa-sol*) en raison de la marche des autres parties, ne fut supprimé dans les éditions qu'après 1550. En résumé, l'ouvrage de M. Machabey n'est assurément pas parfait, mais non plus sans utilité. Il attire l'attention sur une ère capitale, encore que peu connue, de

l'évolution musicale, il réveille des problèmes irrésolus, soulève des questions intéressantes et, par le labeur peu commun qu'il témoigne, il a certes droit, pour le moins, à la considération la plus distinguée.

JEAN MARNOLD.

ARCHÉOLOGIE

F. Sartiaux : *Les Civilisations anciennes de L'Asie-Mineure* (Editions Rieder), 1928. — G. R. Tabouis : *Le Pharaon Tout Ank Amon, sa vie et son temps* (Payot), 1928. — Edwyn Bevan : *A History of Egypt under the Ptolemaic Dynasty* (Londres, Methuen), 1927. — A. Guy : *Les poèmes érotiques ou Ghazels de Chems ed Din Mohammed Hâfiz* (Geuthner), 1927.

Un livre sur les **Civilisation anciennes de l'Asie Mineure** nous manquait encore; grâce à M. Sartiaux, nous en possédons aujourd'hui une large synthèse où sont étudiés tour à tour le pays, son importance dans l'évolution de l'humanité et les multiples civilisations qui s'y sont succédé. Tout d'abord l'archéologie anatolienne, française à son origine ; elle nous a fait connaître les Hittites, dont on ne soupçonnait jadis pas l'importance, et qui se révèlent un grand facteur de civilisation au centre de la péninsule. La partie ouest de l'Asie Mineure répond à la Troade et au domaine des Achéens ; nul doute que les découvertes futures ne mettent mieux en lumière les points de contact entre ces diverses civilisations. Lorsque la puissance hittite s'écroula, les Phrygiens et les Lydiens recueillirent ses traditions. Bientôt la domination perse s'étendit sur l'Asie Mineure ; son influence ne put s'opposer à celle de la Grèce, et M. Sartiaux nous fait assister à l'hellénisation progressive de l'Orient. Cette influence est expliquée par un chapitre sur la Grèce archaïque et l'installation des Grecs en Asie Mineure. Deux cartes et une bibliographie sont jointes au texte ; le volume est complété par soixante planches d'un joli ton, dont beaucoup reproduisent des monuments photographiés par M. Sartiaux lui-même, au cours de ses voyages et de ses fouilles archéologiques en Asie Mineure. L'ouvrage est écrit de ce style clair et élégant auquel M. Sartiaux nous a habitués ; il est au courant des dernières découvertes. Je lui adresserai cependant une légère critique qui, de fait, ne l'atteint pas, mais s'adresse à la maison Rieder. Beaucoup d'éditeurs, lorsqu'ils destinent un livre à un nombre de lecteurs dépassant largement celui des spécialistes, insistent auprès de leurs auteurs pour qu'ils

allègent le volume, le plus possible. Quel dommage ! Quelques pages suffiraient à insérer les références complètes des ouvrages consultés pour établir le volume. Ceux qui n'en ont cure ne les liraient pas, et les spécialistes ou ceux qui désirent poursuivre leurs études en seraient si heureux !

Que savions-nous de Toutankhamon (à qui je restitue l'orthographe habituelle de son nom) ? M. Th. Reinach, dans la préface qu'il consacre au **Tout Ank Amon** de Mme Tabouis, avoue la précarité de nos connaissances sur l'histoire politique des règnes pharaoniques, mais il souligne l'importance des documents que nous possédons sur la civilisation de l'Egypte ; ils ont permis, maintes fois, d'en tracer des tableaux d'ensemble. C'est d'après ces données que Mme Tabouis, préparée par ses études d'archéologie orientale et égyptienne, a pu reconstituer une vie de Touthankamon très vraisemblable. Il n'est guère possible d'obtenir, pour une époque bien définie (car les documents utilisables s'échelonnent sur une durée de quelques générations), plus que la physionomie « moyenne » d'un pharaon, mais les documents généraux groupés par Mme Tabouis sont assez cohérents pour que la figure tienne dans son ensemble, lorsqu'il y a restitution, et l'abondance des monuments recueillis au cours des dernières découvertes, l'utilisation adroite des rares textes que nous possédons sur ce monarque, ont permis à l'auteur d'offrir au public curieux des choses de l'Egypte un tableau de la vie d'un pharaon au temps de la XVIIIe dynastie, qui ne peut manquer d'obtenir son suffrage. Le livre débute par la description du temps et du milieu où naquit Toutankamon, que la fatalité situa dans une des pires convulsions religieuses qu'ait connues l'Egypte ; et nous revivons l'enfance du jeune roi, ses jeux, ses études, ses promenades où nous est décrit tout ce qu'il pouvait voir autour de lui qui fût capable de frapper ses yeux d'enfant. Puis vient le temps de prendre femme ; le jeune prince épouse une de ses sœurs, selon la coutume, et nous sommes renseignés sur la vie de famille du couple royal par les nombreux objets de la tombe de Toutankhamon qui ont représenté le monarque et la reine dans leur existence quotidienne. Vient un chapitre sur les relations de l'Egypte avec ses possessions de Syrie, où Mme Tabouis utilise la correspondance, dite d'El Amarna, échangée entre le pharaon et les princes de la côte. (Notons à ce propos que la traduction d'Halévy

à laquelle se reporte l'auteur, est un peu désuète, et qu'elle a beaucoup été amélioréepar J. A. Knudtzon.) Nous assistons ainsi à toutes les intriguesde ces roitelets ou gouverneurs qui trahissent à l'envi et se dénigrent, jusqu'au jour où ils se sentent assez forts pour se révolter. Le mariage est bientôt suivi de l'abjuration ; le roi renonce au culte instauré par Aménophis IV, abandonne le site de Tel el 'Amarna qui était devenu capitale, pour revenir à Thèbes et se plier de nouveau à l'adoration du dieu de ses ancêtres. Cette rentrée dans l'ancienne métropole nous vaut une description de Thèbes et de ses monuments, des fêtes et des sacrifices qui marquèrent le retour à la vraie religion ; nous voyons se dérouler devant nous la vie des temples, la vie de la cité et même celle du harem royal. La maladie du roi est occasion à nous faire connaître ce que l'on sait de la médecine égyptienne ; sa mort invite à nous exposer les croyances en une existence d'outre-tombe et à nous décrire les magnificences de son tombeau. Le volume est agrémenté de planches bien venues ou de dessins au trait reproduisant des monuments dont beaucoup sont peu connus. Cette peinture de la vie égyptienne au Nouvel Empire, où l'auteur a choisi comme personnage principal du récit le pharaon auquel tout se rapporte, prend par cela même plus de couleur et plus d'intérêt. C'est un volume d'érudition agréable.

A History of Egypt under the Ptolemaic Dynasty fait partie d'un grand ouvrage en six tomes comportant toute l'histoire de l'Egypte, y compris le Moyen Age. Les sources de l'histoire d'Egypte à la période ptolémaïque ont été fort accrues par les découvertes papyrologiques de ces dernières années. Tandis que le livre de M. Jouguet sur l'Hellénisation de l'Orient (dont nous avons rendu compte ici même le 15 avril 1927) décrivait les changements survenusdans le monde oriental, Mésopotamie et Egypte, sous les successeurs d'Alexandre, celui-ci, qui a paru presque en même temps et n'a pu l'utiliser, n'a trait qu'à la seule Egypte. L'histoire proprement dite, qui commence avec Alexandre et se poursuit sous les quatorze Ptolémées qui le suivirent, se termine par l'aventure de Cléopâtre, qui met l'Egypte au pouvoir des Romains. Une autre partie aussi attachante du volume est consacrée aux changements dont l'Egypte fut le théâtre sous l'influence de ces souverains et des étrangers que

leur venue fit affluer en Egypte. Tandis que le roi et la reine reprenaient la tradition pharaonique et instituaient un culte officiel en leur honneur, les Grecs, submergeant peu à peu la population conquise, obtenaient des privilèges et prospéraient dans des cités comme Naucratis, Alexandrie, Ptolemaïs. M. Edwyn Bevan nous montre les Ptolémées obligés, pour nourrir cette population, d'accroître, pour ainsi dire, la surface de l'Egypte en aménageant le Fayoum ; en même temps, ils n'oublient pas les besoins de l'esprit et, pénétrés de modernisme, ils créent, à côté du palais d'Alexandrie, un temple aux Muses (un Museum), auquel est annexée la bibliothèque dite d'Alexandrie, dont la perte est à jamais déplorable. Ce chapitre d'histoire économique est suivi d'une étude sur le fonctionnement des administrations ptolémaïques et sur la division de l'Egypte en nomes. Un plan d'Alexandrie, un index complètent l'ouvrage qui est agrémenté de quelques bonnes planches de monuments de la période étudiée, une des plus curieuses de l'histoire d'Egypte.

Les **Ghazels** de Hafiz sont le second volume d'une série : les Joyaux de l'Orient où a paru il y a trois ans, le Béharistan de Djami, traduit par M. H. Massé. D'autres suivront et l'on ne peut qu'applaudir à ce projet de mettre à la portée du public les chefs-d'œuvre d'une littérature de tout temps célèbre, mais passablement monotone. Du temps que nous expliquions, guidés par le regretté C. Huart, les poètes persans, j'avais été frappé de la quasi impossibilité de rendre, dans une traduction française, ce qui fait le charme de cette poésie, la musique de la phrase, car les idées en sont généralement pauvres. Même si l'on accepte que les Khayam, les Hâfiz se servent du langage convenu des mystiques et que lorsqu'ils paraissent célébrer le vin, c'est Allah qu'ils ont en vue, nous n'en touchons pas moins un horizon limité. Dans une excellente introduction M. A. Guy reconnaît ce que cette poésie a de précieux, de factice, et de pur jeu d'esprit ; tout y est métaphore, et il signale comment cette littérature, de proche en proche, a pu aboutir à l'Hôtel de Rambouillet. Cette façon d'écrire, qui nous déconcerte provient, je crois, de la différence d'esprit qui existe entre l'Oriental et nous ; il raisonne par analogie ; nous, par déduction, et j'en rappellerai un curieux exemple. Lorsque Maurice Barrès voulut bien m'offrir de l'accompagner dans son voyage à travers la Syrie et l'Asie

Mineure, nous nous arrêtâmes quelques jours à Koniah. Barrès s'intéressait aux mystiques et il alla à plusieurs reprises visiter le Grand Tchélébi, le supérieur général des derviches tourneurs. Dans sa maison de campagne, bien simple, donnant sur un coin de pré bordé de peupliers, le Tchélébi se prêta de bonne grâce aux interrogations de Barrès, qui désirait connaître la raison spirituelle de son ordre, et la signification de la danse des derviches.

Le Tchélébi devait en posséder le sens caché mieux que personne, et par tradition, puisque le Tchélébi était toujours choisi parmi les descendants du fondateur de la secte, le poète persan Djellal ed Dîn Roumi, qui vivait au XIIIe siècle. Je me souviens que le Supérieur, après nous avoir fait distribuer des branches de lis en fleur, que nous tenions en main pendant cet entretien, fit apporter un précieux manuscrit des poésies de l'Ancêtre et nous donna lecture de certains poèmes, pour répondre aux questions de Barrès. Un aimable et bénévole interprète qui appartenait à la Banque Ottomane, homme érudit et cultivé, voulut bien servir de trait d'union entre Barrès et le Supérieur. J'insiste sur la qualité de cet interprète, pour montrer que les malentendus qui suivirent ne peuvent lui être imputés. Le dialogue fut extraordinaire ; aux demandes nettes et précises de Barrès finissant par déclarer tout uniment : « Pourquoi tournez-vous ? » le Supérieur ne répondit que par des feintes ; pas une fois n'arriva la réponse attendue, mais de copieuses lectures de Djellal ed Dîn, où le poète avait expliqué, sous la forme cachée habituelle, sa mission et son œuvre. Ruse, dira-t-on, procédés courtois d'un lettré de l'Islam, qui veut décourager la curiosité d'un visiteur si loin de lui par les idées et les croyances ! Je l'admets en partie ; mais s'il voulait sauver l'essentiel, le Tchélébi répondait du moins sur l'accessoire ; il répondait d'abondance, évidemment chagriné de rester si obscur dans ce qu'il voulait bien livrer ; mais il répondait à côté, en esprit supérieur, par de délicates allégories, par de savantes abstractions, de même qu'un simple derviche, balayeur de la mosquée, que nous avions interrogé, répondit à côté, mais en esprit inférieur, par de pauvres histoires et de misérables comparaisons. Il fallait tout le génie et l'instinct intuitif de Barrès pour dégager, de cette conversation avec le Tchélébi les idées que dissimulait ce

fatras. Les deux interlocuteurs n'avaient cessé de penser dans des plans différents. Cette caractéristique fondamentale de la pensée des Orientaux doit être présente à notre esprit quand nous étudions leurs œuvres. Pour ce qui est de Hâfiz, M. Guy, tout en restant exact et respectueux du texte, s'est efforcé de rendre le rythme de l'original et, par de brèves notes, d'éclairer ce qui, pour un Occidental, est inintelligible, en même temps qu'il signale les allusions et les emprunts constants aux autres poètes. On doit savoir gré au traducteur d'avoir si bien mené sa tâche ; de pareils ouvrages permettent d'estimer ces poèmes à leur valeur exacte et de les mettre à leur rang véritable dans l'histoire de la littérature.

Dr G. CONTENAU.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Les analyses de Glozel. — L'usage inconnu de certains objets de Glozel. — Revue de la presse. — Le renne existait-il dans l'Europe occidentale au temps de César ?

Les Analyses de Glozel. — Dans la série des *Cahiers de Glozel* vient de paraître le no 7, entièrement consacré aux analyses des différentes séries d'objets effectuées par les plus grands maîtres de la science.

La présentation de ces différentes études est faite avec une précision et une conscience toute scientifique par M. le Prof. Mendès-Corréa, qui est sans contredit un des plus éminents préhistoriens du monde. A l'encontre de bien des savants, M. Mendès-Corréa a bien voulu effectuer lui-même des recherches dans le gisement de Glozel avant de donner son avis. Mais après avoir longuement étudié la couche archéologique et les objets, il a cru de son devoir de savant et d'honnête homme d'affirmer hautement sa certitude de l'authenticité.

On a essayé, écrit-il dans l'avant-propos des analyses, de détruire ces découvertes avec des inexactitudes successives, avec des racontars tendancieux, avec des raisonnements spécieux et unilatéraux, avec des impressions vagues. Les mesures du Parquet de Moulins, la perquisition chez MM. Fradin, la récolte mystérieuse d'objets pour expertises, ont ce même caractère d'unilatéralité et de violence qui ne mérite pas l'approbation de ceux qui veulent une recherche *étendue et rigoureuse* de la vérité.

. . . .

M. Champion considère la plupart des objets en os de Glozel comme ayant servi au « pot-au-feu » de la veille.

A cette affirmation on peut opposer formellement tous les résultats analytiques que l'on a obtenus jusqu'aujourd'hui sur des parcelles osseuses, choisies au hasard et provenant des fouilles de Glozel.

Puis vient cette déclaration, d'une extrême importance pour tout esprit impartial :

J'ai constaté moi-même, à l'examen microscopique, qu'un fragment de harpon en bois de cervidé, découvert dans ces fouilles, présentait une patine jaunâtre constituant une zone extérieure épaisse où la structure du bois s'était modifiée. La minéralisation de cet objet était très avancée, comme l'analyse de M. Couturier l'a montré.

Enfin ces remarques sur la patine des objets néolithiques sont le résultat de considérations scientifiques du plus haut intérêt.

Je crois que l'on exige trop des objets qui sont, tout au plus, néolithiques. On a cherché à Glozel les caractères des stations et des trouvailles néolithiques. Certes, les méthodes de critique de l'authenticité préhistorique se ressemblent pour les gisements et les objets de tous les âges. Plusieurs collections néolithiques sont admirablement patinées. Mais la patine se présente en des degrés très variables. La patine du fond des traits des gravures néolithiques est bien souvent moins intense que celle de la surface naturelle de la pierre. Les traits gravés en quelques plaques-idoles en schiste de l'énéolithique portugais sont blanchâtres et personne n'en peut contester l'authenticité

De même, la céramique à peine cuite de Glozel a été ensevelie dans un milieu qui, tout en étant moins compact, a une nature minéralogique semblable. Elle s'y est ramollie et s'est incorporée avec ce milieu dans une certaine mesure, sans la moindre solution de continuité, comme je l'ai pu directement constater pendant l'extraction d'une idole phallique. Celle-ci n'a pu être séparée de la terre qui la recouvrait de tous les côtés, et qui s'identifiait avec elle qu'après un séchage préliminaire et avec tous les soins. Cette céramique, à peine cuite et environnée par un milieu de même nature minéralogique, ne peut pas se patiner de la même façon que la céramique bien cuite dont la surface est soumise aux influences des agents chimiques d'un milieu différent.

Suivent des analyses chimiques très minutieuses, par M. le Prof. Pereira Salgado, d'un fragment de fémur humain, prélevé par M. le Prof. Mendès-Corréa lui-même sur les débris osseux de la première tombe.

Les résultats, comme l'écrivit M. Mendès-Corréa, en réponse aux faux télégrammes de Porto, sont absolument favorables à la thèse de l'authenticité préhistorique.

Viennent ensuite les analyses d'Oslo, déjà connues de nos lecteurs et exécutées par le Professeur Johnson.

Nous en extrayons à nouveau le passage suivant qui les résume :

En examinant ces objets au microscope, nous n'avons pu déceler sur aucun d'eux la moindre trace de fer ou d'acier.

Les analyses pratiquées à Lyon par M. le Prof. Couturier sont tout aussi probantes. Les cendres contenues dans des vases à masques sans bouche ne peuvent être que « des cendres d'os qui trouvent leur origine naturelle dans l'incinération de cadavres ». Les analyses d'un fragment osseux prélevé par M. le Doyen Depéret sur une sculpture de capridé, ainsi que celles d'un poinçon en os et d'un harpon fragmenté, révèlent un degré élevé de fossilisation.

Quant à l'étude anatomique des os humains de Glozel, elle a été faite par M. le Prof. Buy, l'éminent anatomiste qui fut longtemps le collaborateur de M. Charpy. Voici quelques-unes de ses constatations.

Il est indéniable que les os soumis à notre examen sont tous d'une épaisseur plus marquée qu'à l'époque actuelle. Les cassures se font remarquer par une patine très accentuée.

La plupart des fragments craniens sont teintés d'une coloration ocre qui ne peut s'expliquer que par une application directe de la peinture sur l'os intentionnellement dépouillé de ses chairs.

Les os offrent à leur surface des irrégularités, éraflures, stries, entailles, encoches qui donnent bien l'impression de coups de silex pratiqués volontairement ou maladroitement sur la surface des os. Il n'est plus mis en doute en effet que les populations néolithiques dépouillaient plus ou moins complètement le cadavre des parties molles et n'ensevelissaient dans la tombe que des portions de squelette.

Les fragments de fémur sont au nombre de six et tous présentent des signes assez identiques. L'épaisseur du cylindre osseux est plus considérable qu'à notre époque, la ligne plus âpre et rugueuse et surtout d'un relief plus accentué.

Enfin viennent les conclusions générales que M. le Professeur Buy a tirées de cette minutieuse étude et qui ont été publiées dans le *Mercure de France* du 1er novembre.

M. Depéret, doyen de la Faculté des Sciences de Lyon, membre de l'Institut, a procédé à l'*Etude géologique et paléontologique du gisement de Glozel.*

Il a établi *l'imperméabilité générale du gisement*, que viennent confirmer les études chimiques et minéralogiques de la couche archéologique de Glozel, exécutées par E. M. Bruet, de la Société géologique de France. Et à ce propos, M. Depéret a pu conclure : *La parfaite imperméabilité du terrain explique la parfaite conservation des objets.*

De plus, M. Bruet a procédé à *l'examen au microscope polarisant d'une brique à inscription de Glozel.*

La roche composant la brique est bien identique à la roche qui constitue la couche archéologique.

Mais la brique a conservé nettement des traces de l'action du feu.

Le Feldspath orthose, qui apparaissait comme légèrement trouble dans les préparations faites dans la couche archéologique, se révèle comme *déformé* dans la brique. Cette modification dans les caractéristiques optiques du Feldspath orthose indique qu'une température de cuisson d'au moins 600° a été atteinte.

Le Feldspath orthose est plus abondant dans la brique que dans la couche archéologique. Dans des essais en cours d'exécution, nous nous efforcerons de déterminer les conséquences de cette indication.

Quant à la faune du gisement de Glozel, le résumé de l'étude qu'en a faite M. Depéret a déjà paru dans le *Mercure de France*.

La conclusion s'impose, dit en terminant l'illustre savant lyonnais. Le gisement de Glozel contient une faune extrêmement archaïque pour l'époque néolithique et appartient à une époque tout à fait voisine du Magdalénien terminal.

Enfin, M. Groze, professeur de physique à la Faculté des Sciences de Nancy, chargé du cours de spectroscopie à l'Institut d'optique de Paris, a bien voulu se charger de l'analyse d'un dépôt vitreux, trouvé dans le fond d'un grand vase beaucoup plus cuit que la poterie à masque néolithique et recueilli au-dessus de la couche archéologique proprement dite.

Néanmoins ce verre présente des caractères très archaïques Réunissant, en un tableau comparatif, les teneurs globales en bases alcalines de tous les verres connus (égyptiens, romains, arabes, médiévaux, modernes, etc.), M. Groze a montré que, « des verres les plus anciens aux verres les plus récents, le pourcentage en bases diminue constamment, et que *c'est dans les plus anciens qu'il est le plus voisin de celui du verre de Glozel.*

Tels sont les résultats des analyses de Glozel exécutées par des savants.

§

L'usage inconnu de certains objets de Glozel. — M. le docteur Tricot-Royer, Président de la Société Internationale d'Histoire de la Médecine, a repris, à Oslo, devant le VIe Congrès des Sciences historiques, certaines considérations d'ordre médical que j'avais exposées dans *Æsculape* (1), la *Presse Médicale* (2) et le *Mercure de France* (3), et il en a tiré, avec une grande maîtrise, un important argument en faveur de l'authenticité du gisement de Glozel.

A la fin de son étude (4) nous trouvons « l'histoire d'une petite fourche en os », que nous croyons devoir reproduire ici en entier :

Lorsque, le 11 janvier 1928, nous visitâmes, en la compagnie de M. Eugène Pittard, les collections de M. Hasse, que je viens de citer, celui ci attira notre attention sur divers objets en os de poisson et dont un autre, de même forme, est taillé dans un os de cheval. L'heureux possesseur nous dit qu'il en existe toute une série de semblables au musée particulier de M. Fr. Claes, et il nous en montra une reproduction photographique : « Ce sont des hameçons, déclara-t il, trouvés le long de l'Escaut ; certaines peuplades congolaises en utilisent encore d'analogues aujourd'hui. »

M. Pittard les considéra avec curiosité, et ensemble nous nous demandâmes comment on pouvait s'en servir : où placer l'appât, et comment agissait alors l'engin ?

L'objet ressemble à une miniature de catapulte dont fourche et manche s'effilent en pointes d'égale longueur. Nous convînmes que si c'était un hameçon, il faudrait fixer l'appât sur la pointe isolée, tandis que les deux autres feraient cran d'arrêt une fois l'appât avalé, et j'émis la réflexion que les poissons d'aujourd'hui ne s'y laisseraient guère prendre.

Mais je proposai à M. Pittard que ce pouvait bien être l'une des

(1) *Æsculape* (janvier 1927). *Le masque sans bouche et les idoles de Glozel*.

(2) *La Presse Médicale* (16 février 1927). *Empreintes de mains néolithiques.*

(3) *Mercure de France. Idoles phalliques et bisexuées* (15 sept. 1926). *L'idole glozélienne à masque postérieur* (15 octobre 1927).

(4) *Bruxelles-Médical. Considérations d'ordre médical en faveur du gisement de Glozel* (14 octobre 1928). Après avoir rappelé que le « témoin » droit descend toujours plus bas que le gauche, M. Tricot-Royer écrit : « Ajoutons que M. Hasse, d'Anvers, m'a montré un énorme phallus de grès qu'il croit être un souvenir du culte phallique de l'époque gallo-romaine. Il fut trouvé près de Termonde, où l'on relève également des traces de civilisation néolithique. Or, cette pièce aussi présente un testicule droit conforme au type de Glozel. »

extrémités d'une aiguille à filocher, le modèle me rappelant celles que j'employais dans mon jeune âge à la confection des filets. Le professeur de Genève parut incliner vers mon hypothèse. J'y avais été amené par l'examen d'une planche que Jacques de Morgan publie dans l'*Humanité préhistorique* (1924), fig. 28, dessin 16. Or, me trouvant à Vichy le 4 novembre 1927, à la veille des fameuses fouilles de la commission d'enquête, je fis une visite préalable au docteur Morlet. Celui-ci me fit

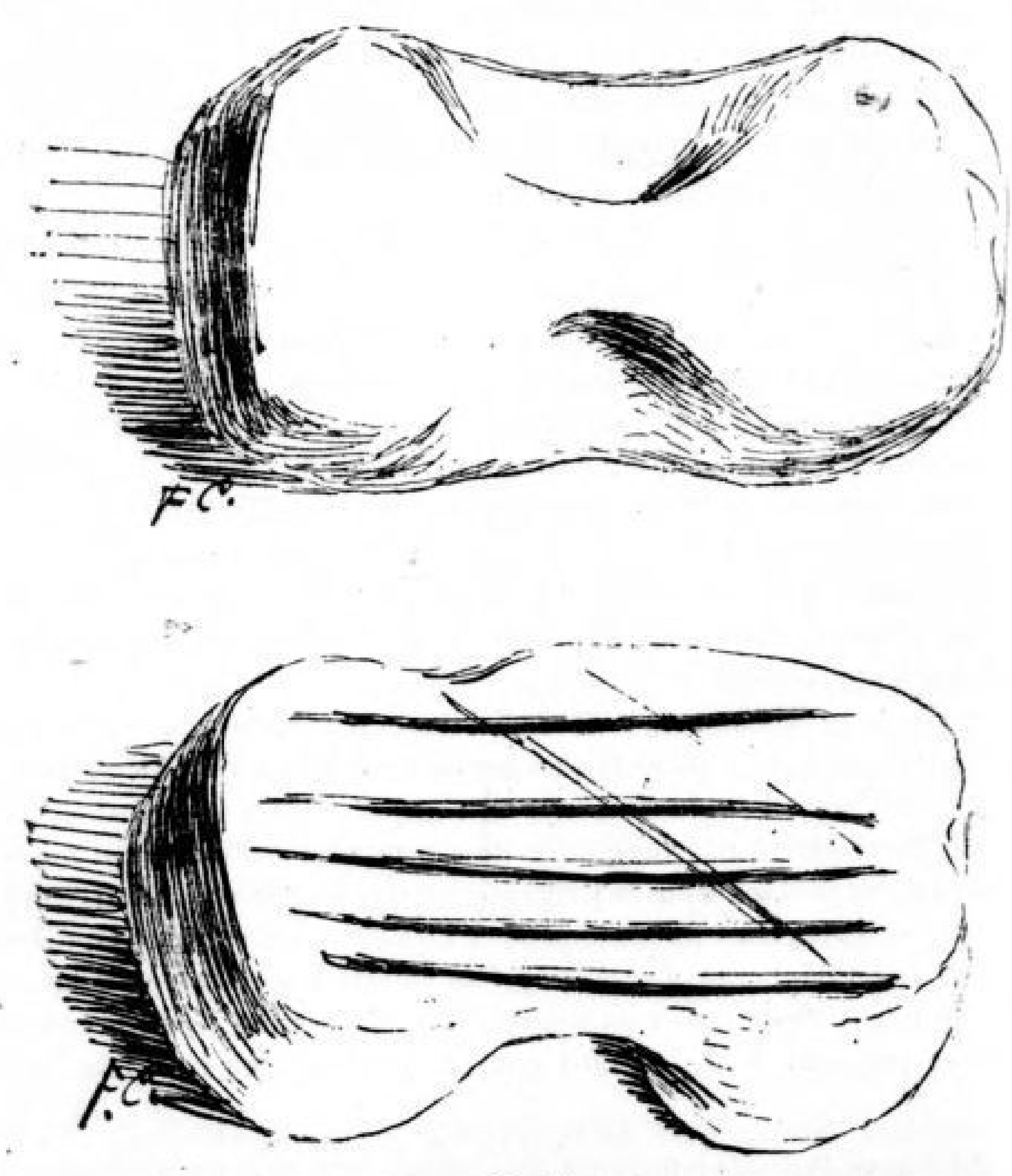


FIG. I

les honneurs de sa collection particulière. A certain moment, il m'exhiba un objet en os, de la forme d'une petite catapulte dont la branche isolée avait été fracturée. « On ne sait pas ce que cela représente, m'affirma le docteur ; M. Salomon Reinach ne connaît rien d'équivalent dans aucune des collections préhistoriques qu'il a visitées, mais le docteur Foat croit avoir rencontré quelques spécimens analogues au British

Museum. Il pense que ce sont des épingles de parure. » J'émis alors une première fois la proposition d'en faire l'une des extrémités d'une aiguille à filet. Mais lorsque, chez MM. Fr. Claes et Hasse, d'Anvers, j'ai vu les objets provenus de notre Escaut et si rares partout ailleurs au point d'être inconnus des spécialistes les mieux avertis, je me suis dit que jamais l'esprit de Glozel ne s'est montré plus subtil qu'à l'heure où il a introduit ce bout de fourche en os fossilisé dans le gisement des Duranthons. L'érudition du faussaire est incontestablement plus universelle que ne le pensent les plus grands partisans de la fraude.

Cette histoire m'amène à en publier une autre semblable, concernant l'usage inconnu de certains objets de Glozel.

Je reçus l'été dernier la visite de M. Barthou, l'éminent archéologue, chargé des fouilles en Afghanistan.

Je lui montrais les objets de ma collection glozélienne, lorsqu'il m'arrêta : « Et celui-ci ? En connaissez-vous l'emploi ?— Si je me reporte à des objets similaires du Manuel de Déchelette, j'en fais un timbre à ocre pour peinture corporelle. — Vous n'y êtes point. »

Et M. Barthou, saisissant entre le pouce et l'index l'objet d'argile cuite portant sur une face une sorte de quadrillage et présentant au revers une double dépression pour en faciliter la préhension (fig. 1), s'assit en croisant ses jambes dans la position classique du « tireur d'épine » et se mit à exécuter, sur son pied, des mouvements de va-et-vient avec mon soi disant timbre à ocre : « Vous comprenez ? — Non. — Eh bien ! votre objet est un *gratte-pied*. »

M. Barthou m'expliqua alors que certaines tribus sauvages, marchant pieds nus, employaient encore des objets analogues pour *user* une sorte d'enduit qui se formait à la longue sur le pourtour du pied : « L'objet est trop semblable pour n'avoir pas eu la même destination », m'assura-t-il.

En effet, il me parut bien en main et parfaitement adapté à l'usage que M. Barthou venait de me faire connaître.

D[r] A. MORLET.

§

Revue de la Presse. — A signaler dans *l'Est Républicain* (Nancy) du 20 octobre un bon article de Paul Moinet qui explique bien que, si on n'avait trouvé à Glozel que des galets gravés et des poteries, on n'aurait pas tant fait de bruit et

admis l'authenticité, mais que c'est la présence de signes gravés et de briques à parois vitrifiées qui remet en question les classements actuellement admis. Tout bien considéré, Paul Moinet est pour l'authenticité.

De M. E. Ennouchi, professeur au lycée de Nevers, des observations intéressantes dans *Paris Centre* (Nevers) du 24 octobre. L'auteur a assisté aux fouilles du Comité d'Etudes et déclare qu'autour de nous ont évolué plusieurs faussaires ; il rappelle les conditions défectueuses du prélèvement d'objets fait par la police et dit :

> Cent pièces fausses ne peuvent établir la non-authenticité de cette station, si une seule pièce est authentique. Or, il y a trois mille pièces dans la collection Fradin ; il faut donc analyser *toutes* les pièces, pour séparer le bon grain de l'ivraie.

En septembre dernier, Mendès-Corréa a consacré quelques jours à faire sur place une enquête sur les découvertes d'Alvao. Les résultats préliminaires de cette enquête ont été publiés dans le *Primeiro de Janeiro* du 20 octobre. En premier lieu, la probité des deux prêtres, Jose Brenha et Rafael Rodrigues, est apparue évidente, comme aussi l'authenticité de leurs collections, qui comprennent maintes pièces inédites ; l'auteur prie sir Arthur Evans et René Dussaud de venir s'en assurer eux aussi sur place — ou de cesser leurs attaques diffamantes.

Puis Mendès-Corréa cite les opinions, toutes en faveur de l'authenticité, des savants et des artistes qui ont visité Glozel cet été ; il prend au sérieux les articles fantaisistes sur les prétendues conclusions du rapport Bayle, affirme de nouveau sa conviction glozélienne, et conclut :

> L'injustice faite à Alvao conseille à tous la prudence dans le cas de Glozel.

Un rapport détaillé paraîtra ultérieurement sur l'enquête et sur les découvertes nouvelles de Mendès-Corréa à Alvao.

Le *Soir* de Bruxelles du 24 octobre fait ressortir avec éloges, dans un article anonyme, l'attitude la société d'Anthropologie de Bruxelles, qui a, comme la société Préhistorique française, résolument pris parti contre Glozel.

> A l'unanimité des voix, elle avait admis, dans sa séance de janvier 1928, non seulement de ne plus discuter en ses séances la question de

Glozel, mais de ne pas admettre la publication, dans son Bulletin, de mémoires traitant de cette question qui lui seraient présentés.

Là encore, les savants, ou prétendus tels, qui jadis exigeaient toute la liberté d'exposition et de discussion, se montrent les plus réactionnaires du monde, et pour un problème qui ne touche ni à la morale, ni à la religion, ni à la politique. Aussi fallait-il enregistrer ici, pour l'histoire de Glozel, cette décision, dont les anthropologistes de Belgique sont maintenant très fiers, puisque, dit l'article, « le rapport de M. Bayle confirme l'avis de la société relativement à la non-authenticité des objets mis à jour à Glozel ». Donc, la société de Bruxelles a non seulement fermé sa tribune, mais aussi pris parti, sans examen, et se fonde maintenant sur un « rapport » qui n'était même pas rédigé ! Drôle? Ou triste ?

A. VAN GENNEP.

§

Le renne existait-il dans l'Europe occidentale au temps de César ?— Nous recevons la communication suivante de M. Salomon Reinach :

2 novembre 1928.

Monsieur le Directeur,

Dans la controverse sur Glozel, je me suis bien gardé d'alléguer le texte de César (VI, 26) dont il est fait état dans le *Mercure* (1er nov., p. 728), pour la bonne raison qu'il ne signifie rien, comme je l'ai montré en détail dans *Alluvions et Cavernes* (1889, p. 57). L'animal visé est bien le renne, mais : 1° César ne le place pas dans la Forêt Noire, qui n'est que l'extrémité S.-O de l'immense Silve qui traverse en diagonale le Centre de l'Europe et que César, d'après les auteurs grecs qu'il suit, appelle *hercynienne* ; 2° César ne parle pas en témoin oculaire, mais en compilateur : un traité bien antérieur au conquérant de la Gaule, publié sous le nom d'Aristote, signale chez les Scythes Gélons le *Farandus*, grand comme un bœuf, avec l'aspect d'un cerf, ce qui est exactement le *bos cervi figura* de César. Ce peut donc fort bien être un animal Scythique ou Scandinave, et l'on n'a aucun droit de parler du renne en Germanie au temps de César. Il n'y en avait certainement plus un seul.

Sentiment très distingués.

S. REINACH.

LITTÉRATURE COMPARÉE

Ernest-Robert Curtius : *Marcel Proust*, trad. Armand Pierhal (Revue Nouvelle). — F. C. Roe : *French Travellers in Britain*, 1800-1926 (Nelson). —

G. Rudler : *Lettres de Rousseau à Malesherbes* (Scholartis Press, London). — Gérard de Catalogne : *Le Message de Thomas Hardy* (Revue Nouvelle). — Pierre d'Exideuil : *Le Couple Humain dans l'Œuvre de Thomas Hardy* (Revue Nouvelle). — *The Short Stories of Thomas Hardy* (1.084 pp.) (Macmillan, London). — Paul Dottin : *Somerset Maugham* (Perrin).

Le **Marcel Proust** de M. E.R.Curtius a été écrit en 1923 et a paru, en 1925, *avant* la publication d'*Albertine disparue*, qui n'est pas sans importance, et du *Temps Retrouvé*, qui est la clef de voûte de l'édifice proustien. Le traducteur « ose affirmer », dans l'Avant-Propos, que « ces pages n'ont rien perdu de leur actualité... » Il ajoute « qu'il ne voit rien à modifier et peu de chose à ajouter à cette esquisse, faite d'après un objet incomplet ». Soit. Il est vrai que le livre de M. Curtius, avant que d'être traduit, a inspiré mainte étude française de Proust, et filtré, sans toujours être cité, dans la critique contemporaine. A chaque page de cette pénétrante et « abondante » étude, j'ai pourtant senti combien les précisions apportées par Proust à l'histoire et l'inspiration de son œuvre par le début du vol. II du *Temps Retrouvé* étaient nécessaires, et sur certains points inattendues. Elles ont conféré la beauté des ruines à plusieurs chapitres de l'*Hommage à Proust* et à certaines pages célèbres de M. Curtius, qui disent bien, si l'on veut, la vérité, mais sont loin de l'*exprimer*, de l'épuiser. Il n'en reste pas moins que le critique allemand fut le premier en Europe à découvrir, recenser, et mobiliser certaines puissances de renouvellement qui s'annonçaient dans l'œuvre encore incomplète de Marcel Proust. Elle est de Curtius, cette page prophétique qui finit ainsi :

> Le relativisme proustien marque, selon nous, un tournant de la pensée humaine dont on n'a pas encore mesuré l'importance.... (p. 138).

Là même où, depuis, il fut « révisé et corrigé » par Marcel Proust lui-même, M. Curtius avait pris soin de prévenir les interprétations trop absolues. L'un des grands profits, et des grands mérites de la traduction de M. Pierhal (qui paraît être de tout premier ordre et se lit comme un original), c'est justement de prouver que M. Curtius voyait plus juste que ses disciples.

Quand il dit, par exemple, que l'« *intellectualité* est le sol nourricier de la vie dont l'art de Proust est l'expression », que la « vie *intellectuelle* est pour Proust la plus intense », il considère l'intelligence comme « l'impulsion *élémentaire* qui nous pousse à

embrasser *toute* la réalité et à la pénétrer par la connaissance ». Il ne se vante pas d'un tour de force qui consiste à être à la fois cartésien et proustien.

« Tout art est connaissance. » Mais de quoi ? « Connaissance du concret. » Et ailleurs :

Le monde des choses sensibles occupe, dans les livres de Proust, autant de place que celui des choses spirituelles.

Proust n'a-t-il pas écrit et prouvé que « les choses ont autant de vie que les hommes ? » Il n'est pas très difficile, maintenant que l'œuvre de Proust est complète, d'aller un peu plus loin et surtout plus profondément que Curtius. Ce qui était difficile, au moment où Curtius écrivait, c'était d'indiquer les directions. Or, son jalonnage reste valable. Certaines pages (sur la perspective proustienne par exemple, et le relativisme de Proust) sont des tracés de voies romaines où passeront des lignées critiques. Il est de Curtius, ce passage qui peut se résumer ainsi :

Tout est relatif, non parce que tout est inexact, mais parce que tout est dans la relation, le rapport.

(Est-ce Fontenelle qui disait très sérieusement : *Tout est possible et tout le monde a raison* ?)

Je reconnais que plusieurs de ses chapitres sont plutôt des « Variations ». Le lien profond y manque. Il ne va pas à la racine. Mais qui donc y est allé ? Une des voies d'approche les plus riches en points de vue paraît être celle qu'explore M. **Arnaud Dandieu** dans un très remarquable travail dont j'ai eu connaissance, sur *L'œuvre d'art considérée comme action sacrée dans l'œuvre de Marcel Proust*...

Que Proust en ait eu ou non conscience avec une entière netteté, son effort apporte un secours inattendu et considérable à la nouvelle philosophie anti-rationaliste qui s'efforce de rendre compte de tous les phénomènes psychologiques par l'*affectif*. Certains ont dit que Proust, non seulement avait produit une œuvre sans unité, valant seulement par le détail et les facettes, mais qu'il ne croyait pas à l'unité de la personne humaine. En réalité, — les premières page du 2e vol. du *Temps Retrouvé* en sont une preuve irréfutable, — Proust a, au contraire, voulu restituer à la personnalité une base plus concrète, plus évidente que la base cartésienne : « Je pense. » Ce que les pragmatistes, les psychana-

lystes, les folkloristes comme Frazer, les sociologues comme Lévy-Bruhl, tentaient par des études objectives, ou théoriques, Proust y réussissait par l'introspection. Il parvenait à isoler certains *états privilégiés* (Cf. la tasse de thé de Combray, les trois arbres de Balbec, etc.) dans lesquels, grâce à la présence de la mémoire affective, le passé rejoignait le présent sans se confondre avec lui, et donnait à l'auteur la « Révélation » de sa propre réalité. Dans le désert où la prétendue objectivité scientifique avait laissé l'homme, c'était un point de repère, quelque chose de saisissable et d'immédiat. Il est vrai que le goût de l'évocation intérieure a pris chez Proust le caractère d'une sorte de maladie mentale, l'a isolé, et justifie les réserves de quiconque place au premier rang le rôle actif, social et moral, de la littérature. Mais la *schizophrénie* dont il souffrait, il en apportait le remède par la signification nouvelle (devinée par Ruskin) qu'il donnait à l'œuvre d'art. Le « parallélisme » (esprit-corps, sujet-objet) peut et doit s'effondrer. L'affectif donne à la personnalité une chance plus précieuse d'existence. La métaphore, au sens littéraire et littéral, devient chez Proust le point de départ de toutes les inventions, en même temps que le type de l'action sacrée efficace. Il y a plus qu'une parenté entre « l'état privilégié » de Proust et le « revival », la « conversion » des mystiques. La création artistique est à la fois une révélation et un *sacrifice* (tel que le décrit M. Loisy). Le sentiment de présence et d'ineffable joie qui l'accompagne en est à la fois le symbole et le témoignage certain.

Tel sont les éléments d'un travail que je ne fais que résumer hâtivement, imparfaitement.

MM. Macmillan et Cie viennent de réunir en un fort volume de plus de 1.000 pages (et d'un prix abordable) les **Nouvelles de Thomas Hardy**. C'est un grand service qu'ils rendent ainsi à la mémoire de l'illustre disparu. Il a d'abord été connu par ses romans, et ce ne sont pas les meilleurs qui ont, sur le continent, été traduits les premiers. Encore, je dis : *traduits*... Mieux vaudrait, pour quelques-uns, dire : *adaptés* ou *résumés*. Depuis quelques années, sa poésie attire à bon droit l'attention. Je ne suis pas sûr que le meilleur, le plus intime, le plus fécond de son œuvre ne soit pas dans ses poèmes lyriques. En tout cas, il attachait plus de prix à son épopée *Les Dynastes* qu'au reste

de sa production. Seules, ses nouvelles étaient inconnues (sauf quelques fragments) hors d'Angleterre et d'Amérique. Il y a des trésors dans le recueil que vient de publier Macmillan.

Pourquoi M. Gérard de Catalogne, auteur du **Message de Thomas Hardy**, invoque-t-il le privilège de la jeunesse et s'en excuse-t-il en même temps ? Partout où il demeure descriptif, narratif, analytique, on ne songe pas à se demander s'il a du poil au menton. C'est Thomas Hardy qui parle, et l'on écoute avec un vif intérêt, car M. Gérard de Catalogne est un interprète sensible, pénétrant, et ne manque pas d'un talent qu'il aurait tort de forcer. C'est quand il prend lui-même la parole (un peu souvent dans la 2e partie de son essai) que l'on est conduit à se demander du haut de quel savoir ou de quelle expérience il descend en sabots dans la philosophie contemporaine.

On supposait *autrefois* [c'est moi qui souligne] la vie gouvernée par deux forces contradictoires : le bien et le mal... *Aujourd'hui*, ce dualisme a *changé d'aspect*, et on le *met de côté* pour se demander en quoi consiste le gouvernement du monde. La philosophie contemporaine admet *simplement* l'existence d'une force qu'elle appelle la Vie, ou, comme Schopenhauer, la Volonté. Celle-ci n'est ni bienveillante ni malveillante, mais entièrement indifférente aux *sentiments* de l'univers... L'œuvre de Hardy est *basée* sur ces idées.

Et voilà... Il ne manque pas de passages de cet acabit où il y aurait plus encore à souligner.

M. Pierre d'Exideuil est plus objectif. Il y a dans son livre des chapitres substantiels (II, III) et d'autres qui rappellent l'état de grossesse nerveuse où s'évertue parfois M. de Catalogne. Mais on sent partout un effort louable pour étreindre le sujet.

Quand il faut se hausser pour voir, se forcer pour saisir, on est mal à l'aise, on en donne l'impression. M. Paul Dottin, qui vient de consacrer un volume à **Somerset Maugham**, n'a nul besoin de se guinder. Son alerte monographie, réchauffée de sympathie, souvent pittoresque, toujours instructive, est un témoignage d'estime qui manquait, dans notre littérature, à l'un des meilleurs « épisodiers » de la littérature anglaise. Maugham restera probablement, dans cette génération-ci, l'un des plus authentiques représentants de ce qu'il y a de plus commun dans l'esprit et les œuvres de Stevenson, de Kipling et de Conrad. Et la

méthode cursive de Paul Dottin s'applique très heureusement à ce genre.

§

La librairie Nelson a eu l'heureuse idée de publier (en anglais) une collection d'extraits des **Impressions de Voyages rapportées de Grande-Bretagne par des Français** entre 1800 et 1926. C'est un recueil fort instructif que M. F. C. Roe a eu le mérite de faire, en outre, concis et significatif. Deux impressions s'en dégagent.

La première est que le Royaume-Uni a longtemps été et est encore, dans l'ensemble, un pays aussi inexploré pour nous que l'était par exemple, il y a cent ans, notre propre Plateau Central, notre Bretagne ou nos Pyrénées. Et ce qu'il y a de curieux, pour les Pyrénées du moins, et en partie pour la Bretagne, c'est que les Anglais ont très largement contribué à leur découverte. Y a-t-il dans notre littérature un livre analogue aux *Pyrénées* d'Hilaire Belloc ? Il a fallu attendre chez nous le très bel ouvrage de M. Demangeon sur *les Iles Britanniques* (Colin) pour avoir un tableau d'ensemble de la Grande-Bretagne.

La seconde est l'indicible *in-objectivité* des impressions de voyage au XIXe siècle. Ceci est vrai, dans une certaine mesure, de tous les temps et de tous les voyageurs. Nous ne voyons que ce que nous voulons ou *pouvons voir*... « Tu ne me chercherais pas... etc. » Mais les voyageurs français en Angleterre, depuis Chateaubriand jusqu'au plus récent X ou Y, semblent tous partis la poche gonflée d'un système, d'un préjugé, d'une hypothèse, avec l'image préconçue de l'Anglais tel qu'il sort d'Eton ou se présente dans les grands hôtels. Or, sur quarante millions de Britanniques, il y en a bien trente-six qui ne doivent rien aux grandes écoles et n'ont jamais joué au golf. C'est ceux-là que nous ignorons.

Il y a heureusement en Angleterre des Français qui sont une lumière vivante entre les peuples. De ce nombre est M. G. Rudler, professeur à l'Université d'Oxford, qui vient de mettre une préface et des notes à la re-publication très opportune, et grâce à lui aussi instructive que significative, des **Lettres de Rousseau à Malesherbes**.

ABEL CHEVALLEY.

LETTRES ITALIENNES

Guido da Verona : *L'Inferno degli Uomini vivi*, éd. Bemporad, Florence ; *Azyadeh la Donna pallida*, éd. Bemporad, Florence. — Augusto Garsia : *Le Strade Cieche*, éd. Battistelli, Florence ; *Il Dono*, éd. Battistelli, Florence ; *Poésie*, éd. Giusti, Livourne ; *Voci del mio Silenzio*, éd. Campitelli. Foligno ; *Voci del mio Cammino*, dans *Giornale di Politica e di Letteratura*. — Francesco Picco : *Il Cavalier Marin*, éd. A. E. Formiggini, Roma. — Mémento.

Enrico Piceni a relevé fort justement l'espèce de défiance que la critique professe généralement à l'égard de Guido da Verona. Il est visiblement en froid avec elle ; ce qui est assez curieux pour un auteur à succès et à gros tirage. D'autres qui, somme toute, ne le valent pas ont bénéficié de louanges qu'on ne lui a jamais faites. Et s'il ne mérite pas des excès d'honneur, on ne saurait sans injustice le couvrir de trop d'indignité. Désormais, l'opinion est faite ; et lorsqu'on écrit sur lui, il semble qu'on ne puisse sortir de trois ou quatre jugements qui passent de plume en plume : c'est un d'Annunzio au petit pied, son esprit est malsain, son style est d'un lyrisme de mauvais aloi, il écrit pour les midinettes et les calicots. Certes, quelques-uns de ses livres, surtout parmi les premiers, n'échappent pas entièrement à la sévérité de ces reproches. Mais elle ne saurait les frapper tous. Car on doit reconnaître, comme première qualité à son talent, de la souplesse, ainsi que de la variété dans le choix des sujets.

L'Inferno degli Uomini vivi en est une preuve. En l'écrivant, il a suivi, avec un léger retard, la mode du roman d'aventures que marqua chez nous la vogue de Jack London, de Conrad et autres. Mais son histoire n'est pas maladroitement conçue ; et elle est, tout compté, originale. Le commencement inquiète un peu, par son atmosphère de luxure et d'inceste. Ce n'est qu'une introduction destinée à faire valoir par contraste le long et funeste voyage d'une caravane cosmopolite qui s'en va dans les régions antarctiques à la recherche de mines d'or. Guido da Verona n'a jamais fait pour son compte pareille randonnée. Peut-être n'a-t-il même jamais foulé les glaciers de l'Adamello, que l'on aperçoit depuis le pays du Modénais où il est né. Mais le don de présence est dans son récit et dans ses descriptions. La fantaisie du tableau n'a point de discordantes invraisemblances. En même temps, il a su composer sa cordée de coureurs de glaciers avec des types, des *macchiette* variées dans le pittoresque.

Sans doute ces types, qui font parfois montre d'un anarchisme facile, ne sont pas très profonds ; ils sont amusants, et c'est tout ce qu'on leur demande.

Amuser n'est pas si facile. Guido da Verona veut le faire, de propos délibéré. Lorsqu'un épisode lui semble trop tendu, il l'éclaire d'une touche d'humour ; telle la scène du commissariat après le meurtre d'Isabella. Et il faut reconnaître que ces fantaisies ne font jamais de brusques ruptures de ton. Elles sont amenées, puis traitées avec légèreté de main. La qualité la plus précieuse que possède Guido da Verona est qu'il connaît avec exactitude la limite de ses moyens. Il ne les force pas. Il sait s'arrêter où il faut et doser ses effets. D'où l'égalité de sa narration. On la suit de bout en bout parce qu'elle ne déroute jamais. Ajoutons qu'elle ne tombe pas non plus dans la platitude. Il a de l'esprit dans les traits et dans les détails.

Guido da Verona a-t-il eu l'ambition d'aller plus loin ? Il peut le sembler à la lecture d'**Azyadeh la femme pâle**. Un Guido da Verona moraliste est certes inattendu. Aussi n'appuie-t-il pas sur les réflexions qu'il se borne à suggérer. Il dépeint avec une fantaisie parfois brillante certaines complications de la vie contemporaine. Azyadeh en est une épave. Guido da Verona s'est gardé du sentimentalisme où le sujet pouvait conduire. Il ne se départ point d'une ironie fort tempérée par la bonne humeur, et il pousse, çà et là, certaines trouvailles de fantaisie pour atténuer la couleur trop macabre que prendrait le sujet s'il était présenté dans toute la nudité de son réalisme.

C'est à Paris que se passe toute l'histoire d'Azyadeh. Guido da Verona n'en parle jamais qu'avec une vive amitié qui va parfois jusqu'à l'émotion. Il va contempler la grande ville depuis sa plus haute colline, et il s'écrie : « Chaque fois que je reviens à la divine Paris, voici le but sacré de mon pèlerinage. » Il avait dit précédemment : « Si, depuis ici, une main fraternelle s'étendait vers la Colline des Césars, l'éternel empire du monde serait édifié. » Nous agréons très cordialement ce cri de vibrante sympathie, ce souhait latin que beaucoup d'autres de ses compatriotes forment avec Guido da Verona. Les littérateurs et les poètes ont, comme les gens du peuple, l'âme simple ; et ils sautent à pieds joints par-dessus la réalité des problèmes politiques. Sans doute ont-ils raison, et ne pouvons-nous que remercier Guido da

Verona d'être venu chercher à Paris à tout le moins un renouvellement de sa manière. Son livre commence par ces mots : « Je veux être un autre. » Lui aussi, lui en même temps qu'une multitude d'Italiens, veut être un autre ; en même temps que *l'Uomo Finito*, que Lemmonio Boreo, que Rubè. Mais au fond, Guido da Verona trouve trop aimable la vie telle qu'elle est pour éprouver un profond désir d'en changer. Et *Azyadeh* ne peut être prise que comme une amusante fantaisie mi-partie blanche et noire ; la blanche qui ne se donne pas, et la négresse qu'on n'a qu'à prendre.

Augusto Garsia, également, a rencontré à Paris des amours noires. Les femmes de couleur, depuis le cirage jusqu'à la demi-teinte café au lait, tiennent une place importante dans les livres des auteurs étrangers qui décrivent les travaux, les jours et les nuits de Paris. Cette vision, évidemment sombre, ne doit être prise que comme la traduction esthétique de l'encombrement cosmopolite où ils ont, ces dernières années, trouvé la France et sa capitale. Il n'en reste pas moins curieux de voir l'antithèse entre deux types féminins exprimée de cette identique manière dans deux œuvres aussi différentes qu'*Azyadeh*, de Guido da Verona, et **Le Strade Cieche** d'Augusto Garsia. Ce dernier, jeune encore, a beaucoup travaillé. Il a publié des vers : **Poèsie**, puis **Voci del mio Silenzio**, et d'autres encore parmi lesquels il convient de distinguer **Voci del mio cammino**, offertes à Silvio Novaro en consolation pour la mort de son fils. Je ne puis aujourd'hui parler de ces vers, non plus que du **Magnifico e la Rinascita**, livre tout à fait complet et pénétrant sur l'œuvre et l'époque de Laurent le Magnifique. Je me limite à l'examen de ses deux romans. Dans le premier, *Le Strade Cieche* (*Les Impasses*), la négresse n'y est qu'un épisode. La portée du livre est d'un grand sérieux. Paris a été, en ces trente dernières années, un séjour d'expériences spirituelles où se sont arrêtés la plupart, presque tous les écrivains italiens. Carducci et Pascoli s'en étaient passés. Mais d'Annunzio y accourt et, après lui ou en même temps que lui, tous les hommes de lettres de la jeune école. De ce séjour prolongé, le Lemmonio Boreo de Soffici rapporte un grand désir de renouvellement et des motifs d'action dans son propre pays. Au contraire, le Rubè de Borgese n'en revient qu'avec une inquiétude exaspérée. De même

le Giovanni Candia des *Impasses*. C'est un frère de Rubè. Mais si l'inquiétude de Rubè peut être réduite, au fond, à un procédé esthétique, celle de Giovanni Candia est plus profonde. Lemmonio Boreo, en bon Florentin, ne s'arrête pas longtemps à l'examen mélancolique de soi. L'analyse faite, et conclue, il passe à l'action vigoureuse, à l'action directe. Rubè meurt sans avoir trouvé, mais il a été roulé dans une réalité brutale et à laquelle il ne tenait qu'à lui de se mêler. Tandis qu'en parcourant ses impasses, Giovanni Candia n'a entrevu que des intentions spirituelles qu'il n'a pas eu le courage de préciser. Ce doute, cette hésitation à s'engager dans des chemins qui ne soient pas barrés par le destin, porte-t-elle plus loin qu'un simple cas individuel ? Giovanni Candia a, sur le caractère des Français, lesquels excellent à *concrétiser l'abstraction* pour arriver à agir avec plénitude, des réflexions d'une grande justesse.

Il est certain que le doute n'a jamais entravé notre action. Le romantisme, chez nous, a été tout extérieur. Et il est certaines influences que nous n'avons jamais profondément subies. Celle des Russes, par exemple. Nous ne leur avons demandé que la couleur d'un certain pittoresque. Ni Tolstoï, ni Dostoïewsky, malgré le succès de lecture qu'ils ont eu en France, n'influèrent de façon appréciable sur nos écrivains. Il n'en a pas été de même en Italie. Des Français ont quelque peine à concevoir que la lecture de Tolstoï et de Dostoïewsky ait contribué pour une part à l'évolution qui conduisit Papini jusqu'à l'*Histoire du Christ*. Nous n'aimons pas que la philosophie spéculative pénètre trop dans notre vie courante. Ni même dans la littérature. Tandis que la plupart des écrivains italiens ont ressenti le besoin de s'attacher à de grands problèmes Si Giovanni Candia ne suit que des chemins aveugles, Silvio, le héros du **Dono** (*Le Don*), découvre des routes claires avec le secours d'une certaine mystique, et sous l'influence évidente d'écrivains qui ont essayé de la mêler à l'existence pratique.

Augusto Garsia reconnaît l'influence de Tolstoï. Mais celle de Dostoïewsky n'est pas moins visible dans le *Don* ; jusque dans la manière même, quelque peu compacte, autant que dans la sorte de mystère où baigne la destinée des personnages. L'un d'eux, le philosophe Giordano, écrit ces lignes qui dévoilent les intentions profondes du livre en justifiant son titre :

L'amour est le miracle par lequel les êtres définis chacun pour soi, par conséquent souvent différents et contraires et qui à cause de cela pourraient être ennemis dans le temps et dans l'espace, débordant et sortant soudain de leurs propres limites se fondent, tout en restant chacun pour soi comme volonté de don et partant comme conscience, en une existence unique, merveilleuse, sublime, qui ne connaît plus de limites.

De là toutes les expériences de Silvio. Il en est de cruelles, il en est de douces. Comme dans les *Strade Cieche*, le problème politique n'est que sommairement indiqué. Ou plutôt posé implicitement. Le *Don*, en même temps qu'il affermit l'auteur dans la maîtrise de son art, marque cependant d'une manière très décidée la seconde de ses étapes spirituelles. Quelle sera la troisième ?

Dans la collection des *Profils*, si élégamment éditée par Formiggini, Francesco Picco vient de donner un **Cavalier Marino**, voué encore aujourd'hui à l'exécration des professeurs de rhétorique du monde entier. Et cependant, le Cavalier Marin fut un véritable poète, malgré les indéniables défauts d'emphase et d'enflure plus imputables au siècle qu'à lui-même, quoi qu'on ait dit. Voyez le Bernin et les disciples de Vignola. Francesco Picco remet les choses au point et montre que la trop ingénieuse recherche d'images à laquelle on applique en Italie le nom du siècle où vécut Marin, celui de *secentismo*, date de beaucoup plus loin. Elle est déjà dans Pétrarque. Du reste le *Secento*, du moins en art, revient à la mode. Avec précision et élégance, Francesco Picco retrace la vie assez remuante du Napolitain, et détermine d'une façon fort exacte la formation et la nature de son talent.

Mémento. — Lionello Fiumi et Armand Henneuse viennent de publier aux Ecrivains Réunis une *Anthologie de la Poésie Italienne Contemporaine*, qui comprend les morceaux les plus caractéristiques des poètes italiens actuellement vivants. Aucune autre nation n'en pourrait présenter autant d'une égale qualité. La lyrique à toujours été en première place dans l'activité des lettres italiennes. L'essentiel de l'esprit italien, à chaque époque, s'y retrouve. D'où l'importance de cette Anthologie pour les Français qui ne peuvent profiter des textes originaux. Les traductions sont de nos meilleurs italianisants, et fidèles jusque dans le nombre et le rythme. Je me borne à signaler le volume. Il mériterait un long examen, lequel, puisqu'il s'agit d'une traduction, ressortirait mieux à la rubrique des Littératures comparées. — Guido

Stacchini publie, aux éditions Corbaccio, *Questa Terra, Sire* et *Itinerario Galante in 17 Nazioni*, ce qui nous fait parcourir plus de chemin qu'à travers la seule Europe Galante. Humour pittoresque, couleur cosmopolite, impertinence très moderne. Quelques-uns ont appelé Guido Stacchini le Twain italien ; d'autres ont dit qu'il était le seul humoriste que l'Italie possédât. Ce qui est certain, c'est qu'il est fort amusant et qu'il a beaucoup de talent. — Pietro Mignosi publie aux éditions du Cyclope, à Palerme, un très bon recueil de nouvelles, *Il Prossimo*, dont les tendances religieuses sont fort nettes. — Dans un élégant volume édité par la Librairie Pontificale Pustet, Domenico Silvestri écrit en marge de la vie de saint François des récits où le grand thaumaturge démontre son amour pour toutes les créatures de Dieu, spécialement pour les animaux. C'est *San Francesco d'Assisi e gli animali*. Joli livre, écrit avec esprit et simplicité.

PAUL GUITON.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Poètes jeunes. — C. Sabat Ercasty : *Vida*, Escuela industrial, Montevideo. — Lopez Merino : *Las Tardas*, Editorial Latina, Buenos-Ayres. — Luisa Luisi : *Poemas de la inmobilidad y Canciones al sol*, « Cervantes », Barcelona. — A. Vazquez Cey : *Aguas serenas*, Marcantali, Buenos-Ayres. — Pablo Neruda : *Crepusculario*, Santiago (Chili). — E. Martinez Estrada : *Motivos del Cielo*, Agencia General de Libraria, Buenos-Ayres. — C. Prendez Saldias : *Luna nueva de Enero*, Imprenta Universitaria, Santiago (Chili). — Miguel Camino : *Nuevas Chacayaleras* ; L. Merovich, Buenos-Ayres. — P. Leandro Ipuche : *Jubilo y Miedo*. Agencia General de Libraria, Montevideo. — Oliverio Girondo : *Calcomanias*, Calpe, Madrid. — Alberto Guillen : *Laureles*, Imprenta Lucero, Lima. — M Lopez Palmero : *Los Ojos nuevos*, « El Inca », Buenos-Ayres. — Francisco Donoso : *Poemas interiores*, Agencia Mundial de Libreria, Paris. — E. Gonzalez Rojo : *Espacio*, « Mundo Latino », Madrid. — Heriberto Hernandez : *Voces de Ensueño*, Bouret, Paris. — A. Castelblanco : *Excelsitud*, Talleres fiscales, Santiago (Chili). — Mémento.

J'ai consacré dernièrement deux chroniques aux poètes de différentes républiques hispano américaines Dans la première, j'ai parlé de la poésie d'avant-garde et de deux de ses meilleurs représentants ; dans la seconde, je me suis occupé de certains poètes déjà renommés, examinant leurs récents ouvrages. Je vais consacrer encore cette chronique aux **Poètes jeunes**, de manière à donner une idée d'ensemble de la production lyrique. Mais je ne pourrai traiter que de quelques-uns et très rapidement : je mentionnerai les autres en mémento. A l'occasion de leurs livres prochains, je m'occuperai de tous ceux qui se feront plus ou moins remarquer.

Parmi les jeunes qui ont débuté avant que les tendances d'a-

vant-garde n'aient fait irruption sur le continent, C. Sabat Ercasty, Uruguayen, mérite une des premières places. Il s'est révélé comme un poète de ce lyrisme cosmique dont les romantiques ont usé et abusé, mais en un ton ferme et profond qui est bien d'aujourd'hui. Ses trois recueils : *Poemas del Hombre*, *Libro del Mar*, **Vida**, sont composés de pièces de longue haleine et d'une belle envolée, dans lesquelles il y a également des passages très délicats. F. Lopez Merino, Argentin, a affirmé une personnalité de lyrique pur, d'une sincérité transparente et d'une forme spontanée, en deux recueils captivants, *Tono menor*, **Las Tardes**. Ce sont des poèmes tout en nuances, qui reflètent les impressions quotidiennes, la vie provinciale, les rêves humbles, comme l'eau cristalline d'une source. La critique de son pays a reconnu en ce poète, mort prématurément, un des meilleurs lyriques argentins contemporains. Luisa Luisi, uruguayenne, qui a débuté comme poète, mais s'est fait remarquer plus tard comme critique, a publié un recueil restreint, mais charmant : **Poemas de la inmovilidad y Canciones al sol**. C'est une poésie grave et un peu désenchantée, mais pleine d'élévation et de frémissement de vie. Après un premier recueil très délicat : *La doble Angustia*, A. Vazquez Cey, Argentin, vient de nous en donner un autre qui retient toute la couleur et toute l'âme de son pays dans une versification fine et correcte : **Augas serenas**. Ces roses blanches contre le mur rose, motif de l'un de ses poèmes, sont bien le symbole de cette poésie paisible et fraîche. Pablo Neruda, Chilien, s'est révélé comme un lyrique vigoureux et subtil, plein de vigueur et de sentiment de sa terre, en un recueil très remarquable : **Crepusculario**. Il a publié ensuite d'autres livres en vers et en prose, mais je ne les ai pas reçus. Ceci ne me surprend pas : Neruda appartient au pays où je suis né, et dans lequel, naturellement, je suis le moins estimé. E. Martinez Estrada, Argentin, est un poète qui croit en la trinité Art, Science, Philosophie. Il mêle donc en ses poèmes les notions scientifiques et la réminiscence littéraire, mais son don lyrique parvient à faire de tout cela une poésie très particulière de pensée et d'émotion, en une forme stricte et serrée. Il nous a donné trois recueils : *Oro y Piedra*, *Nefelibar*, **Motivos del Cielo**, dont le dernier est particulièrement curieux. Que nous donnera-t-il ensuite ? Carlos Prendez Saldias, Chilien, s'est fait connaître comme un poète

sentimental enflammé de ce romantisme qui est propre à la jeunesse. Ses deux derniers recueils : *Amanecio nevando*, **Luna blanca de Enero**, sont d'une mélancolie un peu ingénue, mais frais et délicats. Miguel Camino, Argentin, qui nous avait donné un recueil inspiré par la vie de la Cordillère, en a publié un autre d'égale inspiration, rempli de couleur et de sentiment : **Nuevas Chacayaleras**. Ce sont des poèmes de ce lyrisme indirect auquel appartient la chanson populaire, qui interprètent la vie locale avec émotion et en une forme balbutiante un peu gauche, qui en augmente le caractère. Des vers, en somme, très sentis et très savoureux.

Revenant aux poètes d'avant-garde, je signalerai avant tout Pedro Leandro Ipuche, uruguayen, car il a su adopter les procédés nouveaux en conservant son sentiment de la race et de la terre, c'est-à-dire le plus profond de son âme. Il a débuté avec un recueil, *Eugarces*, rattaché aux modalités modernistes, mais où l'on trouvait des notations très fraîches de la nature uruguayenne. Son dernier recueil : **Jubilo y Miedo**, renferme des poèmes pleins de sentiment autochtone et d'émotion individuelle en un vers rude, parfois dissonant, mais singulièrement expressif. Certains sont des moments de la vie locale, plus ou moins transposés, d'un caractère frappant ; d'autres sont des méditations en face de la nature, d'un mysticisme sombre et halluciné. En tous 'on trouve de l'émotion et de la couleur caractéristique. C'est la poésie d'une terre neuve et inconnue, l'art d'un lyrique primitif et personnel. Seule l'insistance de ce poète pour forger des néologismes sans nécessité le rapproche des modernistes qui, comme les symbolistes français, ont tant abusé de ce procédé ingénu. Il est, néanmoins, le véritable poète mondonoviste, c'est-à-dire le poète du Nouveau Monde et du monde nouveau. Oliverio Girondo, Argentin, s'est affirmé comme un lyrique humoristique plein de fougue et de verve. Dans son recueil **Calcomanias**, il nous a donné une série de visions d'Espagne curieusement déformées et ingénument colorées. Sa forme, complètement libre, est parfois harmonieuse, parfois aussi lamentablement arythmique. Alberto Guillen, Péruvien, qui est un des jeunes écrivains d'avant-garde les plus remarquables, a réuni en un petit livre, **Laureles**, quelques poèmes de caractère bucolique et même de cette inspiration nationale

qui enchantait nos grands-pères, mais tout cela convenablement renouvelé ; on y trouve de la finesse, et, dans le « Canto a Bolivar », de la vigueur. Ce poète a publié aussi deux livres en prose bien curieux : *El libro de las Parabolas*, *La imitation de Nuestro Señor Yo.*

Parmi les jeunes qui ont débuté dernièrement, M. Lopez Palmero, Argentin, s'est distingué par la publication d'un recueil tout à fait remarquable: **Los ojos nuevos**. Ce sont des poèmes intimes, émus, ou bien de grandes pièces symboliques ou autochtones d'une inspiration très élevée et d'une forme fine et spontanée. Un tel livre annonce un lyrique de premier ordre. Francisco Donoso, Chilien, qui nous avait déjà donné un petit recueil de caractère mystique, *Mirra*, vient de nous en offrir un autre de même caractère, dans lequel il continue l'esthétique moderniste, mais en montrant une qualité qui est bien d'aujourd'hui et très rare parmi les poètes de son pays : la fantaisie : **Poemas interiores**. Ce poète a publié en outre un volume formé d'une série de conférences sur la poésie, son évolution en Amérique et ses nouvelles modalités : *Al Margen de la Poesia*. Ses idées sont généralement justes, mais sa documentation de seconde main l'induit à certaines erreurs. Parmi les mouvements de la poésie hispano-américaine, il ne mentionne pas le mondonovisme ou américanisme qui inspire aujourd'hui les meilleurs poètes, et, en parlant de tendances étrangères, il place l'unanimisme parmi les petits cénacles de l'après-guerre. Néanmoins, ce livre est intéressant et révèle un critique excellent. E. Gonzalez Rojo, mexicain, à qui l'on devait déjà un premier recueil très fin, nous a donné un nouveau livre qui est une série de sensations de déplacement très curieuses, très fraîches : **Espacio**. Je dirai pour terminer que Heriberto Hernandez, Paraguayen, a publié deux petits recueils : *Visiones de egloga*, **Voces de ensueno**, sincères et délicats, et Agustin Castelblanco, Chilien, un livre élevé et émotif : **Excelsitud**.

Mémento. — Emilio Frugoni : *Poemas Montevideanos*, M. Garcia, Montevideo. Beaux vers de ce poète déjà renommé, mais dont je ne connais pas les autres ouvrages. A Pinto Escalier : *El Alba de Oro*, Au Sans Pareil, Paris. Poèmes très harmonieux et très sentis. Rafael Estrada : *Huellas*, Barrasé, San José de Costa Rica. Poésies d'un lyrisme concentré, très suggestif. Juan España : *Mi Tierra*, « El Cojo »,

Caracas. Vers autochtones bien délicats. Sarah Bollo : *Dialogos de las luces perdidas*, Barreiro, Montevideo. Poèmes émotifs, fins, harmonieux. Armando Villar : *Versos con sol y pajaros*, « El Inca », Buenos Ayres. Vers d'avant-garde vivants et frais. V. Moreno Mora : *Al borde de mi mismo* : Cuenca (Equateur). Beaux poèmes sentimentaux et autchtones. A del Valle Riente : *El trionfo del Dolor*, Nascimento, Santiago (Chili). Poèmes simples et délicats. Demetrio Korsi : *El Viento en la Montaña*, « Le Livre Libre », Paris. Vers harmonieux. Victor Rendon : *Ecos de Amor y de Guerra*, « Le Livre Libre », Paris. Poèmes intimes, ou bien en l'honneur de sa patrie ou de la France. M. Rosa Gonzalez : *Samaritana*, Nascimento, Santiago, (Chili). Fernando Nobel : *El Color de las Horas*, Agencia General de libreria, Montevideo. Francisco Jernia : *Vuelo* « Nosotros », Buenos-Ayres. M. Naples Arce : Poemas Interdictos, « Horizonte », Jalapa, (Mexique). José Pedroni : *La gota de agua*, Agencia General de Libreria, Buenos-Ayres. R. Perez Reinoso : *La imitacion de la Luz*, Castro, Lima. Juan Burghi ; *La Senda Familiar*, « Buenos-Aires », Buenos-Ayres. Hernan Jaramillo : *Excelsior*, Imprenta Universitaria Santiago (Chili). Raquel Adler : *La divina tortura*, « Tor », Buenos-Ayres. Arturo Moroni : *Floraciones*, Editorial Latina, Buenos-Ayres. Jose d'Estefano : *El jardin solitario*, P. Garcia, Buenos Ayres. E. Van der Biest : *El dardo en la herida*, Zambrana, Malaga (Espagne) Federico Mogador : *Poesias*, « Los Nuevos », Montevideo. Eduardo Uribe : *Atisbos*, Editorial Argentina, Buenos-Ayres. Alvaro Junque : *Versos de la Calle*, « Los Nuevos », Buenos-Ayres. Gonzalez Carbalho : *Casa de Oracion*, Crespilla, Buenos-Ayres. H. Zamosa Elizando : *Aguja y Ensueño* (Prefacio de Garcia Monge). Lines, San Jose de Costa-Rica. F. Estrello Gutierrez : *La Ofrenda*, Agencia General de Libreria, Buenos-Ayres. Nous parlerons de ces poètes à l'occasion de leurs nouveaux livres.

FRANCISCO CONTRERAS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Jan Topass : *L'art et les artistes en Pologne. Du romantisme à nos jours.* Avec des reproductions ; Alcan. 15 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Fernand Divoire : *Pourquoi je crois à l'occultisme.* (Coll. *Leurs raisons*) ; Edit de France. 8 »

Géographie

Paul Lemoine : *Volcans et tremblements de terre.* Avec 70 gravures; Hachette. 9 »

Hagiographie

Jean Ravennes : *Marie de Jérusalem;* Plon. 15 »

Histoire

Orestes Ferrara : *Machiavel,* traduit par Francis de Miomandre; Champion. » »

Henri-Robert : *Louis XVI.* (Coll. *Les grands cœurs*); Flammarion. 12 »

Théodoric Legrand : *Histoire du Portugal du XI[e] siècle à nos jours;* Payot. 15 »

Louis Madelin : *Les hommes de la Révolution.* Avec 8 grav.; Plon. 15 »

Littérature

Ferdinand Bac : *Louis I[er] de Bavière et Lola Montès.* (*L'Allemagne romantique,* II); Conard. 15 »

Ferdinand Bac. *La Princesse Mathilde. Sa vie et ses amis.* Avec un portrait; Hachette. 20 »

Louis Barthou : *Paroles vécues.* (Coll. *Les paroles du XX[e] siècle*); Figuière. 6 75

Serge Brisy : *A travers les barreaux;* Office de publicité, Bruxelles. 12 »

Benjamin Crémieux : *Une conspiration en 1830 ou Le souper de la Belgiojoso.* (Coll. *Il y a cent ans*); Lafitte. » »

Renée Dunan : *Le sexe et le poignard. La vie ardente de Jules César;* Edit. de l'Epi. 12 »

Raoul Follereau : *Les poètes et les prosateurs de la jeune Académie,* tome I. Edit. de la Jeune Académie. 6 »

Jean Fouquet : *Le beau Pâris, l'ami de la belle Hélène.* (*Antiquité anecdotique et romanesque,* II). Illust. de Jean-Jacques Roussau; Renée David. 4 75

Emile Gabory : *Le meurtre de Gilles de Bretagne. 1450.* (Coll. *Figures d'histoire tragiques ou mystérieuses*). Perrin. 12 »

Lafcadio Hearn : *Lettres japonaises, 1890-1893,* traduction de Marc Logé. Mercure de France. 12 »

Journal psychanalytique d'une petite fille, adapté de l'allemand par Clara Malraux; Nouv. Revue franç. 12 »

Jacques Kessel : *Les nuits de Sibérie.* (Coll. *Les nuits*); Flammarion. 10 »

Frédéric Lachèvre : *Pierre Louys et l'histoire littéraire;* S. n. d'édit. « »

André Mary : *La loge de feuillage,* où il est devisé de l'enfance d'Eracle, de Cligès et Fénis et de Guillaume d'Angleterre. Illust. de Maurice Lalau; Boivin. 20 »

Régis Michaud : *Littérature américaine.* (Coll. *Panoramas des littératures contemporaines*); Kra. 18 »

Charles Péguy : *Morceaux choisis.* Préface de Lucas de Pesloüan. Nouv. Revue franç. 12 »

Louis de Robert : *De Loti à Proust,* souvenirs et confidences; Flammarion. 12 »

Clément Vautel : *Voyage au pays des snobs;* Edit. Montaigne. 12 »

Docteur Paul Voivenel : *La chasteté perverse;* Renaissance du Livre. 12 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Alexandre Kérenski : *La révolution russe, 1917,* édition française établie par les soins de M. Alexandre Kérenski; Payot. 25 »

Amiral G. von Schoultz : *Avec la « Grand Fleet » 1915-1918,* traduit de l'anglais par A. Thomazi; Payot. 25 »

Pédagogie

Paul Van Tieghem : *Les grands écrivains étrangers.* Notices, analyses et extraits. Classe de première, lycées et collèges, garçons et jeunes filles, écoles normales, instituteurs et institutrices; Alcan. 20 »

Philosophie

Julien Benda : *Mon premier testament;* Nouv. Revue franç. 9 »

Dr Pierre Janet : *De l'angoisse à l'extase,* études sur les croyances et les sentiments. II : *Les sentiments fondamentaux*; Alcan. 80 »

Poésie

Florence Ayscough : *Tablettes de fleurs de sapin,* adaptation anglaise de Amy Lowell. Traduction française de Maurice Thiéry; Pierre Roger. « »

Louis Carle Bonnard : *Ave Maria,* poèmes en l'honneur de la Très Sainte Vierge; Libr. de France. « »

Henri Dalby : *Pleine terre*; La Jeune Parque « »

G. Darbellay : *Les solitudes bucoliques.* Lettre-préface de Joseph de Pesquidoux; Messein. 9 »

Mathilde Delaporte : *La Glèbe humaine*; Messein. 12 »

Emile B. d'Erlanger : *Mon humble plaisir,* poèmes, suivis d'un *Essai sur les poèmes anglais de la Grande Guerre* avec la traduction de leurs plus beaux poèmes; Fast. « »

Armand Godoy : *Monologue de la tristesse et colloque de la joie*; Emile-Paul. 12 »

Emile Henriot : *Poésies. (Aquarelles. Vers anciens. Eglogues imitées de Virgile. De loin. Vignettes et allégories. Fumées). 1905-1928*; Plon. 12 »

Henry Lacrose : *Gammes rimées*; France-Edition. 7 50

G. de Lanauve : *La chanson blessée,* roman lyrique; Messein. 12 »

Emile Lutz : *Poèmes errants*; Revue des poètes, Perrin. 7 »

Jean Quesnel : *Le cœur juvénile*; Edit. M. Mendel. 9 »

Frédéric Saisset : *Le miroir des songes*; Perrin 7 50

Stehlmud : *Poèmes de l'air, Blad et Soudan*; Pensée latine. 12 »

Abbé F. Vallée : *En marge de la Bible, de la légende et de l'histoire*; Messein. 9 »

Jean Ville-Albert : *A l'heure douce...* Préface de M. Albert Marchon; Dardel, Chambéry. « »

Politique

Karl Friedrich Nowak : *Versailles 1919,* traduit de l'allemand par J.-P. Samson (Coll. *Cahiers internationaux*); Riedér. 20 »

Questions militaires

Henriette Célarié : *L'épopée marocaine.* Préface de M. le Maréchal Pétain; Hachette. 12 »

Maréchal F. Foch : *Paroles de soldat*; Figuière. 7 50

K : *Le blocus de l'Angleterre par l'aviation allemande*; Edit. Technica. 4 50

Questions religieuses

Sexex : *Les idées et les jours,* propos présentés par A. D. Sertillanges O. P; Flammarion. 12 »

Wilfred Monod : *Du protestantisme*; Alcan. 12 »

Roman

Sherwood Anderson : *Je suis un homme,* traduit de l'américain par Victor Llona; Kra. 15 »

Honoré de Balzac : *La cousine Bette*; Nelson. 7 »

Georges Biscot : *Flagada ou le môme au pull-over*; Albin-Michel. 12 »

Jacques Boulenger : *Miroir à deux faces*; Nouv. Revue franç. 12 »

Emmanuel Bove : *Cœurs et visages*; Edit. de France. 12 »

Jean Brumières : *L'étrange vie de Johann Landsteufel.* Préface de Tristan Bernard; Grasset. 12 »

Francis Carco : *Rue Pigalle*; Albin Michel. 12 »

Max Daireaux : *Plairé*; Fayard. 3 »

Erckmann-Chatrian : *Les Rantzau*; Nelson. 7 »

Marguerite d'Escola : *Les plumes*

d'oie. Illust. de G. Dardaillon; Edit. Spès. 12 »
Marie de Felt et Louis Vaunois : *Le retour à la femme*; Lemerre. « »
Claire Goll : *Le nègre Jupiter enlève Europe*; Edit. Crès. 12 »
Ramon Gómez de La Serna : *Ciné-Ville*, traduit de l'espagnol par Marcelle Auclair; Kra. 13 »
Louis Grad : *Dahni l'envoutée*, roman hindou contemporain. Préface de Robert Chauvelot; Edit. Technica. 10 »
Jane Houdeil : *Line*. Figuière. 10 »
Jacques de Lacretelle : *L'âme cachée*; Nouv. Revue franç. 12 »
Hugues Lapaire : *Le Christ des grands chemins*. Illust. de Gaude Roza; Figuière. 8 75
Ignace Legrand : *La patrie intérieure*; Libr. des Champs-Elysées. 12 »
René Lelu : *Le vert de houx*; Albin Michel. 12 »
Gustave Le Rouge : *Une mission secrète*. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 8 »
Georges Meredith : *La carrière de Beauchamp*, traduit de l'anglais par Auguste Monod; Nouv. Revue franç., 2 vol. 27 »
Bernard Nabonne : *La plus belle nuit*; Edit. de France. 12 »
Jean Portail : *La femme enchaînée*. Edit. Crès. « »
Henri Jacques Proumen : *Sur le chemin des Dieux*; Renaissance du Livre. 12 »
René Rabache : *Un jeune homme tout blanc*. Préface de Marcel Arnac; Nouv. société d'édition. 10 »
C.-F. Ramuz : *La beauté sur la terre*; Grasset. 12 »
Ludovic Réhault : *Le clown patapoum; Edit. Radot.* 12 »
Cécile Ricau : *Le nain sur la montagne*; Figuière. 10 »
Marcel Schwob (1867-1905) : *Œuvres complètes. Cœur double* suivi de *La légende des gueux*; Bernouard. En souscription.
Herbert Wild : *Les corsaires*; Albin Michel. 12 »
Emile Zola : *Œuvres complètes. Les Quatre Evangiles. Vérité*, I. Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.

Sciences

Havelock Ellis : *L'Evaluation de l'amour. La chasteté. L'abstinence sexuelle*. Edit. franc. revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. Van Gennep. (*Etudes de psychologie sexuelle*, tome VIII); Mercure de France. 18 »
Désiré Tits : *Initiation à la biologie*. (Coll. des Initiations); Hachette. 10 »

Sociologie

Divers : *La femme dans la société actuelle*; Edit. Spès. 10 »
D. Riazanov : *Karl Marx, homme, penseur et révolutionnaire*; Edit. soc. internationales. 12 »
J. Wilbois et A. Letixerant : *Comment faire vivre une entreprise*; Alcan. 15 »

Théâtre

André de Lorde : *Théâtre de la mort*. Figuière. 12 »

Varia

Michel Anty : *Les chasses du lièvre*. Avec des vignettes sur bois par Paul Baudier; Nourry. 18 »
Drs Victor Doiteau et Edgard Leroy : *La folie de Vincent van Gogh*. Préface de Paul Gachet. Avec 47 reprod.; Æsculape. 60 »
Jacques du Fouilloux : *La Vénerie*, précédée d'une notice biographique sur l'auteur par M. Pressac et d'une bibliographie des éditions de *La Vénerie*. Avec un portrait de l'auteur et 57 fig.; Nourry. 75 »
L.-M. Poussereau : *Histoire de Décize*; Revue du Centre. 7 »

MERCVRE.

ECHOS

Autres documents sur la censure en Belgique. — La Vie et les Confessions d'Oscar Wilde poursuivies en Angleterre. — A propos de Jeanne d'Arc. — Réponse à une critique. — Autre réponse à une critique. — Andrew J. Volstead de la loi sèche et le cocktail. — A propos de plaques commémoratives. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Autres documents sur la censure en Belgique. — Nous avons signalé la mise à l'index, en Belgique, de plusieurs romans récemment parus et nous avons élevé des doutes sur la légalité de cette interdiction. Nous sommes en mesure de donner le texte même de la lettre de dénonciation adressée à ce sujet par la Ligue pour le relèvement de la moralité publique au ministre de l'Agriculture et des Travaux publics. Le voici :

Ligue pour le relèvement
de la moralité publique.

Bruxelles, le 9 août 1928.

Monsieur Baels,
Ministre de l'Agriculture et des Travaux Publics,
Bruxelles.

Monsieur le Ministre,

Le Conseil d'administration de la Ligue pour le Relèvement de la Moralité Publique a l'honneur d'attirer à nouveau votre bienveillante attention sur la vente de livres pornographiques qui s'effectue avec une abondance et une désinvolture toujours croissantes dans les échoppes de librairie annexées aux aubettes des tramways bruxellois.

Déjà, dans une première requête, la Ligue avait pris la liberté de porter à votre connaissance les infractions formelles à la morale et aux règlements qui régissent l'exploitation dans un but commercial de biens concédés par l'Etat, en l'espèce les aubettes de tramways. Elle faisait valoir que ces abris constituent des lieux publics où sont obligés de stationner journellement de nombreux enfants en âge d'école ; elle rappelait que l'article 65 du cahier des charges régissant le régime des susdites aubettes est ainsi conçu : « Il est de même interdit d'y exposer en vente des publications, dessins ou imprimés contraires aux bonnes mœurs. »

Vous avez bien voulu, Monsieur le Ministre, comme suite à notre plainte, prendre certaines mesures qui ont amené le retrait des principaux volumes obscènes incriminés.

L'amélioration ainsi obtenue a été toute passagère ; quelques semaines ont suffi pour amener la recrudescence du mal. Voici, à titre exemplatif, la nomenclature d'une série de livres aux titres suggestifs et aux manchettes provocantes, notés au hasard parmi cent autres de même valeur et mis en vente dans toutes les aubettes des tramways :

Marcelle Prat : *L'amant brutal* (manchette : Les hommes modernes savent-ils aimer ? Nous voulons être séduites).

Titayna : *Voyage autour de ma maîtresse* (Une étude émouvante de la femme « affranchie » d'aujourd'hui).

VICTOR MARGUERITTE : *Le bétail humain.*

RACHILDE : *Refaire l'amour.*

JEANNE RAMEL-CALS : *La Parisienne* (manchette : Les lecteurs de la Garçonne de Victor Margueritte liraient avec plaisir « Parisienne »).

GEORGES IMANN : *Seize ans.* — (La Méridienne. — L'Adieu nocturne (manchette : La chair s'éveille).

SOMERSET MAUGHAM : *L'Envoûté* (manchette : Les sens impurs d'un satyre unis au génie d'un artiste).

J. KESSEL : *Nuits de Prince.*

HENRI DANION : *Place Maubert. Dans les bas fonds de Paris* (manchette : Les vrais bas-fonds de Paris. Ceux où l'on ne va pas en caravane).

L'illustré hebdomadaire : *Le Rire* (interdit au transport et à la vente par l'Administration des Chemins de fer, Marine, Postes, Télégraphes, Téléphones et Aéronautique etc., etc.

Le Conseil d'Administration de la Ligue pour le Relèvement de la Moralité Publique a la conviction absolue que c'est par inadvertance pure que pareille situation est tolérée, alors qu'elle voit toutes les grandes administrations publiques et privées, et notamment l'Administration des Chemins de fer, la Ville de Bruxelles, les Directeurs des Grands Magasins prendre toutes les mesures utiles pour épurer leurs bibliothèques et étals de librairie et faire respecter la pudeur de l'enfance.

Il a l'honneur de vous prier en conséquence, Monsieur le Ministre, de bien vouloir rappeler les concessionnaires au respect des règlements et le cas échéant de faire œuvre d'autorité et de justice aux fins de mettre un terme définitif à ces flagrants abus (1).

La patience des pères et mères de familles, qui veulent bien nous confier leurs justes doléances, n'est pas éternelle.

Et si quelque jour, excédé de votre longanimité vis-à-vis de ceux qui violent systématiquement les lois de l'honnête morale autant que les obligations du contrat de louage, l'un d'entre eux arrache de leur montre un de ces livres infâmes qui souillent le pur regard de nos enfants, quel est le Tribunal qui le condamnera pour avoir protégé leur innocence et vengé leur honneur ?

Le Conseil d'Administration vous prie, Monsieur le Ministre, d'agréer l'assurance de sa très haute considération.

Le Président,
DOCTEUR WIBO.
306, avenue Louise.

A cette mise en demeure, le ministre a obtempéré en adressant à la Société des Tramways bruxellois la lettre suivante :

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE
Services de l'Agriculture
Administration de la Voirie Communale
N° T. B. 19 Sie 639 A.
I annexe

Bruxelles, le 29 août 1928.

Messieurs,

Comme première suite à votre lettre du 7 juin dernier. Direction, N° 171,

(1) Souligné dans le texte.

j'ai l'honneur de vous adresser la lettre ci-jointe, en copie, par laquelle la « Ligue pour le relèvement de la moralité publique ; » signale une série de livres contraires à la morale ou aux bonnes mœurs et dont il y a lieu d'interdire la vente dans vos aubettes.

Je vous prie de prendre immédiatement les mesures nécessaires à cette fin en application de l'article 65 du cahier des charges régissant votre entreprise

Veuillez agréer, Messieurs, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Ministre,
Baels.

Société Anonyme des Tramways Bruxellois
15, avenue de la Toison-d'Or
Bruxelles.

On sait que le Département de la Justice belge, dans une note publiée à la suite de la lettre adressée par M. Louis Dumur au *Mercure de France*, a déclaré qu'aucun livre ne pouvait être interdit sans avoir été condamné par une cour d'assises.

Or, nous voyons ici une série d'ouvrages dont la vente est interdite sur la voie publique sans qu'ils aient donné lieu à aucune condamnation et sur simple réquisition d'une ligue n'ayant aucun caractère officiel. L'illégalité est flagrante.

§

Le Vie et les Confessions d'Oscar Wilde poursuivies en Angleterre. — Lorsque parut, l'an dernier, la traduction française de *La Vie et les Confessions d'Oscar Wilde*, par Frank Harris, l'ancien « ami » de l'écrivain, lord Alfred Douglas fulmina et fit annoncer par son sollicitor qu'il allait saisir l'ouvrage et qu'il poursuivrait les traducteurs et l'éditeur. A ceux-ci il adressa des lettres de menaces, de basses injures dont ils ne s'émurent pas. Mais les menaces tardèrent à se réaliser. Sans doute, Alfred Douglas réfléchit-il qu'il lui serait difficile de convaincre des magistrats français de l'innocente pureté de ses mœurs. Peut-être se souvint il aussi qu'il reste dans divers commissariats de police de Paris des traces de ses démêlés avec de répugnants représentants de la prostitution mâle doublés de maîtres chanteurs. Et les libraires français purent, sans être inquiétés, vendre l'admirable biographie de Frank Harris.

Mais outre-Manche il n'en fut pas de même. Comme l'ouvrage y est interdit, Alfred Douglas se mit à l'affût, bien décidé à empêcher la vente de l'original et de la version française. Récemment, il réussit à en faire saisir un exemplaire au rayon de librairie des grands magasins Harrods. Des poursuites s'ensuivirent. Un procès fut plaidé. Les défendeurs furent condamnés à payer, à titre de dommages, cent livres à Douglas qui a trouvé ce moyen d'augmenter « le petit revenu » grâce

auquel il vit désormais « marié et parfaitement heureux », ainsi que l'a déclaré son avocat. A tout péché miséricorde, et il est permis de faire volte-face.

§

A propos de Jeanne d'Arc.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Je me divertis toujours lorsque je vois des hommes graves s'évertuer à filtrer des moucherons et tenter d'avaler des chameaux : je regrette pourtant que M. Henry Massoul ait cru devoir se livrer à ce curieux exercice à propos de Jeanne d'Arc.

Après m'avoir administré quelques petites tapes sur le ventre, qui n'ont pu que m'égayer, quoiqu'elles ne soient pas ici de pur *goût français*, M. Massoul prétend faire avaler à ses lecteurs plusieurs « chameaux » de poids ; je dois l'en empêcher.

Je n'ai jamais dit que « les turpitudes d'Isabeau avaient contraint les juges de Rouen à brûler la vierge de Domrémy ». J'ai dit que, du moment que la légitimité de Charles VII n'était pas établie, alors que son illégitimité avait été proclamée par sa propre mère au traité de Troyes, les juges ne pouvaient pas voir en Jehanne une envoyée de Dieu. Et si M. Massoul connaissait l'affaire Jeanne d'Arc, il discernerait les raisons pour lesquelles Jeanne fut brûlée. N'a-t-il pas remarqué que, dans la sentence du 24 mai, Jeanne était accusée d'avoir *simulé* des visions, tandis que, dans la sentence du 30 mai, on l'accuse d'avoir *évoqué* des démons? Que s'était-il passé du 24 au 29 ? Je l'ai dit dans ma brochure : mais M. Massoul, trop occupé par ses moucherons, n'a pas su la lire...

Chose beaucoup plus grave, M. Massoul tronque mes textes pour faire croire à vos lecteurs que « j'en veux à Jeanne d'avoir forcé un juge à la condamner ». Ceci est une infamie. Contre le Cardinal Touchet lui-même, qui prétendait que « le vol de la colombe avait un peu baissé », j'ai prouvé que « plus une ombre ne subsiste en elle ». Quand j'ai parlé des « gaffes » qu'elle commettait, j'ai dit qu'elle « pouvait et devait en commettre » au point de vue humain parce qu'elles n'avaient « aucune importance ». Ce qui était gaffe devant les hommes était sagesse devant Dieu.

Je n'ai jamais dit qu'elle « exposait fort imprudemment sa vertu dans de mauvaises compagnies ». J'ai dit que ses ennemis devaient lui reprocher de se compromettre avec ces paillards d'Armagnacs et que l'imbécillité des prudes avait beau jeu dans la circonstance.

Quant aux péchés de Jeanne, elle les a expliqués elle-même au procès ; ils ne la diminuent pas ; je l'ai prouvé.

C'est avec cette méthode déformatrice que les historiens de Jeanne ont tout falsifié, à commencer par M. Hanotaux dont M. Massoul

adopte une des erreurs les plus « remarquables ». Dans la nouvelle édition très modifiée de ma hâtive brochure de mai — édition que j'avais offert de soumettre à M. Massoul ! — je démontre précisément les erreurs vraiment étonnantes de ce livre que M. Massoul admire *aveuglément*.

En attendant qu'elle paraisse (elle est sous presse), je signale à M. Massoul une occupation plus utile que le filtrage des moucherons : qu'il veuille bien me citer l'article du traité de Troyes qui « livre la France à l'Angleterre ». Mieux : je lui offre un billet de mille francs s'il peut m'indiquer un seul historien de Jeanne qui ait cité les articles du traité de Troyes *qui prouvent que pas un Français du parti Bourguignon n'a eu l'idée de trahir ou renier sa patrie en acceptant la nouvelle dynastie franco-anglaise* créée par Charles VI et Isabeau et qui *alliait les deux pays* en les *séparant* l'un de l'autre !

Car il faut le dire avec force : pas un Français n'a renié sa Patrie pendant la guerre civile de 1420-1435. Cauchon moins que personne : le parti bourguignon a servi le roi de France légal, Henri VI.

Quant au vœu final formulé par M. Massoul, je le réalise tout de suite. Lorsque Gilles de Rais fut condamné par Jehan de Malestroit à être pendu, il était fondé à lui dire : « Evêque, je meurs par vous ! » Mais parce qu'il était coupable, il a courageusement accepté l'expiation.

Que le juge commette de très bonne foi une erreur judiciaire et voie une sorcière dans une sainte, parce que Dieu refuse tout signe en faveur de cette sainte, la victime est fondée à lui reprocher son erreur et à protester avec force. Mais M. Massoul ignore le cœur humain, comme il ignore les devoirs de la critique. Et je lui demande pourquoi, au moment de mourir, Jeanne implora le pardon de l'évêque !

Je demande aussi à M. Massoul comment il se fait que Bernard Shaw ait découvert bien avant moi que le procès des Juges avait été « bien plus injuste que celui de Jeanne » et pourquoi M. Pierre Champion a pu dire que ces hommes d'Eglise ne « tenaient aucunement à brûler Jeanne ».

Avant de « blaguer » ceux qui *produisent*, M. Massoul devrait bien étudier les questions qu'il traite.

Veuillez agréer, etc.

RAYMOND DE RIGNÉ.

§

Réponse à une critique.

Paris, le 19 octobre 1928.

Monsieur le Directeur,

Ayant entre les mains le numéro du 15 septembre 1928 du *Mercure de France*, j'ai pris connaissance de la critique de M. Boll concernant

le nouveau tirage de l'ouvrage de Georges Claude : « L'electricité à la portée de tout le monde. »

Je me permets de faire les remarques suivantes :

— Si M. Boll avait confronté la première et la dernière édition, il aurait constaté qu'une mise en place plus rationnelle des chapitres a été effectuée, que des adjonctions ont été faites : notamment sur les alternateurs, les moteurs, les transformateurs, les convertisseurs, le transport et la distribution de l'énergie électrique, l'appareillage, le comptage, etc.

— Lorsqu'on doit éduquer des ouvriers, monteurs, électriciens, etc... on est obligé de faire de la vulgarisation. Par suite répéter des analogies, se servir de comparaisons simples, ne signifie nullement que l'on « *débite des bourdes à jet continu* » ou « *conserve des vieilleries* ».

Le sens critique adopté montre d'ailleurs que M. Boll n'y entend rien à ce sujet, et qu'il serait préférable de diriger sa critique vers des thèses scientifiques, ou vers des ouvrages de haute technique.

Encore une remarque qui a son intérêt :

Lisant depuis bien longtemps le *Mercure de France* et suivant en particulier le mouvement scientifique dirigé par M. Boll, j'ai constaté que 95 o/o des ouvrages qui sont présentés à M. Boll sont à peu près bons (d'après lui) à mettre au panier. Il apparaît donc que les seuls ouvrages intéressants seraient ceux de M. Boll et de quelques rares auteurs qui ont eu le don de lui plaire.

Que M. Boll veuille bien permettre à un « *vague ingénieur à la C. P. D. E.* », comme il dit, de lui faire remarquer que tout homme, même le plus savant, ne peut être compétent en toutes matières ; par suite il ne peut se permettre de discuter raisonnablement sur toutes les sciences, toutes les applications industrielles, toutes les thèses et tous les travaux.

Dans ces conditions l'épithète « *vague* » qui précède le titre de celui qui a mis au point la dernière édition de l'ouvrage de Georges Claude devrait plutôt être appliquée à la fonction de votre collaborateur.

Je vous prie, etc.

P. MAURER
Ingénieur chef du service
des compteurs à la C. P. D. E.

§

Autre réponse à une critique

Le 1er novembre 1928.

Messieurs,

J'ai reçu quelques feuilles tirées de votre numéro du 15-IX-1928, donnant, page 672, un compte rendu de l'ouvrage de M. Lucien

Poincaré, l'*Electricité*, que j'ai mis à jour pour une édition parue il y a plus d'un an.

Pour bien étayer des appréciations peu flatteuses sur M. L. Poincaré — qui sont loin d'être partagées dans des milieux fort cultivés — vous citez une phrase qui, manifestement d'après votre texte même, est présentée comme extraite de l'édition récente de l'ouvrage à laquelle j'ai mis la main, à la page 100, dites-vous. Cette phrase, reproduite en petits caractères vers le bas de la page 672 de votre journal, commence par : « Le carré de l'indépendance » et finit par « diamètre ».

Or, il suffit d'ouvrir le livre que vous analysez spécialement, qui porte mon nom joint à celui de M. L. Poincaré, pour voir immédiatement que cette phrase commence bien à la page 100, par les mêmes mots que vous indiquez, mais que la suite et la fin sont toutes différentes de ce que vous imprimez.

Il se trouve que M. L. Poincaré, lui-même, depuis quinze ans, peut-être davantage, a fait cette petite modification que vous estimeriez désirable ; elle figure manifestement et incontestablement dans des éditions parues de son vivant. Et vous me reprochez de ne pas l'avoir effectuée !

Je vous serais obligé de bien vouloir prévenir vos lecteurs de votre erreur, en insérant la rectification apportée par cette lettre.

Je vous prie, etc.

P. BUNET

Président de la Société française des Electriciens.

§

Andrew J. Volstead de la loi sèche et le cocktail. — Andrew J. Volstead passera à la postérité, non parce qu'il chique avec passion, lit Shakespeare avec délices, se promène en automobile avec volupté et joue au solitaire avec acharnement. Cet homme de 68 ans, retiré dans un modeste logement de Linwood Place, Saint Paul, Minnesota, depuis 1923 — après avoir, pendant 20 années consécutives, appartenu au Parlement de son pays, — est devenu immortel simplement pour avoir — par l'intermédiaire du sénateur Maurice Sheppard, du Texas — introduit le dix-huitième amendement à la constitution des Etats-Unis, prohibant la fabrication, vente et consommation des boissons alcooliques dans les territoires de l'Union. Ce qui n'empêche d'ailleurs pas que, chaque jour, et par l'immense majorité du peuple américain, sa loi ne soit violée, encore que nul ne soit plus intéressé à son maintien que les pourvoyeurs de spiritueux illicites. Le pauvre Volstead en est déconcerté, car il a fini par comprendre que si, avant sa prohibition, on ne buvait que peu, maintenant seulement on s'est mis à boire dans les U. S. A.

Et, à ce propos, voici ce que l'on dit du cocktail, ce symbole de toute

intoxication yankee. Si l'on en croyait les doctes auteurs de divers répertoires — le *Century Dictionary*, le *New English Dictionary*, *v. gr.* — ce vocable serait une expression argotique nord-américaine d'origine inconnue. Cependant Mme B. van Hors l'explique en disant que naguère, avant les repas, certains de ses compatriotes avaient coutume d'oindre leur palais avec une plume arrachée à la queue d'un coq et préalablement trempée dans un mélange d'huile et de poivre de Cayenne, après quoi ils s'arrosaient le gosier au moyen de gin, de rhum et d'eau-de-vie. Fort bien. Mais voici venir les Saintongeais, qui nous apprennent, à leur tour, qu'il y a plusieurs siècles on désignait, chez eux, du nom de « coquetel », certaine mixture composée de vin nouveau et de cognac, le vieux « pilaud » ou, si l'on veut, « pinaud » des Charentes, qui, lui, était à base de moût de vendanges et d'ancienne eau-de-vie. Qui établira jamais l'authentique pedigree du « coquetel » jusqu'à son suprême et mondial avatar final, cette « queue de coq » qui ne serait, en définitive, qu'un faux panache, volé au pays de Cyrano ? — C. P.

§

A propos de plaques commémoratives. — A la liste des plaques commémoratives dont nous avons signalé la disparition (*Mercure* des 1er juillet, 1er septembre, 1er octobre 1926) M. Henri Simoni ajoute, dans *l'Œuvre*, celle qui se trouvait, place du Petit-Pont, sur la façade de l'annexe de l'Hôtel-Dieu aujourd'hui démolie.

Cette plaque, qui rappelait un épisode de la défense de Paris contre les Normands, portait l'inscription suivante :

A la tête du Petit-Pont
s'élevait la Tour de Bois
que défendirent
contre les Normands
pendant le siège de 886
les douze héros Parisiens

ERMENFROI	HERVI	HARDRÉ
HERVÉ	ARNAUD	GUY
HERLAND	SEUIL	AYMARD
OUACRE	JOBERT	GOSSOUIN

M. Simoni observe avec raison que, l'aménagement du square de Saint-Julien-le-Pauvre étant aujourd'hui terminé, il serait logique de replacer la plaque à l'endroit même où s'élevait la Tour de Bois. Mais où se trouve-t-elle, cette plaque, depuis la démolition de l'ancien Hôtel-Dieu (1908) ? D'après M. Debidour, secrétaire de la Commission du Vieux Paris, elle reposerait actuellement dans les Archives de l'Hôtel de Ville où, en dépit des recherches, on n'a pu encore la découvrir.

Reste à savoir si les recherches sont bien orientées, car, d'après le marquis de Rochegude (*Promenades dans toutes les rues de Paris, Ve arrondissement*, page 4, elle aurait été déposée au Musée Carnavalet. Nous ne la trouvons pas au catalogue très sommaire, il est vrai, établi en 1925. Et le plus simple ne serait il pas d'en faire une réplique ? — L. DX.

§

Le Sottisier universel.

Deux jours plus tard, René aperçut à la devanture de l'unique bijoutier de Semur une perle montée sur bague et qui était d'une eau rare. — EDOUARD ESTAUNIÉ. *L'Appel de la Route*, p. 238.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — Le président de la République a reçu hier M Vandervelde et a offert un banquet en l'honneur de l'homme d'Etat belge qui est parti le lendemain de Rio de Janeiro pour Sao Paulo. — *Le Temps*, 26 octobre.

La mort accidentelle de M. Paul Bluysen, sénateur de l'Inde, a remis à la disposition du peuple souverain un fauteuil confortable au Palais-Bourbon. — *Panurge*, 26 octobre.

Décidément, à Pékin, on devient rigide. On ne connaît plus guère la coquetterie à l'égard des femmes. Le chef de la police vient de fixer lui-même la longueur que doivent avoir les jupes sur les mollets et les manches sur les bras. Toute Japonaise qui sera surprise en flagrant délit de désobéissance sera emmenée au commissariat où, quelque soit son rang social, elle recevra aussitôt une correction. — *La Volonté*, 31 octobre.

§

Publications du « Mercure de France ».

LETTRES JAPONAISES, 1890-1893, de Lafcadio Hearn, membre de la Société de Médecine légale de New-York, traduction de Marc Logé. Volume in-16 double couronne, 12 francs. Il a été tiré 55 exemplaires sur vergé pur fil Montgolfier, numérotés de 1 à 55, à 40 francs.

L'ÉVALUATION DE L'AMOUR, LA CHASTETÉ, L'ABSTINENCE SEXUELLE (*Etudes de Psychologie sexuelle, VIII*), par Havelock Ellis. Edition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. Van Gennep. Volume in-8 carré, 18 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier,

BULLETIN FINANCIER

La liquidation générale de fin de mois est le fait saillant de cette dernière quinzaine. Elle aura en effet été l'axe de toutes les manœuvres de la spéculation professionnelle. Avant la liquidation, cette spéculation n'avait d'autre souci que s'alléger ; aussi le marché à terme accusait-il des fléchissements progressifs. La nouvelle d'un désaccord sérieux au sein du cabinet d'Union Nationale était en outre venue précipiter certains dégagements. Par suite, à la veille de la liquidation, la baisse était la caractéristique essentielle du marché.

Mais un brusque revirement devait se produire, le jour des reports, en même temps qu'on apprenait la fin du désaccord ministériel. Depuis, la hausse tend à prévaloir. Elle s'est manifestée très vigoureusement dès le lendemain de la liquidation, trop vigoureusement même pour qu'il n'y ait pas lieu d'envisager, d'ores et déjà, la réapparition de ces mouvements en dents de scie qui caractérisèrent la quinzaine précédente.

Il existe en effet une divergence profonde entre les objectifs actuels du Comptant et du Terme. Cependant que le Comptant reste calme, soutenu, avec des velléités de hausse, parce que l'épargne qui agit seule sur ce marché a en vue des dividendes accrus avec le temps, le Terme donne des signes d'irrégularité parce qu'il est impuissant à déclancher un mouvement quelconque dans un sens ou dans l'autre. Du côté de la baisse, le Terme est jugulé par l'existence d'une masse importante de capitaux disponibles et par la résistance même du Comptant ; du côté de la hausse, il est limité par les possibilités d'augmentation des dividendes futurs. La spéculation en effet ne peut pas, comme le Comptant, s'alimenter de prévisions à longue portée. Ses considérations sont plus immédiates et ne dépassent pas l'étendue d'un exercice. On suppute bien un dividende pour l'année en cours sur le marché à terme, jamais pour un an, ou pour deux ans, comme le fait actuellement l'épargne qui opère au Comptant.

De ce heurt de deux conceptions différentes du rôle de la Bourse va naître une série de mouvements contraires que les événements futurs — rentrée des Chambres, discussion du budget, polémiques relatives au plan Dawes, etc... ne manqueront pas d'amplifier.

C'est pourquoi il convient plus que jamais de se montrer circonspect, de ne s'engager qu'à bon escient sur des valeurs dont on aura mûrement étudié les possibilités de hausse en fonction des accroissements probables de dividendes.

C'est pourquoi aussi les Rentes Françaises, dont le rendement est actuellement supérieur à ce qu'on a accoutumé d'exiger des bonnes valeurs de la cote, sont immanquablement appelées à s'affermir, sinon à progresser. Qu'on considère qu'avec la disparition progressive des Bons de la Défense Nationale à deux ans, l'épargne rurale va être appelée à rechercher de nouveaux placements. C'est vers nos Fonds Publics qu'elle se tournera.

Les Fonds Serbes commencent à se ressentir favorablement de la proximité de l'arbitrage prévu devant la Cour Internationale de La Haye, pour régler la question du paiement des coupons en or.

Nos Banques ne peuvent manquer de se raffermir en fin d'année. Leur inaction actuelle est trop grande pour qu'il n'y ait pas lieu de prévoir un rajustement dans le sens de la hausse. Des titres très mobiles, type Union Parisienne, peuvent ainsi retenir l'attention.

La hausse des Charbonnages ne se dément pas. Elle porte aussi bien sur les grandes valeurs du Nord et du Pas-de-Calais que sur certains titres particuliers du groupe du Centre, genre Montrambert. On peut voir dans les affaires charbonnières des entreprises de grand avenir, en raison de l'extension constante de leurs participations et de leurs fabrications connexes.

Si le groupe de l'Electricité est sans changement, par contre les affaires sidérurgiques maintiennent des dispositions à la hausse. Il est certain que l'année 1928 leur aura été très favorable ; par surcroît, un lock-out en Wesphalie est bien fait pour stimuler nos Aciéries.

Les Pétrolifères roumaines se sont distinguées par une forte reprise, ce qui est naturel maintenant que l'emprunt de stabilisation du leu est décidé.

Au lendemain de l'abolition du plan Stevenson (1er novembre), les Caoutchoucs restent dans l'expectative.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Bessarabie, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr.50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, *rue de Condé*, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr, qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS, 259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — *Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue.* — *Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.